

LES
VALEURS AFFECTIVES
ET
L'EXERCICE DISCURSIF
DE LA PENSÉE

ESSAI D'EMPIRISME PSYCHOLOGIQUE RADICAL

PAR

DANIEL BERTRAND-BARRAUD

« J'ayme mieulx forger mon âme
que la meubler. »

MONTAIGNE, *Essais*, livre III.

Ed. Garnier, t. II, 203.

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, PLACE DE LA SORBONNE (VI^e)

—
1924



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LES VALEURS AFFECTIVES

ET

L'EXERCICE DISCURSIF DE LA PENSÉE

(Essai d'empirisme psychologique radical)

Copyright, 1924, by DANIEL BERTRAND-BARRAUD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

LES
VALEURS AFFECTIVES
ET
L'EXERCICE DISCURSIF
DE LA PENSÉE

ESSAI D'EMPIRISME PSYCHOLOGIQUE RADICAL

PAR

DANIEL BERTRAND-BARRAUD

« J'ayme mieulx forger mon âme
que la meubler. »

MONTAIGNE, *Essais*, livre III.

Ed. Garnier, t. II, 203.

THÈSE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, PLACE DE LA SORBONNE (VI^e).

—
1924



A
MES PARENTS

LES VALEURS AFFECTIVES

ET

L'EXERCICE DISCURSIF DE LA PENSÉE

(Essai d'empirisme psychologique radical)

INTRODUCTION

CONSIDÉRATIONS SUR LA NOTION DE RÉALITÉ

AVANT-PROPOS 1

1, 2. L'origine de ce travail. — 3. Un essai d'empirisme psychologique radical. — 4. La réalité concrète et la spéculation générale.

PREMIÈRE SECTION. — *Notre position initiale rapportée à celle de Descartes. La réalité concrète* 4

5. La méthode introspective. — 6. L'expérience initiale : *Je sens et je sais ce que je sens*. — 7. Le doute cartésien et notre point de départ. — 8. Rejet du scepticisme. — Notre postulat fondamental : *de l'affection et de la relation, la première seule est un fait critique*. — Il devra être confirmé par l'analyse. — Ce que c'est pour nous qu'*expliquer*. — 9. Définitions : la *présentation* et la *représentation*, — le *continuum*, — la *réalité concrète psychologique*, — les *valeurs affectives*, notre emploi de ce terme. — 10. Examen sommaire d'une première objection : la pauvreté de l'affection. — Le *sujet rationnel* et le *sujet affectif*. — 11. Deuxième objection : deux autres conceptions usuelles de la réalité concrète, celle du rationalisme idéaliste et celle du scientisme. — 12. Que, malgré la tradition, le volontarisme ne présente pas une conception originale de la réalité. — 13. R. von Feldegg a pris le sentiment pour base de sa doctrine, mais il est resté au point de vue métaphysique.

DEUXIÈME SECTION. — *La réalité concrète dans l'idéalisme rationaliste et le scientisme*. 16

I. — LA POSITION DE KANT.

14. Les difficultés du cartésianisme. — Insuffisance de la solution qu'en donne Kant. — Caractère formel de l'Univers dans son système. — 15, 16. La réalité concrète ramenée du noumène dans l'Ego par ses successeurs.

II. — LA CONCEPTION LOGIQUE DE LA RÉALITÉ CONCRÈTE
ET LES AFFECTIONS.

A. — *Hegel*. — 17. Son idéalisme absolu. — Il veut rendre compte de l'histoire. — 18. Précédent de Vico. — Le « concept immanent », — la dialectique des contraires et la réalité concrète. — 19. La vision hégélienne du monde. — 20. La logique des « vrais contraires ». — La critique de M. Benedetto Croce. — 21. La négation comme « ressort du réel ». — 22. Dédain de Hegel pour la certitude sensible. — 23. Critique de M. J. Ward.

B. — *M. Benedetto Croce*. — *Les Hégéliens d'Oxford*. — 24, 25. L'identification de l'histoire et de la philosophie. — Vico et M. Benedetto Croce. — 26. L'attitude esthétique. — 27. L'intuition et le phénomène. — Le concept et le noumène (l'esprit). — 28. Le sentiment est négligé. — 29. La force de l'intuition pure réservée à l'activité esthétique. — Conclusion. — 30, 31. Les affections dans la doctrine de M. Bradley.

C. — *Hamelin*. — *L'idéalisme critique*. — 32. *L'Essai sur les éléments principaux de la représentation*. — La critique de M. Parodi et celle de M. Brunschvicg. — 33. L'orientation actuelle du rationalisme critique.

III. — LA RÉALITÉ DU SENS COMMUN ET SON ÉLABORATION
PAR LA SCIENCE.

A. — *L'attitude scientiste*. — 34. « L'objet-objet », type de la réalité concrète scientiste. — 35. M. Meyerson et l'antinomie propre à la science. — 36. Le réalisme cru de Le Dantec. — 37. Rejet du matérialisme. — 38. La crise de la science au début du xx^e siècle. — 39. La science contemporaine. — 40, 41. Le point de vue reste forcément objectif. — Citations de H. Poincaré. — 42. Quantité et qualités. — L'« affection » échappe à la science qui ne connaît que des relations phénoménales. — 43. A propos de la mécanique relativiste de M. Einstein.

B. — *Le néo-réalisme et le réalisme critique*. — 44. Le néo-réalisme américain. — 45. M. Bertrand Russell et le Cantorisme. — Les critiques de H. Poincaré. — 46. Les idées de M. B. Russell sur le monde sensible. — 47. Le « critical realism » de M. Roy Wood Sellars. — 48. Conclusion.

TROISIÈME SECTION. — <i>De la méthode scientifique en psychologie et esquisse d'une psychologie concrète</i> (conception psychologique de la réalité).....	44
--	----

49, 50. — Notre attitude méthodologique. Le point de vue quantitatif de la psychologie expérimentale. — 51. La critique générale et la classification des sciences.

I. — LES POSITIVISTES ET LA PSYCHOLOGIE.

52. Que les méthodes réunies de la biologie et de la sociologie s'étendent à l'étude de toute la vie psychique, mais ne l'épuisent pas. — 53. Caractère captieux de la terminologie scientifique en psychologie. — Citation d'Auguste Comte. — 54. Son interprétation objective de la prépondérance des affections. — Critique. — Confiance paradoxale que le naturalisme met en la raison. — 55. Opposition entre le positivisme et notre doctrine sur ce point essentiel.

II. — LA PSYCHOLOGIE DES VALEURS

ET LES VALEURS PSYCHOLOGIQUES INTRINSÈQUES. PLAN GÉNÉRAL.

56. Les affections doivent être examinées en dehors du phénoménisme physiologique, — 57. et des catégories rationnelles. — Ce sont nos « natures simples ». — 58. La philosophie des valeurs. — *Valeurs psychologiques* et *valeurs axiologiques*. — 59. Résumé et plan général.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIERS LINÉAMENTS D'UNE PSYCHOLOGIE CONCRÈTE

PREMIÈRE SECTION. — <i>Aspect général du champ de conscience</i>	55
--	----

60. L'auteur fera fréquemment état de son expérience introspective. — 61. Catalogue sommaire du contenu du champ de conscience. — 62. Que les présentations sont efficaces en l'absence de la représentation. — 63. Effet de l'intervention de l'attention. Que le fond psychique est insondable. — 64. Originalité des moments du procès subjectif. — 65. Le caractère représentatif de la spatialité et le caractère présentatif des affections fournissent le principe d'une *classification intrinsèque des états de conscience*. Définitions. —

66. Les manières d'être psychiques sont inidentifiables, même lorsqu'elles font partie de l'expérience personnelle du sujet. — 67. L'intellection. Les *sentiments notionnels*. — 68. *Affections primaires* et *affections secondaires*. Le sentiment de ressemblance et les analogies. — 69, 70. L'intuition spatiale. Son rôle dans la représentation. Elle confère un style au procès des affections. — 71. Interprétation concrète de l'intervention de l'attention. — 72. Les faits de conscience et d'attention assimilés à une façon de sentir spécifique que nous désignons par le terme de *valeur intellectuelle*. — 73. Discussion de cette assimilation. — 74. Des modes fonctionnels de la valeur intellectuelle. — 75. Résumé. — 76. Avertissement au lecteur.

DEUXIÈME SECTION. — *Critique des notions corrélatives d'activité et de passivité*. 73

77. Le changement comme fait psychologique ultime. — 78. Nous allons nous ouvrir la voie de l'explication du dynamisme psychologique par l'examen des notions corrélatives d'activité et de passivité. — 79. Énoncé de la thèse. La notion de passivité est précieuse et liée à celle de cause efficiente et de force transitive. — 80. Objection préjudicielle que la passivité serait un fait d'expérience. Citations. — 81. Discussion. — 82. L'origine de cette erreur ramenée à l'affirmation du dualisme psychologique. — 83. A cette conception nous substituons celle de la conjugaison des valeurs affectives et intellectives dans la création du nouveau. — 84. Le point de vue traditionnel soutenu par la métaphore précieuse du « mouvement ». — 85. Descartes pose entre sentir et penser une différence générique, nous, une différence spécifique. — Exemple. — 86. Commentaire. — 87. Signification ontologique de la notion de mouvement. — 88. L'image du mouvement dissimule l'appel à une entité physiologique. Citation de W. James. — 89. La réceptivité psychologique impliquerait des lacunes de l'expérience. — 90. Que les états supposés passifs sont susceptibles d'une autre explication. — 91. Que la notion d'interactions est tout à fait incohérente. Citation de Schopenhauer. — Conclusion.

TROISIÈME SECTION. — *De la relativité des sensations*. . . 90

92. La relativité des sensations concerne le monde en tant que représenté. — 93. Ce point de vue équivaut à l'acceptation de la métaphysique du sens commun. Critique. — 94. Le point de vue de la psychologie abstraite est lié à la fausse notion de passivité. — Le point de vue de la psychologie concrète. — 95. Le parallogisme physiologique. — 96. Critique. — 97. Signification concrète de la relativité des sensations. — 98. Exemples divers. — Conclusion.

QUATRIÈME SECTION. — *De la valeur intrinsèque du fait de conscience* 99

99. Deux problèmes : 1^o les modes de l'aperception; 2^o ses antécédents.

I. — DE LA COMPRÉHENSION.

100. Définition de la compréhension comme une fonction immanente des valeurs affectives. — 101. La valeur intrinsèque et la valeur extrinsèque du jugement définies l'une comme un événement psychologique, l'autre comme une fonction logique. — 102. La valeur du percept et du concept. — 103. Attention et jugement. — 104. L'attention et la clarté des états de conscience. Théorie de Titchener. Discussion. — 105. Le rôle de l'affection dans la systématisation de l'expérience. — 106. La distinction de l'attention spontanée et de l'attention volontaire. — Elle ne concerne pas cette discussion. — 107. Interprétation concrète de l'intervention de l'attention. — 108. Développement : 1° *la perception*. — 109. 2° *l'intellection*. — 110. Méconnaissance du rôle du jugement par l'école associationniste et ses continuateurs. — 111. Résumé : *percepts, concepts et idées abstraites*. — attention et jugement. — 112. Contre-épreuve : l'actualité affective du jugement. — 113. La distinction du jugement et de la croyance au point de vue de la psychologie concrète. — 114. Théorie de la compréhension. — 115. Le jugement fondement de la supériorité de l'homme et des différences intellectuelles entre individus. — 116. Conclusion.

II. — LA VIE PSYCHIQUE EXTRA-CONSCIENTIELLE.

117. Pouvons-nous l'admettre sans contradiction ? — Bases de la discussion. — 118. Conceptions diverses d'une vie psychique subconsciente. — 119. Deux étapes de l'exposé. — A. 120. La contradiction peut n'être que verbale. — Acception courante du terme « penser ». — la vie psychique le déborde manifestement. — 121. On peut éprouver sans le savoir. — B. 122. Nécessité de postuler des états affectifs purs de toute intellectuality. Exemple : le piano. — 123. Les complexes affectifs participent occasionnellement au procès intellectif. — 124. L'endormissement. — 125. Autres cas. — La distraction. — 126. Exemples d'ordre moral. — 127. Conclusion. — 128. *Terminologie. Statut de la présentation*.

CINQUIÈME SECTION. — *La mémoire affective et la « durée psychologique »*. 127

129. Nous avons à examiner le problème psychologique de la persistance et de la réapparition de certaines valeurs affectives malgré le changement constant de l'expérience. — 130. L'existence du concept est soustraite au progrès de l'expérience. — 131. Le présent logique. — 132. La notion de « *temps affectif* » — 133. L'actualité concrète et la *durée psychologique* ou « *durée affective* ». — 134. La mémoire affective. — 135. Observation personnelle. — 136. Commentaire. — 137. *Terminologie : idées affectives, — sentiments rec-teurs*. — Récapitulation.

DEUXIÈME PARTIE

LE DYNAMISME SPIRITUEL

PREMIÈRE SECTION. — *Critique de la notion d'activité...* 137

138. Nous avons à tâche de rendre compte de l'activité de l'esprit en fonction des valeurs affectives.

I. — DU FONDEMENT PSYCHOLOGIQUE DE LA RELATION CAUSALE.

A. — *La critique de Hume et le volontarisme.* — 139. L'argumentation de Hume, qu'il s'est arrêté à mi-chemin. — 140. Les réponses de Kant, — 141. de Renouvier, — 142. de Maine de Biran, — 143. et de M. Schiller. — 144. Insuffisance du volontarisme. — 145. Il faut compléter la critique de Hume en passant du point de vue de la représentation à celui des valeurs actuelles.

B. — *De l'origine de la relation causale.* — 146. La relation causale et la notion de force transitive. — 147. M. B. Russell et la relation causale dans les sciences. — 148. Théorie de la genèse de la relation causale. — 149. *Définitions concrètes de l'activité et des fonctions.* — 150. Conclusion.

II. — LES VALEURS AFFECTIVES ET LES TENDANCES.

A. — *Les valeurs affectives.* — 151. Notre point de vue psychologique vis-à-vis de l'axiologie. — Le progrès de l'expérience est la source de toute évolution. — 152. — 154. Caractère intellectualiste des théories de Meinong et Ehrenfels, — Münsterberg, — Urban. — 155. L'évolution des valeurs. Le livre de M. Bouglé. — 156. Ribot. — Conclusion.

B. — *Les tendances.* — 157. *Définitions.* — 158. Le cercle de l'état affectif et de la tendance rompu par la spontanéité qualitative des valeurs réelles. — 159. Discussion. — 160. Conclusion.

DEUXIÈME SECTION. — *Des affections.....* 170

161. Nous appliquons ce terme à tous les états de la présentation pris comme valeurs psychologiques, en écartant la figuration physiologique de la vie affective.

I. — LES AFFECTIONS PRIMAIRES.

162. Analogie des états sensoriels et hédoniques. — 163. Le problème des « sensations indifférentes » est pour nous peu important. — 164. Réalité d'émois dépourvus de caractère sensoriel. Exemples divers. — 165. La genèse des sensations. — Observations person-

nelles : le *ressaut affectif*. — 166. Considérations sur la sensibilité extra-conscientielle. — La valeur intellectuelle agit à la façon d'un catalyseur. — Discussion.

II. — LES ÉMOTIONS ET LES SENTIMENTS.

A. — *Considérations générales*. — 167. Le primat des affections interprété, contrairement aux doctrines matérialistes, en raison des plus élevées. — 168, 169. Discussion et citations.

B. — *Les sentiments esthétiques et l'imagination créatrice*. — 170. Etude spéciale des sentiments esthétiques comme stade préparatoire de l'exercice rationnel de la pensée. — 171. La beauté naturelle. — 172. *L'imagination créatrice* comme forme parfaite du procès spontané des valeurs affectives. — 173. L'imprévisibilité des manifestations originales de l'idéal, notamment dans la statuaire, — 174. la musique. — 175. Conclusion. — « Rêverie devant Rome ».

TROISIÈME SECTION. — *Des sentiments recteurs de l'activité pratique*. (Les techniques et la conduite.)..... 220

176. Le coénergétisme concret des activités corporelles et spirituelles. — 177. L'automatisme mécaniste et le dynamisme des affections. — 178. Analyse du jeu du pianiste. — 179. Exemples analogues divers. — 180. L'explication par le réflexe mutile le fait. — 181. Exemples de la vie morale.

QUATRIÈME SECTION. — *L'exercice discursif de la pensée*. 278

182. Plan de la discussion en trois étapes.

I. — LES SIGNES DES AFFECTIONS.

183. Le langage et la pensée. — 184. Rudiments du langage chez les animaux. — 185. Aperçu historique des idées des philosophes sur le rôle du langage dans la pensée. — 186. Discussion des thèses de MM. Egger et Croce. — 187. L'emploi des langues étrangères, — observations personnelles. — 188. Cas d'obnubilation de la pensée en raison des lacunes de l'expression. — 189. L'image verbale élément constitutif de la pensée discursive. — Erreur commune du conceptualisme et du nominalisme. — 190. L'abstraction et la généralisation comme modalités affectives.

II. — LE DYNAMISME DES IDÉES AFFECTIVES ET L'ASSOCIATION DES IDÉES.

191. Assimilation des associations d'idées à des procès affectifs. — 192. Essai d'explication concrète du caractère fantasque des associations d'idées. — 193. Les images et les idées affectives constituent le matériel de la conservation du passé et la raison concrète de leurs enchaînements. — Considérations générales. — 194. Nous pouvons admettre que les modifications de l'équilibre qualitatif

subliminal et extra-conscientiel sont analogues à l'enchaînement des événements conscients. Interprétation des lois traditionnelles de l'association des idées. — 195. — 197. Observations personnelles. — 198. Discussion. — 199. Toute valeur affective tend à régler le procès du continuum par rapport à soi. — La valeur intellectuelle est la plus efficace. — 200. Conclusions.

III. — LE RAISONNEMENT.

201. Points principaux de la théorie : 1° le jugement est le centre de la vie intellectuelle, — 2° le raisonnement n'est pas un processus discret de concept à concept, mais continu d'affection en affection, — 3° l'intelligence n'est pas un principe mais un produit.

A. — *Critique de l'activité de l'« Esprit »*. — 202, 203. L'« esprit » pour le spiritualisme et le matérialisme et pour la psychologie concrète. — 204. Les débuts du raisonnement. — 205. Ce que serait l'activité d'une pure intelligence. — 206. Le principe d'identité. — 207. La matière du jugement n'est pas le concept mais le sentiment notionnel. — 208. Le « moyen terme » des logiciens. — 209. Quelques points de vue contemporains sur le raisonnement. — M. Paulhan, — 210. M. Rignano.

B. — *Théorie du raisonnement*. — 211. Plan de la discussion. — a) Le choix des éléments du raisonnement. — 212. Les caprices de la mémoire, — 213. et de la compréhension. — 214. Analyse de l'intervention de l'attention. — Exemple. — b) *L'élaboration du raisonnement*. — 215. Les conditions générales de l'exercice méthodique de la pensée. — 216. Caractère affectif du stade résolutif du raisonnement. — 217. Le ressaut affectif et le raisonnement.

C. — *Examen de raisonnements d'ordres divers*. — 218. L'étude concrète du raisonnement consiste à examiner la fonction judiciaire, l'intervention de l'image verbale et l'influence des idées affectives dans les processus qui précèdent une décision ou la résolution d'un problème. — a) *Le raisonnement dans la vie courante*. — 219. Les décisions sont aisées en raison des affections efficaces. Exemples. — 220. Identité du processus psychologique, qu'il s'agisse de prendre une décision ou de conclure un raisonnement. — 221. Exemples : lecture d'une lettre, — 222. la conversation, — 223. « coups de théâtre » empruntés à Racine et à Courteline, — 224. Exemples divers. — 225. Raisonnements sans images verbales en raison de sensations actuelles. Exemples divers. — 226. « L'Intelligence » comme produit de l'expérience. — b) *Les raisonnements méthodiques*. — 227. Le jeu de « bridge ». — 228. La spéculation : composition philosophique. — 229. Critique de la métaphysique par M. Rignano. — 230. Le raisonnement scientifique d'après Cl. Bernard. — Le critère de H. Spencer. — 231. La pensée mathématique.

CONCLUSIONS

DES CONSÉQUENCES PHILOSOPHIQUES DU PRIMAT DES AFFECTIONS

232, 233. Le problème psychologique prime le problème gnoséologique. Notre position s'accommode, et comporte une raison de l'irréductibilité des formes de la représentation. Il nous suffit qu'elles ne soient pas efficaces comme telles..... 271

I. — *Conclusions gnoséologiques*..... 274

A. — DES LIMITES DE VALIDITÉ DU PRINCIPE DE LA RELATIVITÉ DE LA CONNAISSANCE.

234. Valeurs psychologiques et relations. — 235. Les affections et l'acte de jugement ne peuvent être ramenés à des relations. — 236. Confusion de l'intuition et de l'aperception dans les écoles intellectualistes. — 237. Le statut des affections et l'« acte de l'esprit ». — 238. Le monde réel des valeurs.

B. — DE L'EXPLICATION DANS L'EMPIRISME PSYCHOLOGIQUE RADICAL

239. La réalité psychologique opposée aux deux conceptions complémentaires de l'existence dans les cadres des relations logiques. — 240. L'explication concrète s'attache non à la nécessité logique, mais à l'origine. — 241. Le problème de l'intelligence à la séance du 12 février 1921 de la Société française de philosophie. — 242. L'« intelligence » dont il était question dans ce débat est l'« activité intellectuelle ». — 243. Examen d'une objection à notre conception de l'explication. Qu'elle est plus qu'une description parce qu'elle atteint un plan de l'expérience antérieur à celui des phénomènes. — 244. Elle n'équivaut donc pas à une abdication de la philosophie. — 245, 246. Ses avantages en ce qui concerne la philosophie pratique. — 247. Conclusion.

II. — *Les valeurs affectives et la conduite humaine* (conclusion générale)..... 290

248. Le problème de la conduite et la personnalité. — La personne psychologique. — 249. L'irréversibilité du temps et la personne humaine. — 250. La personne empirique. — 251. La moralité création de l'esprit. — Deux conséquences du point de vue de

la psychologie concrète. — 252. Le principe de la moralité ne doit pas être fondé sur le monde phénoménal mais sur la réalité concrète. — 253. Nécessité de réviser les conclusions de Schopenhauer. — 254. Les inconvénients sociaux de l'intellectualisme. — 255. Le moyen de la moralité; fondement concret de la liberté. — 256. Un dernier mot sur le caractère illusoire du principe du volontarisme. — 257. Conclusion.

BIBLIOGRAPHIE 301

ERRATA

- Page 6, ligne 29, lire : *le fait d'expérience critérique.*
- Page 17, avant-dernière ligne, lire : *inconnue en soi-même.*
- Page 19, § 17, ligne 5, lire : *se déterminant soi-même.*
- Page 74, ligne 28, lire : *auquel il s'identifie ou bien.*
- Page 79, § 82, ligne 5, lire : *vis-à-vis d'une autre, mais toutes
combinent.*
- Page 109, § 110, ligne 16, lire : *tout extrinsèque.*
- Page 153, 2^e alinéa, ligne 13, lire : *se retournant sur soi-même.*
- Page 160, ligne 28, lire : *du retour de l'expérience sur soi-même.*
- Page 165, § 159, ligne 3, lire : *se nourrissant de soi-même.*
- Page 171, ligne 1, lire : *lâcher le fait critérique.*
- Page 179, 2^e alinéa, lignes 6-7, lire : *ou du moins aux valeurs
concrètes.*
- Page 209, ligne 18, lire : *suffit à expliquer.*
-

LES
VALEURS AFFECTIVES
ET
L'EXERCICE DISCURSIF DE LA PENSÉE

INTRODUCTION

CONSIDÉRATIONS SUR LA NOTION DE RÉALITÉ¹

1. Si ces pages trouvent quelque faveur auprès des philosophes, ce sera sans doute qu'elles leur rendront sensible l'élan spontané qui a jeté l'auteur dans une tâche si ardue. L'enthousiasme d'un néophyte l'excusera peut-être d'avoir abordé de front le problème central de la pensée raisonnante, avec ses implications gnoséologiques, et d'en proposer une solution où n'ont aucune part les postulats d'école et les préjugés de la foule, mais fondée seulement sur l'observation et l'introspection. Il espère donc que son œuvre présentera de l'intérêt, au moins à titre d'effort absolument personnel et indépendant. L'échec même, dans une pareille entreprise, peut ne pas aller sans quelque honneur.

L'auteur (qu'on veuille bien encore souffrir ces quelques détails sur lui-même) a, pendant toute une jeunesse active, suivi le train du monde, et quand, aux approches du retour d'âge, il a reporté le meilleur de son attention sur ses recherches actuelles, il lui a paru que, dans les doctrines régnantes, les valeurs affectives n'occupaient point une place corres-

1. Il n'est tenu compte dans cet ouvrage d'aucune publication postérieure au premier semestre de 1923.

pondant à leur influence prépondérante sur la conduite des gens, qui sentent et agissent avant qu'ils ne raisonnent, et parfois en dépit de leur raison. C'est pour essayer d'intégrer en une synthèse nouvelle toute cette sève de la vie qu'il a pris la plume, et il compte ne s'écarter des interprétations communes de l'existence que pour en chercher le sens profond. Il ne s'y fût pourtant point risqué s'il eût cru s'engager à apporter une démonstration rigoureuse de ses idées. Mais, après la réfutation de tant de systèmes hautains, la spéculation s'est faite modeste. Poser dans des termes de plus en plus précis devant l'humanité l'éternel problème de sa destinée est l'espoir le plus beau dont la philosophie puisse se flatter, et la plus grande utilité d'une doctrine nouvelle est sans doute de promouvoir la critique. C'est donc ce mérite que l'auteur, au seuil d'un travail où il devra soutenir ses opinions vis-à-vis de penseurs qu'il admire, souhaite d'acquérir à son tour.

2. Au début de ses réflexions, la lecture de l'ouvrage de M. Bergson, *L'Evolution créatrice*, remit en question dans l'esprit de l'auteur la doctrine générale de l'école évolutionniste, dont il s'était contenté presque machinalement depuis ses premières études philosophiques. Bientôt il s'aperçut que la certitude scientifique, dont les hommes du XIX^e siècle avaient attendu avec une véritable ferveur la constitution du système définitif du monde, avait perdu quelque peu de son crédit. Aux espoirs qui inspiraient à Renan *L'Avenir de la science*, avait succédé le sentiment plus sobre de la portée des disciplines des sciences, que l'on trouve dans les ouvrages d'H. Poincaré ou dans *La Science moderne* de M. E. Picard. L'auteur s'efforça dès lors de penser par lui-même, en même temps qu'il entreprenait une revue générale des doctrines contemporaines. Cette période a duré dix ans, au cours desquels s'est formé en lui un ensemble doctrinal dont il croit pouvoir exposer dès maintenant la base. Il convient donc qu'il indique sommairement dans ce préambule son point de départ et son attitude générale.

3. L'empirisme que l'on trouvera dans ces pages est, si l'auteur ne se trompe, le plus radical qui se puisse, parce

que c'est un empirisme exclusivement psychologique reposant sur le fait subjectif primitif. Plus explicitement, l'auteur s'est efforcé d'atteindre sa propre pensée en œuvre sous les apparences phénoménales logiquement définissables. N'ayant pas lu d'analyse qui ne lui eût paru tourner court, il a cherché dans son champ de conscience l'expérience psychique originale, le mot psychique étant pris, ici et dans la suite, dans son sens littéral, en dehors de toute inférence métaphysique.

4. Si, en effet, la critique moderne s'est tournée vers la réalité concrète, elle n'est pas parvenue, au jugement de l'auteur, à en établir une définition parfaitement cohérente, et il ne paraît même pas qu'elle l'ait méthodiquement tenté. Dès lors, présumer quoique ce soit de la nature de l'esprit est une pétition de principe. Il faut savoir ce que c'est qu'être, pour dire congrûment que l'esprit est ceci ou cela. L'esprit sera donc pris ici simplement comme un fait, et le sentiment immédiat de la réalité vécue sera opposé aux deux préconceptions contraires de la réalité pensée, qui dominent assez confusément la spéculation. Aussi bien verra-t-on le problème traditionnel, objet de cet essai, s'offrir dès le premier pas à qui veut pénétrer par cette voie jusqu'au cœur de la vie spirituelle.

Auparavant, toutefois, des éclaircissements sont indispensables et, surtout, un avertissement aux lecteurs de cet ouvrage. Il importe qu'ils sachent que l'auteur prétend les mener hors des sentiers battus de la pensée; et qu'il croira loisible, en telle occasion, d'ajourner, selon le mouvement de sa critique, la justification des vues particulières qui lui serviront de moyens d'approche. Cheminant sur des terres quasi vierges, ce sera parfois pour lui un indispensable procédé d'indiquer en gros la direction qu'il compte prendre avant d'être assuré de pouvoir passer. De même un explorateur détermine géométriquement son trajet présumé et se porte à la boussole vers le point qu'il a pris pour but théorique de son étape. Il n'y trouvera peut-être que marécages ou rocs désolés, mais il aura avancé et se sera ouvert un autre horizon.

PREMIÈRE SECTION

NOTRE POSITION INITIALE RAPPORTÉE A CELLE DE DESCARTES. LA RÉALITÉ CONCRÈTE.

5. L'usage de la méthode introspective (ce n'est point un truisme inutile de le faire remarquer, car cela nous fournira l'occasion d'envisager la forme particulière que prennent, en ce qui nous concerne, les objections traditionnelles à cette méthode) implique au début de la spéculation l'exercice discursif de la pensée dans le cadre des catégories par un penseur mûri, ainsi que l'examen, dans des conditions normales, du champ très complexe de sa propre conscience. De ces circonstances inéluctables, le philosophe doit savoir tirer parti. Elles lui fournissent un procédé de fortune provisoire. En se servant de sa constitution psychologique et rationnelle, il met sa valeur d'outil à une épreuve d'autant plus rude que l'enquête à mener est plus subtile. Quand il fera, à un stade plus avancé, la révision de ses premiers résultats, il se demandera si l'intellect s'est comporté constamment comme un principe original vis-à-vis de l'expérience, et il fera la part de cette intervention dans le processus psychique qu'a été sa propre spéculation. Une méthode extérieure ne pourrait être plus indépendante de ces conditions et n'offrirait point le moyen de les jauger du même coup. Précisons cette manière de voir.

6. Du sommet d'une montagne, gravie au hasard des failles qui donnaient prise sur la pente, le voyageur se rend compte de la direction générale de son ascension. Ainsi l'esprit humain, auquel une longue montée à travers les âges a fourni enfin un large horizon, peut y distinguer les linéaments de son propre progrès. Seulement, ici, le penseur, spectateur d'une part, fournit d'autre part l'horizon et tous les détails

qui y sont apparents, car ce sont des états qu'il éprouve comme siens, sans s'occuper tout d'abord de leur provenance. *Sentir et savoir qu'il sent, tel est le point de départ de la spéculation de notre philosophe.* Du moins, ces deux mots abstraits résument-ils dans la langue commune sa première expérience. En disant : « Je sens et je sais que je sens », il constate l'actualité de l'Ego en tant que sentant et en tant que conscient. Arrêtons-nous à ce premier moment.

7. Il est manifeste que nous remontons ainsi jusqu'à la position subjective initiale de Descartes, mais les éléments de notre certitude ne sont pas identiques aux siens. En effet, Descartes n'a point accordé même attention au sujet affectif et au sujet rationnel, mais a confondu les deux termes dans la pensée; et, de plus, par un acte d'abstraction immédiat, il s'est détaché de la considération des pensées et des sentiments concrets pour n'envisager que la faculté de penser qui implique non plus seulement des états de fait, mais une activité indéfinie. C'est cette faculté qui l'a assuré en dernier ressort de son existence, comme il le dit très explicitement dans ce texte des *Principes de la philosophie*¹ : « Par le mot de Pensée, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevions immédiatement par nous-mêmes : c'est pourquoi non seulement entendre, vouloir, imaginer, mais aussi sentir est la même chose que penser. » Puis, après avoir remarqué qu'il pourrait, quant à ces états divers, être dupe d'illusions comme, par exemple, dans un rêve, il ajoute : « au lieu que, si j'entends parler seulement de l'action de ma pensée ou du sentiment, c'est-à-dire de la connaissance qui est en moi, qui fait qu'il me semble que je vois ou que je marche, cette même conclusion est si absolument vraie que je n'en peux douter, à cause qu'elle se rapporte à l'âme, qui seule a la faculté de sentir, ou bien de penser en quelque façon que ce soit ». Dans ce passage, l'assimilation du sentiment à la pensée est faite clairement à l'avantage de l'activité intellectuelle acceptée d'emblée comme répondant d'elle-même et de ses formes discursives.

Le scepticisme apprêté de Descartes effleurait donc à peine

le problème de la connaissance. Si le fait qu'il pense suffit à lui répondre d'un coup de l'entendement et de la raison, c'est qu'il n'a jamais songé à révoquer en doute leur valeur ontologique. Quant à nous, d'une part, nous ne présumons point, en nous servant des principes rationnels, que leur propre garantie les soustraie à la critique et, d'autre part, nous entendons examiner en elle-même cette faculté discursive, outil de la spéculation, à laquelle son emploi ne peut conférer à nos yeux une autre valeur que celle inhérente à cet emploi même.

En effet, notre expérience initiale ne nous présente pas une activité raisonnante distincte des états éprouvés. Nous ne tenons donc pas plus pour un fait la réalité d'un tel principe, que celle des jeux de lumière et de perspective contemplés par le voyageur que nous imaginions tout à l'heure. Que si nous parvenions à rendre compte de l'activité discursive de la pensée en fonction des états affectifs, une psychologie affranchie de tout principe extrinsèque serait possible, et le problème de la nature des principes rationnels, écarté de cet examen, deviendrait susceptible en droit d'une solution empirique, dont la recherche anticipée est téméraire.

Le parallèle que nous traçons doit, du reste, être poussé plus loin. Descartes pose les bases d'un idéalisme, mais l'évite en postulant deux réalités concurrentes et également abstraites, la pensée et, par suite de la définition qu'il en donne, son contraire dialectique, l'étendue. Au rebours, nous acceptons pleinement sa position initiale et la poussant à sa conséquence extrême, nous envisageons un idéalisme concret qui ne retient que le fait apodictique d'expérience, antérieur à toute inférence, où le sujet prend doublement sentiment de sa réalité. Il appert, dès lors, que nous assignons à la philosophie la tâche redoutable de rendre compte du monde, tel que nous le trouvons dans le champ de conscience, en fonction des états affectifs, ou, tout au moins, de définir le principe de cette explication. Nous engagerons-nous dans cette voie?

8. La constatation que l'on ne peut révoquer en doute la réalité du contenu affectif de l'expérience, nous dira-t-on, n'avance guère la spéculation, car celle-ci ne peut prendre essor sans dépasser ce critère chimérique.

Il serait, il est vrai, aussi vain de répéter indéfiniment : « je sens » que de dire avec les Éléates : « l'Être est », et c'est en cela que la position du sceptique est insoutenable. Il faut s'élever, sous peine d'abdication définitive, au-dessus du sentiment nu, abdication qui, aussi bien, serait une gageure impossible à soutenir, car c'est un parti de refuser de prendre parti, et le doute du sceptique s'emporte soi-même, comme Pascal l'a dit excellemment¹. Mais dire : « je suis », c'est déjà poser une relation, car cette assertion implique les concepts du moi et de l'existence, celle-ci étant attribuée à celui-là. Or, si toute relation est un fait de conscience, pour autant que le sujet la conçoit — et si, par conséquent, nous en devons faire état — nous ne savons, au point où nous en sommes, ni ce que c'est que concevoir, ni ce que c'est que la conscience, puisque nous ne savons même pas ce que c'est que savoir. Nous préjugerions donc de la signification de notre double expérience primitive en faisant également crédit à la relation et à son contenu concret. En effet, la relation n'existe pas sans un esprit qui l'affirme, sous sa propre garantie et dans des circonstances que nous avons à examiner, mais le sentiment, occasion de cette affirmation, a une valeur actuelle, une valeur intrinsèque, avant que l'assertion lui confère une valeur extrinsèque en le référant, à tort ou à raison, et par une opération mystérieuse, à d'autres abstraits du senti. Tenons-nous-en donc au fait primaire et au problème primordial qu'il s'agit de nous poser. En conséquence, *que le procès immanent des affections soit la réalité concrète même et que toute explication doive consister à y ramener le cycle des relations, tel sera notre postulat fondamental*. A notre sens, des affections et des relations, les premières seules sont investies par l'expérience psychologique d'une autorité critique, parce que l'affection est l'intuition immédiate même d'une qualité présente comme telle, indépendamment des conditions de sa production et de son aperception, tandis que la relation est un fait complexe impliquant l'exercice discursif de la pensée.

Le primat des affections ne sera, bien entendu, tenu pour justifié, que si notre critique ne nous contraint pas à admettre

1. *Entretien avec M. de Sacy.*

un dualisme psychologique radical. Le fait de sentir étant irréductible, ou bien le fait de le savoir doit y être ramené, ou bien nous resterons en face de deux principes hétérogènes.

Faut-il considérer comme des faits ultimes la réflexion discursive et l'intuition des états affectifs? Telle est donc la question à laquelle nous devons répondre, l'expression « états affectifs » étant prise dans une acception très étendue où nous réunissons tous les sentiments immédiats confondus par Descartes sous la notion générale de la pensée, à l'exclusion des principes actifs qu'il se donne arbitrairement avec eux.

En effet, dès lors que ces principes supposés ne peuvent être définis que comme l'antécédent ou le conséquent des états réels éprouvés, il est constant qu'ils en sont distincts. Leur existence n'est donc point un fait d'expérience, mais une hypothèse que nous comptons examiner de près. Il se peut que l'esprit humain, comme il est constitué actuellement, soit inapte à penser sans faire intervenir la notion de tels agents, mais cela n'autorise point la spéculation à les tenir *a priori* pour fondés en la nature des choses. L'induction instinctive dont ils sont l'objet est néanmoins une indication précieuse pour diriger nos premières investigations. Elles devront porter sur la nature de ce que l'on appelle l'« activité ».

9. Ce premier et rapide aperçu ne peut guère manquer de laisser le lecteur hésitant et, peut-être, deconcerté. Demandant donc crédit pour ce qu'il a forcément d'incomplet et d'obscur, nous pensons pourtant qu'il se résume en l'acceptation sans réticence de la force démonstrative des faits. A chaque étape de notre travail, nous nous reporterons à l'état éprouvé où le sujet et l'objet sont implicites, en tant que cet état se distingue par la qualité originale et irréductible qui est celle d'une affection, et non pas en tant que représentation ayant valeur logique pour le sujet rationnel. Le percept et le concept sont aussi des faits, mais ils nous sont suspects car ils existent dans des relations avec lesquelles, si nous les acceptons comme faits primaires, nous nous donnerions l'intelligence, non pas en tant qu'outil indispensable, mais comme une réalité pleine. Aussi cette opposition des affections et des relations est-elle capitale pour nous, et pour la marquer, nous adopterons les deux termes de « *présentation* » et « *repré-*

sentation », dont l'emploi chez les psychologues anglais est assez analogue (bien que mal défini) à celui que nous en ferons. Par le premier, nous désignons l'état éprouvé en tant que valeur actuelle et par le second sa valeur rapportée à un sujet et à un monde extérieur. La présentation progresse sans être objet d'aperception cognitive qui l'abstraie de l'ensemble senti, tandis que la représentation implique un minimum d'attention qui confère au senti une existence intelligible.

Nous adopterons, d'autre part, pour désigner le cours continu de l'expérience où la présentation et la représentation sont confondues, l'expression de « *continuum* », que nous avons trouvée chez W. James et qui est employée fréquemment par M. Ward.

Donc, c'est sur la présentation que nous faisons fond, et nous définissons la réalité concrète : le *procès qualitatif de la présentation*, sous réserve que l'examen de la représentation et de son élaboration discursive ne nous amène pas à conclure que la connaissance implique une activité extrinsèque. La forme d'empirisme que nous tentons d'instaurer serait alors irréalisable. Que si, cependant, nous parvenons à ramener l'exercice discursif de la pensée au *procès immanent* des affections, notre définition de la réalité concrète sera psychologiquement suffisante et la distinction du sujet et de l'objet, que l'on postule d'ordinaire dès le premier pas, relèvera de la critique.

Signalons enfin, pour éviter un malentendu entre nos lecteurs et nous, une conséquence très importante de notre définition de la réalité concrète. Elle renverse l'ordre des valeurs ; car, puisque la critique ne trouve qu'au plan de la présentation une réalité concrète assurée, ce serait les rendre suspectes d'inconsistance que les laisser au niveau de la représentation, où l'appréciation consciente est possible, conformément à l'usage. Sur nos principes l'autorité des valeurs suprêmes serait incertaine, si leur origine ne coïncidait pas avec les faits psychologiques radicaux. Mais, comme l'axiologie anticipe sur l'affirmation du primat des affections pour autant qu'elle assigne à l'esprit des idéals indéfinis, nous pouvons, sans fausser le terme, mais en le prenant dans une acception qui embrasse toute l'expérience immédiate,

considérer les affections en général comme des valeurs, bien loin de ne compter pour telles que celles qu'entache à nos yeux la présence implicite de relations. C'est donc dans ce sens qu'il faut, dans le titre de cet ouvrage, prendre l'expression de valeurs affectives. L'unité de la vie de l'esprit est ainsi assumée, sous réserve de notre enquête prochaine.

Dans cette conception, la réalité concrète coïncide avec le progrès créateur de valeurs de plus en plus évoluées, à partir des affections simples; car si la relation est un rapport fixe, l'affection, qui se dérobe à toute définition, est essentiellement changeante, et une doctrine qui en part ne peut manquer d'apporter une explication dynamique et immanente de l'expérience. Ainsi réalité, création, énergie sont, pour nous, une seule et même chose dont nous désignons de la façon la plus générale les manifestations contingentes par le terme de « *valeurs affectives* ».

L'objet de ce travail se trouve donc, dès maintenant, défini.

10. A l'attitude que nous venons d'adopter, deux objections préjudiciables seront sans doute opposées.

Il peut sembler que la matière psychique amorphe que nous envisageons n'ait qu'une existence théorique. Le sujet rationnel ne pense que par relations, et où elles manquent, il lui semble trouver le vide; mais nous prenons précisément le contre-pied de cette considération extérieure du continuum, et nous la dénonçons comme fallacieuse. Parvenu au sommet de sa montagne, notre excursionniste supposé a dû, écrasé par la fatigue de l'ascension, présenter un instant à la nature un esprit dépouillé de son pouvoir d'appréhension, et recevoir du paysage une impression où les formes de l'entendement restaient implicites en leur gangue affective. Il s'est retrouvé ainsi comme sujet affectif. C'est à ce niveau de l'expérience que nous nous plaçons. Notre idéalisme critique radical, en répudiant également le réalisme de l'objet et celui de l'idée abstraite, nous fournit l'avantage de cette position dialectique, sauf à pouvoir nous y maintenir. Il n'est pas incompatible avec notre position, que nous ne puissions retrouver dans le champ de conscience du sujet rationnel, l'état original, point de départ de la genèse de l'esprit.

Nous avons lu quelque part que le peintre Turner, qui a

fixé sur la toile des couchers de soleil où semble flamber vraiment l'amalgame subtil des couleurs de sa palette, s'enfermait dans une pièce obscure vers le déclin du jour. Puis, averti par son domestique de l'instant propice, il allait contempler, les yeux grands ouverts, l'incendie qu'allumaient les derniers rayons de l'astre dans l'atmosphère dense du ciel londonien. Nous pensons qu'alors, cette « synchronie » sublime pénétrait l'artiste ébloui jusqu'à l'âme, et que Turner n'était plus rien qu'une émotion fulgurante et indicible. Or, la réalité et l'efficacité de cette émotion nous sont attestées par des chefs-d'œuvre.

Si l'on nous objecte encore que la réalité avec laquelle nous prenons ainsi contact est bien ténue, nous pourrions vanter sa riche tonalité, car elle comprend toutes les qualités du monde; elle est la matière de la sensation, le contenu de nos émotions, l'essence de toute beauté. Le dédain des affections, si répandu qu'il soit parmi les philosophes, n'est donc pas justifié par la première inspection de l'expérience: et ce travail est une tentative pour établir que l'analyse impartiale du témoignage de celle-ci, détruit les prétextes de cette défaveur.

11. En second lieu, on peut soutenir que notre définition de la réalité concrète ne serait admissible que si l'histoire de la philosophie et des sciences ne nous présentait, sinon une définition claire, du moins des vues plus ou moins systématiques qui infirment d'avance les nôtres à cet égard. Aussi, préciserons-nous nos principes et nous efforcerons-nous de les établir comme bien fondés, en examinant les doctrines régnantes de ce biais. Cette enquête ne peut manquer de nous mener sur les confins de la métaphysique, mais nous ne nous risquerons point à en envisager les problèmes spéciaux. Un philosophe n'est pas maître de sa vision du monde et son but suprême est de la communiquer; si donc il ne veut se heurter à l'incompréhension générale, il faut qu'il situe nettement sa doctrine dans l'ensemble de la spéculation. Il nous suffira d'ailleurs ici de marquer le point où nous tentons de souder notre philosophie à l'expérience, et nous tirerons en même temps argument en notre faveur de la fragilité des attaches que d'autres avaient cru pouvoir poser ailleurs. Cette question préjudicielle traitée, nous aborderons notre

problème central, dont la solution devrait apporter la démonstration positive que notre conception de la réalité permet une interprétation psychologique de l'expérience tout entière.

Il nous paraît qu'à l'égard de la nature de la réalité concrète, l'esprit humain a adopté presque instinctivement deux attitudes complémentaires, qui correspondent aux deux étapes de la représentation : nous assimilons les postulats du rationalisme idéaliste au stade de la réflexion, et au stade de la perception les préjugés et les illusions du sens commun, acceptés tels ou après une critique insuffisante par les sciences et les disciplines philosophiques qui s'en inspirent. Nous appelons *scientisme* cette tendance à systématiser les « idola specus » de Bacon et à les transporter d'abord dans le corps des sciences, puis dans la spéculation.

12. Que si, à ce point, un contradicteur, invoquant une longue tradition, alléguait que le volontarisme a affirmé, au regard des vues communes des deux branches de l'intellectualisme, une conception originale de la réalité dont les titres doivent être examinés aussi; nous répliquerions que le volontarisme a le défaut irrémédiable, sur nos principes, de ne pas reposer sur un fait critiquement ultime, et que nous avons déjà dit l'essentiel à cet égard ¹. Le fait d'expérience primitif est la conscience d'un état. Encore un coup, toute certitude réside originellement en ce fait primordial, et les conceptions intellectualistes complémentaires sont valables pour autant qu'elles se réclament légitimement, le scientisme du sentiment et l'idéalisme de la connaissance; nous leur reprochons uniquement d'accepter d'emblée une interprétation arbitraire de ces deux aspects inséparables de la vie subjective, et cette base de toute saine critique est aussi la nôtre. Mais le volontarisme passe outre et prend pied à un plan différent de l'expérience. C'est dans un contexte phénoménal où le sujet et l'objet ne se trouvent plus seulement en puissance, mais sont intelligiblement constitués, ou bien dans une substance métaphysique qui n'est jamais que la réalisation d'une idée subjective, qu'on croit, dans les doctrines de cette sorte, saisir ici une « personne », là une « réalité dernière ». Aussi

1. Cf. § 8, *in fine*.

le volontarisme ne se peut-il définir que par des termes qui impliquent déjà l'une des conceptions intellectualistes auxquelles il prétend indûment se substituer.

L'histoire, d'ailleurs, confirme notre manière de voir. Le génie grec était foncièrement intellectualiste, et toute la spéculation postérieure en est tributaire. Les doctrines volontaristes se sont développées en raison de la difficulté d'expliquer l'expérience en fonction du sujet connaissant, mais elles sont restées inféodées à celui-ci, même — nous dirions volontiers surtout — quand elles ont prétendu s'affranchir de ce vasselage, qui seul leur procure une sorte de statut dialectique. Pendant tout le Moyen-Age, l'intellectualisme et le volontarisme se sont appuyés l'un sur l'autre et se sont prévalus chacun des défauts de leur indispensable adversaire. Depuis, si le terrain des controverses a été déplacé, les conditions où elles s'engagent ne sont point modifiables, et il est aisé de les définir brièvement. Alors que l'intellectualisme peut ne laisser au volontarisme que le soin de combler une lacune manifeste, celui-ci n'arrive à se poser que dans le cadre préparé par celui-là. Toute théorie volontariste s'appuie sur le sujet pour discréditer l'objet ou sur l'objet pour discréditer le sujet : seulement, dans le premier cas le sujet est appelé « Volonté » et, dans le second, l'objet s'appelle la « Nature ».

Qu'est-ce que la « Volonté » de Fichte, sinon le Sujet en tant que moyen de la morale, la personnalisation de la raison pratique ? Qu'est-ce que la « Volonté » de Schopenhauer, sinon une puissance imaginée sur le modèle des énergies qui vivifient l'univers ? Quant à ceux des protagonistes de l'école qui ont fait appel à une expérience directe, les uns un Biran, un Renouvier, se targuent d'une révélation interne qu'aurait le sujet d'une efficacité personnelle, en laissant cette notion répondre d'elle-même, ou plutôt ses deux moitiés se prêter mutuellement crédit. Les autres — et maintenant nous visons surtout les tenants divers du pragmatisme — abandonnent le terme discrédité de volonté, une critique pénétrante n'ayant guère épargné en elle que les facteurs intellectuels de cette variété de l'activité. C'est donc dans cette dernière notion, que recommande à la branche de l'empirisme qui se dit « anti-intellectualiste » son objectivité présumée, ou dans l'idée plus suggestive de vie, ou enfin, par une démarche

plus franchement mythologique, nommément dans la « Nature », que ces penseurs trouvent la base de théories qui ne sont, d'après nous, que des trompe-l'œil. A ces termes prestigieux s'attache un halo de compréhensivité qui en impose à des esprits qu'ont façonnés des habitudes plus de deux fois millénaires.

En définitive, le volontarisme suppose : 1^o une conception intellectualiste de l'univers, puisque l'activité, de quelque nom qu'on la désigne, est un concept et restera un concept tant que l'on n'aura pas critiquement établi qu'il y a sous ce concept une réalité concrète de plein droit, tâche que le volontarisme n'a ni accomplie, ni même définie : 2^o une équivoque. C'est celle-ci qui le constitue en doctrine spéciale, et elle consiste à réaliser une idée en faisant abstraction de son caractère d'être logique : on prétend considérer non l'idée de volonté ou l'idée d'activité, mais ce qu'il y aurait dessous, sans s'assurer toutefois qu'il s'y trouve, ou qu'il puisse s'y trouver, autre chose que l'ombre de cette même idée.

La critique du volontarisme nous ramène donc naturellement au problème que nous a imposé déjà notre propre dialectique¹, et c'est un problème psychologique. Oui, il y a une question pendante entre le volontarisme et nous, mais ce n'est point celle de la définition de la réalité, car la sienne est inconsistante, et si, dans le débat, la nôtre se trouvait infirmée, c'est une des deux conceptions intellectualistes qui l'emporterait. Il s'agit de savoir lequel, de l'acte ou de l'état, sera tenu pour primitif après une critique radicale qui n'a point encore été tentée. Si de l'état on ne peut déduire l'acte, le choix sera de réaliser l'acte en soi — et ce sera alors hypostasier sous quelque masque la catégorie de la causalité — ou de l'interpréter soit comme une idée qui s'exprime, soit comme une nature qui évolue. C'est jouer sur les mots qu'appeler un tel système un volontarisme.

Nous pensons donc avoir pleinement justifié l'attitude que nous adoptons présentement vis-à-vis d'une doctrine que nous sommes assuré de retrouver chemin faisant. Le volontarisme rationaliste invoque l'expérience de l'acte volontaire, mais la critique de Hume atteste tout au moins que la valeur

1. Cf. § 9, *in fine*.

de celle-ci peut être mise en question; nous l'envisagerons donc en temps et lieu, c'est-à-dire lorsque le progrès de notre critique nous permettra de mettre notre interprétation concrète de ce fait en parallèle avec celle que nous révoquons en doute. Quant à l'empirisme «anti-intellectualiste» qui prétend expliquer la connaissance en fonction de l'action, il se trouvera tout naturellement éliminé si nous montrons, comme nous en avons le ferme propos, que l'activité en tant que principe en soi n'est et ne peut être rien qu'une catégorie de la connaissance.

13. Ainsi, en dernière analyse, une seule conception de la réalité, sous deux formes affirmant explicitement ou impliquant par quelque détour l'interprétation de l'expérience en fonction de notions intelligibles, devra, sous ses expressions multiples ramenées à deux types principaux, être confrontée avec celle, strictement psychologique, que nous inscrivons au frontispice de notre doctrine. Cette tentative, pensons-nous, est tout à fait nouvelle, car si nous avons trouvé des tendances similaires chez de nombreux auteurs, elles sont toujours accompagnées de divergences fondamentales.

A vrai dire, nous trouvons l'affirmation catégorique du primat de l'affectivité dans l'ouvrage de F. Ritter von Feldegg, *Das Gefühl als Fundament der Weltordnung* (Wien, 1890). D'après lui, Descartes aurait dû dire : « Je sens, donc le monde est »; mais, dans cet ouvrage, le point de vue métaphysique est prépondérant. Feldegg cherche à réunir l'objet et le sujet, et c'est dans le sentiment, cette « connaissance intime », qu'il trouve leur « pleine identité ». Mû par une intuition analogue, nous nous proposons d'abord un problème psychologique. Avant de risquer une extrapolation audacieuse, il faut épuiser le témoignage de l'expérience.

En résumé, ayant affirmé le primat des affections, il nous appartient de rendre compte de la vie psychique sans l'absorber dogmatiquement dans la vie physiologique, ni la dissiper en relations intelligibles; et, n'ignorant pas que nous nous heurterons à de vives résistances, nous voulons, auparavant, présenter en raccourci les difficultés de principe des conceptions adverses, que l'on a coutume de laisser dans l'ombre, à l'arrière-plan des doctrines.

DEUXIÈME SECTION

LA RÉALITÉ CONCRÈTE DANS L'IDÉALISME RATIONALISTE ET LE SCIENTISME ¹.

I. — La position de Kant.

14. Constatons d'abord, après tant d'autres, que la spéculation cartésienne, à laquelle nous avons précédemment rattaché notre propre effort, fournissait naturellement le point de départ de ces deux mouvements divergents. La solution subjective du doute méthodique menait à l'idéalisme rationaliste. Par contre, l'enchaînement des déductions logiques, selon l'ordre mathématique, à partir des premiers principes, donnait une base dogmatique à une explication mécanique de l'univers, aisément conciliable avec le réalisme du sens commun. On sait que ce dualisme irréductible alimenta les controverses du ^{xvii}e et du ^{xviii}e siècles, soit qu'il s'agit de concilier ces deux aspects de la réalité, soit de donner le pas à l'un d'eux. Enfin, après Leibniz et Wolf, après Locke, Condillac, Berkeley et Hume, elles amenèrent la philosophie au point où Kant la trouva en « s'éveillant » de son « sommeil dogmatique ». Entre une science vaniteuse de l'Être et une critique destructrice de toute certitude, il tenta une voie nouvelle et il semble, au premier examen, qu'il s'y soit élevé à un point de vue qui concilie les doctrines opposées. — Mais, en fait, n'ayant pas rompu avec le postulat de l'intelligibilité de l'univers, dont elles étaient des interprétations rivales, il donne des gages à chacune. Son idéalisme critique

1. Les lecteurs désireux d'éviter des discussions très arides peuvent aborder immédiatement l'exposé de notre doctrine (§ 49).

n'exclut point un réalisme empirique, affirmé d'ailleurs expressément, en même temps qu'il confère aux formes logiques de l'École une fonction transcendante. Aussi les doctrines les plus opposées pourront-elles se réclamer de lui, selon qu'elles feront leur tel ou tel aspect de son système. Les unes adopteront à la lettre la doctrine de la relativité de la connaissance et, niant toute chose en soi hors ou dans ce monde, ou n'en tenant pas compte, aboutiront comme celle de John Stuart Mill à un phénoménisme plus radical encore que ne l'était celui de Hume, ou tenteront vainement de s'en défendre. Ce dernier cas est, selon nous, celui de Renouvier, lorsque dans son *Traité de logique générale* ¹, il distingue la substance de l'être et assimile celui-ci à la loi; car, ou bien la loi est transcendante au phénomène et alors c'est un noumène, ou elle lui est immanente et alors ce n'est que la définition verbale du progrès des phénomènes, et nous retrouvons un phénoménisme que, seule, une tendance fidéiste distingue de celui de Mill. D'autres, ramenant le noumène dans ce monde et l'intégrant dans les formes rationnelles, aboutissent à un idéalisme absolu.

Au point de vue qui nous intéresse présentement, le parti violent pris par Kant avait, en fait, rejeté la réalité concrète de l'univers telle que nous l'entendons, hors de celui-ci. Avec la liberté, la vie réelle est placée par lui dans un monde transcendant et notre horizon est borné aux phénomènes, apparences conformes aux catégories logiques du noumène et prises dans la gaine des formes intelligibles de la sensibilité. C'était là un univers formel dont l'essence sublimée, si l'on peut dire, s'échappait dans un empyrée philosophique. L'équilibre de la pensée obtenu ainsi eût été purement négatif, et Kant lui-même a dû s'écarter de cette position instable, sur laquelle nous allons insister, pour donner à sa philosophie un contenu pratique.

15. Kant étudie les conditions de la réceptivité de notre esprit (*der Receptivität unseres Gemüts*) ² vis-à-vis d'une réalité déclarée inconnue en elle-même, mais qui vient s'insinuer en quelque sorte dans le système sensitif et réflexif du sujet.

1. Première partie, XXI, p. 88, 89.

2. *Kr. der reinen Vernunft*, Analytik der Begriffe, A, 76; B, 102.

L'expérience fournit les causes occasionnelles (*Gelegenheits Ursachen*)¹ de toute connaissance. Mais des choses en soi, nous ne savons rien que notre manière de les apercevoir (*wahrnehmen*)². Il y a donc une existence extérieure, qui est la réalité même, vivante et spontanée, et que nous n'apercevons que ravalée à l'existence phénoménale, dans les conditions subjectives de la possibilité d'une expérience rationnelle.

Si donc il y a une expérience concrète, c'est que la matière en est fournie du dehors; sans cela il n'y aurait que possibilité d'expérience, mais de cette expérience en soi nous ne connaissons que la transcription discursive. Toute la première partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des opérations transcendentes qui livrent à la raison les documents sur lesquels elle pourra travailler. Or, ces conditions de son exercice sont les seuls faits dans la doctrine que leur origine investisse d'une certitude apodictique parce que sans eux toute connaissance serait impossible, et le système complet de la *Transcendental-philosophie*, que Kant renonce à construire, devrait être « une analyse explicite de la connaissance humaine *a priori* tout entière »³. Cette philosophie transcendante ne concernerait donc pas le noumène, d'où le résultat paradoxal que celui-ci, bien qu'universellement efficace, sera pratiquement négligeable; de sorte que la réalité fantastique de cet X pourra être éliminée sans difficulté par des disciples vigoureux. Le réalisme empirique de Kant fera alors place à un idéalisme à tendance moniste. En effet, si la constitution du sujet suffit à rendre compte de tout ce que nous connaissons de l'univers, qu'est-il besoin d'un autre créateur? Que le sujet se dilate jusqu'à l'infini, jusqu'à l'Absolu, et toute autre existence que la sienne sera surnuméraire.

16. C'est ce qui apparut dès Fichte, quand celui-ci, substantifiant la catégorie de la personnalité, réduisit le monde à n'être que sa limite négative. Ce subjectivisme absolu, toutefois, ne contenta point Schelling, qui, pour rendre une valeur propre à la nature, acoquina, si l'on peut dire, l'Ego

1. *Ibid.*, A, 85-86; B, 117-118.

2. *Ibid.* Die transcendente Aesthetik, A, 42; B, 59.

3. *Ibid.*, A, 13-14; B, 27-28.

avec elle. Le but de ces deux philosophes était de reprendre pied dans une réalité de plein droit, mais c'est chez Hegel que nous trouvons la vision la plus nette de la tâche à accomplir et de l'outil à employer.

II. — L'idéalisme rationaliste et les affections.

A. — HEGEL.

17. Chez Hegel l'Ego, égaré par Schelling dans le sein de la nature, se retrouve comme individu spirituel, comme Raison absolue. Le « Ich » de Fichte s'élance ainsi vers une nouvelle et sublime destinée : « La raison est la pensée entièrement libre et se déterminant elle-même », dit Hegel ; et encore : « C'est mon point de vue, qui devra être justifié par l'exposition du système, que tout repose sur la conception et la présentation du vrai non pas comme Substance, mais comme Sujet ¹. »

Hegel veut rendre compte de l'histoire, c'est-à-dire « des passions des hommes, de leur génie, de leur force efficace », en un mot de ce qu'il appelle le « Plan de la Providence » ² et il convient de le bien situer à cet égard.

18. Dès le ^{xvii}e siècle, Vico avait reproché au cartésianisme de ne pas rendre compte du développement historique. Hegel, sans connaître probablement ce précédent, prend à tâche de ramener l'histoire concrète du monde et de l'humanité au mouvement dialectique de la raison absolue. M. Benedetto Croce a écrit à ce sujet que la philosophie de Hegel a mérité d'être considérée comme une « philosophie historique ³ » en raison de la notion nouvelle qu'elle apporte, celle du « concept immanent »... qui « se divise en soi dans le jugement ». En effet, la formule du jugement est que « l'individuel est l'universel » ou que « le sujet est le prédicat », de sorte que tout

1. *Werke* (Zw. Band), Berlin, 1822. *Phänomenologie des Geistes*, Vorrede, p. 14.

2. *Vorlesungen u. ber die Philosophie der Geschichte*, Berlin, 1837, p. 16.

3. *Logica*, Parte Quarta, III, p. 391.

jugement est jugement de l'universel et que l'universel est la dialectique des contraires». C'est cette conception de la réalité concrète, acceptée depuis lors par des philosophes de tendances diverses que nous allons examiner. Elle aboutit en dernière analyse, à identifier l'abstraction la plus générale avec la réalité concrète même, envisagée comme une individualité sublime qui contient le principe de toute existence. Chez Hegel les moments dialectiques de la manifestation de la Raison sont toute la réalité de l'univers : « Les formules logiques sont les prédicats réels de Dieu », dira un autre de ses commentateurs, Hutchison Stirling ¹. Le monde en est comme un précipité. Le jugement synthétique *a priori* de Kant devient ainsi la notion Hegelienne, universel concret, et réalité essentielle, dont les phénomènes sont l'extériorisation. Hegel enfin réalise les formes de la sensibilité, qui ne sont plus les conditions, mais le fondement de l'expérience; elles apportent la multiplicité substantielle qui permettra de déduire les êtres individuels comme des conclusions de syllogismes.

19. Dans l'introduction de l'ouvrage de Hutchison Stirling, ouvrage dont la publication en 1868 fut le signal de la renaissance de l'Hegelianisme en Angleterre, et dans lequel le lien entre cette philosophie et la doctrine de Kant est nettement indiqué ², l'auteur insiste sur la nécessité, pour bien comprendre la vision hegelienne du monde, de tenir compte, plus que pour tout autre philosophe, des idiosyncrasies de ce puissant esprit : « Personne n'a jamais eu des représentations (*Vorstellungen*) plus claires, plus fermes que lui », dit-il, et les notions abstraites « replongées dans le concret (*redipped in the concrete*) » lui apparaissaient comme effectivement amalgamées dans son unité ³. Ainsi les caractères antinomiques que Kant a montrés dans le système des idées de la raison pure, Hegel les voit conciliés dans le réel. Par exemple, la discontinuité et la continuité référées à la quantité, ne sont

1. *The Secret of Hegel*, chap. II, G, 2.

2. Telle est l'opinion que nous exprima M. B. Croce quand nous eûmes l'honneur d'être reçu par lui à Naples en 1920, et, comme ce point nous intéressait tout particulièrement, nous avons donné une attention spéciale au livre de M. H. S.

3. *Ibid.*, préface, XLIII.

que l'une par l'autre, sont réciproquement leur autre et deviennent dans la notion l'une l'autre. « C'est là l'origine de cette dialectique, fautive en nous, car nous ne pouvons pas unir les caractères opposés en raison des abstractions de l'entendement, vraie chez Hegel parce qu'il a acquis le pouvoir de les voir ensemble, c'est-à-dire, dans leur vérité, leur vérité concrète, actuellement existante¹. » Sa doctrine étant la systématisation de l'exercice d'un don personnel, il n'est point surprenant qu'elle aboutisse à la conception d'une individualité suprême, où réside toute perfection, et où toutes les contradictoires sont conciliées; mais la critique doit se demander si cette réduction des antinomies tant cosmologiques que morales par leur absorption dans le concept le plus général, dogmatiquement assimilé à la réalité concrète, est autre chose qu'une fiction.

20. Au fond de la doctrine abstruse de Hegel il y a donc un effort vigoureux pour étreindre le réel, avec lequel Kant ne nous avait laissé qu'un point de contact spacieux, et, reconnaissant l'insuffisance de la logique classique à cette tâche, il a forgé un outil dialectique nouveau. M. B. Croce le loue hautement : « d'avoir montré que l'exigence de la connaissance concrète se satisfait dans la forme de la pensée² », mais il fait à Hegel deux reproches de fond. D'abord, par manque d'une philosophie du langage, il n'a pu « détruire la logique aristotélicienne en tant que logique verbale », puis, et par suite de cette gnoséologie insuffisante, il confond le concept philosophique concret et les pseudo-concepts empiriques (nous allons voir que cette rectification ne modifie point la conception de la réalité que nous critiquons) de sorte qu'il applique sa dialectique à des abstractions et retombe dans un froid intellectualisme.

La distinction que nous venons de mentionner, fondamentale dans la philosophie de M. Croce, consiste à opposer le concept pur dont les caractères sont « *Espressività-Universalità-Concretezza* »³ et les concepts empiriques ou abstraits (employés dans les sciences naturelles et les sciences mathé-

1. *Ibid.*, préface, XLVII.

2. *Cio che è vivo e ciò che è morto nella filosofia di Hegel*, XI.

3. *Logica*. Parte prima, Sez. prima, III, 30-31.

matiques, dont l'origine est l'omission de la « *trascendenza immanente* » ou de « *l'universalità concreta* », caractères essentiels de la logicité. Tandis qu'aux pseudo-concepts empiriques manque l'universalité, les pseudo-concepts mathématiques sont abstraits. Le philosophe connaît donc seul du « concept pur », autrement dit de la science « qui a pour critère le concept pur », tel étant l'essentiel de la définition de la philosophie.

En définitive, le philosophe italien reste fidèle à la conception de l'esprit comme universel concret obtenu par la réalisation du jugement *a priori* de Kant, et à la dialectique qui prétend l'atteindre par la synthèse des « vrais contraires », ce qui l'amène à reconnaître avec Hegel « la négation comme ressort du réel » ¹. (*Molla del reale*.)

21. Nous nous contenterons ici de prendre position contre cette dernière doctrine : avec Hutchison Stirling nous refusons « de croire à un rien concret, à l'identification de la détermination positive avec la limitation négative » ², ce qui est le « principal levier » de Hegel. S'il est une notion abstraite, c'est celle de négation, que la logique formelle même élimine par une interversion de termes et qui correspond à une vue de l'esprit sur les choses, non à leur nature propre : elle ne peut donc que verbalement être le moyen d'un devenir. Si Hegel a pu prendre le change, c'est qu'il n'a jamais possédé qu'une vision extérieure des choses. Le relief même que les *Vorstellungen* prenaient dans sa pensée, l'a distrait, semble-t-il, de l'intimité de cette pensée même, où il eût pu trouver le procès substantiel de la vie. L'Être qui tient une telle place dans son esprit n'est que l'existence intelligible. Voici dans quels termes, dès le premier paragraphe de la *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel pose la certitude sensible : « Le contenu concret de la certitude sensible se présente immédiatement comme une connaissance d'une richesse infinie pour laquelle on ne peut trouver de limite. En outre, elle semble être la plus véridique ; car elle n'a encore rien abandonné de l'objet, mais elle l'a encore devant elle tout entier : cette certitude pourtant se donne en fait elle-même pour la

1. *Cio che è vivo e cio che è morto nella fil. di H.*, III, p. 51.

2. *The sec. of H.*, chap. II, D, 6.

vérité la plus abstraite et la plus pauvre. De ce qu'elle sait, elle dit seulement ceci : c'est ; et sa vérité ne contient que l'existence (*Sein*) de la chose. »

22. Si, en face de la réalité sensible, Hegel n'en sait saisir que la notion vide d'existence, il n'est point surprenant que, lorsqu'il passe à la logique, il n'ait retenu de la vie que la notion de l'Être opposable à celle du Non-être, et tout aussi étrangère que lui à la qualité, dont il ne parle jamais que dans des termes énigmatiques. Qu'est-ce à dire, sinon que la prépondérance des *Vorstellungen* empêche l'esprit de Hegel de s'attacher aux états affectifs qui, selon nous, constituent le fond concret de la connaissance sensible ? Il ne retient donc d'elle que le signe schématique de l'existence et, déclarant celle-ci indigente, il poursuit dialectiquement le mirage de l'universel concret jusque dans un absolu imaginaire, où il a l'illusion de retrouver toute la richesse du monde qu'il a laissée derrière lui.

Cette conception de la réalité concrète a néanmoins survécu au système du maître. On la retrouve non seulement dans la philosophie de M. Croce, mais encore dans celle des Hégéliens d'Oxford, MM. Bradley et Bosanquet. En France elle a inspiré un grand penseur, Octave Hamelin, dont l'ouvrage *Essai sur les éléments principaux de la représentation* est encore l'objet de controverses qui attestent la vitalité, mais aussi l'insuffisance de l'interprétation logique du monde. Pour nous, il nous suffira de montrer que dans tous ces systèmes les affections sont traitées, si l'on nous passe l'expression, par-dessous la jambe.

B. — M. B. CROCE. — M. BRADLEY.

23. Ces lacunes sont particulièrement déconcertantes dans la philosophie si vivante de M. Croce que nous regrettons de prendre ainsi par un petit côté.

M. Croce rattache sa philosophie à celle de Vico. Celui-ci, à ses vues sur les rapports naturels de la philosophie et de l'histoire, joignait un sentiment de la valeur spirituelle de la beauté qui dénote une filiation directe entre ces deux penseurs napolitains.

Ce n'est point par hasard, croyons-nous, que deux fils de la cité parthénopéenne ont fixé leurs méditations sous des symboles similaires dans les fastes de la philosophie. Si l'heure était venue d'une spéculation fondée sur la beauté, il est naturel qu'elle ait poussé un de ses rejetons les plus vigoureux en des lieux commis par la nature inspiratrice à l'éducation des artistes et à leur admiration jalouse. Il appartenait de promouvoir une interprétation esthétique de l'univers à des esprits formés dans la contemplation de cet horizon harmonieux, où les côtes montagneuses offrent au déploiement des villes blanches un amphithéâtre immense, devant les énigmes qu'enveloppe l'azur de la mer profonde et du ciel infini¹.

24. Cette spéculation, qui intègre dans une vaste synthèse la vie universelle saisie dans son expression imaginative et progressivement rationalisée, c'est la philosophie identifiée à l'histoire dont Vico, dès le dix-septième siècle, avait senti la méthode, et pour la complétion de laquelle Hegel a fourni un outil dialectique puissant. Pour Vico, la poésie est une forme de l'esprit et un moment de son histoire qui précède le stade de la réflexion. Sa *Scienza nuova* est une histoire idéale et elle « ne concerne pas l'histoire concrète et empirique qui se développe dans le temps »²; c'est une « science de l'idéal, une philosophie de l'esprit ». Toutefois, ajoute M. Croce, cette distinction, Vico ne s'y est pas tenu, et il fait état de périodes historiques qui ne correspondent pas à la réalité. Son œuvre est parfois « comme une allégorie ou une mythologie de sa propre philosophie de l'esprit ».

25. Reprendre la tradition esthétique de Vico, y employer la méthode hégélienne du rapprochement dynamique des

1. Dans son ouvrage, *Le Pancalisme*, M. Baldwin a développé lui aussi, une « théorie génétique de la réalité » à laquelle il donne la norme esthétique pour base. Il pense trouver dans l'idée du Beau un principe à la fois immédiat et synthétique et se soustraire ainsi aux difficultés qui ont ruiné l'intellectualisme et le volontarisme. M. Lalande a consacré un article à cette intéressante tentative (*Rev. philos.*, 1915, vol. LXXX, p. 481 ss.). Il conclut que fût-il nécessaire de supposer que toutes les réalités sont d'une même nature, on ne voit pas pourquoi « le beau esthétique les absorberait toutes ».

2. Croce, *Estetica*. Parte sec. V, p. 255 ss.

concepts en évitant les erreurs d'application du maître, et, parti de la considération des débuts de la spiritualité, parvenir, sans jamais lâcher le fil concret de la vie pour suivre les buées vaniteuses du mirage intellectualiste, parvenir, disons-nous, au complet épanouissement de la pensée dans la philosophie, tel est, croyons-nous, l'essentiel de la tâche que s'est proposée M. Croce. Pour lui, le langage est la « première manifestation spirituelle » et la forme esthétique est le « langage même ». La première condition pour comprendre « les phases postérieures et plus compliquées de la vie de l'esprit » est donc « l'éclaircissement de l'attitude esthétique »¹. L'idée, chez M. Croce, est doublement communicable : logique, elle a un sens pour des intelligences ; rythmique, elle retentit dans des réceptacles d'affectivité. Tout concept s'enveloppe de sa juste expression, et la réalité la plus haute est le pur concept.

Cette vision du monde est fascinante. Pourtant, la vie se dérobe à l'expression la plus ingénieuse, et, s'échappant à travers le réseau serré de la dialectique de M. Croce, des relents de terroir rappellent parfois au lecteur l'existence des régions sous-jacentes au niveau de sa spéculation. La beauté, hélas ! n'est qu'une fleur dans les champs du réel.

26. M. Croce nous dit que l'intuition nous donne le monde, le « phénomène » et que « le concept nous donne le noumène, l'esprit » ; l'histoire est la « résultante de l'intuition mise en contact avec le concept », autrement dit de l'art fécondé par la science ou philosophie et toutes les autres sciences sont impures ; dans sa terminologie elles traitent des pseudo-concepts. Or, c'est là, d'après nous, délaisser l'étoffe concrète du phénomène, la présentation, psychologiquement antérieure à la représentation, et reléguer avec elle dans l'ombre les assises mêmes de la vie psychique. Et d'ailleurs M. Croce, lui aussi, nous enferme dans un monde d'apparences, car la réalité concrète serait celle du concept pur, pratiquement inaccessible. Notre intelligence ne peut s'évader de l'horizon fictif des pseudo-concepts, du monde de l'abstraction. De plus, chez M. Croce, nous allons retrouver la méconnaissance de

1. *Ibid.*. Avvertenza, viii.

l'importance psychologique du sentiment, commune à presque tous les penseurs, mais particulièrement déconcertante chez lui.

27. Le sentiment, nous dit M. Croce dans la *Filosofia della pratica*¹, n'est pas une « forme spirituelle ». Plus précisément, il réserve à l'activité esthétique la forme de l'intuition pure. La conception du sentiment, comme élément subjectif distinct de la forme intellectuelle de l'esprit, a eu, selon lui, son importance historique, antérieurement à la découverte du seul élément intuitif authentique, mais elle a fait son temps. En entreprenant l'étude de la vie pratique, M. Croce estime donc ne pas avoir besoin d'introduire un nouvel élément spirituel. Ceux qu'il a démêlés dans l'esthétique suffiront à en rendre compte. Du moins il l'affirme dans les premiers chapitres. Mais un peu plus loin, nous remarquons un passage sur le « goût pratique, ou conscience immédiate de la valeur », qui nous paraît rétablir ce qui avait semblé supprimé avec le sentiment, car M. Croce y trouve l'explication de « la sympathie immédiate qu'éveillent en nous certaines actions », et il semble bien que cette sympathie puisse être éprouvée sans être exprimée. M. Croce assimile « ce goût, et cette conscience, et ce sentiment » à l'« acte volitif ». L'essentiel de ce qu'on appelle communément le sentiment n'est donc pas absent de sa doctrine mais rentre dans l'activité pratique, et, comme celle-ci a partie étroitement liée avec l'activité théorique, la doctrine se trouve, en définitive, fortement pénétrée d'intellectualisme : « L'intention et la volition coïncident partout », dit-il ailleurs².

28. M. Croce relègue donc les éléments émotifs au second plan. C'est ainsi que, traitant du plaisir et de la douleur, il se contentera de les considérer comme « synonymes du positif et du négatif pratique »³. Nous entendons bien que l'auteur — il le dit expressément — n'a point en vue leur statut psychologique et les considère « comme des distinctions philosophiques d'états purs » ; mais, en l'absence d'un examen plus approprié de cet aspect éminent du continuum,

1. Sez. prima, II, p. 15.

2. *Ibid.*, parte prima, sez. prima, IV, p. 37.

3. *Ibid.*, parte prima, sez. sec., II, p. 138.

nous sommes fondé à dire que tout l'édifice éthique et économique qui constitue la « *Filosofia della pratica* » est construit sur une base où les valeurs psychiques immédiates ne figurent pas comme éléments essentiels. De même que chez Hegel, elles disparaissent sous l'expression qui en est donnée. Il nous est donc impossible d'admettre que cette philosophie nous fournisse une conception définitive de la réalité concrète. Elle l'enserme dans une armature rationnelle, et la vie affective, en particulier, est méconnaissable dans cette gaine rigide. Finalement, nous pensons que le sentiment profond de la vie affective qui, malgré tout, pénètre l'œuvre de M. Croce tout entière, se dérobe à l'ordonnance générale du système et en compromet l'équilibre doctrinal. Le dualisme du phénomène et de la raison, ou de la vie et du concept, ne nous paraît pas résolu. Dans les dernières lignes de son œuvre, il déclare que la vie et la philosophie sont inépuisables, car le développement infini de la première empêchera toujours que la seconde puisse être achevée. Si donc, en fait, le mystère ne peut jamais être dissipé, qui nous assure qu'il soit résoluble en droit et que le concept pur soit autre chose qu'un idéal rationaliste ?

29. Il est intéressant de mettre en parallèle avec les vues de M. Croce sur le sentiment celle du chef de l'école hégélienne d'Oxford, M. Bradley.

D'après celui-ci, nous vivons dans un monde d'apparences, car il ne s'y trouve rien qui ne se contredise soi-même. Mais, d'autre part, le postulat rationaliste, critère absolu de la réalité concrète, exige que toutes ces incompatibilités s'effacent au sein de l'Absolu qui concilie tout sans éliminer rien. Ainsi, il doit absorber l'expérience sensible, car elle est la « réalité et ce qui n'est pas elle n'est pas réel »¹.

30. L'Absolu Bradleyen contient donc le monde sensible, mais, en vérité, cette concession précaire ne lui confère qu'une existence bien humble. Par une inconséquence qui lui a été généralement reprochée, M. Bradley admet des degrés d'indignité, si l'on peut dire, dans le monde des apparences.

1. *Appearance and Reality*, chap. XIV, p. 144.

Il y a des apparences haut et bas placées, et l'élément sur lequel est jeté, dans le système, le plus irrémédiable discrédit, c'est le « sentiment » (*Feeling*). Il donne le premier rang à la « perception » et à la « pensée » d'une part, et à la « volonté » et au « désir » d'autre part, car il les prend à égalité; puis viennent « l'attitude esthétique », qui est en quelque sorte intermédiaire, « le plaisir et la douleur », et enfin le « sentiment », qui peut être considéré, soit comme « l'état général de l'âme tout entière avant toute différenciation », soit « dans un état particulier quelconque, pour autant que son unité interne est exempte de distinction »¹. Passant ensuite ces divers modes en revue et refusant à chacun d'être un « aspect consistant de la réalité », il dit en particulier du sentiment : « nous pouvons dire que tout ce qui est actuel, il n'importe quoi, doit être senti : mais nous ne l'appelons sentiment qu'autant que nous le prenons comme n'étant pas davantage ». M. Bradley, du reste, s'est expliqué sur le « feeling » dès la première partie de son livre et, après lui avoir refusé d'être « la révélation unique ou spéciale du moi »², il a ajouté : « la forme du sentiment n'est pas au-dessus, mais au-dessous du niveau des relations ».

31. M. Bradley a pourtant écrit les lignes suivantes sur les débuts de la vie spirituelle : « Au commencement il n'y a rien au delà de la présentation, qui a deux côtés, la sensation et le plaisir et la douleur³ », et les citations précédentes montrent qu'il ne rejette point ses vues antérieures; seulement il y joint des métaphores qui ne nous disent rien qui vaille. Elles dissimulent un coup de force. En les introduisant, M. Bradley prend le même parti que Descartes devant le double témoignage de la conscience. Il sacrifie le sentiment à la raison. De ce que la « présentation » est réfractaire à l'analyse rationnelle, il conclut contre la présentation. « En réalité, dit-il encore, les peines et les plaisirs n'ont pas de qualité propre. C'est la qualité des sensations, ou l'arrangement des sensations que l'on porte à leur crédit... *Ils existent*

1. *Ibid.*, Book II, chap. XXVI, p. 457-458.

2. *Ibid.*, Book I, chap. X, p. 105-107.

3. *Mind*. N. S., XII, 1887, XIII, 1888. « On pleasure, pain, desire and volition ».

et ne disent rien. » Ces lignes sont un fidèle écho de celles, citées ci-dessus, où Hegel reconnaît et annihile d'un seul coup la richesse du monde sensible. Mais cette fin de non-recevoir dédaigneuse, si fleurie qu'en soit la formule, n'est pas un argument philosophique. En définitive, la « présentation » où, dans son article de 1887, M. Bradley réunissait le plaisir et la peine et la sensation, nous donne bien l'étoffe que la représentation découpe. Il faudrait, pour justifier l'attitude de M. Bradley, que les autres éléments se fussent absolument à eux-mêmes, et il semble que cet irrationnel irréductible répugne à la conciliation complète des apparences, si celle-ci doit conserver quelque sens pour l'esprit; et il s'agit précisément de le satisfaire.

C. — HAMELIN. — L'IDÉALISME CRITIQUE.

32. Nous craindrions, à parler maintenant de l'*Essai sur les éléments principaux de la représentation*, de tomber dans des redites quant au but que nous poursuivons, et, en ce qui concerne cette œuvre elle-même, elle a été l'objet, dans ces dernières années, d'études approfondies qui rendraient notre intervention téméraire et superflue. Leurs conclusions, d'ailleurs, sont proches de celles que nous avons formulées à propos des doctrines similaires. M. Parodi, après avoir rendu compte de la dialectique hamelinienne, demandait naguère : « Pourquoi, si la pensée ne se distingue pas de la réalité même, l'œuvre de la construction dialectique est-elle à faire¹ ? » A vrai dire, dans les dernières lignes de l'ouvrage, il souhaite une philosophie qui rende l'univers « transparent et intellectuellement maniable », mais cet idéalisme suprême reste pour lui un simple souhait.

Depuis lors, M. Parodi a défendu dans une certaine mesure l'œuvre de Hamelin contre les critiques de M. Brunschvicg, dont nous allons parler. Il est contraint pourtant de se demander si Hamelin a donné autre chose qu'une « architecture en l'air, qu'un ajustement artificiel et tout verbal de notions »² et il avoue « le caractère laborieux et pénible que

1. *La philos. contemp., en France*, 1919, chap. XI, p. 450.

2. La philosophie d'Octave Hamelin (*Rev. de métaph. et mor.*, 1922, n° 2, p. 187).

présentent certaines de ses déductions» en particulier les plus importantes. Il déclare enfin que «l'extrême confiance rationaliste d'un idéalisme intégral... contrarie la plupart des tendances de la philosophie contemporaine». Nous ne saurions mieux dire, mais il est un point sur lequel nous devons exprimer notre sentiment. Lorsque Hamelin écrit: «C'est seulement en faisant voir que la qualité est de la pensée que nous en prouverons la réalité»¹, il proclame un dogme vis-à-vis duquel nous devons formuler de fortes réserves surtout si nous songeons à la conception intellectualiste de la pensée qui est la sienne. Si, comme il l'admet implicitement dans ce passage, il n'est rien moins que sûr que la qualité soit pénétrable à l'intelligence, affirmer qu'à cette condition seulement on la tiendra pour réelle est un défi à l'expérience inconciliable avec l'emploi inévitable de ses données.

33. D'un autre côté, M. Brunschvicg² a affirmé, vis-à-vis des grandes constructions métaphysiques, le type d'idéalisme qui cherche, «par l'effort de la réflexion critique, à dégager de tout élément représenté la notion du sujet pur» et rendu le pas à la psychologie, subordonnée à la logique dans les systèmes de Hamelin et de M. Bradley, et bridée par l'expression esthétique dans celui de M. Croce. M. Brunschvicg caractérise le rationalisme idéaliste par l'usage de la synthèse, soit par l'affirmation de son antériorité dialectique sur l'analyse; mais, «d'un tel idéalisme, ajoute justement M. Brunschvicg, il faudra dire qu'il est pleinement achevé ou qu'il n'a pas même commencé d'exister», et M. Brunschvicg constate que Hamelin n'a pas mené à bien sa tentative particulière, qui consistait à «faire servir la méthode de Hegel à justifier la doctrine de Renouvier». Or, au lieu d'espérer de quelque penseur futur un meilleur succès sur cette voie, M. Brunschvicg s'efforce d'en détourner la spéculation, car il n'admet point avec M. Parodi que, «renoncer à la constitution d'un système déductif qui se ferme sur soi» équivaille «pour le rationalisme à un aveu d'impuissance». M. Brunschvicg

1. Les élém. princip. d. l. R., chap. III, A, p. 133.

2. L'orientation du rationalisme (*Rev. de metaph. et mor.*, 1920, n° 3, p. 263 ss.).

esquisse ensuite, dans l'esprit du rationalisme critique dont on peut rattacher le développement actuel en France à la thèse de Lachelier, du *Fondement de l'induction*, les grands traits d'une doctrine plus compréhensive, qui procède « d'une dialectique qui s'élève peu à peu jusqu'à l'unité radicale de l'esprit, traversant successivement divers plans, et à chacun de ces plans établissant une certaine perspective de l'univers, laquelle se cristallise en un système déterminé pour quiconque y arrête son élan ». Bref, M. Brunschvicg ouvre au rationalisme un avenir indéfini, une carrière historique semblable à celle que lui assigne M. Croce dans les dernières lignes de son œuvre, au lieu de le figer dans un système conceptuel. Le but indéfiniment fuyant qu'il assigne ainsi à la philosophie comporte seulement des réserves quant au moyen d'y parvenir.

Nous devons donc conclure que le rationalisme, au témoignage même de ses représentants actuels, n'a pas mené à bien la synthèse totale de l'expérience dont, seul, l'achèvement eût pu nous imposer l'acceptation de la conception logique de la réalité concrète.

III. — La réalité du sens commun et son élaboration par la science.

A. — L'ATTITUDE SCIENTIFIQUE.

34. Poursuivant notre étude des conceptions définies de la réalité concrète, nous avons à examiner ce qu'est la notion du réel dans la science et les doctrines philosophiques qui s'en inspirent directement. La science ne pourrait prétendre nous imposer ses postulats et ses procédés que si elle fournissait le système parfait d'une réalité irréductible, que si elle fondait l'ordre intelligible de l'objet-objet. Faute de quoi, nous serons fondé à revendiquer vis-à-vis d'une discipline imbue, plus encore que le rationalisme et avec une moindre discrimination, des préjugés intellectualistes que nous avons rattachés au cartésianisme, notre droit de libre examen des conditions psychologiques de l'exercice même de l'esprit scientifique, comme de sa formation.

« Nous ne connaissons d'autre existence absolue que la double loi des causes efficientes et des causes finales », écrivait Lachelier dans la conclusion du *Fondement de l'induction*. C'est sous la première de ces formes que la science envisage la réalité, car c'est le lien causal qu'elle substitue aux illusions du réalisme du sens commun. Selon Lachelier, elle n'atteindrait ainsi qu'une existence abstraite. Les progrès de la science ne permettent-ils pas de reviser son jugement ? Telle est la question à laquelle nous devons répondre.

35. Constatons d'abord qu'au dire de ses porte-parole les plus autorisés, l'interprétation de l'expérience par la science ne laisse pas de soulever des difficultés extrêmement graves. M. Meyerson, après avoir montré¹ que la science ne fait que continuer d'organiser les concepts du sens commun (dont elle ne s'écarte, d'après lui, que par sa tendance à ramener les phénomènes de l'univers à l'unité, dans une identité intemporelle), a, dans un nouvel ouvrage², insisté sur l'antinomie entre le réalisme de la science et l'idéal qu'elle se propose, c'est-à-dire la réduction des choses du sens commun aux mouvements d'une substance indéfinie. Ainsi, les déconvenues dont on a fait état contre la science, et dont nous voulons tirer argument dans notre enquête actuelle, sont des formes occasionnelles d'une incompatibilité radicale entre sa méthode rationnelle et le donné irrationnel auquel elle l'applique. La même pensée a inspiré l'ouvrage de M. Paulhan, *Le Mensonge du monde* (1921) et, dès 1899, M. Lalande avait exprimé des idées semblables dans *La Dissolution opposée à l'évolution*. De son côté, M. Picard écrit : « Le savant est satisfait du sens commun. Il pose tout d'abord le postulat que le monde qui nous entoure est accessible à nos recherches et qu'il doit être intelligible pour nous... Le savant a en général l'impression que le philosophe parle un autre langage et il ne cherche pas à le comprendre³. » Or, l'histoire même de la science explique ce point de vue. Née des pratiques techniques, la science mûre fournit des références pour agir dans le monde sensible en raison des rapports quantitatifs

1. *Identité et réalité*, notamment chap. XI.

2. *De l'explication dans la science*, 1921.

3. *La Sc. mod.*, *Introd.*, p. 31.

des phénomènes observables, mais leur valeur qualitative, directement éprouvée par le sujet, échappe à son emprise. Dès lors, ne pouvant ni rendre compte de la sensation spécifique, ni l'éliminer et négliger complètement la présentation, elle s'efforcera de rendre la « chose » entièrement perméable à l'esprit en lui substituant un symbolisme mathématique. Les nombres suppléeront au réalisme trop lourd de la matière, leurs formules sont assez plastiques pour adhérer au progrès de la vie parmi le jeu des causes et des effets, mais seulement pour autant qu'elles le mesurent, et Le Dantec, voulant donner une formule débarrassée de toute « notion métaphysique » de son monisme scientifique, écrivait : « Il ne se passe rien de connaissable à l'homme sans que se modifie quelque chose qui est susceptible de mesure ¹. »

36. Cet auteur, du reste, fournit un parfait exemple du réalisme le plus crû, et c'est pourquoi nous commencerons chez lui notre étude sommaire de la conception scientifique de la réalité. Appliquant son principe, il suppose un « phrénoscope » ou « phrénographe » qui permettrait de suivre « les mouvements qui s'accompagnent de pensée dans le cerveau humain », et il remarque que, pour l'observateur qui lirait les indications de cet appareil, la conscience de l'individu observé serait un épiphénomène, d'où il déduit que de tels « épiphénomènes de conscience sont indifférents à l'histoire objective du monde » ². Or, cette conclusion est infestée par une pétition de principe flagrante : le lecteur du phrénographe ne recueillerait, il est vrai, aucun renseignement se rapportant à la conscience, mais cela ne prouve aucunement l'inefficacité de celle-ci dans le progrès universel, à moins que l'on admette d'avance qu'il n'y a de psychiquement efficaces que les faits enregistrables par la méthode appliquée. Il faudrait, en réalité, démontrer que l'observateur n'a que faire de sa conscience pour mener à bien cette expérience qui fait partie de l'histoire objective du monde.

Il convient d'insister sur l'irréremédiable inconsistance de ces conceptions creuses où se complaisent, faute de critique suffisante, certains esprits positifs; elles reparaissent çà et là,

1. *L'Athéisme*, 3^e part., chap. VIII, § 30.

2. *Ibid.*, chap. VII, p. 200-201.

sous des masques divers, et parfois avec un appareil dialectique étrangement compliqué. Montrons donc le véritable caractère de cette induction téméraire. Le Dantec suppose implicitement une réalité objective absolue, c'est-à-dire une réalité dépouillée de toute qualité subjective. Or, une telle réalité n'offre, par définition, aucune prise à l'esprit. A ce monstre gnoséologique on ne peut appliquer aucun prédicat. Même le concept nu de l'existence ne peut être subsumé à l'objet-objet, car il ne peut contenir rien de pensable¹. C'est la plus vaniteuse de toutes les entités, un non-être, fantôme de l'intellectualisme en détresse, qui relève de la critique qu'a faite M. Bergson dans *L'Évolution créatrice* de la fausse notion du néant.

37. Mais Le Dantec répétait avec quelque affectation qu'il n'était point philosophe; nous aurions donc mauvaise grâce à nous attarder à cette théorie, si sa naïveté ne décelait très ostensiblement un point de vue que nous retrouverons sous une expression plus captieuse. Depuis le début du siècle, il a inspiré, nous le verrons, à des penseurs de haute valeur des hypothèses bizarres, fruits tard venus de la fantaisie spéculative en quête d'un lien possible pour ce déchet philosophique des illusions vulgaires.

Le Dantec érigeait la mesurabilité en critère de réalité et, la conscience ne se prêtant point directement à l'application de celui-ci, il ne lui reconnaissait qu'une pseudo-existence, analogue à celle des ombres misérables de la mythologie grecque, de ces doubles exsangues toujours avides de la chair des holocaustes. La matérialité visible et palpable reste pour lui le symbole réel de la pleine réalité concrète. Son monisme, loin de rendre compte du monde sans tenir compte de la conscience, reposait ainsi sur l'intuition la plus banale, celle de l'étendue. Au lieu d'éviter la métaphysique, on accepterait à le suivre le matérialisme, ce dogmatisme des sens.

38. Le point de vue que nous venons de critiquer avait acquis une haute autorité au dix-neuvième siècle, mais il a fait place à des conceptions moins étroites, comme l'attestait

1. Cf. Le Dantec. *La Conscience épiphénomène*, Rev. Philos., vol. 78, 1914.

déjà la *Geschichte des Materialismus* de Lange, et l'on en peut dater l'abandon général dans les milieux intellectuels de la publication des articles de M. Le Roy en 1899-1900 dans la *Revue de métaphysique et morale*. Enivrée de ses premiers succès, la science avait eu des illusions de jeunesse. Un de ses zéloteurs les plus intransigeants, Auguste Comte, n'avait-il pas cru la science achevée sur bien des points ! Aussi a-t-on assisté depuis à une véritable crise d'âge de la science. De nouvelles tendances ont trouvé crédit aux dépens d'habitudes d'esprit déjà enracinées et ont provoqué une réaction propice à de nouveaux essors de la pensée. Voyons, toutefois, les choses de plus près¹.

39. Le mécanisme cinétique ayant été mis en défaut par les différences qualitatives constatées au cours de l'exécution d'un travail, autrement dit par l'irréversibilité des phénomènes, qui contraint à les considérer dans un ordre historique au lieu de les présenter comme des transformations de la force indépendante du temps, on a admis une hiérarchie d'énergies, et de la systématisation de ces vues est née l'énergétique, qui envisage des énergies diverses sans chercher à les ramener à l'unité. Une pareille doctrine est autrement susceptible que la précédente de donner la main à la spéculation philosophique ; et nous voyons, en effet, que son apparition a coïncidé avec divers essais de philosophie scientifique et avec une renaissance du thomisme.

Toutefois, ces tendances sont combattues par d'autres savants, qui maintiennent les positions essentielles de la période précédente. La difficulté de concevoir des actions entre les atomes a conduit à les dissocier en éléments électriques, électrons et ions, les uns positifs, les autres négatifs, agissant dans un milieu hypothétique, l'éther, auquel on a, du reste, été obligé d'attribuer des propriétés bien difficilement conciliables ; car « comme un fluide de densité très faible, il n'oppose qu'une résistance insensible au mouvement des planètes, tandis que d'autre part il transmet comme un solide des vibrations transversales² », si, du moins, on admet les

1. Nous nous servons ici d'un cours inédit de M. Th. Ruyssen professé à Bordeaux en 1918-1919.

2. E. Picard, *La Sc. mod.*, chap. IV, § 1, p. 147.

explications courantes de la propagation de la lumière. Tandis que le milieu de l'atome et de ses éléments apparaissait ainsi comme une entité à double face et risquait, si ces caractéristiques contradictoires ne pouvaient décidément être réduites, d'être finalement condamné comme une conception inconsistante, voici que la masse elle-même, dernier attribut stable de la matière, a paru à son tour variable en raison de la vitesse, et Thompson a montré qu'elle deviendrait infinie pour des vitesses approchant de celle de la lumière.

Toutés ces théories résorbent donc l'atome étendu, soit en énergies diverses, soit en charges électriques, et il semble que nous soyons déjà bien éloignés du point de vue du sens commun, que nous sentions encore tout proche chez Le Dantec.

40. Ce n'est pourtant, à y regarder de près, qu'une apparence, car tout cet effort de la science ne modifie pas, et ne peut pas modifier sa direction générale. Depuis l'atomisme de Démocrite on a, peu à peu, débarrassé les recherches scientifiques de la considération directe des qualités sensibles, mais le point de vue général est resté forcément objectif et la méthode extérieure. Seulement, au lieu de manier les objets concrets de la pratique usuelle, on leur substitue des relations et, désormais, « ce sont les rapports seuls qui peuvent être regardés comme objectifs » et non pas les groupes de sensations, « ces apparences fuyantes et inconnaissables ¹ ». Ce point de vue très élevé, qui constitue à proprement parler « l'attitude scientifique », est exempt de la métaphysique du sens commun et il ouvre les voies à un idéalisme à caractère mathématique. Pourtant les fonctions ne constituent point par soi un univers; elles figurent le jeu des énergies, ou de toute autre entité, elles n'en tiennent pas la place. On ne les prend pas, comme dans l'ancien pythagorisme, pour l'essence des choses; ou du moins si pareille tentative a été faite, elle n'a point donné de résultats susceptibles d'être retenus. Il suffit de rappeler, à cet égard, la controverse qu'a laissée en suspens la mort de Couturat et de H. Poincaré.

41. Nous nous en tiendrons donc aux vues conformes aux traditions qu'a exprimées ce dernier, notamment dans

1. H. Poincaré. *La Val. de la sc.*, 3^e part., chap. XI, p. 266.

le chapitre du même ouvrage consacré à l'analyse et à la physique : « Le mathématicien pur¹, écrit-il, qui oublierait l'existence du monde extérieur, serait semblable à un peintre qui saurait harmonieusement combiner les couleurs et les formes, mais à qui les modèles feraient défaut... L'histoire le prouve, la physique ne nous a pas seulement forcés de choisir entre les problèmes qui se présentaient en foule ; elle nous en a imposé auxquels nous n'aurions jamais songé sans elle. » Le monde objectif se fait donc, comme tel, sa place dans le corps des sciences, un peu à la façon d'un hôte importun que sa qualité ne permet pas d'évincer, mais dont on veut ignorer tout ce qui ne l'impose pas à l'attention. La présence de cet irrationnel ne laisse pas oublier que la science n'est jamais qu'une interprétation, et partie de l'objet elle reste liée à l'objet. En imprégnant le monde physique de son esprit subtil, la mathématique le débarrasse de son opacité, mais elle ne le rend pas assimilable à l'esprit, et le résidu qu'elle rencontre reste cet objet-objet inconcevable, ce terme auquel nous avons vainement cherché à donner un sens et dont l'ambiguïté-radical montre ici le défaut d'une discipline qui ne peut ni nier son existence, ni la définir.

42. Admettons cependant qu'une mathématique supérieure fournisse la traduction complète du monde phénoménal en relations intelligibles. Notre critique ne pourra encore se déclarer satisfaite, car nous ne sommes point des intelligences pures : l'homme est, tout au moins pour une part, un être affectif. Sans doute, pour H. Poincaré, « l'harmonie universelle du monde est la source de toute beauté »² ; mais une équivoque est encore facile ici. Cette harmonie, H. Poincaré la considère dans son expression quantitative, mais ce n'est point à ce titre qu'elle vaut subjectivement, c'est comme état d'âme vécu, et la sensation, dans son immédiateté affective, en fait intrinséquement partie. Trouverait-on une notation mathématique du retentissement subjectif d'une harmonie, que l'on ne rendrait point compte de l'état éprouvé en tant que tel. Etablirait-on la formule algébrique de la beauté de la Vénus de Milo, que l'admiration suscitée par ce chef-d'œuvre

1. H. Poincaré. *La Val. de la sc.*, 2^e part., chap. V, p. 147-148.

2. *Ibid.*, Introduction, p. 10.

de l'esprit mathématique et l'émotion causée par la vue du marbre du Louvre resteraient parfaitement distincts. L'expérience esthétique et l'expérience sensorielle et, avec elles, la marche intime des sentiments restent imperméables à l'analyse, et du coup ces larges régions du réel échappent à l'emprise de la mathématique. Celle-ci, telle que nous venons de la considérer chez ses principaux représentants du début du siècle, ne nous fournit donc pas un critère scientifique universel de réalité. L'affection lui échappe.

43. Dans ce rapide aperçu nous n'avons point fait état des théories de la relativité de M. Einstein, car les discussions dont elles sont l'objet ne permettent point, à notre sens, de les tenir pour définitivement acquises. Aussi bien, ne modifient-elles point la gnoséologie officielle du scientisme, puisque le caractère objectif de cette relativité est affirmé avec insistance par les commentateurs de la doctrine. Et comme, d'autre part, on nous dit que l'objet dont l'existence serait ainsi inébranlablement établie est inséparable de la mesure (Gl. Brunschvicg, *L'Expérience humaine et la causalité physique*, 5^e partie, livre XVI, chapitre XLII, § 192), il s'agit manifestement de cette objectivité quantitative qui offre un terrain commun à la science et à l'idéalisme critique.

B. — LE NÉO-RÉALISME ET LE RÉALISME CRITIQUE.

44. Nous terminerons cette revue succincte des conceptions principales de la réalité par quelques considérations sur les tentatives qui ont été faites récemment, en Amérique et en Angleterre surtout, pour définir l'objet sur la base que fournissent les sciences.

Le néo-réalisme et le réalisme critique n'ont guère en commun que leur opposition à l'idéalisme, mais l'ingéniosité avec laquelle les principes du premier ont été mis en œuvre par M. Bertrand Russell nous engage à nous arrêter de préférence à sa doctrine.

Le mouvement néo-réaliste a continué et dépassé la réaction pragmatiste contre l'idéalisme, et doit être considéré, dans son ensemble, comme un retour offensif du sens commun,

malgré des accointances qui l'en entraînent fort loin. Les penseurs qui y ont pris part diffèrent profondément entre eux par leurs vues sur la conscience. Mais tous sont mus par le désir d'affirmer une réalité indépendante d'elle, et vis-à-vis de laquelle celle-ci est un instrument dont se sert l'être vivant pour subsister. L'origine de ce mouvement remonte à la publication, en 1910, à l'Université de Columbia, d'un manifeste dans lequel ses promoteurs se rattachaient à Platon et à Reid en acceptant avec le premier l'existence d'essences, et en affirmant avec le second l'indépendance des objets de la perception. Les néo-réalistes établissent une distinction fondamentale entre la connaissance d'un objet, celle-ci inséparable de la conscience, et son existence comme objet extérieur à cette conscience¹. Ils admettent, avec W. James d'ailleurs, que la conscience et le monde physique ne se composent pas d'éléments opposés, mais de groupements différents, et que les relations entre objets, abstraction faite de la conscience, sont essentielles. Toutefois, ils dépassent leur prédécesseur en accordant aux « entités abstraites » ou « subsistantes », suivant leur expression, « toute leur valeur ontologique ». Les sciences comme les mathématiques, la logique, sont strictement objectives, bien que leur objet ne soit pas une réalité douée d'une existence concrète; elles ne sont en aucune façon des dépendances de la psychologie.

Les néo-réalistes américains sont donc d'accord avec les pragmatistes pour repousser l'idéalisme moniste, mais ils sont en opposition avec eux par leur intellectualisme, et un autre trait essentiel de leur doctrine est l'identification de « l'objet réel et indépendant avec les données de perception et de pensée »². Sur ce point, le néo-réalisme a été vivement critiqué par le *Réalisme critique* qui l'accuse de donner ainsi des gages à l'idéalisme.

45. Ce court résumé suffit, nous semble-t-il, pour établir que les doctrines qui nous retiennent ne sont que des compromis entre les grandes vues antagonistes de la nature de la réalité dont nous nous sommes précédemment occupé, et, en ce qui touche M. B. Russell, nous allons voir comment il

1. Cf. Kræmer, *Le néo-réalisme américain* (Rev. de phil., 1923, n° 3).

2. Perry, *Rev. de metaph. et mor.*, 1922, n° 2, p. 141.

entend, et la réalité des entités logiques : et celle de l'objet, « La philosophie que j'appelle le réalisme analytique, a dit ce philosophe, montre que l'exactitude des mathématiques dépend de ce qu'elles s'occupent d'un monde abstrait, un monde d'essences ou d'idées platoniciennes qui n'est nullement sujet aux inexactitudes des connaissances sensibles et qui n'est pas assujéti aux variations subjectives qu'on aurait à craindre en acceptant une théorie psychologique telle que celle de Kant ¹. »

A cet égard, M. B. Russell s'est rangé avec les Cantoriens, et, en conséquence, nous emprunterons à la thèse de M. L. Rougier, *Les Paralogismes du rationalisme*, un passage au sujet de ceux-ci où cet auteur définit nettement leurs principes si abscons. « Les Cantoriens posent, dit M. Rougier, l'existence *a priori* d'entités qui défient toute construction possible par un esprit humain, qui ne saurait proférer qu'un nombre fini de mots. Ils admettent qu'il est légitime de raisonner sur des notions que l'on ne saurait construire et, par conséquent, dont on ne peut pas établir l'absence de contradiction. Ils considèrent cette dernière considération comme surérogatoire : admettant l'existence ontologique de ces entités, celle-ci emporte nécessairement leur existence logique. »

Or, selon M. Russell, les idées de Cantor et les théories de Péano sont le couronnement de l'œuvre entreprise par Boole, quand, en 1864, il découvrit les mathématiques pures dans son ouvrage *The Laws of thought*. C'est là, on le voit, un point de vue commun à toute l'école, si l'on peut donner ce nom à des philosophes dont les opinions sont si diverses.

46. A cet égard, il n'est point oiseux de prendre acte de l'opinion de H. Poincaré sur cette extension paradoxale du domaine de la mathématique. On sait avec quelle verve et quelle force ce grand penseur, dans *Science et méthode*, a fait la critique du cantorisme et de tout le mouvement des logisticiens. Ces pages sont trop notoires pour être citées ou résumées, mais nous rappellerons la controverse provoquée par l'introduction en mathématique de l'infini actuel. Contre la prétention de Cantor de démontrer les propositions de

1. B. Russell, *Bull. de la Soc. franç. de Phil.*, XI, séance du 23 juillet 1911, p. 54.

l'arithmétique et de l'algèbre, en partant des propriétés générales des « nombres transfinis » et sans recourir au jugement synthétique de Kant, H. Poincaré a maintenu sa propre position : indispensabilité de l'intuition pour féconder la logique et possibilité de la démonstration progressive des vérités mathématiques par ce que l'on a appelé « le principe d'induction complète » qui consiste à étendre à toute la série des nombres entiers toute propriété vraie du nombre 1, « si l'on établit qu'elle est vraie de $N + 1$, pourvu qu'elle le soit de N ». Selon les logisticiens, ce principe n'est que la définition du nombre entier; mais H. Poincaré n'a point eu de peine à établir que l'on ne peut définir le nombre sans pétition de principe, car la notion de nombre est toujours implicite dans la définition. Un jugement synthétique *a priori* est donc indispensable à la base, et H. Poincaré montre, de plus, que « chacune des neuf notions indéfinissables et des vingt propositions indémonstrables » de la logique de M. B. Russell sont autant de jugements synthétiques *a priori*¹. Kant n'est donc point réfuté, et la psychologie conserve le droit d'examen qui lui était contesté au nom d'une supralogique.

D'autre part, H. Poincaré a reproché à la logistique ses antinomies, qui résultent de l'admission de l'infini actuel. M. B. Russell s'est efforcé de modifier la logistique pour effacer cette tare, mais cela entraîne condamnation de cette réforme ambitieuse, telle qu'elle avait été conçue. Nous pouvons donc conclure qu'elle a été convaincue d'inconsistance par une autorité décisive et abandonnée, en fait, par son promoteur peut-être le plus systématique.

47. Il nous reste à examiner si M. B. Russell nous présente un équivalent physique plus acceptable du monde sensible. M. B. Russell a exposé dans *Mysticism and logic*² une théorie fort abstruse de la perception. Il admet, à la fois, le réalisme de l'objet perçu indépendamment du sujet, et une influence du sujet sur les objets, qui ne restent pas « inchangés durant le temps où ils ne sont pas perçus ». Pour lui, dans tout l'espace, — un espace non-euclidien, — sont disséminés des « particulars » (p. 129). Ce mot, selon le dictionnaire de Bal-

1. *Sc. et méth.*, livre II, chap. IV, III.

2. VII et VIII.

dwin, désigne « des circonstances de nature générale connues expérimentalement, mais en tant qu'elles apparaissent dans les cas individuels ». Ceux-ci, véritables constituants, par exemple, du soleil et des étoiles (p. 138-9), sont susceptibles de devenir des « données sensorielles » (*sense-data*) pour un sujet. Mais il est constant que c'est seulement en tant qu'ils le sont devenus, que ce sont des faits d'expérience.

48. L'ouvrage de M. Roy Wood Sellars, *Critical realism, a Study of the Nature and Conditions of Knowledge* est l'expression reconnue du réalisme critique, doctrine qui, d'après nous, vaut surtout par sa critique du néo-réalisme auquel il reproche justement de donner, en fin de compte, cause gagnée à l'idéalisme, en assimilant l'objet réel à la perception. Le réalisme critique, lui, prétend que la connaissance peut impliquer une référence à un objet situé au delà de l'expérience, parce qu'il n'y a pas lieu de borner à celle-ci la validité de la catégorie de la causalité. M. Roy Wood Sellars prétend, de plus, aborder directement le problème de la conscience; mais, s'il reconnaît explicitement l'efficacité de celle-ci, il la subordonne à un monde de substances physiques où elle fait figure d'accident merveilleux, — substances introuvables du reste sur ses prémisses, comme rétorquent justement les néo-réalistes, puisqu'elles sont placées au delà de la perception.

Aussi bien, les efforts mêmes du réalisme moderne pour définir le statut d'un objet absolu, nous paraissent attester que c'est une tâche sans espoir. Elles aboutissent avec M. Sellars à poser un noumène gnoséologique aussi inutile que le noumène transcendant de Kant. Celui-ci, après avoir posé la chose en soi dans un isolement sublime, ne s'est occupé que du Moi transcendantal; et ses successeurs, trouvant en ce dernier tout ce qui importait à la constitution du monde, n'ont pas cherché au delà. De même, chez M. Sellars, la connaissance et ses formes constituent, quoi qu'il en ait, un instrument de médiation entre le nouvel inconnaissable et notre monde. Encore un coup, qu'avons-nous besoin de cet être dialectique ?

49. Concluons que la science, partie du point de vue du sens commun, comme le rationalisme, parti de l'idée pure,

aboutit à un être logique considéré comme concrètement réel. Or, répétons-le, la valeur qualitative de l'expérience subjective ne trouve à s'insérer ni dans l'une ni dans l'autre de ces interprétations schématiques du monde, dont d'autre part le volontarisme est, comme nous l'avons vu, tributaire¹. Le sujet ne trouve donc que dans le sentiment immédiat de ses affections une réalité concrète assurée et c'est sur celle-ci que nous ferons fond dans l'enquête strictement psychologique que, fidèle à la tradition cartésienne, nous estimons devoir être la première étape de toute spéculation.

1. Cf. § 12.

TROISIÈME SECTION

DE LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE EN PSYCHOLOGIE ET ESQUISSE D'UNE PSYCHOLOGIE CONCRÈTE

50. La psychologie expérimentale est l'application de la conception scientiste de la réalité et de la méthode inféodée à la mathématique qui en est inséparable, à l'étude des faits de conscience. Nous caractériserons donc suffisamment l'attitude, non pas hostile¹ mais indépendante, que nous adoptons à son égard, en retournant le mot de Le Dantec cité plus haut, et en disant : ce qui nous intéresse, c'est ce qui ne se mesure pas. En d'autres termes, laissant à la science les phénomènes dont on détermine, ou dont on cherche à déterminer, les coordonnées, nous entreprenons l'examen qualitatif du continuum.

Il est essentiel, toutefois, de prévenir ici toute équivoque. Le point de vue qualitatif n'est point étranger aux recherches de la psychologie expérimentale, mais, pour ses adeptes, le passage du point de vue quantitatif au point de vue qualitatif n'est autre chose que la substitution de la considération des fonctions à la statistique des faits. Titchener est très explicite à cet égard dans l'introduction² de son grand ouvrage : *Experimental psychology. A Manual of Laboratory practice*. Demander : « Comment une idée en appelle-t-elle une autre?... Qu'est-ce qui se passe quand la conscience est éveillée? » voilà pour lui des problèmes qualitatifs qui n'excluent pas la méthode quantitative, car le travail qua-

1. Nous avons retiré grand enseignement de nos rapports avec les représentants de cette science à Paris, Rome et Londres et, en particulier, MM. les professeurs Dumas, Sancte de Sanctis et Spearman.

2. § 2.

litatif (*qualitative work*) doit rester exact, grâce à l'introduction de la mesure.

Ce point de vue tout extrinsèque est en réalité opposé au nôtre. La fonction se trouve finalement ramenée à un rapport définissable et nécessaire, tandis que nous cherchons l'origine concrète des valeurs qui s'actualisent dans le continuum, sans qu'aucun principe nous oblige à nous inscrire en faux contre leur apparente contingence. En somme, dans la psychologie expérimentale, le point de vue qualitatif est référé à la cosmologie scientiste, alors que nous pensons interpréter l'expérience en fonction des qualités que l'intuition présente au sujet.

51. En outre, le procédé général des sciences, c'est-à-dire la limitation artificielle de leur champ d'étude, a des inconvénients particulièrement graves en psychologie; car on ne peut, sans se fermer la voie d'une analyse fondamentale de la vie spirituelle, attribuer à la compétence d'un autre département scientifique l'étude de ses antécédents. La classification des sciences ressortit au philosophe, et, puisque la critique générale ne peut (comme c'est le mérite durable du kantisme de l'avoir établi) avoir d'autre base que la psychologie, l'esprit humain, si celle-ci était vassale des sciences particulières, serait au rouet, comme disait Montaigne. En fait, nous voyons que l'histoire nous offre diverses classifications des sciences, toutes liées directement aux grandes doctrines spéculatives, et l'examen de la classification positiviste, en achevant de mettre en lumière le paralogisme qu'implique l'attitude scientifique hors de son terrain conventionnel, ouvrira la voie à l'exposé de nos propres desseins.

I. — Les positivistes et la psychologie.

52. Nos raisons de ne pas considérer la psychologie comme une science, sont précisément celles qui avaient déterminé Auguste Comte à l'éliminer du système positiviste. On peut dire, il est vrai, que tous les phénomènes de la vie psychologique relèvent, pour une part, soit de la biologie, soit de la sociologie; mais, en tombant d'accord avec eux sur ce point,

nous n'entendons pas, bien au contraire, donner raison aux représentants de ces sciences qui méconnaissent le caractère irréductible du fait psychique. Si nous admettons que l'étude de l'aspect phénoménal de la vie psychique peut être revendiqué par ces deux sciences conjointes, nous constatons, par ailleurs, que les points de vue auxquels elles se placent respectivement ne leur permettent pas d'achever l'examen de l'expérience. Les événements psychiques qui, pris dans le temps et l'espace, relèvent sans exception soit de la science de la vie, soit de la science de la société, sont qualitativement irréductibles, pour le sujet qui les éprouve, au fait physiologique comme au fait social. Que si un psychologue croit pouvoir donner cause demi-gagnée à Auguste Comte en s'assimilant les méthodes extérieures de la science, il lui abandonne tout, en fait. Jamais l'apprentissage de ces outils d'approche ne le rendra idoine à sa tâche spéciale et, faute de moyens d'investigation propres, il sera amené à postuler un principe emprunté. Une entité biologique ou une entité sociologique surgira soudain dans le système, *deus ex machina* d'une énigme insoluble. Il eût vraiment, à ce compte, été légitime de supprimer la psychologie, si c'eût été possible, mais nous constatons que les héritiers de la tradition comtiste n'ont pu y parvenir. L'hyperpositivisme d'Eug. de Roberty, comme le néo-positivisme de Durkheim dont M. Lévy-Bruhl poursuit le développement, en considèrent les problèmes, quelque répartition qu'on en fasse et quelque solution qui en soit proposée dans ces doctrines diverses, et M. Raub a tenté, il y a quelques années, dans la *Méthode dans la Psychologie des sentiments*, une adaptation de l'attitude positiviste à l'étude des sentiments, où il a expressément fait œuvre de psychologie, non sans être, à notre avis, gêné par son point de vue rigoureusement scientifique.

La vie, en effet, est toujours celle d'un individu, et l'individu est la seule réalité effective que le sociologue puisse manier; et, s'il le peut, c'est que l'individu possède la pensée, réalité liée à sa vie organique et condition de sa vie sociale, réalité que l'on ne peut concevoir en faisant abstraction complète de l'une ou de l'autre, mais réalité que chaque individu, en son for intérieur, connaît comme autonome, alors que lui seul, exclusivement, en éprouve le procès qualitatif.

Qui n'a pris conscience un jour de l'infranchissable barrière affective et intellectuelle qui le sépare, même dans les moments d'entier abandon, des êtres les plus chéris ?

53. Nous estimons donc que l'utilisation circonspecte des méthodes auxiliaires, ne doit pas détourner le psychologue de l'emploi intégral de la sienne, parce que les premières ne peuvent pas être exhaustives. En ce qui concerne les méthodes physico-chimique et physiologique, il convient de remarquer tout particulièrement le caractère captieux de la terminologie. L'expression de vie psychique suggère une analogie avec la vie physiologique qui aide à passer subrepticement de l'une à l'autre. De même, on parle des phénomènes affectifs avec équivoque. Nul n'a mieux que Comte reconnu leur importance : « La psychologie ou idéologie considérée quant à la seule doctrine », écrivait-il dans le *Cours de philosophie positive*¹, « présente... une aberration fondamentale par une fausse appréciation des rapports généraux entre les facultés affectives et les facultés intellectives ». Tous les métaphysiciens sont d'accord sur la prépondérance de ces dernières : « L'esprit est devenu le sujet à peu près exclusif de leur spéculation et les diverses facultés affectives ont été presque entièrement négligées et subordonnées à l'intelligence. Or, une telle conception représente l'inverse de la réalité, non seulement pour les animaux, mais aussi pour l'homme. Car l'expérience journalière montre que les affections, les penchants, les passions, constituent les principaux mobiles de la vie humaine. »

Nous aurions peine à comprendre comment le penseur qui a écrit ces lignes a pu méconnaître si profondément la vertu propre de la discipline dont relève de plein droit la vie affective, si les termes mêmes qu'il emploie ne révélaient l'acceptation implicite du point de vue qui devait aboutir plus tard aux théories de Lange et de W. James. L'esprit est donné comme affectif pour une part prépondérante, mais la vie affective, ramenée aux penchants dont l'homme a hérité des animaux, n'est plus distinguée de la vie physiologique que par le fait de conscience, auquel précisément la

1. 45^e leçon, p. 618-619.

philosophie comtiste refuse une valeur irréductible. La résorption de l'esprit dans la nature est ainsi postulée par un détour. Comte réunissait l'âme affective et l'âme active sous le nom de « cœur », et cette expression ambiguë semble les rapporter au corps. C'est une inconséquence singulière de la part d'un philosophe qui, à chaque stade du développement des sciences, fait état d'éléments nouveaux nécessitant une méthode nouvelle, que l'oubli de l'éminente originalité de la vie de l'esprit.

54. Comte admet comme allant de soi la définition de l'affection qu'a donnée Spinoza : « Per affectus intelligo corporis affectiones, quibus ipsius corporis agendi potentia augetur vel minuitur, juvatur vel coercetur, et simul harum affectionum ideas¹ » et s'attache seulement à déprécier l'élément intellectuel maintenu par Spinoza. Nous citerons un passage du *Discours préliminaire*² où Comte pose les bases du *Système de politique positive* qui fixe sans équivoque la pensée de l'auteur : « A son principe subjectif, la prépondérance du sentiment, le positivisme associe... une base objective, l'immuable nécessité extérieure qui seule permet réellement de subordonner à la sociabilité l'ensemble de notre existence... Ce dogme fondamental doit être conçu, non comme le produit instantané d'une inspiration générale, mais comme le résultat graduel d'une immense élaboration spéciale, qui a commencé avec le premier exercice de la raison humaine... »

Il suffit toutefois de rapprocher ces deux textes pour rendre visible la faille du système. En effet, le sentiment donné dans le premier comme l'élément « éminent » de l'esprit doit, à nous en tenir au second, céder le pas à la raison affirmant une nécessité externe. Or, ce dogme impérieux emporte en dernière analyse toute autre réalité que la sienne, et celle même, par une sorte de suicide, de la raison qui le conçoit, car l'esprit tout entier n'est plus qu'un prestige dans la doctrine dont le fond nous est donné par ailleurs en ces termes³ : « Ma théorie subjective, au lieu d'isoler le cerveau dans l'ensemble de l'organisme, tend à mieux spécifier ses rapports

1. *Éthique*, trois. part. Définition III.

2. *Prem. part.*, p. 24-25.

3. *Syst. de polit. posit.*, *Introd. fondamentale*, chap. III, p. 727-728.

nécessaires aux principaux appareils, outre la commune influence du double système vasculaire. Sa région spéculative et sa région active lui fournissent respectivement des liens directs avec les organes sensitifs et les organes moteurs...; le sentiment, au contraire, constituant le vrai centre de l'existence vitale et l'unique source du plein consensus, n'a que des organes purement intérieurs... Ce caractère rapproche la vie affective de la vie végétative conformément à leur commune importance.» Cette conception est exposée avec plus de détails dans l'« Avis » dont Comte accompagne sa « Classification positive des 18 fonctions intérieures du cerveau ou « Tableau systématique de l'âme », et c'est à sa lumière qu'il faut lire des passages comme celui-ci : « D'après l'interprétation positive du grand principe organique, l'esprit ne doit essentiellement traiter que les questions posées par le cœur pour la satisfaction finale de nos divers besoins ¹. » Les expressions psychologiques ne sont chez Comte que des métaphores, mais en définitive son principe le trahit, car, dans cette dernière phrase, la « satisfaction d'un besoin » est un élément subjectif irréductible qu'il néglige arbitrairement. Une satisfaction ne peut être objective que verbalement. C'est pour nous un sujet constant d'étonnement que l'aveugle confiance en la raison professée par les promoteurs de doctrines où elle ne peut être qu'une sorte de fermentation occasionnelle à la surface des choses.

55. Malgré des rencontres de langage dues à la similitude de deux formes d'empirisme qui affirment le primat subjectif du sentiment, il y a donc opposition fondamentale entre notre doctrine et le positivisme, en raison de nos points de départ respectifs. Comte prétend que, des trois stades historiques du développement de la pensée humaine, c'est le troisième seul qui donne leur place légitime aux trois éléments de l'âme; car, selon lui, « la vie affective est sacrifiée » dans l'explication métaphysique tout abstraite et la vie active ne trouve pas une place assez large dans le système théologique, mais cet avantage fondé sur une conception étroite de l'expérience ne peut conduire qu'à une systématisation précaire de son épanouissement social et moral.

1. Discours préliminaire. 1^{re} partie; p. 19.

II. — La philosophie des valeurs et les valeurs psychologiques intrinsèques. Plan général.

56. Or, cette manière de voir, que nous estimons arbitraire, a pris avec le temps une grande autorité, mais la psychologie qui l'adopte n'a, à nos yeux, qu'une portée documentaire, car si elle peut et doit servir de contrôle à la critique, elle ne fournit pas d'explications réelles.

La vie, prise concrètement dans l'expérience de vivre, n'est qu'un mode de l'expérience totale et, prise abstraitement, c'est un concept dont l'emploi métaphorique permet, à vrai dire, une description pleine de suggestions vagues où se complait l'imagination du lecteur; mais ne peut conduire la spéculation qu'à un hylozoïsme raffiné.

57. D'autre part, nous tenons pour tout aussi spécieuse une psychologie qui enserme la pensée dans le réseau des catégories rationnelles, et nous ne saurions dans quelle direction aiguiller notre critique si nous ne lui avons, dès l'abord, ouvert une voie nouvelle. Cherchant, comme Descartes, un point d'appui sûr parmi les apparences vacillantes que nous présente le spectacle du monde, nous avons, après lui, reconnu que nous ne le pouvions trouver que dans la réalité de notre pensée. Mais, instruit par l'expérience de trois siècles de spéculation, pendant lesquels se sont déroulées les conséquences de l'interprétation intellectualiste qu'il avait adoptée de cette intuition première, nous avons cru que ce faux pas initial est dû à ce que Descartes a considéré d'emblée sa pensée comme un être logique qui agit dans un monde hétérogène à la façon d'une force parmi des forces¹.

A ce point de vue externe, le sujet rationnel se trouve incapable de rendre compte du sujet affectif. Il nous restait donc à supposer qu'il n'est de « natures simples » qu'en ce dernier, autrement dit qu'en la trame des affections dont la prééminence psychologique devra être confirmée par l'analyse.

1. Cf. § 7.

58. C'est donc la valeur psychologique propre de la pensée que nous allons tenter de dégager des superstructures qui la dissimulent, soit des dépôts des phases du développement génétique de l'esprit et du travail dialectique même de nombreuses générations de logiciens.

Ce pas nous est, par bonheur, facilité par le développement considérable qu'a pris la philosophie des valeurs depuis Nietzsche: car les affections en tant que réelles¹ en un sens absolu sont, intrinsèquement, les valeurs radicales auxquelles toute relation doit être finalement référée et fournissent, par conséquent, la base concrète des appréciations qui informent une nouvelle génération de valeurs affectives, c'est-à-dire celles-là mêmes dont l'axiologie étudie les normes dans le cadre du monde de la représentation. Le caractère extrinsèque de ces valeurs nouvelles résulte de l'intervention des relations dans leur procréation. Elles supposent donc des consciences organisées, — des consciences intellectuelles, — et un truchement (nous entendons par là un système quelconque de signes dénotatifs des sentiments) et si nous partions de ces produits de la raison il serait absurde de prétendre expliquer son exercice en fonction de la présentation.

Notre emploi du terme de *valeurs affectives* ainsi précisé, englobe donc les valeurs auxquelles on le réserve d'ordinaire, mais pour autant seulement qu'elles sont fondées sur la présentation. Le caractère déterminé, qui, s'ajoutant au contenu affectif, leur confère une identité logique, est considéré par nous comme un élément adventice, que nous avons propos de ramener au procès des valeurs psychologiques. Bref, l'expression de valeurs affectives désigne dans notre terminologie l'expérience immédiate de qualités qui s'actualisent, en tant que nous voyons en celles-ci l'origine et l'essence de toute puissance. Nous aurons à montrer comment l'épanouissement des qualités primaires en une floraison de valeurs définissables est possible, et notre critique s'insère ainsi directement dans le corps de la spéculation contemporaine.

59. Résumons. Dans notre première expérience le penseur s'est découvert comme sujet affectif et comme sujet rationnel.

1. Cf. § 9.

Au témoignage de l'introspection, l'Ego perçoit le monde et raisonne, sans perdre sentiment de l'enchaînement de ses affections.

Mais à ces dernières, valeurs intuitivement présentes dans le continuum, à ces valeurs fondamentales, — disons plus congrûment à ces valeurs intrinsèques, puisqu'elles reposent sur soi, — la réflexion substitue dans le champ représentatif un monde de relations, où elles sont comme obliérées par les valeurs extrinsèques (c'est-à-dire par les valeurs dont l'essentiel est un rapport entre deux êtres logiques). Celles-ci relèvent de la science si on les considère comme des phénomènes dans un univers, ou de l'axiologie si elles sont l'objet d'une appréciation subjective. Dans le premier cas il n'est tenu compte que du lien externe des deux termes, puisque le but du savant est d'identifier l'expérience à une forme mathématique. Dans le second cas, l'élément subjectif gagne le premier plan, mais il reste comme encastré dans la catégorie : l'esthétique intellectualiste ne cherche pas son principe en soi, mais dans des notions comme le plaisir, le jeu, la vie ; et la morale suit les mêmes pratiques.

C'est pourquoi, voulant établir sur une base rigoureusement concrète l'empirisme psychologique radical que nous cherchons à fonder, ce sont les conditions immanentes de l'apparition d'une pensée aperceptive et discursive et de ses rejetons, objets des études de l'axiologie, que nous devons rechercher analytiquement dans le continuum.

Voici, enfin, de façon très générale, le plan de cet exposé, où la critique de la notion d'activité nous servira de guide. Notre travail comportera en premier lieu un inventaire des apparences phénoménales du champ de conscience, auquel nous nous efforcerons aussitôt de substituer l'esquisse d'une classification des valeurs psychologiques intrinsèques, selon leurs fonctions respectives dans le continuum. Dans ce but, nous nous appliquerons à considérer successivement les aspects principaux de la vie de l'esprit en substituant à la vieille notion des facultés, comme à la conception moderne des rapports nécessaires, un dynamisme des affections dont la marche même de notre examen devra confirmer ou infirmer le principe. Nous commencerons par débarrasser le continuum de l'ingérence des forces d'un monde extérieur arbitrairement.

postulé et de toute action transitive et, en conséquence, l'expérience psychologique (considérée d'abord dans les sensations et les états affectifs en général) nous apparaîtra tout en acte, sans qu'un état subjectif puisse jamais être défini comme passif.

Les vues traditionnelles sur ce point capital une fois amendées, nous examinerons l'attention et le jugement, et nous nous efforcerons, en égard à nos premiers résultats, de définir ces fonctions en raison des caractères concrets des événements que l'on y réfère. Enfin, nous envisagerons les conditions de la persistance et de la réapparition des valeurs psychologiques dans le continuum.

Cette analyse étant acquise, nous tenterons, dans une seconde partie, de montrer que les seuls éléments retenus suffisent à rendre compte du contenu du champ de conscience. Au début de cette étape, le problème de l'activité et des tendances devra être examiné dans toute son ampleur. Nous espérons réussir sinon à démontrer rigoureusement, du moins à établir solidement le primat des affections et à atteindre du même coup un plan dialectique et il nous sera possible de définir concrètement « l'activité ». Ce résultat, primordial dans notre doctrine, obtenu, nous esquisserons l'interprétation nouvelle qu'il entraîne des faits de sensibilité et des techniques. Et c'est après ces longs préliminaires seulement que nous arriverons à notre induction principale, la théorie de l'exercice discursif de la pensée comme fonction immanente des valeurs psychologiques.

Enfin, notre postulat initial se trouvant confirmé, nous indiquerons dans nos conclusions les conséquences qu'il entraîne en ce qui touche la nature de la connaissance et le genre d'explication dont l'esprit humain doit se contenter. Nous nous attacherons à montrer que l'empirisme psychologique radical n'appauvrit l'humanité que de quelques illusions dangereuses et propose un champ étendu à la spéculation. Dans nos dernières pages nous dirons dans quelle attitude nous restons en face du problème de la conduite.

« Exister pour nous, c'est sentir ; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, et nous avons eu des sentiments avant des idées. »

ROUSSEAU.

Profession de foi du Vicaire Savoyard
(Édit. Garnier, p. 326.)

PREMIÈRE PARTIE

PREMIERS LINÉAMENTS D'UNE PSYCHOLOGIE CONCRÈTE

PREMIÈRE SECTION

ASPECT GÉNÉRAL DU CHAMP DE CONSCIENCE

59. Dans la suite de ce travail, l'auteur sera souvent son propre sujet d'étude, et, afin de rendre aussi précis que faire se peut l'exposé de son expérience introspective, il conservera leur ambiance et leurs décors naturels, dont l'influence a pu être parfois considérable, aux incidents de sa vie qu'il mettra en scène. Il distinguera, d'ailleurs, par l'emploi des formes grammaticales appropriées (le « je » et le « nous ») les deux rôles d'acteur et de critique qu'il assumera tour à tour dans ce théâtre, où l'intérêt sera concentré sur l'élucidation d'un seul problème spéculatif. L'auteur a dessein de suivre ainsi l'exemple des nombreux penseurs modernes, W. James entre autres, qui se sont délibérément éloignés du ton didactique. On en jugera dès l'entrée en matière, car il va y employer ses premières réflexions au début de la

mise en train de cet essai. Il serait possible, du reste, de substituer à cette description conduite au point de vue de l'empirisme psychologique radical qui fera l'unité de ces pages, celle de toute autre situation psychique simple. Nous commençons par nous demander, conformément à notre propre formule, quel est le contenu intrinsèque dont je résume l'expérience immédiate par cette expression « Je sens » et qu'est-ce que « savoir que je sens ? » Poser des jalons de-ci, de-là, c'est tout ce que nous pouvons espérer faire dans cette première esquisse d'une psychologie concrète.

60. Je suis assis devant ma table de travail et près de ma fenêtre ouverte, qui donne sur une place de Florence. Notons d'abord que cela, je le sais explicitement, puisque je viens de l'écrire. Pourtant, au moment où je prenais la plume pour tracer les premiers mots de cet alinéa, je n'y songeais point; ces notions faisaient implicitement partie, avec tant d'autres qui y sont demeurées, des réserves ignorées de mon capital psychique. Ce fait ne peut manquer d'être très significatif, mais avant de le considérer en soi, poursuivons l'examen du premier plan de mon expérience actuelle.

Voici donc ce que je puis y remarquer plus ou moins aisément : 1^o des sensations visuelles; l'impression des objets nécessaires pour écrire, du meuble qui les porte, d'un coin de la tapisserie et de la fenêtre; en marge, je distingue encore une partie de la place ensoleillée, et, si je prête plus d'attention, le galbe du dôme de Brunelleschi estompé à travers la branchure hivernale d'un arbre; 2^o des sensations auditives plus fugitives où dominent, en ce moment, le bruit de ferraille d'un tramway, le ronflement d'un moteur d'automobile, des cris d'enfants qui jouent au dehors, et, comme fond, la rumeur indistincte de la ville. En observant mieux, je remarque de plus les craquements de ma chaise, le froissement du papier et même un bourdonnement vague dans mes oreilles qui semble se perdre dans la cénesthésie générale; 3^o un groupe composé d'autres états sensoriels moins vifs : le sentiment à peine perceptible de la saveur de ma salive, de la position de mon corps, d'une gêne dans le bras, de la pesanteur de mes habits, d'un pli de vêtement sous la cuisse, enfin une légère chaleur au front, de la tension aux tempes;

4° un sentiment général de bien-être physique s'attachant plus particulièrement à des sensations d'air tiède et de lumière douce, mais contrarié dans une certaine mesure par de petits malaises; 5° ma pensée en travail : des mots, des notions, des membres de phrases, des embryons d'idées qui se présentent, que j'examine sommairement par rapport au but que je poursuis et que j'adopte ou rejette en raison d'une décision rapide; 6° le sentiment de l'intérêt de mon travail et de sa difficulté.

61. Tous ces éléments constituent donc globalement une situation, un état d'esprit, que je m'attribue comme étant le mien présentement dans le cours de ma pensée, mais ils ne deviennent objets actuels de conscience que chacun à leur tour. Si, pourtant, leur influence eût été nulle auparavant, je n'aurais pu circuler dans la pièce et m'installer pour écrire. C'était donc alors des présentations¹, soit des éléments diffus dans le champ de conscience susceptibles, par l'intensification du procès psychique en un point critique, de se détacher sur le fond du continuum. Deux questions surgissent alors immédiatement : Quel est l'agent de cette transformation? et en quoi a-t-elle consisté ou, en d'autres termes, quel est le caractère essentiel qui distingue la présentation de la représentation? A la première question, l'observation la plus banale nous fournit une réponse; c'est l'intervention de l'attention qui a déterminé ce changement. Mais la seconde nous apparaît aussitôt comme beaucoup trop complexe pour être traitée dès maintenant, car il nous faudrait préjuger de la nature de l'attention. Faisons donc abstraction pour le moment de cette opération mystérieuse, et, examinant en eux-mêmes les états que nous avons remarqués, tirons les conséquences de notre observation initiale. Or, un fait la domine. Il n'a pas tenu à l'observateur de refuser ou d'accepter le contenu affectif du continuum. Celui-ci est à prendre tel quel ou à laisser, quand il ne s'impose pas d'autorité dans le clair de la conscience. La série des représentations est donc soutenue constamment par le procès d'une masse affective indéterminée, véritable chaos d'élé-

1. Cf. § 9.

ments disparates, mais où des analogies maîtresses sont apparentes. Celles-ci constituent un ordre psychologique de qualité, susceptible de nous fournir la base d'une classification psychologique concrète.

62. Mais d'abord, notre inventaire est forcément incomplet, puisque nous avons volontairement borné notre inspection aux valeurs qu'un simple acte d'attention nous permettait de distinguer; car la réflexion, ce redoublement et cette analyse des données de l'attention, va nous révéler des éléments moins visibles. Nous ne saurions refuser, en effet, une influence dans ma situation psychologique actuelle à de purs sentiments. Bien que je n'y songeasse point, il n'est pas indifférent qu'à ce moment précis de ma vie je sois à Florence. Du fait de ma présence dans cette ville, toute une classe d'idées aisément évocables sont résumées dans le sentiment, vague mais très influent sur mon équilibre moral, de ma participation indirecte et momentanée à la grandeur de la destinée de cette cité. La valeur spécifique du plaisir que l'on éprouve à se trouver dans des lieux célèbres est indéniable. De même, l'impression causée en moi par la vue de la coupole de la cathédrale n'est pas une valeur simple, mais elle doit être affectée d'un coefficient indéterminable, représentant confusément mon admiration pour ce monument, pour les artistes de la Renaissance, et même pour le mouvement général des arts en Italie. On pourrait montrer que chaque élément de chacune des classes que nous avons distinguées est susceptible, par sa seule apparition, d'avoir un retentissement analogue, et nous ne saurions dire dans quelle mesure les sentiments muets attachés à ces idées virtuelles sont efficaces. Le complexe psychique dont des fragments s'actualisent en moi à chaque aperception a donc une profondeur qualitative insondable et sa valeur intrinsèque, résultante de toutes ces valeurs élémentaires, est, en partie, indépendante des festons qu'y dessine le caprice de l'attention.

Au point où nous en sommes, le dualisme psychologique est donc très tranché. Mais, continuons, et, dans chacune des classes d'événements psychologiques que nous avons distinguées, cherchons la qualité sentie qui est, pour nous, la valeur intrinsèque même à laquelle le caractère représen-

tatif dû à l'intervention de l'attention ajoute une valeur extrinsèque.

63. Or, à cet égard, ce qui nous frappe d'abord, c'est l'originalité irréductible de tous ces moments du procès qualitatif de la vie subjective, non seulement par rapport aux présentations de tout autre sujet, mais même en ce qui concerne notre propre expérience (surtout dans les trois dernières classes de notre catalogue) et cela va nous permettre indirectement un premier aperçu de la formation de la superstructure intellectuelle. Le voisin de chambre que j'entends marcher, peut avoir approximativement en commun avec moi la plupart de mes impressions visuelles et auditives et, si nous étions à Sorrente, la sensation olfactive des orangers en fleurs pourrait s'y ajouter; à table, tout à l'heure, nos impressions gustatives ont certainement été analogues, et la température de l'air doit nous affecter à peu près de même façon. Mais, à mesure que nous considérons des perceptions où l'élément spatial est moins prépondérant, les représentations surgissent plus confusément de la masse des présentations et restent en marge de la conscience. Au stade de la perception, l'attention les éclaire encore suffisamment pour que chaque représentation soit distincte dans le continuum, mais elle donne difficilement un relief appréciable aux images de même ordre. Bref, il appert que la présence du caractère de la spatialité facilite beaucoup le travail de l'attention. Où il est moins accusé, les assimilations que nous avons supposées sont arbitraires et l'unicité des états psychiques devient patente quand on considère des impressions purement affectives. Mon voisin ne partage ni mon plaisir ni mes malaises, et ferait-il le même travail qu'il n'y apporterait point le même goût. Les classes d'objets représentés sont donc, semble-t-il, des inférences basées sur des concessions instinctives à la métaphysique du sens commun. Entre les présentations il y a des analogies mais non des identités.

64. Nous trouvons, de plus, dans l'opposition du caractère représentatif lié à la spatialité, et des qualités affectives référentielles à des analogies maîtresses de la présentation, le principe d'une classification concrète des états de conscience

substituable au répertoire d'objets matériels ou intellectuels que nous avons établi d'abord. Les éléments représentatifs du champ de conscience qui permettent à divers sujets rationnels d'envisager des objets communs sont les *perceptions* et les *images*, celles-ci étant rapportées instinctivement à d'anciennes perceptions. Les unes et les autres ne sont point liées absolument à l'espace, car alors nous n'aurions que des perceptions et des images visuelles et tactiles. Mais nous ne nous représentons pas nettement les événements de l'expérience lorsqu'il nous est impossible de les référer à un signe spatial. Si nous faisons abstraction, maintenant, de ce caractère commun des perceptions et des images, pour considérer leur contenu sensible, des similitudes manifestes nous permettent de répartir les qualités affectives en états sensoriels et en états de la sensibilité; et des analogies moins générales permettent de les subdiviser en groupes de plus en plus étroits d'impressions affectives. Si, enfin, nous concentrons notre attention sur le caractère qui permet de réunir un certain nombre d'états de conscience en une classe, conformément à l'usage du discours, ce caractère deviendra, en tant que tel, un objet dans le champ de conscience; ce sera une *idée abstraite*, élément représentatif de second degré. Tandis que l'image, comme la perception, a pleine efficacité affective dans le continuum, l'idée abstraite est une notion réflexive, substituée aux images et aux perceptions référables à une seule analogie, et susceptible de servir de truchement. A ces états sensoriels le caractère représentatif est donc lié très étroitement et, comme nous l'avons déjà reconnu, la présentation sensorielle, la *sensation pure* n'a guère qu'une existence théorique dans le champ de conscience. Il n'en est pas de même des états de la sensibilité. Les *états édoniques* (*plaisirs et douleurs*) sont purement affectifs. Si je dis « mon bras me fait mal », j'entends par là que j'éprouve une douleur en raison de l'état de mon bras sans la confondre avec lui. Il convient, d'autre part, de distinguer le plaisir et la douleur physiques de la joie morale que, par exemple, peut me procurer la vue du ciel bleu ou la réception d'une bonne nouvelle, et de la tristesse que peut causer un orage ou une rencontre fâcheuse. Il y a encore une nuance entre ces états attachés à une perception ou à une idée précise,

et certaines perturbations analogues, mais vagues, et sans occasion immédiate. Nous appellerons celles-ci des *émois* et les premières des *émotions*. Nous désignerons les états hédoniques, les sensations pures et les émois par le terme général d'*affections simples ou primaires*, parce que ces états sont rebelles à la représentation. Ils peuvent être considérés comme constituant un stade inférieur de l'affectivité que nous appellerons la *sensibilité*. Enfin, nous distinguerons les *émotions* qui, dans l'acception la plus large du terme, comprennent des états affectifs attachés à des perceptions ou à des idées très diverses mais précises, des sentiments moins vifs qu'éveillent des circonstances indéterminées, comme ceux que, dans notre examen, nous avons attribués à l'influence inaperçue des souvenirs de l'histoire de Florence. L'intérêt que je porte à mon travail a également un caractère émotif et un objet abstrait, mais le mot émotion étant réservé couramment aux sentiments d'ordre moral et esthétique, nous dirons que cet intérêt est un *sentiment intellectuel*. Le mot sentiment a du reste une signification beaucoup plus étendue où sont compris les émois et les émotions.

65. Revenant à notre examen en cours après avoir établi cette nomenclature commode à laquelle nous nous conformerons désormais, nous reconnaitrons aisément que l'on n'a aucun moyen d'identifier, fût-ce en soi-même, les manières d'être psychiques que nous venons de définir sommairement. L'émoi que me cause aujourd'hui la vue du ciel n'est pas celui que j'ai éprouvé l'an dernier à Sorrente, quand s'y joignait le parfum pénétrant des orangers, dont la qualité ne peut être assimilée à la majesté gracieuse du chef-d'œuvre de Brunelleschi. Il en est de même pour les sentiments intellectuels. Par exemple, l'intérêt que m'inspire mon occupation actuelle est distinct non seulement de mes sensations et des notions que je manie, mais aussi des émotions qui l'accompagnent virtuellement, désir du succès, attrait du travail spéculatif, recherche d'un passe-temps. Tous ces éléments sont variables et, s'ils contribuent au sentiment considéré, celui-ci varie évidemment avec eux. Nous pouvons donc conclure dès maintenant que les émois, les émotions et les sentiments intellectuels, en tant qu'éprouvés par le sujet, sont rigoureusement

personnels et irréductibles dans sa propre expérience. Il nous reste à nous demander si celles des présentations auxquelles l'attention, mettant en œuvre le caractère de la spatialité, confère une valeur perceptive, acquièrent du coup une identité qui en permette une classification distributive rigoureuse. Passons donc en revue les éléments du champ de conscience qui sont dans ce cas. Or, le bruit du tramway, les cris des enfants, comme le badigeon jaunâtre des maisons, le profil noir brun des arbres sans feuilles et le gris ardoise du dôme, comme le battement vaguement perçu de mes artères, pris en tant qu'états psychiques vécus, sont ce qu'ils sont; leur ton qualitatif, comme celui de mes sentiments et de mes émois, ont dans ma conscience une valeur absolue que je constate, sans que je puisse imaginer à quoi je pourrais la réduire ou les assimiler. Par conséquent, là encore, si je puis admettre que mon voisin ait des sensations très analogues, ce ne peuvent être les mêmes, et celles de maintenant ne sont pas identiques aux précédentes.

En est-il du moins autrement des éléments intellectuels proprement dits que j'ai distingués dans le champ de conscience? Non, à y regarder de près. Ce qui donne le change ici, à première vue, c'est que l'esprit a coutume de considérer ceux-ci dans leur statut logique, sans souci de leur nature psychologique. Pourtant notions, concepts, mots, sont, en fait, appréhendés d'un coup et incorporés dans les phrases tout comme les sons, les couleurs, les saveurs ou les odeurs se fondent avec leur contexte sensoriel, car, en ce moment même, ceux dont j'ai besoin s'agglomèrent et acquièrent un sens pour moi, de même que si je me promenais, des groupes d'impressions visuelles prendraient la signification perceptive d'une maison, d'un chapeau, d'une dame.

66. Aussi bien la constatation de cette analogie entre l'intellection et la perception, est-elle un premier résultat de notre méthode concrète dont il convient de faire état. Nous disons que le sens d'une proposition ou d'une phrase est un sentiment pour le sujet, autant que la vision d'un paysage ou une phrase mélodique, parce que le sentiment d'un rapport est un fait concret. Nous nous trouvons ainsi en mesure de redresser une importante théorie de W. James. On sait

le rôle important que ce philosophe, dans ses *Principes de psychologie*, a reconnu aux sentiments qui correspondent à toutes les relations objectives, aux nuances, par exemple, que marquent les formes grammaticales, les adverbes, les conjonctions. Or, si nous ne saurions admettre *a priori* que le contenu psychologique du continuum soit jamais une relation dont on aurait le sentiment, nous pouvons du moins tenir pour acquis à la psychologie que des sentiments à la formation desquels des relations ont coopéré, participent effectivement au progrès de la pensée et ce sont eux que nous envisageons en tant que valeurs affectives spécifiques. Nous les appellerons des *sentiments notionnels*, et nous marquons par ce terme, que nous opposons à l'expression équivoque de W. James, que nous avons en vue leur qualité psychologique, indispensable support de la relation abstraite qui s'y trouve sortie. Dans la tradition philosophique, la « notion » a une extension qui englobe non seulement l'idée abstraite, mais n'importe quel objet de pensée. Nous prenons donc le terme dans ce sens large, qui permet de désigner suffisamment cette classe de sentiments. Ce sont des éléments de seconde main qui présupposent l'élaboration discursive des perceptions, images, émois, émotions, et même des concepts. Comme tout autre élément psychologique, ils agissent dans le continuum par leur habitus qualitatif irréductible, et les sentiments notionnels sont par ailleurs l'origine et le fond concret d'une nouvelle classe d'idées abstraites qui, comme celles du stade de la perception, étendent indéfiniment le champ de la représentation. Conservant donc le terme d'affection pour désigner tous ces événements, nous dirons que, par opposition aux affections primaires, les sentiments notionnels sont des *affections secondaires ou dérivées*.

67. Cette classification des affections a une valeur critique et non pas logique, en raison de l'originalité irréductible d'elles toutes. C'est un classement par analogie, fondé sur le sentiment général de ressemblance et de dissemblance, universellement applicable, et dont nous devons faire état avant de poursuivre notre route, car, dans tout ce qui précède, il a été notre guide. Toute spéculation, toute activité de la

pensée serait impossible, si un témoignage incoercible de l'introspection ne nous informait tantôt de la persistance de certaines valeurs sous le cours ondoyant des phénomènes, tantôt de leur réapparition.

Nos états de conscience se classent donc spontanément selon leurs analogies, et l'empirisme doit accepter comme un fait ultime cette persistance de certaines qualités parmi l'écoulement des affections. De façon plus précise, l'intuition de la ressemblance permet la comparaison dans le présent et dans le cours du temps, et deux circonstances sont manifestes : 1^o Le tracé de certains sentiments dans la conscience est continu. Ils ont une durée et, parmi ceux-ci, le sentiment ininterrompu qu'a le sujet du cours de sa propre pensée enveloppe tous les autres, tandis que ses états divers y participent avec une persistance variable. Nous avons plus ou moins longtemps l'assurance intuitive que leur qualité reste semblable à elle-même et elle semble même reparaître parfois après une éclipse plus ou moins prolongée. 2^o Le spectateur rationnel dispose d'une réserve de notions qui, par leur intervention opportune, voulue ou spontanée, lui permet d'interpréter les événements qui surgissent par rapport aux anciens. Telle est précisément celle d'espace et aussi celle de temps : ce sont les plus générales, mais elles sont innombrables et concernent soit des objets matériels, soit des produits de la réflexion. Aucun rudiment de connaissance n'est concevable dans un univers rigoureusement fluent.

68. L'examen du contenu normal de la conscience d'un adulte nous a appris qu'il ne se compose guère que d'objets construits. Ceux-ci doivent leur statut logique à des habitudes d'esprit qui ont elles-mêmes pour fondement psychologique le rattachement, direct ou indirect, de toutes nos affections à l'impression la plus fréquente et la plus nette que nous offre l'expérience, l'intuition spatiale, principalement sous sa forme visuelle et subsidiairement sous sa forme tactile. La prédominance de ce caractère donne à l'activité de l'esprit une sorte de style et cette comparaison va nous permettre de comprendre comment l'accolement d'un élément représentatif spatial masque le caractère affectif, à l'égal de celui d'un émoi, de la sensation.

69. Nous disons que le sujet psychologique actuel est raidi dans une attitude mentale empruntée, ou, en d'autres termes, que son affectivité est stylisée. Dans les arts, un style consiste dans la prédominance d'une harmonie due à la convenance intrinsèque des motifs qui le composent et qui ont été réunis pour provoquer un certain état de sensibilité. Le sentiment d'un style bien venu est une valeur affective nouvelle, c'est une façon d'éprouver qui surgit dans la conscience avec les signes auxquels il est attaché. Des éléments divers se trouvent ainsi liés en un complexe où ils ont une existence collective. Des bouquets semés sur une étoffe claire, et les lignes incurvées d'un fauteuil font surgir le sentiment du style Louis XV et nous sommes choqués si l'ébéniste y a joint les perles du style Louis XVI. Tous ces motifs, en dehors de leur valeur propre, en ont une, adventice, comme éléments du style considéré. Il en est de même chez un écrivain, bien que les facteurs de son style soient moins aisés à discerner.

Or, dans notre pensée, le style spatial est devenu omnipotent, au point que nous ne considérons les événements psychologiques que par rapport au sentiment général de la représentation ordonnée spatialement. Prenons nos états sensoriels. Extrêmement divers, ils se succèdent dans le champ de conscience, y entretenant un procès affectif qui se confond avec la manière d'être générale du sujet. Parmi ces états, la continuité des impressions visuelles, tant que nous ne fermons pas les yeux, confère au continuum ce que nous appelons le style spatial, que complètent les impressions tactiles. Et cette habitude, avec l'hérédité, devient spécifique chez l'homme, de sorte que les émois, les émotions mêmes, ne sont intelligibles que lorsque par quelque détour on les a ramenés à ce mode chronique de l'activité de l'esprit. Alors cet état général de la sensibilité, considéré du dehors, prend l'apparence d'une catégorie à laquelle sont rapportés les phénomènes objectifs et le sujet a grand'peine à s'apercevoir qu'il affuble d'un décor emprunté le tissu des affections qui constituent sa vie intime.

70. Nous venons d'examiner ce que nous sentons, mais, avons-nous dit, nous savons que nous sentons. Considérons donc à son tour ce second aspect de notre première expérience.

Déjà, la connaissance que nous prenons de nos présentations nous a paru coïncider avec l'incidence de l'attention sur elles. Cette intervention n'implique-t-elle pas un dualisme psychologique radical? Tel est le grave problème dont nous devons déterminer les données.

J'étais « moi » alors que je me suis installé à ma table de travail assez distraitement, et de même « moi » quand j'ai reconnu les éléments principaux qui constituent mon équilibre psychique du moment. Je suis « moi », enfin, alors qu'ils disparaissent et jamais ils n'ont été présents tous à la fois : ceux que je venais d'évoquer en écrivant une ligne retraient dans la pénombre de ma conscience ou disparaissaient pendant que je traçais la suivante, sans pourtant s'évanouir purement et simplement ; car si, par exemple, une sensation de froid avait remplacé celle d'air tiède, j'aurais fermé la fenêtre et tout le milieu de l'observation eût changé. Le contenu concret de ces deux états diffère donc seulement en ce qu'il y a d'une part simple actualité, d'autre part actualité redoublée, si l'on peut dire. Tantôt la qualité sensible est présente dans le continuum sans être aperçue, tantôt elle est présente et reconnue, et nous disons qu'il y a alors représentation, soit qu'il y ait simple fait de conscience, soit que nous soyons attentifs.

71. Dans toute cette description nous n'avons pas à faire état d'une opposition générique entre le premier état et le second. Le passage de l'un à l'autre est une expérience immédiate. Le penseur quitte et retrouve ses perceptions dans le procès de sa pensée au cours du développement normal de celle-ci. Rien n'étant changé sur ma table, l'attention semble aller et venir parmi les sensations qui constituent l'ensemble que je désigne par ce mot. De plus, il y a des instants où elle semble s'assoupir. Fatigué, je m'arrête d'écrire, je passe ma main sur les yeux et ma conscience se disperse en présentations de plus en plus indistinctes. Puis, soudain, la voici de nouveau en éveil et il semble qu'elle ait repris force pendant son effacement. Tout se passe donc comme si l'attention avait elle-même une valeur présentative dont le simple fait de conscience serait une fugitive manifestation.

Si je suis dans une pièce obscure et qu'une lumière éclaire

soudain les objets et moi-même, il y a opposition complète entre la nature de la source éclairante et celle des choses éclairées; mais le cas que nous envisageons est tout différent, car ici le sujet n'est plus, à l'égal des choses qui l'entourent, étranger à l'événement qui s'accomplit puisque, s'il s'identifie avec toutes les modifications de la sensibilité, il se distingue moins encore de la « faculté » qui les groupe constamment en perspectives différentes. C'est son attention qui, réelle à la façon d'un accent, manifeste ses qualités fugitives et peut les rendre proéminentes, comme une inflexion de voix donne une importance particulière à une syllabe d'un mot.

72. Or, tout état de conscience est en soi une valeur psychologique réelle et, en conséquence, nous pouvons considérer l'attention dans ce procès comme une manière de sentir spécifique et la comprendre dans notre classification concrète. En effet, la réalité de toute valeur étant son actualité, les lueurs ou la résonance qui dénotent soudain des éléments psychiques d'abord enveloppés d'ombre et de silence, peuvent être tenues pour des valeurs originales; et comme c'est là une condition indispensable de l'intellection, nous désignerons ces affections par le terme de *valeurs intellectives*, les opposant ainsi aux valeurs affectives proprement dites, c'est-à-dire au contenu sensitif ou émotif du continuum que précède précisément leur intervention.

Sans doute, au stade supérieur de la connaissance, l'exercice de la mûre raison paraît impliquer une activité réflexive inassimilable à des états affectifs; mais il s'agit ici d'un fait fort simple; nous examinons le contenu qualitatif du continuum, avant et après l'aperception de certains de ses éléments sensibles. Nous avons en vue le fait brut d'être conscient pleinement. Nous disons que cet état peut être exprimé indifféremment par les mots « le sujet sait qu'il sent » ou « sent qu'il sent ». Ce degré inférieur de la connaissance que les psychologues anglais appellent : « knowledge by acquaintance », désignant ainsi cette espèce de familiarité qui s'établit entre le sujet et les objets de son expérience courante, nous paraît bien équivaloir pratiquement à une affection particulière et intermittente du sujet pensant qui agirait sur les autres à la façon du fluide électrique dont le passage rend un fil conducteur lumineux.

73. Savoir et sentir se trouvent donc ici indistincts comme au début de la spéculation cartésienne; mais nous ne pouvons nous contenter de cette identification verbale. Une question s'impose à nous : pouvons-nous invoquer l'expérience à l'appui de cette assimilation de la conscience à une manière de sentir? Ou encore : je sais ce que c'est qu'être affecté par du bleu, du rouge, une note de mandoline, une voix éraillée; mais l'intuition d'un état affectif indépendant de toute détermination sensorielle, hédonique, émotive, sentimentale, intellectuelle ou notionnelle, est-elle un fait authentique? Nos premières remarques sont insuffisantes pour asseoir une théorie qui nous conduirait à admettre dès maintenant la possibilité d'un dynamisme psychologique dont la valeur intellectuelle serait le centre.

Or, il nous paraît bien que l'on peut distinguer le fait de conscience de son contenu, car c'est le chassé-croisé des états aperçus qui nous révèle les valeurs indiscernées du continuum et une analyse minutieuse permet de reconnaître que la valeur intellectuelle, telle que nous venons de la décrire, s'affirme comme actuelle dans les mêmes conditions.

On a remarqué souvent que des sensations toujours semblables à elles-mêmes seraient comme nulles dans la conscience. La couleur uniformément blanche de mon papier ne devient sensible qu'à mesure que j'écris, tandis que dans un vase de Sèvres, le dégradé d'une couleur nous fait remarquer toutes les nuances que l'on réunit d'ordinaire sous la désignation de bleu de Sèvres. Cette juxtaposition a le même effet que l'apparition brusque dans un horizon nuageux d'un pan de ciel bleu que nous ne remarquerions point si le firmament tout entier était découvert et uniforme. Des nuances imperceptibles deviennent donc apparentes par contraste ou simple différence. Mais en ce qui touche la valeur intellectuelle, il y a une double difficulté. En effet, cette valeur n'est, par hypothèse, jamais absente et, par conséquent, sa persistance même la soustrait à l'attention diffuse que nous prêtons au procès psychique. De plus, l'attention ne pourrait la saisir que par un retour sur soi, puisque par cette expression « valeur ou sensibilité intellectuelle », nous désignons le ton sensible qu'elle ajouterait elle-même aux affections. Il est manifeste, en effet, que de la conscience à l'attention la différence est

de degré, non de nature. Il faudrait donc que l'attention, qui s'affirme toujours dans un complexe, pût s'affirmer par soi.

Cependant, la difficulté ne serait insurmontable que si nous avions toujours conscience avec la même intensité d'une seule et même chose; et alors l'attention se consumerait en soi. Mais, en réalité, le continuum change constamment, et ce mouvement même peut mettre en évidence la valeur permanente à laquelle les autres s'agrégent tour à tour, et ses changements d'intensité. En outre, l'attention peut retrouver dans le miroir de la mémoire des états où elle figure avec une intensité différente, ou dans un autre complexe. L'introspection n'est donc point impuissante et nous fournit un témoignage, le sentiment original de cette stabilité mentale où nous nous reposons avec quiétude, mais que traversent comme des soubresauts les actes d'attention. C'est là, croyons-nous, une expérience authentique du procès de la conscience, en tant que valeur intellectuelle dans le continuum.

74. Nous espérons établir dans la suite sur une base solide le point de vue que nous venons d'exposer sommairement et en montrer les conséquences considérables dans une psychologie concrète. Ce sont elles, en effet, qui donnent une importance capitale à une analogie remarquée depuis longtemps. L'étymologie même du mot conscience assimile ce mode de la pensée à un redoublement de l'état sensible. Maine de Biran est fort explicite à cet égard dans son *Mémoire sur l'influence de l'habitude dans la faculté de penser*¹. Il remarque notamment que dans l'expression : « je sens que je sens »... les deux *je sens* accolés l'un à l'autre n'ont point la même signification : le dernier exprimant la modification simple du plaisir ou de la douleur, tandis que l'autre désigne cet acte par lequel j'en me sépare en quelque sorte de ma modification. » Et il ajoute que le « premier je sens est l'expression d'un jugement ». Que ce point de vue soit près du nôtre, ce n'est pas douteux. Le rapprochement n'est donc pas nouveau; mais son application à l'examen de l'expérience psychologique dans une doctrine qui s'efforce d'approcher

1. *Œuvres*, éd. Cousin, t. I, Introd., p. 19-20.

la sphère supérieure de l'activité spirituelle par la voie interne du progrès des affections, valeurs psychologiques radicales (selon notre définition des valeurs réelles¹) est, croyons-nous, **une innovation décisive**. Nous comptons donc y insister beaucoup.

75. En résumé, considérant que l'efficacité de l'attention est manifestée par l'apparition des événements psychologiques dans le champ de la conscience, nous l'avons, en raison de cette fonction générale, distinguée de toutes les autres valeurs et appelée « valeur intellectuelle ». De plus, si nous admettons qu'elle est infuse avec une intensité variable partout où il y a un minimum de conscience, la « conscience » se trouve ramenée à une attention rudimentaire, et celle-ci à une façon de sentir constamment actuelle dans le continuum, qui, obscure en soi autant que les autres, forme avec elles des amalgames lumineux, comme si cet adjuvant exaspérait les qualités spécifiques de toutes. Nous adoptons donc cette façon de voir provisoirement, comme hypothèse de travail.

Il convient toutefois de remarquer que, serait-elle tenue pour acquise, notre problème central, c'est-à-dire la nature de l'activité raisonnante de l'esprit, ne serait pas résolu. En effet, l'esprit nous a paru tantôt opérer un choix parmi les affections, tantôt collaborer à la formation des notions et les agréger en systèmes qui, une fois constitués, tombent apparemment dans la masse où l'attention projette arbitrairement sa lumière et dont le mouvement propre paraît indépendant de celui de la réflexion. Celle-ci manipulerait cette matière du dehors en vue de ses desseins particuliers. Si nous avons cru pouvoir admettre une « valeur intellectuelle » comme élément concret du procès psychique, rien ne nous autorise à l'identifier avec la réflexion. Cette façon de sentir, qui consisterait à sentir que l'on sent, en serait, à vrai dire, une condition; mais le jugement et le raisonnement, par l'indépendance de leur action, se donnent pour transcendants au sentiment spécial, si original qu'il soit, que nous avons cru reconnaître, et qui semble promettre à notre méthode empi-

1. Cf. § 9 *in fine*.

rique quelque prise sur la vie de l'esprit. Le résultat obtenu est donc précaire : alors que nos affections paraissaient attendre toutes prêtes l'aperception du sujet, de sorte que le fait de conscience leur était tout à fait extérieur, nous nous sommes rendu compte, sous réserve d'un examen postérieur, de ce que c'est, au point de vue d'un empirisme rigoureux, que sentir et savoir que l'on sent. Nous avons admis deux modes de l'affectivité générale du sujet, le premier comprenant toutes les valeurs qui s'actualisent aux deux stades de la sensibilité (affections primaires) et de l'émotivité ou sentimentalité (affections dérivées); le second, dont la présence est la condition de la représentation, ne comprenant que les manifestations modales de la valeur ou sensibilité intellectuelle.

Enfin, observons, avant de passer outre, que la constatation de cette situation de fait ne nous conduit point à rétablir, sous une nouvelle forme, le dualisme psychologique que nous avons pensé éliminer, car rien ne nous autorise à affirmer qu'une connaissance paradoxale ne pût, en l'absence de la sensibilité intellectuelle, s'organiser par rapport à une autre affection du sujet normal, et il se peut qu'au cours de cette enquête nous relevions quelques indices de systématisation spirituelle dépourvue de caractère intellectif. Déjà l'influence que nous avons attribuée à quelques éléments émotionnels du continuum (les sentiments esthétiques en particulier) paraît bien distincte tant de la pure affectivité que de la cognition. D'autre part il est vraisemblable que chez certains animalcules la cénesthésie générale ou, peut-être, l'appétit sexuel servent de fond à une représentation rudimentaire, et les instincts des animaux peuvent avoir une base concrète de ce genre. La perspicacité déconcertante dont quelques-uns d'entre eux font preuve rend plausible cette hypothèse que nous ne saurions considérer ici.

Il serait donc illicite de présumer, en raison du caractère de l'expérience actuelle, que l'évolution dût nécessairement faire de la sensibilité intellectuelle humaine, l'unique moyen de réfléchissement de la présentation, et il n'est même pas sûr qu'elle lui ait conféré un monopole exclusif, car, encore un coup, le sentiment esthétique a bien le caractère d'un redoublement des valeurs affectives d'une autre sorte.

76. Reprenons maintenant notre examen primitif du champ de conscience, dans l'espoir d'autres découvertes, mais non pourtant sans un dernier avis au lecteur, car il importe qu'il sache que c'est notre propos exprès d'écarter d'un exposé déjà fort abstrus tout ce qui n'intéresse point directement notre problème. Nous avons à parcourir le champ entier de la psychologie, mais les questions ne se présentent point à nous dans l'ordre accoutumé et nous ne nous croyons pas tenu de les prendre dans leur cadre didactique, produit des travaux antérieurs, puisque le nôtre est conçu dans un esprit tout différent.

DEUXIÈME SECTION

CRITIQUE DES NOTIONS CORRÉLATIVES D'ACTIVITÉ ET DE PASSIVITÉ

77. Les résultats de l'examen précédent ont conféré un sens concret à la formule qui nous a servi à exprimer l'expérience primitive du sujet : « Je sens et je sais que je sens ». A ces termes abstraits nous avons substitué leur équivalent réel dans le continuum, mais, au cours même de cette inspection superficielle des faits de conscience, l'exercice de la réflexion nous a ramené impérieusement au point central de notre présente enquête, à l'examen de la nature intrinsèque de l'activité, notion à la fois familière et obscure qui, dès le premier pas, nous avait paru poser à notre critique son problème essentiel¹ : la valeur concrète de ce mode psychique présumé, si tant est qu'il en ait une, vis-à-vis des affections, seules valeurs apodictiques, conformément à notre définition psychologique de la réalité. L'induction coutumière dont l'existence de principes actifs est l'objet, avons-nous dit dans le passage précité, devra orienter nos premières investigations. C'est donc l'origine des changements incessants dont nous avons le spectacle, dont l'exercice discursif de la pensée est un cas et que l'on attribue à l'intervention de forces conçues de diverses manières, que nous devons tenter d'élucider par notre propre méthode.

Et d'abord, le changement se présente dans l'expérience sous deux aspects nettement caractérisés. Nous avons, dans certains cas, l'intuition d'une relation directe entre l'apparition d'états Y et la préexistence d'états X, au lieu que, dans d'autres cas, des états Y' apparaissent sans que le sujet

1. Cf. § 7 et 8.

ait eu conscience d'états X' auxquels il puisse les rapporter. Mon intention d'exprimer une idée, par exemple, a précédé la sensation d'écrire, mais l'apparition du tramway sur la place n'a pas d'antécédent subjectif. Dans le premier cas, la psychologie traditionnelle dit que le sujet est actif et dans le second passif. Une critique fondamentale de la notion d'activité doit donc commencer par l'examen de cette assomption primordiale quant aux conditions du changement dans l'expérience, car il est manifeste qu'elle implique une interprétation réflexive des faits.

De plus, les notions d'action et de passion se donnent elles-mêmes pour des êtres logiques par leur corrélation nécessaire : toute passion suppose une action correspondante ; toute action, du moins pour autant qu'on la pense, est en quelque manière subie par quelque chose. Ce sont là des caractères de l'existence relationnelle, non ceux de la réalité psychologique.

En outre, le fait que le sujet connaît les antécédents subjectifs de certains de ses états, ne permet pas de rendre compte de ce changement en soi-même. Le changement est un fait ; le sujet en tant que conscient le constate dans son expérience immédiate, mais il ne le vit pas en tant que changement : il a seulement l'expérience d'avoir changé. Le spectateur rationnel, auquel nous nous sommes identifié, emploie donc le mot changement pour désigner un procès auquel il reste étranger ; il imagine, en raison de la catégorie de la causalité, un agent indéterminé de ce changement, agent auquel il s'identifie avec ou bien qu'il loge parmi les choses, selon les cas, sans que jamais l'efficacité de cet agent puisse être saisie sur le fait, car, par exemple, si l'accomplissement de mon intention de remuer le bras est un événement dans le continuum, les deux états, pourtant, sont hétérogènes. A cet égard, la critique de Hume nous paraît irréfutable.

Le changement est donc pour le sujet rationnel, la notion ultime où il résume le caractère général de l'expérience sans pouvoir s'en fournir raison. Bien plus, il ignore l'origine temporelle de son propre progrès parmi les choses, car s'il remonte dans son passé, il voit sa conscience surgir d'une obscurité opaque. La série est-elle ininterrompue depuis sa naissance ?

remonte-t-elle au delà? à sa conception? à ses aïeux? à une vie antérieure? Rien ne l'éclaire à cet égard. En un mot, le sujet ne sait point quand il a commencé d'être une cause consciente.

Le changement est donc pour l'esprit humain une borne. Mais nous pouvons, du moins, faire la critique des transformations qui s'opèrent au sein de l'expérience immédiate, et examiner si l'inférence d'un principe exerçant une action transitive est l'indispensable condition d'une explication psychologique des faits, comme elle semble l'être de l'explication logique. Et, puisque la corrélation de l'action et de la passion est une conception liée à celle d'un tel principe, il faudra en débarrasser la psychologie si notre analyse met en défaut une interprétation des faits que l'on a, jusqu'ici, acceptée sur les apparences.

78. La thèse que nous allons essayer de démontrer est celle-ci :

Nous soutenons que la spécificité qualitative irréductible et le procès continu de tous les moments de l'expérience immédiate, sont incompatibles avec l'assomption que le sujet soit « passif » quant à certains d'entre eux, car il sortirait pour autant de ces conditions psychologiques de sa propre pensée, critère de la réalité concrète, et ne serait plus, en cela, qu'un phénomène.

Plus explicitement, la passivité est une notion vicieuse due à l'application inconsidérée de la catégorie de la causalité qui concerne l'univers phénoménal aux valeurs psychologiques. Cette idée abstraite, posée par une inférence logique que dominant des postulats métaphysiques sans fondement empirique assuré, est une idée négative. Le sujet rationnel la conçoit alors qu'il cherche à se rendre raison du changement, mais les modifications subjectives, en tant qu'éprouvées, sont toutes également actuelles¹. Seule, en effet, une matière absolue serait rigoureusement passive et un état de conscience ne peut répondre à la définition de l'objet-objet. L'illusion du sujet qui se croit passif provient donc de la réalisation instinctive d'une partie de son expérience en un monde extérieur

1. Cf. § 68 et 76.

dont, dès lors, il croit la recevoir. Or, le fait que certains de nos états semblent provenir du dehors n'implique point que nous soyons passifs, mais seulement que les procès auxquels nous sommes liés aient une amplitude qui englobe la zone du moi conscient. Il n'empêche que l'affection qui est mienne m'appartient exclusivement. Pour qu'elle pût appartenir également à un autre sujet qui la recevrait comme moi d'une source extérieure, il faudrait qu'elle ne fût point cette valeur unique à laquelle je me sens adéquat, mais un objet identifiable; il faudrait qu'elle ne fût plus présentation mais représentation. Le procès affectif du sujet unifie donc les deux aspects de son expérience, que l'on désigne d'ordinaire par les termes corrélatifs d'activité et de passivité: et on réfère à ce dernier sous une présomption d'inertie les événements dont le champ de conscience ne renferme pas l'antécédent causal, joignant ainsi dans une notion confuse des caractères contradictoires sans prendre garde aux inextricables difficultés soulevées.

En fait, avec la notion de passivité on pose, implicitement, tout au moins, celles de cause efficiente et de force transitive. Ensemble, elles forment la chaîne d'une explication intelligible (au mieux simple notation de rapports extrinsèques) où l'esprit trouve une satisfaction vaine hors du plan de l'expérience psychologique, dont le témoignage est ainsi irrémédiablement faussé.

79. A ce raisonnement, toutefois, on opposera probablement une objection préjudicielle.

On nous dira : « Vous avez considéré les états qui emplissent le champ de conscience dans leurs qualités propres, et vous avez beau jeu à dire qu'étant tous positivement vôtres, ils font intégralement partie du progrès de votre expérience, car autrement vous ne les sentiriez pas; mais votre prétendue démonstration que dans la conscience, tout étant en acte, la passion n'est pas un fait, se heurte à votre propre critère, car l'intuition témoigne bel et bien que dans certaines circonstances nous sommes passifs. Cette notion correspond donc à une expérience et la passivité est réelle, c'est un mode concret de votre procès subjectif. »

Cette objection est conforme aux habitudes d'esprit générales et, par ailleurs, peut se recommander de hautes traditions.

Descartes a reconnu expressément dans l'entendement une faculté active et une faculté passive; et, à un point de vue plus général, Leibniz a dit : « La puissance en général est la possibilité de changement. Or, le changement... étant action dans un sujet et passion dans un autre, il y aura aussi deux puissances, passion et action... La première pourrait être appelée capacité ou réceptivité. » Et encore : « la substance même des choses consiste dans la puissance d'agir et de pâtir ¹ ».

Parmi les expressions modernes de ce point de vue se rapportant directement à notre sujet, nous citerons ce passage de J. Ward : « La passivité qui fait presque de la passion un synonyme de l'émotion, n'est qu'un autre aspect du sentiment en tant qu'affectif et de la sensation en tant que donnée ². » D'autre part, Rauh assimile « le moi qui se connaît » à « la pensée passive » ³. Ces deux exemples nous montrent respectivement la sensibilité et l'entendement considérés comme passifs. D'autres auteurs sont moins nets. Ainsi Dumont se trouve d'accord avec Jouffroy et Bouillier pour définir la sensibilité la « capacité d'éprouver du plaisir et de la douleur » ⁴, le mot « capacité », en effet, n'exclut pas que le sujet puisse être actif en tant qu'il éprouve, et l'on reconnaît généralement qu'en tout état de conscience, le sujet est, pour une part, actif. Mais nous soutenons qu'il l'est exclusivement, que la passivité est une fausse apparence et que la conception d'une « faculté passive », ou même d'une capacité réceptive, est une grave erreur psychologique.

80. Nous envisagerons d'abord l'objection dans un exemple topique qui nous permettra de nous mieux expliquer.

Nous supposons qu'une situation comme celle qu'a mise en scène Molière en est un bon, puisqu'il s'agit de prendre en défaut le sens commun, et nous considérerons le traditionnel argument du bâton. Sganarelle frappe le philosophe pyrrhonnien pour lui démontrer qu'il y a des vérités indubitables,

1. *Nour. ess. sur l'entend. hum.* (éd. Flammarion), I, II, chap. XXI, § 1.
— *Ibid.*, suppl. V : « De la nature en elle-même », p. 498.

2. *Pr. of psych.*, chap. II, § 3.

3. *De la méth. dans la psychol. des sent.*, chap. X, p. 234.

4. *Th. scientif. de la sensib.*, chap. I, p. 23.

démonstration philosophiquement superflue, du reste, car aucun sceptique n'a jamais mis en doute la réalité des sensations.

Donc, à coup sûr, si l'on se place au point de vue du commerce des hommes, Sganarelle agit et le philosophe Marphurius pâtit.

Mais qu'est-ce à dire? Nous reconnaissons là un cas particulier de l'apparition de sensations dépourvues d'antécédents subjectifs¹. Seulement, ce n'est point la sensation de Marphurius qui pâtit, c'est son corps, c'est-à-dire un ensemble phénoménal que nous ne trouvons point dans l'expérience immédiate. Ce que nous appelons un corps n'est pas donné intuitivement; un animal n'a pas, pour lui-même, de corps; il n'a que des sensations, et, chez l'être rationnel, c'est un concept lentement élaboré. A ce point de vue nous pouvons donc dire, bravant le paradoxe, qu'un coup de bâton est chose abstraite. Le lion que son dompteur frappe, attaque la pique parce qu'il aperçoit la relation entre la présence de cet objet et sa douleur; mais s'il concevait qu'il a reçu un coup, il se jetterait sur l'homme qui l'a porté. Le chien, quoique plus intelligent, n'agit guère différemment et un caniche que je repoussais hier du bout de ma badine l'a mordu avec rage. L'expérience immédiate ne révèle donc pas que l'on a reçu un coup de bâton, mais seulement que l'on éprouve une sensation contondante et une douleur vive, toutes deux très positives et très actives dans la conscience.

Il se peut, à vrai dire, que le rapprochement réfléchi de ces états et d'autres sensations visuelles et auditives constitue une expérience globale dotée d'un ton qualitatif particulier, et que ce sentiment nouveau, représentant en bloc l'événement dans nos annales, confère une valeur affective propre au fait de recevoir un coup de bâton, mais cet état aussi sera en acte et nous devrons, en conséquence, conclure que, quand Sganarelle frappe Marphurius, on ne peut parler du premier comme actif et du second comme passif qu'en se plaçant au point de vue social, ce qui revient à dire que la psychologie concrète n'a pas plus à tenir compte de cet aspect phénoménal que de tout autre.

1. Cf. § 75.

81. Discutons de plus près maintenant le point de vue dont nous voulons établir la spéciosité. C'est le côté réceptif de notre expérience qui semble légitimer la notion d'une passivité du sujet, mais c'est cet aspect même que nous croyons illusoire; et nous attribuons cette erreur à la méconnaissance de la valeur propre de la conscience.

La psychologie scientifique tend à résorber la vie affective dans la vie physiologique, et ses adeptes admettent couramment que nous subissons une impression due à une force extérieure; selon les errements habituels de la science sur lesquels nous nous sommes étendu dans notre Introduction, ils invoquent en définitive une entité complaisante pour rendre compte de nos états. D'autre part, les psychologues d'inspiration plus philosophique sont restés à un point de vue extérieur qui ne leur a pas permis de se dégager de cette influence: «État et donné sont termes synonymes», dit encore Rauh dans le passage que nous venons de citer. «L'être passif, c'est-à-dire spontané, s'en remet aux choses de son destin», écrit M. Pradines¹, condensant ainsi en quelques mots une doctrine directement opposée à la nôtre, puisque nous voyons dans la spontanéité la manifestation de l'activité du sujet affectif. Toutes ces théories postulent en dernière analyse le réalisme du sens commun et de la science, et admettent sans critique la conception d'une passivité psychologique qu'elles ont héritée du spiritualisme classique.

82. Mais notre psychologie concrète n'a que faire de ces explications boiteuses.

Si la perception est le produit commun des affections sensorielles et de la conscience, aucune de ces valeurs psychologiques n'est passive vis-à-vis de l'autre, mais elles combinent leurs énergies respectives, au contraire, et créent un état nouveau qui procède d'elles comme le chêne du gland et du milieu ambiant. En somme, faute d'une analyse assez minutieuse pour atteindre la pleine réalité des sentiments nus et le fait brut de conscience, on a fait de la perception le point mort où se rencontrent les forces transitives de l'objet-

1. *Pr. de toute philos. de l'action*, l. IV, chap. IV, p. 296.

objet et du pur sujet, causes efficientes attestées tour à tour par des effets passivement subis par l'un ou par l'autre. Sous cette forme crue l'emploi de ces entités métaphysiques serait universellement réprouvé, mais la science fournit à propos à la spéculation un concept équivoque dissimulé sous une image sensible qui donne à la corrélation de la cause active et de l'effet passif et à ces échanges de puissance, une plausibilité captieuse.

83. Que si, en effet, nous voulons caractériser plus précisément ce point de vue vis-à-vis du nôtre, nous dirons que ces psychologues mettent au premier plan de leurs théories la considération du mouvement, alors que nous nous en tenons au changement. M. Bergson a écrit : « Je touche la réalité du mouvement quand il m'apparaît intérieurement à moi-même comme un changement d'état ou de qualité ¹. » Mais il ne s'arrête pas à ce point de vue et c'est bien l'indivisibilité du mouvement en tant que vu, non celle du changement éprouvé, qu'il s'attache à démontrer dans les pages suivantes, afin de différencier « l'étendue concrète » de l'espace amorphe et inerte qui la soutend ». Mais si la « réalité du mouvement » est seulement celle du changement survenu dans la conscience de l'observateur que M. Bergson suppose expressément, c'est l'unité de cette expérience vécue qui se trouve établie, et le rapprochement de la sensation indivisible et du mouvement divisible que l'auteur se proposait n'est rien moins qu'effectué. Quant à nous, prenant au pied de la lettre la remarque profonde sur laquelle M. Bergson n'a pas insisté, nous voulons en montrer les conséquences dans une doctrine que sa base exclusivement psychologique oppose tant à celles qui s'appuient sur la conception logique, qu'à celles qui adoptent la conception « scientiste » de la réalité, ou ne rompent pas délibérément avec l'une et l'autre.

D'une façon générale, nous pensons que l'expression de « mouvement » est en psychologie et en métaphysique une métaphore dangereuse. Le mécanisme s'y trouve en puissance, mais comme édulcoré par l'image mi-littéraire de la rapidité de la pensée, et le commentaire qu'y apporte souvent le terme

1. *Mat. et mém.*, chap. IV, p. 217.

de « passage » pour rapprocher les stades de la vie de l'esprit nous est plus suspect encore, car il ne peut guère servir qu'à ramener incognito la force transitive dans sa terre d'élection, le champ psychique. C'est pourquoi nous employons les termes de « procès », de « progrès », qui doivent toute leur signification aux notions de spontanéité, d'activité, de dynamisme substantiel, d'efficacité réelle. L'« Ἐνέργεια » est dépouillée ainsi de la représentation cinétique.

Nous avons entendu il y a quelques années M. P. Janet, en sa chaire du Collège de France, exprimer le souhait que les philosophes apportent enfin à la psychologie une théorie du mouvement. C'est, en effet, affaire aux métaphysiciens, mais puisque cette lacune n'est pas comblée, et que la psychologie expérimentale reconnaît son incompetence, poser ce même élément à la base de ses travaux équivaut soit à les présenter comme des études de surface, soit à adopter en fait une métaphysique, celle qui hypostasie le mouvement. Et c'est évidemment cette seconde alternative qui est au fond de la pensée de ses promoteurs, car de quoi parleraient-ils en dernière analyse, s'ils professaient à l'égard de cette pièce maîtresse de leur système un complet agnosticisme ?

84. Pour bien situer cette doctrine dans l'ensemble de la spéculation, il faut se reporter à son origine déjà ancienne, c'est-à-dire au dualisme cartésien, auquel nous nous trouvons une fois de plus ramené : « Je ne puis douter, écrivait le fondateur de la philosophie moderne ¹, qu'il y ait en moi une certaine faculté passive de sentir, c'est-à-dire de recevoir et de connaître les idées des choses sensibles, mais elle me serait inutile et je ne m'en pourrais aucunement servir s'il n'y avait en moi, ou en quelque autre chose, une autre faculté active capable de former et de produire ces idées. » Descartes établit ainsi, à ce stade de l'exposition de sa doctrine, une différence générique entre sentir et penser, et nous avons vu les conséquences dans tout le développement spéculatif postérieur de cette position capitale, qui impliquait la constitution en objet absolu de la cause efficiente des états passifs du sujet.

Mais si notre point de vue est juste, il n'y a entre penser et sentir qu'une différence spécifique. Notons, d'ailleurs, que l'expression même de Descartes est vicieuse : une faculté passive, c'est étymologiquement une activité qui consiste à être passif, et cette contradiction interne dénote la fausseté de la notion. Pour illustrer cette opposition fondamentale, l'auteur prendra un exemple personnel, fidèle à son dessein, affirmé dès la première page, de faire pénétrer parfois dans l'ambiance raréfiée de la spéculation des bouffées de vie vécue.

Donc, un matin, de l'éperon boisé qui se dresse à la jonction des trois bassins du lac de Côme, j'ai vu le soleil se lever sur Lecco, et c'est peut-être l'occasion où je me suis senti uni le plus profondément à l'essence des choses. La veille, j'avais subi la morsure de la bise au faite de la Maloïa où glissait mon traîneau, et j'étais venu de Colico sur des eaux silencieuses et sous les étoiles posées drues au champ scintillant d'une nuit glacée. A peine débarqué, j'avais, dans l'aube naissante, gravi le sentier qui mène à la villa Serbelloni et, parvenu dans le parc sombre, je m'étais assis, à un endroit où les pins laissaient l'horizon libre, sur le sol couvert de fines aiguilles.

Mes sens, alors, ouvrirent soudain à mon âme endolorie par la sévérité de l'hiver alpestre et les incidents du voyage, l'accès d'une nature sereine et de sentiments plus doux. La beauté de l'Italie pénétra en moi enivrante. Elle se révéla par la diaphanéité de l'atmosphère qu'imprégnaient les couleurs légères de l'aurore. Leurs nuances confondues s'épalaient en dégradés imperceptibles des monts neigeux au zénith bleu pâle où sonnait le cri flûté des alouettes, tandis que dans les villages épars sur les rives du lac irisé et sur les versants embrumés encore, vibrail la voix grave des cloches, scandée par les brefs appels des coqs.

85. Eh bien ! si nous acceptons le dualisme cartésien, ces montagnes, ce ciel, ces eaux, les tons et les sons qui animaient ce paysage, imprimaient en moi mes sensations comme le cachet grave sa forme dans la cire, et il n'y a aucune analogie entre les marques laissées en moi et l'acte par lequel j'en prends conscience. Dans le texte de Descartes, les deux bords de cet infranchissable abîme sont reliés par le mot « idée »

dont le sens mal fixé alors permettait une équivoque. Si nous l'écartons, comment imaginer que ces empreintes sans vertu propre, par l'opération d'une faculté conçue abstraitement, passent dans ma pensée et mon émotion et engendrent la vigueur qui raffermirait mon pas ou les vers que je trace sur mon carnet? Au contraire, si tous ces états sont également concrets et affectifs, si mes sensations (abstraction faite de la représentation où je les fixe) sont des événements originaux qui se développent en vertu de leur valeur intrinsèque (de quelque source que provienne leur efficacité), alors, ma conscience (cette autre réalité concrète dont j'ignore l'origine) n'est ni plus active, ni moins relative que les modes purement affectifs auxquels elle se joint. Seulement, sa présence constante offre un tissu où les affections déroulent une broderie incessamment nouvelle, et elle en permet des combinaisons diverses. Ainsi, la vision du bleu consiste dans l'actualité conjuguée de l'affection correspondante et de la valeur intellectuelle. Si ces deux modes psychiques, spécifiquement distincts, ne se conjoignent pas, le bleu du ciel est bien efficace en moi, mais il n'est pas représenté dans ma conscience. Et en ce moment, pour prendre un cas banal, si la blancheur du papier sur lequel j'écris est pour moi une représentation, c'est que j'en veux tirer argument en remarquant qu'il y a un instant mon attention n'adhérait pas à la présentation que j'en avais certainement, car sans elle je n'aurais pu écrire.

De plus, si quelqu'un, à Bellagio, eût été assis près de moi, le procès de ses impressions n'eût pas été le même, d'abord parce qu'il eût été disposé autrement, ensuite parce que les affections d'origine externe qui se seraient développées en lui comme en moi, n'auraient pas présenté les mêmes affinités avec sa vie interne. Selon cette théorie, tout change, tout progresse, sans qu'il soit nécessaire de postuler aucune passivité.

86. L'emploi de la notion du mouvement en psychologie est donc lié au réalisme dualiste, doctrine spéieuse et suspecte de paralysisme, et si nous nous servons parfois du mot ce sera comme d'une image spatiale commode pour décrire le stade représentatif du procès psychique. Bref, le mouvement

est la notation graphique du changement observé du dehors. Les sensations visuelles et tactiles elles-mêmes ne fournissent pas d'emblée la notion abstraite du mouvement. Sans doute nous ne saurions avoir non plus l'expérience du changement en soi qui est aussi une notion abstraite, mais nous avons l'expérience de changer, puisqu'elle est adéquate au progrès de notre vie, et nous ne nous y apercevons jamais qu'en acte, parce que notre spiritualité ne procède pas par stades discrets, mais par un procès continu. La persistance même d'un sentiment n'implique point un arrêt de la vie, car durer c'est encore agir. La passivité est donc bien un legs de la vieille psychologie intellectualiste qui ne pouvait se dispenser d'invoquer les actions, soit des représentations les unes sur les autres, soit d'une faculté unifiante de toutes, et si les doctrines modernes ne se sont pas encore débarrassées de cette fausse notion, c'est que même les plus subtiles ne sont qu'à demi affranchies de l'intellectualisme. On a conservé l'intellectualisme du mouvement, si l'on peut dire, qui figure l'événement psychique par un tracé compris entre un point de départ et un point d'arrivée. Creusez cette métaphore et vous trouverez que sa véritable signification est tout ontologique : au point de départ la cause efficiente, l'effet au point d'arrivée, et entre les deux la force transitive détendue en un trait cursif. Sans doute une psychologie philosophique se gardera de ce danger. Le mouvement n'y sera qu'une image pour suivre de près le progrès du continuum; mais, 1^o cette image n'exprime pas le caractère essentiel du procès de valeurs qui créent ensemble l'avenir sans jamais offrir prise, par quelque défaillance qui les immobiliserait, à l'empreinte du passé; 2^o elle éveille l'idée d'un phénomène déterminable, ramenant ainsi la spontanéité psychologique au joug de la nécessité logique.

87. C'est l'idéal du « scientisme », en définitive, qui inspire ces doctrines, à l'arrière-plan desquelles apparaît toujours l'entité physiologique, dont l'image du mouvement prépare l'intervention. Un exemple pris chez W. James suffira ici. Dans son remarquable article *On some omissions of introspective psychology*¹, après une critique incisive des deux ten-

1. *Mind*, N. S., vol. IX, 1884.

dances contraires de l'intellectualisme classique, et après avoir rapproché la connaissance du sentiment à peu près comme nous le faisons nous-même, W. James ajoute que la « fonction représentative... peut être figurée dans un diagramme (*diagrammatised*) comme continue avec tous les autres segments du courant subjectif ».

Ces expressions paraissent fort peu appropriées au contexte, où cette fonction représentative, ce « plus mystérieux » de l'image ou « sens compris » (*understood meaning*) n'est que la « frange ou halo d'une relation obscurément sentie »; mais elles décèlent la tournure d'esprit de l'auteur, qui, tout en reconnaissant la prépondérance psychologique du sentiment, ne croit pas pouvoir le laisser reposer sur soi et, dans l'alinéa suivant, en cherche la base dans une « analyse physiologique » du processus cérébral. L'expression mécaniste qui nous a choqué, ces « segments » où le sentiment trouve un équivalent définissable, est l'indice que James, mal à l'aise parmi les valeurs, se retourne vers le phénomène. En effet, comme on le sait, le point de vue physiologique est prépondérant dans la théorie de l'émotion de James dont il donne la formule dans son article *What is an emotion*, publié la même année dans le *Mind*, où le sentiment est ramené à un mode de l'irritabilité, c'est-à-dire à l'effet physiologique d'une cause physique. Le lien qui unit le réalisme dualiste, la notion de passivité et la figuration cinétique de la vie psychique, devient ainsi très clair. La notion de passivité ne semble disparaître de cette dernière que parce que la réception des impressions du dehors est renvoyée au stade physiologique de la vie.

88. En résumé, admettre une capacité réceptive de l'esprit équivaut à imaginer des lacunes dans le cours de la vie psychique, c'est-à-dire à supposer implicitement que l'esprit, à un moment donné, est un système fini et a besoin, pour avancer, d'une impulsion nouvelle qu'il attend du dehors, alors qu'il n'y a d'inerte en lui que la représentation dans le champ de conscience, ombre portée de l'incidence de l'attention sur le flot affectif. Poincaré se plaçait, en somme, à un point de vue voisin du nôtre quand il écrivait dans *Science et Hypothèse* ¹ la phrase tant discutée : « Ces deux

1. III^e partie, chap. VII, p. 141.

propositions, « la terre tourne » et « il est commode de dire que la terre tourne » ont un seul et même sens; il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre. » Qu'est-ce à dire, en effet, sinon que le mouvement est une interprétation commode de changements observés? et, du reste, dans son ouvrage postérieur, *La Valeur de la science*¹, étudiant « la notion du déplacement », il attribue aux « mouvements de notre corps... un rôle prépondérant... dans la genèse de la notion d'espace ». Pour un être immobile les impressions dues à des « changements de position » seraient interprétées comme des « changements d'état ». Mais, ajoutons-nous, comment connaissons-nous les mouvements de notre corps sinon par des impressions changeantes? Le mouvement en est donc une interprétation liée à la notion d'espace et la question se ramène à l'origine de celle-ci; elle sort donc des limites de la discussion actuelle, mais le point particulier que nous avons en vue, c'est-à-dire que l'emploi de la notion de mouvement en psychologie équivaut à l'assomption d'un postulat métaphysique, est suffisamment démontré.

89. Nous ne nous flattons point, pourtant, que l'on nous donne dès maintenant gain de cause. Aussi commenterons-nous conformément à notre thèse quelques faits d'expérience courante : les apparences dont on peut faire état contre nous sont susceptibles de deux explications comme le mouvement du convoi qui passe quand on est soi-même dans un train arrêté en gare. Il est naturel à l'esprit humain d'adopter celle de nos contradicteurs supposés, mais il peut y avoir lieu, sur plus ample informé, d'adopter la seconde : « Vous supposez, dirons-nous, que le jugement que vous portez instinctivement sur notre état affectif emporte conviction, mais la critique a sur vous cet avantage que vous êtes obligé d'admettre quelque activité de la part du sujet, tandis que nous nous passons parfaitement dans notre théorie de votre énigmatique notion de passivité. Prenez-donc pied avec nous sur le ferme terrain de l'actualité psychique et ne réalisez pas la forme grammaticale du passif, comme Aristote prenait les lois du langage pour l'expression de l'ordre universel. »

Quand nous parlons de nos propres impressions comme

1. I^{re} partie, chap. III, § 5.

passives, nous décrivons l'aspect des choses à la façon d'un esprit qui les contemplerait du dehors, parce que le procédé discursif nous force à nous dédoubler. Il nous semble alors que l'être auquel nous nous sentons identique subit une action à laquelle il n'a point part, mais en réalité cet être en son moi, alors qu'il sent, jouit ou souffre, ne fait que développer ses virtualités conformément aux circonstances. Il est aussi actif que jamais.

A voir les choses de près, la matière du sens commun elle-même ne peut, à proprement parler, être dite passive, car la cire est pour quelque chose dans l'effet de l'apposition du cachet (sans quoi on pourrait lui substituer n'importe quel fluide) et la qualité du marbre est, avec la pensée du sculpteur et sa technique, un facteur de la production de la statue. La passivité est un fantôme dont on ne peut déterminer le lieu psychologique, dès que l'on s'évade de la représentation vulgaire de l'univers.

90. A ce point de la discussion on alléguera peut-être que la participation de valeurs diverses à une œuvre commune implique des interactions entre elles, c'est-à-dire des actions et réactions exercées et subies; mais ce dernier argument dénoterait une incompréhension complète de notre position.

En parlant de coopération, nous n'entendons point un échange entre les valeurs coopérantes, mais le déploiement conjugué de leur énergie. Il n'y a pas place dans cette conception pour les notions d'action et de réaction, plus métaphysiques et plus inintelligibles encore que celles d'activité et de passivité. Rappelons la critique décisive qu'en a fait Schopenhauer. Après avoir établi le lien étroit de la causalité et de la succession, il en déduit que l'idée de réaction est illusoire (*nichtig*), « car elle suppose que l'effet est à son tour la cause de sa cause, c'est-à-dire que ce qui suit dans le temps a précédé en même temps¹ ». Pour Schopenhauer, la Causalité était une loi *a priori* de l'esprit; quant à nous, nous avons considéré d'emblée la possession de cette catégorie par le sujet rationnel comme un fait. Et de même que Schopenhauer la débarrassait d'une application incohérente,

1. *Ueber die Vierf. Wurz. des Satzes von zureich. Grund.*, chap. IV, § 20.

nous libérons sa fonction essentielle, le rattachement des événements dans un ordre intelligible, de l'implication d'un transfert de force, inséparable de l'emploi des notions corrélatives d'action et de passion.

Une dernière comparaison nous permettra, nous l'espérons du moins, de rendre notre point de vue tout à fait clair. Lorsque arrêté sur le rivage de l'Océan on regarde les vagues qui accourent du large, on les voit se gonfler et lutter de vitesse, puis arrivées près du rivage, heurter leurs fronts neigeux dans une lutte violente, et enfin, unies en une seule masse, déferler sur le sable de toute la puissance accumulée en elles. Dans ce choc final est présente l'énergie des ondulations les plus modestes de la surface, bien qu'elles aient été absorbées par les remous voisins. Sans doute une portion de ces forces a pu changer de statut physique et ne pas se retrouver dans l'énergie de travail finale, mais ces transformations, le choc des eaux croulant sur le sable et le reflux vers la haute mer, ne sont qu'une étape de plus dans le progrès des choses où tout élément déploie son énergie propre. C'est ainsi que le présent mord sur l'avenir. De même, dans le champ de notre conscience les énergies émergent des profondeurs de la vie psychique, elles se dépassent, s'oblitérent, mais ne s'annihilent pas. Elles coopèrent, en fonction les unes des autres, au procès ultérieur en vertu de leurs valeurs intrinsèques respectives. La passivité, si elle était autre chose qu'un mot, serait une sorte de déchéance de l'esprit.

Nous concluons donc que la passivité est une notion verbale commode pour la description des apparences psychologiques, mais que son emploi inconsideré a eu de graves conséquences et que la notion d'activité est en quelque sorte contaminée par la corrélation qu'une association d'idées étroite établit entre les deux termes. Les éliminer complètement de la psychologie concrète serait donc la conclusion logique de cet examen. Prendre ce parti nous paraît toutefois impraticable, car il nous faut bien désigner ce que l'on dénomme ainsi et il n'est pas d'expression bonne à cet emploi qui n'évoque par quelque détour l'idée d'activité.

Nous conservons donc provisionnellement ce mot, nous réservant de définir plus loin le sens absolu qu'il acquiert dans un dynamisme d'affections réelles, et c'est là une première

rectification apportée à la théorie traditionnelle du système intellectuel et rationnel que force nous est d'employer tel quel ¹. Aussi bien la critique de l'application la plus notable de ce point de vue montrera-t-elle la portée du nôtre. Nous voulons parler des fausses conséquences que l'on prétend tirer de la relativité des sensations.

1. § 5.

TROISIÈME SECTION

LA RELATIVITÉ DES SENSATIONS

91. La relativité des sensations qui les a fait reléguer souvent au ban de la philosophie, est pour nous, au rebours, la marque même de la réalité concrète de leur contenu affectif, et ne déprécie que leur apparence phénoménale dans les relations que la psychologie intellectualiste a considérées exclusivement. Nous voyons, en effet, en elles, des agents essentiels du progrès psychique, autrement dit des valeurs psychologiques qui constituent pour une large part les moments du procès spontané de la vie spirituelle; en sorte que la relativité qui les distingue dans le champ de conscience des êtres logiquement définissables, nous les donne pour des absolus immanents.

Cette question est fort embrouillée, parce que diverses habitudes d'esprit y contribuent. Aussi, essayerons-nous d'écarter celles-ci et de poser celle-là, conformément à notre conception de la réalité concrète.

Et d'abord, son étroite connexité avec le problème que nous venons de traiter est manifeste. Si l'on estime que la sensation est un état passif, elle n'aura de valeur propre qu'en tant que moyen de connaissance du *quid* manifesté par cette action. Il conviendra donc d'éliminer autant que possible du renseignement, tel que nous le trouvons dans la conscience, tout ce qui est occasionnel. L'idéal sera d'en donner une formule quantitative et, cette formule ne pouvant pas être établie rigoureusement, les mécanistes tiendront la sensation pour un phénomène surérogatoire, la dédaignant à l'égal des rationalistes qui lui reprochent son inintelligibilité. Mais pour nous, qui considérons la sensation, comme toute autre affection, en tant qu'événement concret dans le procès psy-

chique, en éliminer quoi que ce soit n'est pas la corriger, mais la détruire. Il convient donc de l'accepter telle quelle en sa qualité irrésoluble. Rendez sa substance au moment que vous vivez et la relativité ne sera plus qu'une apparence, un jeu de perspective pour l'observateur extérieur que nous sommes tous vis-à-vis de nos affections, en tant que sujets rationnels.

92. Serrons toutefois la question de plus près. Tenir les sensations pour essentiellement relatives, c'est se placer au point de vue de la métaphysique du sens commun et de la science, et postuler en dernière analyse des objets-objets auxquels on attribue des qualités indépendantes du sujet qui les perçoit. Systématisant selon ce principe l'expérience courante de similitudes étroites entre nos sensations, on réfère ces similitudes à l'objet; les sensations de bleu, de vert, de son strident ou doux sont alors rattachées à des circonstances déterminables; on définit ainsi les conditions objectives de leur apparition et on prétend imposer à une sorte de sensation authentique de leur correspondre et d'être reproductible dans les mêmes circonstances. En conséquence, la sensation concrète qui se dérobe à ces conditions est dite relative et dépréciée. On suppose ainsi, par exemple, que nous ne voyons pas ce que nous devrions voir; ou bien on établit des moyennes et l'on considère comme normales les sensations que par quelque moyen extérieur on peut y rapporter. C'est ainsi qu'un oculiste établit la fiche optométrique d'un homme. Pour les sensations hautement représentatives des sens supérieurs, la théorie fonctionne aisément, et c'est pourquoi on peut soutenir avec vraisemblance l'objectivité des qualités premières de la matière, mais les sensations olfactives et gustatives ne se laissent point manier avec cette facilité, et moins encore celles du sens intime (cénesthésie) ou de température. En ce cas, le correspondant objectif reste purement hypothétique; on ne l'en affirme pas avec moins d'assurance, mais le lien entre cet objet introuvable et cette sensation affective et rebelle à la détermination, se desserre; sa cause théorique ne lui ressemble point et l'on ne peut plus lui faire reproche d'être soi. On se contente de contester sa réalité effective.

93. Toutefois ce ne sont point de tels arguments qu'on invoque d'ordinaire; on insiste plutôt sur les circonstances de l'apparition des sensations; et, faisant argument de la nécessité d'une modification de nos impressions pour les rendre sensibles, on les ramène à un effet dérivé d'une rupture d'équilibre psychique. Il est constant qu'un tel point de vue est la suite naturelle de la fausse notion de la passivité des sensations, car celle-ci ne permet pas d'attribuer à leur vertu propre quelque efficacité dans leur apparition à la clarté de l'attention. On est amené à supposer que des circonstances adventices provoquent une intervention de l'objet-objet ou un acte du pur sujet. Dans le premier cas la sensation est un écho sans valeur phénoménale; dans le second, c'est un stade grossier de la connaissance. Mais si, comme nous le soutenons, les valeurs affectives, y compris les sensations en tant que telles, évoluent au contraire spontanément, le fait de l'appel de l'attention peut n'être que le signe de la constitution ou de l'orientation nouvelle d'un complexe d'affections. Il y a alors efficacité des facteurs, affectifs et conscientiels mais également concrets, dans la production des événements de la vie psychique, et l'intuition correspondante manifeste la participation de ces deux modes du procès psychique, ou plutôt elle est cette participation éprouvée lors de son occurrence.

Les choses étant ainsi envisagées, les conditions de l'expérience subjective, internes et externes, restent confondues dans la masse des antécédents, et leurs rapports définissables constituent les objets de l'expérience indirecte ou phénoménale qu'élabore la science et qui fournit des vérités assertoriques, à interpréter à la lumière des faits critériques de l'expérience immédiate ¹.

94. Aussi bien, les préjugés intellectualistes que nous cherchons à percer à jour se présentent-ils encore sous une forme beaucoup plus ingénieuse et décevante, lorsqu'ils se dissimulent sous cet empirisme prestigieux qui consiste à identifier la vie affective aux phénomènes physiologiques ². Le psychologue est alors un savant qui étudie un certain aspect de

1. Cf. § 8.

2. Cf. § 52 et 54.

phénomènes, dont les autres aspects relèvent des disciplines voisines. Il insistera plus ou moins, selon son génie particulier, sur la valeur propre de cet aspect; mais, comme précisément celui-ci est rebelle aux méthodes employées, le savant finira par le tenir pour une apparence et par transporter la réalité qui lui correspond, dans la vie physiologique accessible aux moyens d'investigation scientifiques. La sensation fugitive et irréductible sera ramenée au retentissement subjectif d'une fonction nerveuse. On peut prendre pour type des théories de ce genre celle du choc nerveux, où Spencer voyait l'élément fondamental de toutes nos sensations, nos sensations visuelles ou auditives, par exemple, étant ramenées aux impressions qu'élabore le cerveau à l'occasion des phénomènes physico-chimiques qui ont pour siège la rétine ou l'organe de Corti.

Or, si notre point de vue est légitime, c'est prendre les choses à rebours, et pour avoir raison de ces habitudes d'esprit enracinées dans la psychologie scientifique, l'originalité pleine du fait sensitif reste un inébranlable argument : toute sensation est elle-même et rien qu'elle-même. Un dégustateur analyse la première impression éveillée par le contact d'une fine champagne et de ses papilles gustatives, et il y distingue divers caractères; mais son état sensoriel se modifie à mesure que cette intervention de son attention se produit, et il est faux de dire que sa sensation primitive brute se composait des éléments maintenant aperçus par lui. Un certain nombre de représentations sensorielles surgissent, en ce cas, d'un complexe grâce à l'incidence de la valeur intellectuelle telle que nous l'avons définie, mais il ne s'ensuit pas que des présentations correspondantes composaient collectivement l'état précédent. Seulement, celui-ci était susceptible de progresser en ce sens. Si l'on conçoit pleinement l'impossibilité de cette réduction de la sensation vécue à ses antécédents psychologiques, le pas suivant, la réduction au processus physiologique se donne tout de suite pour un paralogisme.

95. Le sujet rationnel conçoit un phénomène physiologique pour autant qu'il interprète soit ses propres intuitions sensorielles, soit telles et telles perceptions, par rapport à la

notion, toujours mal définie, de la vie. Mais le sujet affectif est assimilable à une énergie qui se sent progresser, soutenant son propre élan en une plénitude qui se suffit à soi. Or, ce sentiment ne permet point de définir scientifiquement un phénomène et, plus précisément, de distinguer un côté psychologique et un côté physiologique de notre nature. En tant que je sens, mes états sont complets et parfaits, et rien ne m'autorise à les scinder en deux parts pour en aliéner une.

Mais si ma pensée plane en parfait équilibre, trouvant en soi comme un centre de gravité psychique, mon corps a besoin d'un appui, et la constatation réflexive de ce fait pose mon existence phénoménale dans le monde physique où, tout aussitôt, l'observation scientifique peut être appliquée. A la vie sentie concrètement on a substitué la vie conçue comme une série d'états discrets¹. Quelle raison a-t-on alors de tenir tel aspect pour psychologique et tel autre pour physiologique, sinon les préjugés métaphysiques latents que le savant postule d'emblée, et que nous appliquons tous dans la vie courante dont ils résument la pratique? La vie physiologique ne serait-elle point plutôt le procès affectif aperçu dans un épanouissement exclusif de toute valeur intellectuelle, et dont, par conséquent, le procès ne peut être objet d'aperception directe? Nous n'en saurions décider. On peut encore tenir les phénomènes physiologiques pour des complexes auxquels le sujet a l'habitude héréditaire de substituer leur représentation, de sorte qu'ils ne font plus normalement partie de l'expérience affective, mais du monde extérieur. Certes, il n'est point douteux que ces événements, par leur valeur intrinsèque même, participent au mouvement général de l'expérience et influent directement le procès du continuum. Mais nous ne pouvons pas plus assimiler une émotion à des courants nerveux ou à l'état de nos organes, de nos viscères ou de l'encéphale que nous ne pouvons ramener la pensée à une fonction du cerveau. Nous nous en remettons à la science de déterminer les connexités de l'expérience phénoménale et de l'expérience immédiate, mais sous réserve qu'elle ne prétende point annihiler la seconde, qui est un fait au profit de la première qui est un schème, en greffant une

1. § 87.

théorie sur ce dernier au profit d'une métaphysique arbitraire. Il est moins onéreux d'admettre l'hypothèse d'une vie psychique extra-conscientielle dont les synthèses supérieures seules donneraient prise à l'aperception, et de telles possibilités ne peuvent être ignorées de parti pris.

On ne peut donc faire reproche à la spontanéité plastique des sensations de s'évader de la position subordonnée où l'on a prétendu la maintenir. La prend-on pour une copie? elle s'affirme originale. En parle-t-on comme d'un fantôme? son épanouissement atteste qu'elle est la seule réalité assurée.

96. Pour le philosophe qui a reconnu le mobile caché de ces mauvaises querelles, la relativité des sensations n'a donc plus le même sens. Il s'agit désormais des rapports réciproques de valeurs autothétiques et liées fonctionnellement. Au cours de ce procès substantiel, qu'aucun étalon ne mesure, les sensations, comme tous les états de conscience, se font en quelque sorte intrinsèquement obstacle, et c'est ce qui a donné lieu à l'illusion générique d'une coercition exercée transitivement et subie. En ce dernier cas, en effet, nous serions passifs et nos sensations réagiraient les unes sur les autres à la manière de facteurs extérieurs. Mais, qu'on y réfléchisse, nous n'avons, en fait, jamais que le sentiment d'une limitation, d'origine soit interne, soit externe, du déploiement d'une énergie qui procède indéfiniment par soi, car nous ne pouvons sortir des conditions de l'expérience subjective, comme nous l'avons abondamment montré. Ce sentiment peut signifier soit qu'une valeur a atteint sa pleine expansion, s'est épuisée d'elle-même, soit qu'elle est absorbée par une énergie supérieure, telles les petites ondulations superficielles emportées par l'élan des grosses vagues dans notre exemple précédent.

Ce point de vue nous déconcerte, en raison de nos habitudes d'esprit invétérées, mais supposons un cas extrême, l'introduction brutale d'un fer rouge dans ma chair, par exemple. Au point de vue physiologique, il y a destruction, mon corps est blessé, mais dans le procès concret de ma vie psychique, il y a substitution de certains modes affectifs à certains autres. On peut rappeler ici avec fruit ce que disait Descartes de la nécessité de concevoir l'œuvre de la création comme permanente, parce que la persistance de l'être n'est pas moins

inconcevable que sa création. Constamment ma chair est le concept par lequel je puis exprimer un sentiment sans cesse renouvelé; or ce sentiment qui m'est habituel a été brusquement remplacé par un procès différent et très pénible. Nous appelons brûlure ce changement. Au fond, c'est le même cas que les coups de bâton de Sganarelle. Il s'agit toujours de la substitution de concepts à l'expérience vécue où, constamment, tout est nouveau, encore que certaines valeurs persistent, et où celles qui s'actualisent résultent telles quelles du procès total auquel mon existence est liée. Le nouveau est construit par le passé, mais n'en reçoit rien tout fait, car la qualité actuelle ne peut préexister à soi-même. L'équivalence des antécédents et des conséquents est une hypothèse métaphysique qui n'a aucun sens psychologique. Elle n'explique pas ce que j'éprouve, mais permet seulement d'établir un lien intelligible entre, par exemple, le concept brûlure et les concepts « fer chaud » et « ma chair ». Le procès dont j'ai l'expérience immédiate n'a d'autre explication concrète que ses moments successifs, fonctions de la durée des affections composantes. Or, à ce compte, parler de la relativité des sensations ou de tout autre état subjectif n'a guère de sens et ne les disqualifie nullement. Prenons garde, toutefois, qu'en introduisant la notion de degré de puissance, nous n'entendons pas établir une hiérarchie de valeurs indépendantes, mais noter seulement l'efficacité prépondérante, dans le procès du continuum, de certaines des valeurs qui s'y déploient solidairement, ce qui établit entre elles un ordre d'origine. L'intellectualisme n'a jamais fait que codifier ces modes du changement et les transposer en figures géométriques appropriées à l'analyse. Son tort est d'affirmer que ce procédé peut être appliqué partout, malgré le démenti que lui inflige l'originalité patente des événements psychiques. D'après nous, par contre, ce fait ultime nous révèle la nature des choses et, par conséquent, l'explication concrète, — explication génétique qui ne comporte pas une pleine intelligibilité, — est seule compétente en matière d'expérience immédiate.

97. Concluons. Si, après les explications précédentes, nous examinons quelques cas de ce que l'on appelle la relativité des sensations, nous verrons l'opposition classique entre la

vivacité et la netteté des sensations prendre une signification nouvelle. Qui ne connaît l'exemple de la coupure du rasoir, dont on ne saurait dire si c'est une sensation proprement dite ou une douleur? Voici, dans le même ordre de fait, une observation personnelle. Un jour je m'exclamai : « Pas d'eau froide ! » alors qu'un coiffeur me douchait les cheveux. Il se mit à rire et me montra la vapeur qui sortait abondamment de son récipient. En réalité, il m'avait échaudé. La distinction des sensations d'eau chaude et d'eau froide, en réserve dans mon répertoire de notions toutes faites, avait été mise en défaut par le développement brusque d'un état affectif original qui, fonction d'autres états, reste un événement à jamais unique dans mon expérience. En fait, il en est de même de tout ce que nous éprouvons, mais à des degrés divers, et la pratique de la vie sert de base à des classifications des rencontres de l'expérience, où nous nous orientons machinalement grâce à des points de repère analogiques qui, notre exemple le prouve, ne sont rien moins que sûrs. Il en est d'individuels et il en est de génériques, comme les sens. Il en est de naturellement fort clairs comme les couleurs et les sons, il en est qui restent toujours obscurs, puisque c'est très tardivement que l'on a distingué et classé les sensations cénesthésiques, kinesthésiques, d'orientation.

Notons encore que les sensations les plus représentatives peuvent dans certaines circonstances perdre leur signification exacte. On a remarqué qu'en mangeant du chocolat on ne sait guère ce qui revient au goût et ce qui appartient à l'odorat.

Dans le domaine même des sens supérieurs, certaines confusions sont possibles, dans des moments de distraction ou de surprise. Un homme qui traverse une forêt la nuit peut fort bien ne pas se rendre compte si c'est un bruissement des rameaux ou une ombre qui l'a fait tressaillir.

La notion de « relativité des sensations » concerne donc la pratique de la vie et correspond au fait que dans certaines circonstances scientifiquement identiques nos sensations ne le sont pas. Toutes, d'ailleurs, sont incommensurables et il est, par conséquent, impossible de leur attribuer une valeur extrinsèque déterminée et de les intégrer dans une équation. C'est ce qui les a fait considérer tantôt comme des épiphénomènes, tantôt comme un degré inférieur de

l'évolution de l'idée. Pour nous, au contraire, ce même caractère témoigne du fait que les sensations en leur fond affectif sont des valeurs psychologiques concrètes.

Enfin, la relativité des sensations apporte un argument en faveur de notre hypothèse que le rôle dévolu dans le continuum aux valeurs intellectives pourrait être tenu par une affectivité d'une autre espèce¹. Car, si certaines valeurs donnent un ton propre à toute une série d'occurrences dans la conscience, c'est que leur qualité pénètre d'autres valeurs survenantes comme la sensibilité intellectuelle les imprègne toutes et les oriente — si du moins les faits corroborent cette assomption, primordiale dans notre psychologie.

Dès maintenant, en tout cas, nous pouvons, en raison de l'examen précédent, tenir pour acquis que l'intellection ne fait pas exception parmi les procès psychiques, sauf par son extension, circonstance de fait qui peut être attribuée à la tonalité neutre des valeurs de cette sorte, car celle-ci les rend propres à de nombreuses alliances. C'est cette fonction centrale que nous allons étudier.

1. Cf § 74.

QUATRIÈME SECTION

DE LA VALEUR INTRINSÈQUE DU FAIT DE CONSCIENCE

98. Entrons donc dans le cœur de notre sujet.

- L'étude concrète des conditions générales de l'activité spirituelle ne sera possible que si nous parvenons à élucider, sur les bases que nous avons posées, le problème de la prise de contact de la « valeur intellectuelle »¹ avec la matière affective qu'elle informe. Alors, en effet, le moyen de l'intervention du sujet rationnel, avec lequel nous avons dû nous identifier pour engager notre entreprise spéculative, dans le continuum ne serait plus une opération mystérieuse, mais un événement psychologique. La question de ses rapports avec le sujet affectif resterait en suspens, mais nous pourrions faire fond sur une analogie entre leurs fonctions respectives alors que précédemment l'activité cognitive de l'Ego restait complètement en dehors de l'expérience.

La marche de cette discussion comprendra deux étapes : 1^o Nous examinerons les modes de l'aperception des éléments affectifs (tant primaires que secondaires)² par le sujet, c'est-à-dire la *compréhension*, dans le sens le plus étendu de ce terme. Celle-ci, dans notre doctrine, serait, *intrinsèquement*, le fait même de la fusion directement éprouvée de la sensibilité intellectuelle avec des affections quelconques, et c'est à présenter clairement ce point de vue au lecteur que nous nous attacherons d'abord; 2^o Nous devons considérer le statut des affections antérieurement à l'aperception. Autrement dit, nous aurons à examiner s'il nous est loisible, comme notre induction le comporte, de postuler la réalité des valeurs psychologiques indépendamment du fait de conscience.

1 Cf. § 71.

2. Cf. § 67.

I. — De la compréhension.

99. Nous avons ramené au fait de la représentation, inséparable de l'exercice de l'attention, l'aspect discret du continuum ¹. Il faut entendre par là que la conscience marginale ne nous présente pas de manifestation nette de la « valeur intellectuelle ». Les présentations doivent être inférées après coup. L'efficacité de l'attention semble limitée à cette fonction informatrice. Par elle, le sujet constate ce qui est. Elle est l'instrument de l'appropriation du « donné » et, en particulier, celui de la perception du monde sensible, mais pour la formation des éléments du travail intellectuel, mots et notions, nous avons dû faire état d'une autre opération, l'intellection ², qui systématise les analogies en idées abstraites de plus en plus générales, préparant ainsi une matière de seconde main (les sentiments notionnels), apte à intervenir dans le procès concret de la pensée, lorsque de la relation affirmée est né un mode spirituel original. Nous postulons donc ici une fonction non plus seulement ordonnatrice, mais créatrice. C'est, dès lors, une interprétation plausible des faits, qu'assimiler ces deux fonctions maîtresses de l'esprit à deux phases de la collaboration de ce mode psychique que nous avons appelé la valeur intellectuelle et des affections. Entre-temps, en effet, nous avons rétabli ces dernières dans leurs pleins droits psychologiques. Nous ne sommes donc contraint ni par leur impotence présumée, ni par l'éminence assumée d'une « intelligence » extrinsèque, à poser l'intellection (ni *a fortiori* l'attention) comme un mode psychologique inassimilable aux autres événements de l'expérience immédiate; et nous sommes amené, au contraire, à la considérer comme un cas de l'activité générale du sujet. L'intelligibilité acquerrait ainsi un statut affectif. Autrement dit, comprendre serait une fonction immanente des valeurs affectives. C'est cette thèse que l'on jugera peut-être paradoxale, que nous nous proposons de soutenir.

1. Cf. § 70 à 73.

2. Cf. § 66.

100. Revenons, pour tenter l'aventure, au fait psychologique ultime du changement ¹, et voyons si notre hypothèse ne permet pas d'entrevoir comment il se peut concilier avec notre maîtrise intellectuelle de l'univers, c'est-à-dire avec notre affirmation d'un ordre nécessaire des phénomènes. Je remue mon bras parce que je le veux. Bossuet s'extasiait déjà sur ce mystère ² et Hume a montré que le passage d'une « cause » à un « effet » est incompréhensible, conclusion que l'inter interruption des discussions sur ce point semble corroborer. Mais si après avoir pris acte du fait, nous l'envisageons psychologiquement, le lien des deux états, ou plutôt, le fondement psychologique de l'intelligibilité qui du rapport causal se propage à toutes les occurrences qu'il relie, devient clair : nous avons *jugé* que dans ce cas, l'intention est la raison suffisante de l'exécution. L'élément psychologique qui permet à la pensée de passer de l'un à l'autre est un jugement, parce qu'il les unit en une intuition neuve. C'est un progrès de la vie spirituelle, une nouvelle manière de penser. Où Hume, restant au point de vue externe de l'intellectualisme, invoque une habitude, notion abstraite qui ne peut conduire qu'à un mécanisme psychologiquement futile, nous voyons un jugement, élément concret dans la trame spirituelle. La vertu dialectique de la raison suffisante n'est donc point dans notre doctrine fondée sur la nécessité logique, mais sur cet événement psychologique, que l'on appelle l'« acte du jugement ».

En effet, un jugement, pris ainsi intrinsèquement « en acte », est un état qualitatif original, dont nous ne pouvons pas plus rendre compte que de nos sensations ou de nos émois en tant que tels. Kant a exprimé de façon définitive ce fait primordial : « La fonction logique des jugements en général : unité et multiplicité, affirmation et négation, sujet et prédicat, ne peut être définie sans cercle vicieux », dit-il, « car la définition elle-même ne peut manquer d'être un jugement et contient donc forcément cette fonction ³ ». La psychologie abstraite définit donc le jugement indirectement, par son caractère assertorique, identique à sa fonction logique, l'affir-

1. § 76.

2. *De la conn. de Dieu et de soi-même*, chap. XV, III.

3. *Kr. d. R. V. Elementarl. A.*, 244-46 (pass. suppr. dans la d. aux. édit.).

mation du rapport de deux concepts. Mais cette assertion même n'est que l'extériorisation d'une crise de la vie de l'esprit où l'état de « jugeant » du sujet est le facteur prépondérant. Dans ce cas spécial de changement psychologique, la sensibilité intellectuelle semble prendre le pas sur les affections dans le continuum et la psychologie concrète la tient en conséquence pour une modalité éminente de l'aperception, dont l'attention serait une phase préparatoire.

101. Depuis que Leibniz a introduit en philosophie la notion d'aperception, on s'accorde à peu près à y voir la prise de possession par le sujet d'une matière qui lui est extérieure, mais dans la doctrine que nous proposons, l'aperception consiste en l'amalgamation effective des valeurs affectives et de la sensibilité intellectuelle, avec le procès de laquelle, en raison de son apparente mainmise sur le contenu du continuum, le sujet rationnel s'identifie naturellement — situation qui résulte du fait que là où cette valeur est absente il n'y a pas conscience.

Ainsi se précise, par la fonction qu'elle désigne la notion, d'abord très vague, de « valeur intellectuelle ». Cette modalité spécifique de la sensibilité générale confère une forme durable aux événements fugitifs du continuum, car le percept et le concept, ses créations, perpétuent dans la conscience intellectuelle les moments mémorables de l'expérience. C'est pourquoi nous ne pouvons suivre M. Bergson, quand il dit ceux-ci plus pauvres que la sensation, et nous inclinons plutôt vers les vues exprimées récemment par M. A. Aliotta, notamment dans *Logos*¹. Mais M. Aliotta attribue l'enrichissement de l'intuition dans le concept à son rattachement à des « systèmes de plus en plus vastes » qui comprennent les « intuitions du passé et... celles des autres hommes ». Cette thèse, selon nous, n'est juste qu'à demi. Il faut prendre les choses à rebours pour se tenir dans la vérité psychologique : c'est parce que le percept et le concept contiennent des éléments intellectifs qu'ils prennent valeur de signe et rendent possibles les images d'idées. Ils sont facteurs historiques, en tant qu'ils manifestent l'apparition de nouvelles valeurs, avant d'être

1. 1920, fasc. I. « I gradi di Verità. »

produits de l'histoire, quelque part que puisse avoir le commerce des intelligences au développement des idées abstraites, postérieurement à la procréation de concepts originaux dans l'enceinte d'une conscience individuelle."

102. Aussi bien, le jugement apparaît-il implicitement en même temps que la conscience. Si je vois consciemment, je sais, en fait, que je vois, et il n'y a, entre savoir et juger que l'on voit, que la différence entre une certitude acquise et l'acquisition de cette certitude. Si nous supposons un aveugle né opéré à l'instant de sa première sensation visuelle, il jugera que cette impression inconnue de lui est ce que l'on appelle voir; mais, si on ne lui avait pas annoncé qu'il allait voir, il serait surpris, et en voyant il ne se connaîtrait pas comme tel, du moins tout d'abord. La vision d'un individu normal implique donc théoriquement attention et jugement, mais dans le procès de la vie psychique il n'y a de concret que les actes d'attention et de jugement effectifs, événements originaux et logiquement indéfinissables qu'il nous suffit de caractériser par leurs modes d'efficacité respectifs.

103. Nous nous sommes appuyé sur l'autorité de Kant pour affirmer l'irréductibilité qualitative de l'acte judiciaire; mais, pour l'attention, point n'est besoin d'invoquer pareille autorité. Notre état, quand nous nous disons « Attention! » est plus clair que n'importe quelle notion. Nous le connaissons intuitivement si bien que toute tentative de le décrire le ramènerait sur nos lèvres. Le mot se dit également à l'enfant qui apprend ses lettres et au distrait qui heurte un passant. L'attention nous apparaît donc comme indépendante de la matière à laquelle elle s'applique. De plus, ce n'est point un ton propre des sensations et des états de conscience, c'est-à-dire une intensification de leurs qualités mêmes, comme la clarté qui en est inséparable semble l'avoir fait accroître à certains psychologues, car il serait tout à fait arbitraire d'admettre que la blancheur de ce papier fût moindre avant que j'en fisse cas que maintenant.

Titchener insiste beaucoup sur ce caractère de « *sensible clearness* »¹, comme le centre du problème de l'attention, et

1. *Lect. on the elem. psych. of feel. and attent.*

remarque que toutes les théories en font état; puis il se demande dans quelles « conditions » les sensations apparaissent à la conscience avec le maximum de clarté, et il distingue cinq facteurs.

Mais, c'est là, selon nous, voir l'essentiel de l'attention dans ce qui est le signe de son efficacité. C'est parce que nous faisons attention que les objets deviennent clairs, et c'est précisément parce qu'ils sont obscurs que cette fonction entre en jeu. Ce point de vue est d'ailleurs un corollaire du postulat de la passivité des sensations, inséparable de la tendance à diminuer l'importance de la spontanéité spirituelle au profit des prétendues causes extérieures. La clarté des sensations semble ainsi provoquée par un concours de circonstances fortuites : c'est, encore une fois, le bout de l'oreille du mécanisme scientifique que nous apercevons. Cette conception se distingue heureusement de l'épiphiénoménisme de l'école évolutionniste, en ce qu'elle n'exclut point que l'état inconscient soit de nature psychique, mais elle est insuffisante à rendre compte des faits à l'égard des points suivants : 1^o l'attention s'attache tantôt à des états forts, tantôt à des états faibles; 2^o elle a un caractère électif, elle choisit les objets de sa prédilection parmi les présentations; 3^o elle prête une énergie nouvelle aux valeurs auxquelles elle s'attache, indépendamment de leur qualité propre. Ces caractéristiques paraissent incompatibles avec une explication qui donne l'attention pour un effet dérivé de causes extérieures, et viennent, au contraire, à l'appui d'une théorie comme la nôtre, qui fait d'elle un facteur psychique effectif. Par ailleurs, les effets de l'attention à l'égard des éléments du continuum qui ne concourent pas à l'événement où elle intervient, sont susceptibles d'une explication concrète très simple. Le procès affectif ne se poursuit pas dans d'autres directions en raison même du courant qui se forme sous l'influence de la valeur intellectuelle, de même qu'un contre-feu en localisant l'incendie en une zone où il fait rage empêche le foyer de s'étendre à la forêt tout entière. La formation du « système analyseur », selon une expression qui appartient, croyons-nous, à M. Paulhan, c'est-à-dire l'aptitude technique qui permet à un spécialiste de discerner sur-le-champ des détails qui échappent à un esprit non préparé, est un processus inverse qui se passe de commentaires.

Nous concluons donc que les théories comme celle que prône Titchener ne sont que des vues superficielles de bon usage didactique.

104. C'est sur ce terrain, pourtant, que se sont cantonnés la plupart des auteurs, et on reconnaît généralement que l'étude de la question est fort peu avancée.

Prenons un exemple : L'astrologue de Lafontaine se promène dans son jardin et tombe dans le puits. Occupé à contempler les astres, il n'a point vu l'obstacle; autrement dit, il n'y a point fait attention; en fait, ce qui lui a manqué c'est une perception. Les éléments affectifs nécessaires étaient présents, mais un élément a fait défaut; la représentation du puits ne s'est pas formée dans son champ de conscience et il est tombé dedans. Après nos analyses précédentes, nous pouvons interpréter cet événement en disant que les valeurs affectives présentes ne se sont pas conjuguées avec une valeur intellectuelle, et nous voyons que c'est le fait concret d'une telle conjugaison que l'on appelle un acte d'attention. Mais l'état sensoriel acquiert, grâce à cette rencontre qui en permet le réfléchissement, une valeur représentative qui dépasse l'occasion de sa production. Arrêtée un instant dans une perception, cette qualité évanescence laisse une trace dans l'expérience au lieu de s'effacer aussitôt que née. Ainsi, elle devient l'origine d'un type reproductible, définissable par tels ou tels caractères et susceptible de prendre place dans un univers ordonné, auquel le sujet rationnel peut rapporter les sensations et les images analogues. Si l'aveugle-né de tout à l'heure eût été opéré au bord du puits, l'impression d'une tache sombre ne l'eût point empêché d'aller s'y jeter, mais cette représentation, une fois acquise, figurera parmi ses connaissances.

Cette fusion durable des valeurs affectives et intellectives est un événement psychique d'une importance suprême, car tout le développement supérieur de la vie psychologique en dépend et nous voyons que, dès l'acte d'attention le plus simple, l'affectivité intellectuelle est procréatrice, caractère qui nous avait paru d'abord appartenir au jugement. S'apercevoir que l'on sent est en effet un progrès, et un progrès décisif sans doute, dans l'évolution générale de la vie.

Notons toutefois le caractère imparfait de ces créations de l'attention. Sans doute, dans la pratique de l'existence, nous reportons automatiquement les images qui surgissent dans la mémoire à des perceptions passées, mais la critique a reconnu depuis longtemps que ces assimilations sont des approximations grossières. Elles suffisent à régler notre conduite, mais sont dépourvues de valeur logique. Le concept, forme pleine de la représentation, qui permet la constitution d'un ordre intelligible universel, est l'œuvre du jugement.

105. La psychologie traditionnelle distingue l'attention spontanée et l'attention volontaire; mais pour parler congrûment de cette dernière, il faudrait que nous sussions ce que c'est que la volonté. Or, jusqu'ici, l'introspection ne nous a pas présenté d'expérience qui corresponde à cette notion, dans laquelle nous soupçonnons une entité dont la critique viendra à point lors de l'examen général de l'activité spirituelle. L'attention volontaire est inséparable : 1^o d'une idée; 2^o de sensations physiologiques; cet état compliqué ne peut être considéré comme un mode du procès des valeurs affectives, en tant que telles, et nous n'avons pas, par conséquent, à nous attarder davantage à ce cas des situations dites « volontaires ».

106. La théorie que nous venons d'exposer a pour corollaire une conception toute nouvelle de la compréhension ¹. Celle-ci consiste en l'intussusception (si nous pouvons prendre ce mot au figuré) par une valeur intellectuelle d'un complexe d'affections simples ou dérivées et de cette occurrence, en fonction des valeurs en œuvre dans le continuum, résulte des combinaisons parfaitement originales, éléments concrets de la pensée consciente.

A ce point de vue, la distinction classique des auditifs des visuels et des types d'intelligence où prédominent les sensations musculaires, prend une signification qui va nous servir à illustrer les débuts de la pensée dans le cadre de la représentation, sans toutefois que nous nous attardions aux détails.

1. Cf. § 98.

107. La perception est une compréhension rudimentaire. Il y a des sensations fugitives que l'on ne peut se représenter : l'attention n'y adhère point, et on peut dire que nous ne les comprenons pas ; elles forment comme des harmoniques, qui ajoutent un ton purement affectif à notre perception du monde. On peut précisément donner comme exemple les harmoniques musicaux, dont l'influence affective est considérable, bien que nous ne les percevions pas ; nous les sentons sans les comprendre, alors que nous comprenons le rythme et la modulation de la phrase musicale. Nous dirons encore qu'une sensation est restée incomprise lorsque l'on cherche un objet et qu'un assistant s'écrie : « Mais il vous crève les yeux ! » La vie psychique semble présenter ici des cas analogues aux répugnances et aux affinités chimiques et constituer des combinaisons de valeurs affectives et intellectives plus ou moins stables. Les présentations peuvent rester incomprises soit parce que l'attention est sollicitée dans une autre direction, soit parce qu'il y a incompatibilité entre elles et les valeurs intellectives disponibles. Celles de l'aveugle opéré, par exemple, sont encore inaptées à se joindre à des impressions visuelles et c'est pourquoi il ne comprend pas ces dernières. La formation de tels amalgames, inconcevable si l'on réalise soit les sensations en objets-objets, soit la conscience en un pur sujet intellectuel, ne soulève pas de difficulté de principe dans notre empirisme psychologique radical.

108. Le degré supérieur de la compréhension est l'intellection, ou compréhension proprement dite, caractérisée par l'emploi des concepts déjà formés et la formation de concepts nouveaux. Nous avons dit que le jugement en était l'instrument propre ; ajoutons que sa forme parfaite implique une comparaison comme circonstance indispensable, car les prétendus jugements sans comparaison, comme « il pleut », ne sont que des actes d'attention, à moins que l'on se demande, par exemple, s'il pleut ou s'il bruine, et alors il y a comparaison. Il n'est pas besoin, toutefois, qu'elle soit explicite, et chez un primitif le jugement peut ajouter sa valeur propre aux sentiments les plus vagues. Il n'y a pas de raison pour refuser absolument le pouvoir de juger aux animaux. Un chien,

hier, m'aperçoit devant un portail ouvert une badine à la main. Je le vois hésiter un moment, la patte levée et le museau en avant, puis prendre une autre voie. Il a virtuellement comparé ce qu'il voyait au souvenir d'un coup cinglant et jugé prudent de s'esquiver, mais ce jugement en acte a résulté immédiatement de la présence simultanée dans le continuum de certaines impressions visuelles, d'une image fâcheuse et du sentiment général de danger à éviter. Ce sont ces valeurs concrètes qui ont sollicité le mode alerte et délié de sensibilité dont la fonction psychologique est l'intellection. Nous agissons constamment en vertu de jugements obscurs de cette sorte : « Bien jugé ! », dit-on à un joueur de tennis qui a détourné sa raquette de la balle, parce qu'il a estimé qu'elle tomberait au delà des limites du terrain, bien qu'il n'ait pas formulé les considérants de cette appréciation. Le jeu de l'attention et celui du jugement sont donc inextricablement emmêlés dans la conscience normalement développée et l'on voit que la comparaison logique est la systématisation des démarches spontanées de l'être conscient parvenu au stade de la rationalité.

109. Ce caractère essentiel du jugement, l'initiative psychologique, a été entièrement méconnu par l'école associationniste. L'habitude ne rend pas compte de la formation du concept, parce que l'attention constate le fait sans le dépasser. Or, la conduite du chien de l'exemple précédent implique déjà une inférence. L'essor ultérieur de l'intelligence serait impossible si à la fonction représentative de la valeur intellectuelle ne s'ajoutait la fonction judiciaire, fondement concret du stade rationnel de la vie de l'esprit.

Le jugement est donc un acte, non un rapport auquel s'ajouterait occasionnellement la connaissance, comme le croit M. Paulhan qui en voit l'essentiel dans le rapport de finalité ¹ et pense se dérober ainsi aux objections opposées par M. Janet à la théorie de M. Binet, où le jugement ne diffère pas essentiellement de l'association par ressemblance. Selon nous, le jugement est le stade parfait de la cognition. Le joueur de tennis sait où tombera la balle, ou du moins il

1. *L'activ. ment. et les élém. de l'esprit.*, II^e part., chap. II.

l'affirme par sa conduite et, psychologiquement, c'est tout comme. Il est vrai que les éléments de son appréciation ne sont pas des représentations distinctes, mais son jugement, en soi, comprend la prise en conscience de la situation donnée et une décision concomitante. Il est donc contradictoire d'admettre des jugements inconscients. Au stade où M. Paulhan suppose ceux-ci, il n'y a pas de jugements, mais des agencements dont l'étude rentre dans celle de l'activité extra-conscientielle. C'est un même point de vue qui fait rabaisser la valeur intrinsèque du jugement et le fait supposer là où ses conditions sont absentes.

110. Le concept est au jugement, ce que le percept est à l'attention. Schèmes abstraits du continuum, ils fixent l'un et l'autre des conjonctions de valeurs, événements concrets mais fugitifs. Autrement dit, par cet enregistrement, la présentation de l'acte indescriptible où des valeurs affectives et intellectives se conjoignent, acquiert une signification propre et durable dans le monde de la représentation. Le concept n'a donc pas d'autre valeur intrinsèque que le sentiment éprouvé lors de l'acte judiciaire qui l'a formé. Seul, cet événement unique est un fait d'expérience. Ce fond concret de toute notion est toujours de bon aloi, car la présence du concept dans la conscience atteste indéfectiblement l'événement psychologique dont il est le produit. Par contre, l'idée abstraite¹ est une traite tirée, sans que la provision de percepts et de concepts qui la garantissent puisse jamais légitimer le cours forcé de cette valeur fiduciaire, toute extrinsèque, hors des circonstances qui lui ont donné naissance. Mais, incorporée dans une terminologie, elle fait figure indépendante dans les raisonnements les plus frustes, comme dans les plus complexes, ou les plus sophistiqués.

D'autre part, on peut dire (bien que cette distinction, nous le répétons, soit jusqu'à un certain point fictive) que l'attention est dominée par le procès affectif. Elle en homologue les rencontres beaucoup plutôt qu'elle ne les provoque, tandis que le jugement prend les devants, saute par-dessus les synthèses constituées et en forme de nouvelles.

1. Cf. § 64 et 66.

111. La conclusion précédente entraîne, en outre, dans notre doctrine une conséquence qui va nous fournir l'occasion d'une contre-épreuve. Les valeurs intellectives atteignant leur plein développement dans la fonction judiciaire, leur actualité affective doit y être plus sensible qu'au stade de l'attention. En est-il bien ainsi ? C'est à l'introspection de répondre. Or, son témoignage n'est pas douteux. C'est certainement un état de sensibilité très particulier que celui d'un homme qui prononce un jugement. Wundt ¹ a fortement insisté sur l'analogie entre « le point visuel extérieur optique » et « le point visuel de la conscience ou interne » ; c'est l'« *acies mentis* » de Descartes ². Selon nous, ce rapprochement qu'impose la considération des faits, atteste la réalité de la sensibilité intellective ; sa qualité intrinsèque se retrouve également dans la perception et dans l'intellection et c'est ce sentiment spécifique qui constitue l'adhésion. Le sentiment intime d'acquiescement d'un homme qui voit un arbre et dit « je vois cet arbre » est indiscernable, sauf au point de vue de l'intensité, de celui d'un juge qui, après avoir réuni à son focus mental les circonstances d'un crime et les témoignages concernant l'accusé, dit : « Cet homme est coupable ». Dans les deux cas, la spontanéité intellective se développe en une affection indéfinissable, qui provoque l'expression verbale appropriée. Ces deux expériences ne peuvent être distinguées que par les antécédents ; dans la première une impression sensorielle, dans la seconde un complexe intellectuel. La perception peut être déclanchée sans même que des mots y soient attachés, tandis qu'un jugement explicite comporte la présence d'idées abstraites et de leur revêtement discursif ; mais ce qui importe, c'est l'événement psychique, surgissant en sa qualité concrète, fait spirituel dont l'intelligence ne rend pas compte parce que le réel n'a pour fondement que le réel, et dont une analogie manifeste rapproche ces deux modes.

Notons encore ici qu'attention et jugement apparaissent, dans les cas considérés, en rapport inverse. Si l'arbre est dans la brume, il faudra juger, et, si l'accusé avoue, un simple acte d'attention suffira au juge pour prononcer. L'attention constate, le jugement prononce, mais tous deux donnent

1. *Grundriss der Psycholog.*, III, § 15.

2. *Regulae ad directionem ingenii*, R III.

forme intelligible à la matière affective; la première semble une simple apposition qui rend visible un objet obscur, le second une fusion. Ce sont les variétés de l'aperception.

112. Ces considérations nous paraissent contenir une solution des discussions qu'a suscitées la difficulté de distinguer la croyance du jugement, depuis que le point de vue psychologique a pris le pas sur le point de vue logique dans les théories du jugement. Nous avons admis qu'être conscient est un mode affectif dont la première manifestation nette est l'acte d'attention. Or, le terme de croyance désigne, à notre sens, une variété des événements psychologiques à ce stade de l'aperception : il s'applique au cas où l'attention est sollicitée non par un complexe sensoriel ou hédonique simple, mais par un complexe où entrent des sentiments émotionnels ou notionnels. Ainsi, dans la croyance, le sujet accepte les données de l'expérience et l'initiative reste aux affections, tandis que dans le jugement l'intellection l'emporte. La distinction psychologique est donc tout à fait nette. Dans le jugement, c'est le mode intellectif de la sensibilité générale du sujet qui mène le procès psychique. Il ne peut y avoir jugement que lorsqu'il y a doute, alors que la croyance l'exclut. Il y a jugement quand le sujet intervient comme tel; autrement dit, quand les affections ne constituant point une situation compréhensible, l'aperception n'a lieu que grâce à un ressaut d'énergie subjective. La décision est un apport réel. La solution du problème posé était indispensable au progrès de la pensée dans une certaine direction et n'était possible que par un élan spirituel qui est le jugement même, mode aperceptif où la valeur intellectuelle, en vertu de sa nature propre, imprime une nouvelle impulsion au procès subjectif.

113. Notons, en outre, que cette théorie concrète de la compréhension donne un sens nouveau à des distinctions anciennes. L'attention nous fournit des notions claires, le jugement nous en donne de distinctes, parce que, à ce stade de l'intellection, l'aperception d'une situation exige le plus souvent la représentation de tous ses éléments.

Prenons encore un exemple : je lis un article de journal

sur le manque de capitaux en Allemagne en raison de l'inflation monétaire. Voici, observé sur le coup, ce qui s'est passé dans mon esprit : premier stade, je ne comprends pas : image vague des mots et sentiments indéfinis ; deuxième stade, la notion du rapport entre le besoin toujours croissant de capitaux et la valeur décroissante de ceux que l'on possède surgit ; troisième stade, sentiment de congruence entre cette notion et la phrase lue ; quatrième stade, je pense que j'ai compris. C'est à ce dernier stade qu'apparaît le jugement, après que l'attention a joué son rôle en présentant les données du problème ; je prends à mon compte l'affirmation de ce rapport, je le conçois une fois pour toutes, et je suis désormais en mesure de raisonner sur cette donnée intelligible.

Entre cette forme supérieure de la compréhension et ses grossières manifestations instinctives, il y a bien des degrés. Dans l'exemple que nous venons de donner, les éléments affectifs qu'unit le jugement sont tous des sentiments notionnels, mais la fonction judiciaire est tout aussi bien provoquée par des sensations corporelles, et il convient d'insister sur cette analogie. Des valeurs antécédentes de divers ordres reçoivent également l'investiture de l'intelligibilité par fusion intime avec une valeur spirituelle.

Quand j'apprenais à monter à cheval, on me répétait souvent : « Cherchez le fond de votre selle ». Cette expression, que je ne comprenais point, m'obsédait. Elle représentait, pour celui qui l'employait, un sentiment inconnu de moi et qu'il ne pouvait me communiquer. « Liez-vous à votre cheval », ajoutait-il. L'expression était plus claire mais restait pour moi une notion abstraite, à laquelle cependant était attachée l'image du maître de manège galopant sans se détacher de la bête. Un beau jour, mes reins restés raides jusqu'alors ont cédé ; je me suis lié, à mon tour, à ma monture et j'ai « trouvé le fond de ma selle », c'est-à-dire que le siège a glissé vers l'arçon de devant et garni toute la selle, au lieu de n'y adhérer qu'en partie. Dès lors, cette expression n'a plus été une énigme pour moi, mais le signe d'une sensation particulière de stabilité dans un mouvement rapide et cadencé. Maintenant, s'il m'arrive en galopant de me dire : « Je suis bien dans ma selle », je m'affirme à moi-même que j'éprouve

cet agréable sentiment global sans que je prenne en considération ses implications diverses. Il n'y a plus d'actuel qu'un état reconnu, c'est-à-dire senti comme déjà senti, et intégré au système général de mes notions, bref compris. Mais il a fallu d'abord qu'un acte intellectif homologuât une heureuse rencontre de sensations personnelles avec l'image d'un bon cavalier et une expression jusqu'alors incompressible.

114. Ainsi l'attention et le jugement, à condition de considérer en eux, non des entités, mais deux modes complémentaires de la fonction intellectuelle dans l'expérience psychologique, rendent compte concrètement de la fonction ordonnatrice de l'esprit en fondant l'intelligibilité par imprégnation des affections. Le jugement est donc, au témoignage de l'introspection, le nœud de l'affectif et du discursif. Réduit au mode attentif, l'entendement ne serait que le miroir de la nature. La puissance du jugement chez l'homme est le fondement de sa supériorité sur la brute, bien que cette fonction apparaisse sûrement chez le chien et d'autres animaux.

Ici, l'élimination de la notion de passivité qui caractérise notre psychologie nous fournit un principe d'appréciation propre. Toutes les valeurs étant réelles, en tant que puissances de spontanéité attestées qualitativement par leur efficacité dans le continuum, c'est, en ce qui concerne la conscience, l'intensité de cette énergie originale qui est variable. En particulier, c'est l'intensité avec laquelle, chez tel ou tel individu, la puissance de sentir que l'on sent s'ajoute au fait brut de l'affection du rouge, par exemple, ou du doux ; autrement dit, c'est la « vertu » que nous avons (en tant que nous nous tenons pour identiques avec la conscience) de nous confondre avec le doux et le rouge ; c'est cette propriété, disons-nous, qui est une valeur personnelle chez chacun de nous, et une valeur spécifique dans la race humaine, comme probablement chez les animaux supérieurs. La considérant fonctionnellement, — et non ontologiquement, — nous la tenons pour un facteur effectif de l'expérience psychologique. Ses variétés constituent dès lors une échelle de modalités de l'appréhension des affections, et le monde varie pour le sujet en même temps que ses fonctions cognitives.

115. En résumé, la fonction judiciaire est le plein épanouissement de la sensibilité intellectuelle, et nous présente sa qualité spécifique en une intuition assez sensible pour que nous puissions rétrospectivement en retrouver les prodromes aux divers stades de l'expérience immédiate. Notre supposition fondamentale¹ des valeurs intellectives dans le genre des valeurs affectives a donc résisté à l'examen des faits. La réalité de toute valeur est son efficacité même et celle des valeurs intellectives s'atteste dans la compréhension, prise au sens le plus large. Elle en est l'essence concrète et comme, seule parmi les valeurs, elle ne peut être absente de l'expérience immédiate, — puisque la conscience est un mot pour désigner le fait de sa présence dans le continuum, — sa qualité propre passe inaperçue. Alors que toutes les autres valeurs revêtent d'emblée, en raison de son intervention, l'enveloppe représentative qui leur confère une existence logique, cette investiture lui manque. Représenter, en effet, c'est abstraire, et nous ne pouvons nous abstraire de la conscience; ce sont ses variations d'intensité qui la rendent sensible quand elle révèle ou modifie un état psychique préexistant. Son influence peut même parfois être inhibitive. Mais sa manifestation éminente est la compréhension : des valeurs affectives présentes restent étrangères au procès spirituel; une sorte d'inertie les rend inaptes à y pénétrer d'elles-mêmes, et il faut que l'esprit les annexe par sa valeur propre à l'ordre qu'il institue. Eh bien ! ce coup de force, nous en appelons à l'expérience de tous, est éprouvé qualitativement. C'est un état *sui generis*, isolable dans l'expérience psychologique, et il suffit à attester la réalité concrète du mode intellectif de l'affectivité. Dans le jugement, les variations d'intensité de cette valeur deviennent en quelque sorte tangibles. A mesure que j'écris les présentes lignes et que je les juge conformes à mes intentions, mon état de « jugeant » prend une valeur psychologique qui se détache dans mon champ de conscience comme une véritable sensation, mais que je ne puis rattacher à un type sensoriel ou hédonique. C'est là la valeur intellectuelle au stade du jugement.

1. Cf. § 71.

II. — La vie psychique extra-conscientielle.

116. Les résultats obtenus jusqu'ici en nous amenant à tenir la pensée consciente pour un mode psychique occasionnel, nous imposent avec une force particulière, la considération de la vie de l'esprit en dehors de la conscience. Mais, sous cette forme nouvelle, le vieux problème de l'inconscience se présente à nous avec une difficulté particulière, inhérente à notre point de vue strictement psychologique. Le recours à un substrat physiologique nous étant fermé, et alors que toutes les qualités du monde sensible et intelligible sont pour le sujet des états de conscience, pouvons-nous, sans inconséquence ruineuse, étendre la vie psychique au delà du domaine de l'esprit? Écarter de notre doctrine cette suspicion d'inconsistance doit donc être notre tâche prochaine.

117. Toutefois, en raison même de l'élimination de la théorie physiologique comme dépourvue d'autorité critique, notre champ de recherche se trouve nettement délimité, car il ne reste à choisir qu'entre notre hypothèse et celle d'une vie subconsciente non dépourvue de caractère intellectif. De plus, une autre distinction va encore resserrer le problème. L'existence de subconsciences organisées analogues à la conscience centrale, en effet, n'est pas incompatible avec notre position, mais laisse entier le problème qui nous occupe, car il est aisé de montrer, par un raisonnement devenu classique, que cette intercalation de consciences subordonnées entre l'activité de la conscience centrale et l'activité affective est pour nous un vain subterfuge. Confier à une subconscience une tâche à laquelle la conscience s'est montrée inapte, n'est pas rendre compte du travail mystérieux dont la conscience nous manifeste le résultat, ni de cette manifestation même. Au rebours, conçoit-on, comme nous, une vie psychique qui déborde la conscience, si celle-ci est capable de se l'assimiler par sa vertu propre, une subconscience se trouve à cet égard surnuméraire et si elle ne le peut, la subconscience ne saurait y être plus adroite. C'est un trompe-

l'œil. A ce compte, il faudrait une subconscience seconde pour préparer et présenter à la subconscience primaire des amalgames affectifs susceptibles d'être représentés; à cette subconscience ² il faudrait une subconscience ³ et ainsi de suite.

Il se peut donc que différents centres psychiques coexistent dans l'orbite d'une pensée, mais ce qui nous importe, c'est la réalité de procès purement affectifs. Que si l'on suppose la possibilité que les subconsciences aient un siège organique différent de celui de la conscience centrale, nous dirons que cette éventualité est très vraisemblable (la question des rapports d'une conscience quelconque avec un organe restant strictement réservée, quant à l'interprétation critique dont elle est susceptible), mais cette hypothèse ne concerne pas davantage notre problème actuel, et son examen dans le cadre de l'univers phénoménal incombe à la psychologie expérimentale.

118. En définitive, notre problème se formule ainsi : nous ne connaissons le sensible que dans des synthèses dont l'unité est faite par une valeur intellectuelle; est-il légitime d'admettre des synthèses purement affectives qui constituent une vie profonde de l'esprit inaccessible à l'attention, et celle-ci ne surgit-elle qu'à un point critique? D'un tel état, il est clair que nous ne saurions avoir d'expérience immédiate, mais deux voies restent ouvertes : 1^o nous pouvons montrer que penser et sentir ne sont pas dans un tel rapport que l'absence du pensé exclue la présence du senti et, en effet, nos études précédentes nous ont préparé à une solution de notre difficulté, qui consisterait à établir que la contradiction dont nous nous défendons est inéluctable dans les termes, mais n'existe pas dans les choses; 2^o nous pouvons montrer que les événements constatés dans le champ de conscience impliquent des procès affectifs dépourvus de tout caractère intellectuel. L'inférence pourra devenir très forte si les arguments sur ce second point sont probants.

A. — **119.** Le mot sentir s'applique universellement aux événements psychologiques. Où rien n'est senti il n'y a psychologiquement rien. Il n'y a pas de définition possible

de ce terme, qui est adéquat à l'expérience immédiate. C'est un fait ultime, et on ne peut le distinguer du changement qui est le procès même du senti, dans le sens général où nous le prenons maintenant, pour l'observateur rationnel. Parler de sentir et parler de changer, c'est exprimer un seul et même fait ultime, celui que nous avons accepté comme critère de la réalité concrète. Si, maintenant, considérant isolément les représentations (percepts et concepts) nous appelons penser l'acte d'aperception qui les a abstraits du continuum et leur élaboration discursive, il faudra reconnaître que nous ne pensons pas tout ce que nous sentons; mais cette acception du terme est manifestement trop étroite, car elle exclurait de la pensée ce que nous avons appelé la présentation et cette zone mixte où la qualité changeante s'insinue dans les formes intellectuelles et se dérobe à elles tour à tour, rend patente l'impropriété des termes dont nous disposons pour la désigner. La langue suppose constamment que tout ce dont on parle est objet de conscience, autrement dit que l'on pense toujours (au sens étroit) ce que l'on sent, et elle crée ainsi des impossibilités verbales qui font figure d'impossibilités réelles. Ce sont les idées abstraites de la pensée et du sentiment qui sont établies de telle sorte que nous ne pouvons désigner congrûment une réalité psychologique hors des conditions de son aperception, et il semble que nous soyons obligé d'admettre un inconscient physiologique. Mais cette conséquence n'est rigoureuse que pour un penseur qui identifie l'esprit avec les formes de la conscience et du langage, et après nos examens précédents, tout nous porte à croire que la puissance affective de l'esprit déborde le senti conscient. Il n'est donc nullement contradictoire de dire que le procès psychique peut être purement affectif.

120. Nous dirons que dans cet état on éprouve sans le savoir. Le mot éprouver que nous avons déjà employé est plus vague que sentir et nous paraît propre à désigner des états actuels mais inaperçus, aptes à fournir une matière à la pensée consciente. On ne pense pas à vide. Sentir est donc un état psychique plus profond que penser, stade supérieur du psychisme, et les hésitations de la psychologie à cet égard s'expliquent par le fait que la critique est presque toujours

restée au point de vue de la représentation, tandis que c'est au niveau de la présentation, émergeant à peine de la pure affectivité, qu'il faut saisir l'expérience psychologique. On ne peut donc nous opposer sous ce chef que des difficultés verbales.

B. — 121. Il importe bien davantage de montrer la nécessité de postuler une vie psychique purement affective et nous retrouvons dans d'anciennes notes une observation personnelle qui viendra à point pour éclairer d'un exemple le début de cette discussion aride :

« Je travaillais au piano un exercice de mécanisme que je pratique chaque jour depuis quelques semaines, et que j'exécute maintenant presque machinalement. Un des passages qui exigent le plus d'attention consiste à descendre dans tous les tons mineurs successivement, une gamme chromatique en tierces; or, tandis que j'exécutais une des plus compliquées, j'ai fait mentalement une erreur. J'entends que ma conscience centrale, ayant voulu mal à propos intervenir, a ordonné un faux mouvement à mes doigts; mais au même moment, j'ai senti une force interne qui se rebellait contre l'impulsion que j'avais pensé donner, et mes doigts, obéissant à cet ordre plus direct, sans doute, se sont délibérément posés où ils devaient, en effet, se poser. Ils ont joué juste alors que mentalement j'avais joué faux. Ma conscience centrale a, du reste, immédiatement reconnu son erreur et elle a donné un contre-ordre par suite duquel j'ai appuyé sur les notes. Il n'en reste pas moins qu'il y avait eu conflit en moi entre deux consciences que j'ai nettement distinguées comme telles. J'ai éprouvé une commotion cérébrale et une détente nerveuse qui a précédé et provoqué la détente de mes doigts contrairement aux ordres reçus. J'ai senti un second moi résister au premier avant que celui-ci ait eu le temps de se ressaisir. J'assimile exactement l'action de ma conscience centrale par rapport à la seconde, dans la dernière phase de ce rapide incident, à celle d'un capitaine approuvant et terminant une manœuvre due à l'initiative d'un lieutenant. »

A l'époque où nous avons écrit cette note, nous étions loin d'avoir donné à nos idées leur forme actuelle, mais un simple commentaire suffit à l'adapter au point de vue que nous soutenons. Il est aisé d'expliquer le fait par l'intervention inop-

portune de la conscience intellectuelle dans un procès purement affectif et la rébellion du complexe sensori-moteur intéressé; et son émergence subséquente du subliminal n'est qu'un cas particulier des changements qui constituent le procès psychique. D'une façon générale, la survenance d'une impulsion affective n'est pas un changement plus intelligible que celle d'un processus réflexif, et il n'y a pas de raison pour que le fait du changement s'arrête au seuil de la conscience, puisque nous avons montré que tous les états perceptifs ou intellectifs que nous désignons par ce terme générique sont hétérogènes au processus du changement.

Il est notoire, enfin, que l'on ne peut tracer le seuil de la conscience mais qu'elle se dégrade en une zone marginale, mi-claire, mi-obscur et il est des cas où il est difficile de dire si nous avons été conscients ou non à un moment donné. Cette circonstance nous apparaît donc comme adventice, en droit, dans le continuum et toute la suite de notre travail tendra à démontrer qu'elle l'est en fait.

122. En somme, les choses se passent comme si notre vie spirituelle résultait de la direction générale imprimée par le mode psychique que nous avons dénommé intellectif à celles des valeurs affectives qui entrent en combinaison avec lui. L'ensemble des valeurs affectives qui constituent la base d'un esprit humain peut être comparé à un océan où l'une d'elles, dominante pour des raisons qu'il n'est point au pouvoir du psychologue de démêler, crée un courant. Des eaux de diverses provenances y sont attirées et en sont rejetées tour à tour, y ajoutant durant leur participation leur énergie propre. C'est, il est vrai, une autre question de savoir si un autre mode psychique, et même si tout autre mode psychique ne serait pas susceptible, dans des circonstances données, que la relativité des sensations nous permet jusqu'à un certain point d'imaginer, d'exercer l'influence directrice qui est dévolue à la conscience du sujet rationnel¹ et nous avons admis que l'affectivité esthétique puisse tenir un rôle analogue²; mais, outre qu'à vouloir traiter exhaustivement ce problème, la psychologie, selon toute apparence, excéderait

1. Cf. § 97.

2. Cf. § 74.

ses droits, un tel examen sortirait en tout cas des bornes de la discussion actuelle, car nous ne pouvons espérer recueillir des indications plus précises à cet égard que lorsque nous envisagerons l'ensemble de la vie spirituelle.

Nous estimons donc avoir établi la légitimité logique de notre postulat d'une vie psychique extra-conscientielle, mais, avant de passer outre, nous l'appuierons d'autres exemples.

123. Notons, tout d'abord, que nos affections ne sont pas étrangères les unes aux autres : la notion de sensations imperméables et de qualités discrètes dérive de la considération des rapports extrinsèques des choses : quand la représentation a pris le dessus dans une conscience adulte, à tout usage correspond une notion, mais le senti ne nous offre rien de tel. Le témoignage de l'expérience immédiate est dans ce cas un peu obscur, parce que nous avons tellement l'habitude du représenté que le senti s'accommode à ce moule dans l'intimité même de la pensée. Il faut songer à nos moments de contemplation béate, où nous rentrons presque dans le sein des choses, et, en réfléchissant à ce que nous avons éprouvé alors, nous nous rendrons compte que notre fond affectif n'est guère moins indistinct à l'état normal, mais est agité par le jeu de l'attention à la surface. Le demi-sommeil est plus propre encore à nous montrer comme fondues toutes les qualités qui coopèrent à un état de conscience.

Le moment où une personne prête à s'endormir ressaisit le cours de sa vie de l'état de veille, est particulièrement intéressant à cet égard. De la trame sensorielle il ne subsiste alors que des impressions organiques indistinctes, et il n'y a de psychologiquement actuel pour le sujet conscient qu'une idée qui progresse isolément, sans être rattachée à l'ensemble de son existence. Il en a toujours été, du moins, ainsi, en ce qui me concerne : soit dans mes insomnies, soit à l'heure de la sieste, ce monothéisme est, chez moi, caractéristique de l'endormissement (le terme est, si laid qu'il soit, consacré par l'usage) manqué. J'ai noté, en particulier, qu'un jour, après déjeuner, tandis que je rêvassais étendu sur mon divan, mon champ de conscience s'est rétréci jusqu'à ne contenir qu'une seule idée qui, se détachant de l'ambiance, est devenue le point de départ d'un procès psychique autogène,

très analogue à la marche d'un songe. En même temps mes yeux se sont fermés, mais soudain, par suite d'une réaction interne, j'ai repris conscience de moi-même, et je crois que la cause de cette intervention du moi a été le découps de l'association d'idées qui se déroulait comme étrangère à mon moi rationnel, car cette circonstance a attiré, semble-t-il, l'attention de celui-ci. J'ai alors éprouvé une secousse indéfinissable, une sorte de ressaut affectif dont nous reparlerons dans la deuxième partie et qui se produit régulièrement en pareil cas, comme lors de mes réveils brusques. L'important ici, c'est cette dissociation de la conscience personnelle d'avec ses impressions et ses idées, et son brusque rappel; et ce qui semble capital, c'est que ce n'est point comme idée représentée que la conscience du moi a été efficace. Je n'ai point pensé que mon moi prêt à s'évanouir persistait, mais j'ai éprouvé un état brut, dont l'espèce de choc que j'ai noté est un élément essentiel, et c'est cette expérience concrète qui a, secondairement, déterminé, comme par le déclic psychique d'un mécanisme déjà monté, l'apparition de la proposition : « J'allais m'endormir », cliché conceptuel où mon existence personnelle est incluse. Le fait primaire, c'est qu'un sentiment original s'est surajouté à la trame appauvrie de la vie hypnagogique. Nous croyons que nous saisissons là sur le fait la distinction du senti et du pensé. On nous dira que la conscience n'était point absente auparavant, puisque je suivais une idée, mais est-il exact de dire que *je* la suivais? Le processus qui se déroulait impliquait, il est vrai, tout mon passé et, par conséquent, des idées, des concepts, mais aucun n'était présent que comme élément psychique concret; chacun agissait par sa valeur affective intrinsèque, et non point par sa valeur extrinsèque de notion relative. La conscience s'y attachait à quelque degré, juste assez pour que nous ne puissions pas dire qu'ils étaient extra-conscientiels, mais trop peu pour que ce vestige de conscience nous paraisse en avoir été un élément essentiel. En un mot, dans cet état, les sentiments notionnels ne sont qu'affectivement efficaces. Leur contenu intellectuel demeure virtuel.

124. Cette activité amortie de la conscience est ce que l'on a appelé parfois la « conscience impersonnelle ». M. P.

Janet ¹ a écrit que « l'homme peut sentir et ne pas comprendre ses propres sensations », et à propos des évanouissements, il cite un passage de Herzen sur les « sensations stupides... qui... restant isolées, ne peuvent pas être connues mais seulement senties » (*Le Cerveau et l'activité cérébrale*, 1887, p. 236), cas qui rentre dans ce que nous avons dit nous-même des sensations non comprises.

La distraction permet également des observations qui confirment nos vues dans une certaine mesure. En feuilletant un cahier de notes, je me suis aperçu que j'en avais daté trois de rang de l'année qui a précédé celle où j'écrivais. C'était à la fin de février. La première fois ce dut être une simple inadvertance, mais dans la suite j'ai été impressionné, sans aperception, en ouvrant le cahier, par cette date erronée et je l'ai reproduite après avoir écrit. L'impression a persisté affectivement tandis que mon attention était concentrée sur mon travail et a déclenché le complexe idéomoteur dont j'ai relevé postérieurement la trace. Or, l'emploi d'une date implique sinon un acte réflexif, du moins l'existence d'un sentiment notionnel, et nous constatons sa persistance en dehors de toute trace appréciable de conscience.

Dans une autre circonstance, j'ai lu sous l'influence d'une pensée importune due à la réception d'une lettre, une demi-page d'un ouvrage philosophique et tourné le feuillet sans prêter la moindre attention au texte. Il me fut impossible de me remémorer un mot ou une pensée de ce morceau au moment où je m'aperçus de ma distraction. Il semble donc bien que je n'eusse à aucun instant perçu soit des lettres, soit un sens: en pareil cas, la sensation est réduite à ses seuls éléments affectifs. Mes yeux se sont acquittés de leur besogne et mes centres sensoriels étaient impressionnés puisque j'ai continué à lire. Tout ce qu'il y a de qualitatif dans la sensation était présent, j'étais affecté par les couleurs et les lignes, mais pas en tant qu'objets extérieurs (car alors il y eût eu représentation et un minimum d'attention). Une brusque modification de mon équilibre affectif, le retrait du livre par une main étrangère, par exemple, eût éveillé la conscience: mais en l'absence de cette intervention les états inaperçus s'enchaînaient normalement dans le procès extra-conscientiel.

1. *L'automat. psychol.*, 1^{re} partie, chap. I, iv, p. 38 et 43.

Autre cas : je veux prendre un des menus objets qui sont dans ma poche. J'y introduis la main et je les saisis en tas ; mes doigts laissent glisser ceux dont je n'ai pas besoin et retiennent celui que je cherche. Dans cette série d'actes, je ne distingue, à la réflexion, comme véritablement conscient, que la pensée d'un objet que je désire, celle de l'endroit où il se trouve et un rapide jugement de discernement entre les objets palpés. Le reste s'est fait, comme on dit, automatiquement. Mais en resterons-nous à ce point de vue mécaniste et tiendrons-nous que les intervalles sont psychiquement vides ? Non, ils sont remplis par une série de sensations embryonnaires qui ne fixent pas l'attention. Ces sensations avortées, qui n'arrivent pas à une forme intellectuelle, sont, à proprement parler, des affections. Leur cours qui, considéré de l'extérieur, fût-ce par moi-même, semble une suite de mouvements musculaires bien agencés par l'habitude, est intrinsèquement un progrès affectif commandé par le sentiment d'un but à atteindre, autrement dit par un intérêt. Il n'y a point engrènement de rouages, mais dynamisme de sentiments.

Nous ne posons donc point des états affectifs hypothétiques, mais nous nous abstrayons, autant que faire se peut, de celle des valeurs qui a pour fonction essentielle de manifester les autres, de les présenter et les représenter, et nous accordons à ces dernières le statut psychologique que comporte leur indéniable influence dans le continuum.

125. Une psychologie qui met au premier plan les qualités intrinsèques des états de conscience ne peut, de plus, trouver de différence de nature entre un incident de la vie pratique comme celui dont nous avons parlé en dernier lieu, et une situation où les facteurs moraux ou intellectuels sont prépondérants, et les circonstances de ce genre sont innombrables : sans cesse nous interprétons le spectacle de la nature ou du monde en fonction de notre état d'âme. Mais il est aisé de citer des cas précis. Il m'arrive de lire un raisonnement philosophique sans le comprendre ; puis, au bout d'un moment, la directive m'en apparaît très clairement et déjà située par rapport au système de mes notions enregistrées, sans que j'aie conscience d'avoir élaboré ce rapprochement. Le tra-

vail nocturne est un cas très analogue. Je trouve fréquemment le matin des formules que j'ai vainement cherchées la veille, et je sais que certains penseurs donnent méthodiquement occasion à cette formation inconsciente de leur pensée. On peut encore alléguer les paroles auxquelles on ne prend garde que tardivement au cours d'une conversation: on répond, alors, après un silence, à un interlocuteur qui se demande si on l'a entendu et compris. Pour qu'il y eût dans de pareilles circonstances opération intellectuelle, il faudrait que l'intelligence fût plus sagace lorsqu'il lui manque l'attribut de la conscience (ce qui est absurde) ou qu'une subconscience fût plus ingénieuse que la conscience centrale (ce qui est pure fantaisie). Il est moins futile d'admettre un «chimisme» affectif, où la valeur intellective interviendrait comme un adjuvant de l'affectivité sans lequel un progrès normal est concevable, mais dont l'efficacité propre est indispensable au plein essor de la spontanéité psychique.

Voici une observation où la conscience surgit à point nommé pour parer aux inconvénients de la cécité qui caractérise tout processus extra-conscientiel. Je sortais du bureau de location d'un théâtre où j'avais acheté un billet et le livret de l'opéra que je voulais entendre. Au dehors, j'eus brusquement le sentiment d'avoir oublié cet opusculé. Pourquoi? Parce que, machinalement, ma main avait tâté mes poches, geste qui m'est habituel et qui m'a souvent révélé l'oubli de quelque menu objet. Cette fois, les impressions sensorielles ainsi provoquées étaient conformes à mes habitudes, l'équilibre était parfait et il n'y aurait pas eu éveil de l'attention si cet état de choses n'eût été précisément incompatible avec une notion encore présente à un plan superficiel de l'extra-conscientiel, celle de mon acquisition.

Présentations et les affections sont inextricablement mêlées et se prêtent un appui dans tous ces exemples qui vont des actions les plus banales à l'activité spéculative de l'esprit.

126. Nous concluons donc que l'aperception intellectuelle, mode affectif spécifique, parachève des synthèses affectives dont le procès autogène a atteint un stade où cette addition, en leur imprimant le sceau de l'intelligibilité, permet un nouvel élan de l'activité spirituelle. Nous admettons donc

une vie psychique extra-conscientielle et nous avons pris soin de la distinguer de ce que l'on a appelé la subconscience. Ce dernier terme est à éviter en raison de l'équivoque qu'il peut occasionner, mais rien ne nous oblige à rejeter l'hypothèse de centres de conscience secondaires, plus ou moins subordonnés à la conscience principale, car, pour nous, le fait capital c'est l'existence d'une vie purement affective, définie comme psychique par opposition à la conception d'une vie psycho-physiologique, mais dénuée des éléments intellectifs qui sont la base de l'activité spirituelle.

127. L'étude que nous venons d'achever nous permet, d'autre part, de préciser définitivement notre vocabulaire. Nous avons établi une distinction fondamentale entre la présentation et la représentation, et, dans la suite, il est apparu que le monde de la représentation se répartissait en deux classes très tranchées : celles de la perception et de la conception, que l'analyse des occurrences intellectives nous a fait référer, la première à la fonction cognitive simple, la seconde à la fonction judiciaire, l'une et l'autre correspondant aux étapes de l'aperception que désignent communément les termes d'attention et de jugement. Le statut de la présentation restait toutefois indéterminé et le mot a été employé parfois par les psychologues anglais et américains d'une manière qui le rapproche de la représentation, au point que Baldwin donne la « *Vorstellung* » allemande pour un de ses équivalents. Nous estimons que le terme est à conserver, mais en le définissant strictement, vis-à-vis de la représentation, d'une part, et vis-à-vis de l'affection, d'autre part. A notre sens, les affections deviennent des présentations quand elles émergent dans le champ de conscience, autrement dit quand elles y sont présentées par l'opération de la valeur intellectuelle qui, en se conjuguant avec elles, les rend actuelles, sans leur donner un habitus cognitif qu'elles attendent d'une intensification de ce procédé, c'est-à-dire, en termes courants, d'un acte d'attention.

En ce moment, dans les profondeurs de ma vie psychique sont efficaces des affections en nombre indéfini, et je ne saurais atteindre que par une extrapolation que notre récente critique a d'ailleurs légitimée. En revanche, des éléments

analogues à ceux que nous avons énumérés dans notre première inspection du champ de conscience, font partie de mon équilibre psychique, en qualité de présentations actuellement efficaces quoique inaperçues, mais que la moindre intervention de la fonction cognitive transforme en représentations (perception de la plume et du papier, mots et concepts qui entrent dans mes phrases, quand je les considère isolément au lieu de les laisser s'enchaîner d'eux-mêmes dans la trame de ma pensée). Cette nomenclature complète celle des affections ¹ et facilitera la suite de notre exposé.

1. Cf. § 63.

CINQUIÈME SECTION

LA MÉMOIRE AFFECTIVE ET LA DURÉE PSYCHOLOGIQUE ¹

128. Nous postulons constamment dans ces pages le fait de mémoire. Or, si le problème proprement métaphysique de la valeur intrinsèque de la « personnalité » qui s'y rattache directement, ne touche pas la présente enquête — car selon les principes de notre spéculation, c'est cet examen des conditions de l'exercice de notre pensée qui nous permettra une induction sur la nature essentielle de celle-ci, — les circonstances de la reconnaissance des états de conscience ne peuvent nous laisser indifférent. Elles diffèrent, en effet, selon qu'il s'agit d'éléments présentatifs ou d'éléments représentatifs du continuum ² : nous référons formellement ou implicitement les notions à leur signalement intelligible (leur définition), tandis qu'aux valeurs affectives est attaché un sentiment spécifique de « déjà éprouvé » qui suffit pour les relier au passé. Et ce double aspect d'un mode essentiel de la vie psychique soulève une question qui intéresse toute l'économie de notre doctrine.

L'expérience atteste-t-elle bien des faits de mémoire purement affectifs qui permettent une explication immanente de la reconnaissance? Autrement dit, le sentiment du « déjà éprouvé » n'est-il pas une illusion due à la répercussion diffuse d'une opération exclusivement intellectuelle? Et la stabilité de notre pensée n'est-elle pas en dernière analyse due uniquement à son contenu logique? Il faudrait, dans cette éventualité, dire qu'il n'y a que du « déjà connu » et admettre l'inter-

1. Nous avons écrit cet article sans connaître l'étude que M. Weber a consacrée à la même question dans la *Revue de Métaphysique et Morale* (1914).

2. Cf. § 67.

vention incompatible avec notre position générale, d'une activité purement intellectuelle qui procéderait à l'identification des états de conscience.

129. Précisons notre position. Nous disons avec les logiciens qu'il ne peut, littéralement, y avoir restauration du passé que là où l'identité entre le fait ancien et le fait nouveau est définissable, et, par conséquent, que seule une notion abstraite peut être rigoureusement reproduite, parce qu'elle est soustraite au progrès du continuum; mais nous en concluons que pour cette même raison, cette notion est dépourvue de vertu psychologique et ne peut être le moyen de la reviviscence du réel. L'identité, en effet, n'est pas donnée dans l'expérience, mais résulte de la schématisation du sentiment du même, de sorte que le processus de l'identification ne s'applique pas à des valeurs, mais à des signes, et que ses produits ne progressent point au sein de l'expérience. Une idée abstraite reste identique à sa définition, mais cet être logique *« est »*, il ne *« dure »* pas, en prenant ce mot en un sens concret, — c'est-à-dire en l'attachant à la persistance d'une qualité éprouvée comme semblable à soi, ou à l'état où une qualité se donne intuitivement, comme déjà éprouvée. Une idée abstraite, en effet, comme telle, n'est jamais éprouvée et elle serait aussi inutile qu'un outil antique dans la vitrine d'un musée, si des affections adjuvantes ne l'entraînaient de nouveau dans le courant de la pensée. Nous tenons donc que la durée (selon l'emploi que nous avons fait ci-dessus de ce mot) des valeurs concrètes est étrangère au mouvement théorique du temps abstrait, schème cinétique de la réalité (au sens intellectualiste de ce dernier terme). Plus précisément, l'affection, moyen du progrès psychologique, *dure* hors du cours déterminable du « temps » et hors du présent logique, cet instant illusoire dévoré par le passé et l'avenir, où peut s'insérer le symbole conceptuel, mais où elle se rétracterait en atomes sans contenu essentiel. La qualité sensible semblerait alors disparaître et la critique relativiste reprendrait ses droits sur le phénoménisme psychologique rétabli.

130. Cette conséquence même, d'ailleurs, en nous éclairant sur la nature de la difficulté qui nous arrête, va nous per-

mettre de faire un pas de plus. Ce présent sans substance procède d'un jugement d'existence, et il est à l'actualité réelle ce que l'identité est à la ressemblance, un résidu intelligible où la durée se désagrège avec les valeurs intrinsèques qui en sont l'étoffe. Autrement dit, le procès psychique étant la seule réalité primaire, ses moments, en tant qu'éprouvés, ont une valeur critérique, tandis que les modes du « temps » sont des notions dérivées. Aussi, l'intelligence, à défaut d'autres matériaux, les construit-elle avec la seule durée concrète, l'état actuel; elle la rompt à cette fin, la détruit et ne peut plus retrouver ensuite que son ombre insaisissable, puisqu'elle en a aliéné toute la substance au profit de ses propres créatures.

Tout se tient en philosophie et, si nous n'y prenions garde, nous nous trouverions brusquement embarqué pour les plus nébuleux horizons de la métaphysique. Mais il nous suffit à cet égard de marquer les conséquences pour la critique de la substitution du point de vue concret au point de vue abstrait. Il devient patent, en effet, que l'expérience immédiate ne s'accommode pas de cette catégorie rationnelle qu'est « le temps ». Mais si, en conséquence, nous nous demandons quelle en est l'étoffe réelle, c'est-à-dire ce qu'est « un temps » pour le sujet, il apparaît, en raison de l'examen précédent, que la présence d'une affection, en tant qu'elle reste la même parmi l'écoulement des choses, est le fait psychologique dont témoigne en ce cas l'introspection, car c'est là *un temps qui dure* empirique. Nous arrivons ainsi à une notion que nous désirons introduire sous le nom de « temps affectif », entendant par cette expression la persistance dans le flot de l'expérience d'un sentiment sans que le sujet y discerne de changement. Ainsi, les valeurs intrinsèques retrouvent leur souveraine réalité. Elles emplissent cette durée psychologique, elles en font l'unité concrète.

131. Peut-être caractériserons-nous mieux le temps affectif en le comparant à l'acte d'aperception qui est fréquemment concomitant. Par exemple, le sentiment exclusif d'admiration qu'inspire d'emblée un paysage ne coïncide pas forcément avec l'apparition dans la conscience de l'aperception correspondante. En y réfléchissant après coup, on peut fort bien

distinguer l'impression sensorielle originelle et le sentiment esthétique qui a, pendant une durée appréciable, absorbé complètement le sujet. On a conscience que l'acte d'attention a été fugitif, mais que l'on s'est attardé dans une contemplation qui a eu sa valeur propre. Cet état est un temps affectif. Tout événement psychologiquement distinct constitue, au moins virtuellement, un temps affectif; mais c'est surtout dans les séries que l'on peut se rendre compte de l'importance de cette modalité psychique. En musique, chaque membre de phrase mélodique est un élément où les notes sont confondues. Le rythme d'un vers, la cadence d'une phrase, la période d'un orateur, sont encore des temps affectifs. Certaines sensations organiques comme la respiration, les battements du cœur, constituent des séries de temps affectifs qui scandent à notre insu le cours de notre vie. Or, c'est là, selon nous, le contenu réel de la notion de temps, à laquelle ne pourraient donner naissance les durées amorphes d'affections isolées, et sa forme logique symbolise ces modalités psychologiques.

132. Enfin, les temps affectifs dont nous venons d'établir le statut se fondent en une *durée affective* ou *psychologique*, qui est le sentiment constant du progrès de l'expérience et où interviennent des valeurs incidentes plus ou moins persistantes.

Par cette théorie nous ne prétendons point, comme lors de l'élimination de la fausse notion de passivité, prendre en défaut le sujet rationnel, car nous ne saurions dans la suite renoncer à faire usage de la catégorie du temps, comme nous écartons à toute occasion de la psychologie concrète les corollaires du postulat de la passivité, mais nous redressons pourtant, en ce qui regarde son emploi psychologique, la notion de durée en l'appliquant non à ce qui passe, mais à ce qui persiste. La réalité concrète d'une affection, en tant qu'elle se maintient semblable à elle-même dans le continuum, ou y reparait, et la catégorie rationnelle du temps dont la fonction est logique, sont hétérogènes.

Donc, nous vivons, disons-nous, dans l'actuel, et la durée psychologique fonde un présent toujours renaissant. Quand on songe à la souveraineté de l'heure vécue dans l'âme

humaine, mainmise si puissante que la sacrifier à un devoir ou à un idéal est un trait toujours méritoire et qui peut aller jusqu'à l'héroïsme le plus sublime, on ne peut guère douter qu'une philosophie qui rétrécit le présent à une limite évanescence, ou le dissipe en une éternité inanimée, n'ait perdu le contact de la réalité. La vie et ses augustes compagnes, la douleur et la joie, infligent un démenti catégorique à toute doctrine qui dénie leur pleine valeur aux moments qu'elles emplissent avec opulence. La durée d'une affection est sa valeur intrinsèque même, actualité concrète qui maîtrise le cours idéal du temps et nous la dissocions expressément, quelque formule que nous soyons obligé d'employer, de sa figuration cinétique.

133. Cependant, nous ne sommes point hors d'embarras, car ces valeurs psychologiques perdent et retrouvent leur actualité ou tout au moins tout se passe comme si elles la retrouvaient, et il nous appartient d'apporter une preuve décisive que cette persistance est indépendante des éléments représentatifs que recèlent les affections. Alors seulement, en effet, notre position sera assurée : il faut, mais il suffit, que l'expérience atteste des cas de mémoire affective en l'absence de toute notion définissable, pour que nous ne soyons pas obligé, à notre dam, de reconnaître le primat psychologique de la représentation abstraite, car, encore un coup, si le fait de mémoire, clef de voûte de l'édifice de la spiritualité, n'était point en son fond un procès affectif, les valeurs que nous considérons se trouveraient inaptes à constituer les assises maîtresses du continuum.

A vrai dire, les cas de ce genre ne sont pas rares et, depuis une vingtaine d'années, sur l'initiative de Ribot, ils ont attiré l'attention des psychologues, mais on n'a pas encore reconnu toute leur importance critique. Dans cet essai, par contre, ils arrivent au premier plan. Songeons à ces impressions indéfinissables qu'éveillent d'un profond oubli un nom jeté dans une conversation, un lieu revu après des années, une rencontre imprévue, une phrase, lue ou entendue, que nous rapportons à une période importante de notre vie. Il est d'innombrables petits émois qui voltigent, tels les papillons du soir, dans la pénombre de notre pensée. Parfois, un rais de

lumière les attire et illumine leurs ailes diaprées. De même, une impression légère peut faire surgir de la profondeur de la mémoire un sentiment obscur qui retrouve sa valeur originelle à la clarté de l'attention. Des sensations de cette espèce ont contribué pour une part aux réflexions qui nous ont incité à entreprendre notre travail actuel, et nous retrouvons dans nos cahiers une description exacte d'une observation qui nous paraît curieuse. Ici encore, l'auteur s'excuse de ses fréquentes interventions personnelles. Elles sont inévitables de la part d'un autodidacte¹ qui ne sait guère que ce qu'il a lu, observé et pensé. Voici cette note, sans y rien changer :

134. « Hier soir, j'étais à table, seul, assis devant le guéridon qui depuis deux jours m'est réservé dans cet hôtel, et je songeais au nombre considérable de places qui ont été la mienne, pour une période plus ou moins longue, dans toutes les villes que j'ai visitées en vingt-cinq ans de voyages.

» Brusquement, une sensation nette, mais globale, a jailli au premier plan de ma conscience. C'était une réminiscence non de détails précis, mais d'un état d'âme éprouvé et qui reparaisait en bloc. J'entends que ce qui revivait en moi n'était pas un système d'images, mais un état émotif brut. J'éprouvais rétrospectivement du déjà éprouvé et, pour le localiser, j'avais à opérer dans cet ensemble affectif une analyse analogue à celle que fait un voyageur en face d'un paysage dont il a d'abord reçu une impression générale. La comparaison, du reste, est insuffisante, parce que ce voyageur remarque tout de suite les traits les plus marqués de la topographie du pays qu'il contemple, tandis que j'ai cherché vainement, pendant un moment, à préciser un détail quelconque du tout qui venait de naître en ma sensibilité. J'ai fait alors une rapide enquête. J'ai songé à divers pays, à divers hôtels fréquentés par moi à des époques différentes et à plusieurs reprises. Les souvenirs éveillés ne s'harmonisaient point avec cet état affectif obscur qui demeurerait présent

1. L'auteur a passé presque entièrement sous les drapeaux, et en majeure partie aux armées, la période (1915-1919) où il a été inscrit comme étudiant à un âge anormal, et alors que les lignes maîtresses de sa doctrine étaient déjà arrêtées dans son esprit.

en moi. Enfin, une image précise a jailli, celle d'une table au fond d'une salle à manger longue, sise à un rez-de-chaussée et où je prenais le chocolat du matin. Là, un sentiment indéfinissable m'a averti que j'étais sur la bonne voie. Mon état émotif total laissait détacher de lui des éléments correspondants à cette hypothèse. Alors, brusquement, la lumière s'est faite. Il s'agissait de ma nuitée du 31 octobre au 1^{er} novembre 1918 dans un hôtel de Melun, alors que je me rendais à bicyclette de Fontainebleau, où j'étais attaché comme interprète à l'École Interalliée d'Artillerie d'assaut, à Paris, où je comptais passer les fêtes de la Toussaint.

» Ce qui me paraît particulièrement intéressant ici, c'est que dans ma recherche j'ai été constamment guidé par un jalon affectif, qui me servait à apprécier les hypothèses que mon intelligence me fournissait pour me rendre compte de mon état d'esprit. La sensibilité s'affirme ainsi comme constituant la trame intime de la vie. Je me suis retrouvé affectivement le même qu'à un moment du passé et l'intelligence n'a pu que s'ingénier à rendre compte de cette coïncidence... »

(Pérouse, 18 mars 1920.)

135. Cette réminiscence n'avait en soi rien de très remarquable. Le fait n'était pas fort ancien, il se référait à une époque qui était alors très vivante dans ma mémoire et à un de ses incidents agréables; mais c'est la netteté de l'exemple allégué qui en fait la valeur. Nous avons eu parfois des impressions semblables, et nous pensons que les personnes qui s'intéressent à ces questions fourniraient aisément l'occasion de corroborer notre observation par les leurs. Nous trouvons surtout instructif le fait que ce souvenir affectif n'était pas simple, puisque j'ai pu reconnaître l'exactitude de certains détails avant d'avoir reconstitué l'incident; car il confirme indirectement que des valeurs sensorielles peuvent être efficaces en l'absence de toute forme intellectuelle. Sans cela des occurrences de cette espèce n'auraient pas été reconnues. La valeur affective dans cette observation s'avère rectrice. Si de tels sentiments concrets, dénués de caractères déterminés, ne se présentent que rarement dans des conditions qui permettent de les isoler, ils constituent, néanmoins, un fond affectif de notre existence

dont nous aurons à montrer l'étendue. Nous pensons qu'à des stades moins avancés du développement génétique de l'esprit, la mémoire affective joue un rôle plus considérable encore, peut-être en raison inverse du développement intellectuel. Elle est probablement très active chez le cheval, qui donne beaucoup moins de preuves d'intelligence que le chien, mais a une mémoire supérieure. Des hommes du métier prétendent qu'un cheval reconnaît toujours un endroit où il est passé une fois. Nous serons moins affirmatif, mais tout cavalier sait qu'il peut s'en remettre à sa monture, en cas de doute, du soin de retrouver le chemin de l'écurie. La bête ira tout droit sans hésiter; elle n'analyse pas le trajet, mais elle en a le sentiment parce qu'une série d'impressions dont elle suit aveuglément le fil s'actualise en elle.

136. Ainsi les affections sont des valeurs effectives dans le continuum. Dans des cas extrêmes, il se peut que l'absence même de traits représentatifs soit l'essentiel de l'état éprouvé: « J'écoute le calme », nous disait un jour un ancien citadin épris de la campagne. Il exprimait ainsi un état d'âme où le vide auditif prend valeur affective. Ce sentiment contribue à nourrir sa vie spirituelle, à le rendre heureux. C'est ainsi que dans les procès esthétiques divers éléments sensoriels sont rapportés à une valeur insaisissable en elle-même dont l'influence s'étend à toute l'œuvre de l'artiste et à l'impression qu'elle produit.

Cette dernière remarque peut d'ailleurs être étendue à toute technique, et l'activité humaine, sous ses formes diverses, est, d'après nous, commandée par des affections analogues à celles que nous venons d'étudier; ce sont des sentiments amorphes, mais potentiellement articulés, puisqu'ils repoussent les formes intellectuelles qui ne s'adaptent point à leur constitution. Nous les appellerons *sentiments recteurs* et leur rôle sera prépondérant dans la seconde partie. Nous dirons d'eux que ce sont de véritables *idées affectives*, en dépouillant, toutefois, le mot idée (qui a été pris dans tant d'acceptions en philosophie) de toute implication conceptuelle. L'extension de ce terme ainsi défini dépasse d'ailleurs celle du sentiment recteur, que nous réservons aux idées affectives qui dominent l'activité physique. Les sentiments

émotionnels, intellectuels et notionnels, en tant que ces affections dérivées et complexes sont efficaces, non par les relations intelligibles qu'ils dénotent, mais par leur valeur affective, sont également des « *idées affectives* ».

C'est ainsi que les affections simples et dérivées se combinent en une hiérarchie concrète de systèmes stables et ce sont ces valeurs psychologiques qui dirigent le progrès du continuum et ordonnent sous des analogies maîtresses de larges régions du réel.

137. La première partie de notre enquête est achevée, et il convient d'en récapituler les résultats avant de poursuivre. De quels éléments disposons-nous pour rendre compte, sans appel à une entité transcendante, du dynamisme spirituel? Nous avons reconnu deux grandes classes de valeurs : les unes, purement affectives, constituent la richesse qualitative de l'univers; les autres, assimilables à un mode de sensibilité et que nous avons nommées collectivement « la valeur intellectuelle », donnent par leur permanence un ton uniforme et l'unité de la présentation dans la conscience, aux combinaisons des premières qu'elles dénotent. Nous ne pouvons affirmer qu'une autre valeur, si elle était dominante, ne serait pas apte à la remplacer, et à être la base de la représentation d'un univers tout différent. Nous prenons l'état de fait, et la conscience du sujet rationnel résulte de la fusion constante des valeurs affectives survenantes avec la sensibilité intellectuelle, au sentiment continu de laquelle il attache la conception de sa personnalité. Toutes ces valeurs progressent solidairement et le changement, qui est la réalité même de l'expérience, est le produit collectif de leur spontanéité. Certaines d'entre elles, toutefois, en raison de leur constitution propre, tracent sur le fond ondoyant du continuum le trait d'une similitude qui dure, ce sont les idées affectives, éléments recteurs par leur valeur intrinsèque. Dans ce procès concret, il n'y a de stable que les idées définies qui perpétuent l'empreinte (percept ou concept, produite par le choc d'une valeur intellectuelle et d'un système affectif et leurs combinaisons. Ces points de repère, grâce aux sentiments qui s'y joignent, engendrent des notions affectivement efficaces et de plus en plus compréhensives qui sont l'instrument pro-

pagateur de l'intelligibilité. Celle-ci est donc un système adventice dont la constitution est due à l'homologation des complexes affectifs par l'application de l'attention et du jugement, fonctions maîtresses de la valeur intellectuelle. Ainsi est posé dans le champ de conscience le monde de la représentation, dont le caractère dominant résulte de la prépondérance des impressions spatiales, qui confère à l'ensemble de l'expérience psychologique une sorte de style.

« Conatus, quo unaquæque res in suo esse
perseverare conatur, nihil est præter ipsius
rei actualement essentiam. »

(SPINOZA, *Éthique*,
3^{me} Partie, Prop. VII.)

DEUXIÈME PARTIE

LE DYNAMISME SPIRITUEL

PREMIÈRE SECTION

CRITIQUE DE LA NOTION D'ACTIVITÉ

138. La notion d'activité est obscure et, — dès nos premières démarches, — nous nous sommes aperçu que nous ne saurions mener à bien notre tâche dans cet essai (l'élucidation dans le cadre d'un empirisme psychologique radical du problème que pose d'emblée au penseur l'exercice de sa pensée) sans rendre compte des particularités de l'expérience qu'on y réfère, en fonction d'états immédiatement éprouvés. Il n'est rien, à notre sens, de plus urgent en philosophie qu'une théorie concrète de l'activité, car tant qu'on emploiera ce terme en un sens équivoque, toute induction sur le fond des choses sera entachée d'ambiguïté.

Aussi bien, avons-nous déjà dégagé l'activité subjective de la notion d'une passivité corrélative; mais il nous faut la considérer en soi et d'ailleurs *cette correction psychologique serait vaine si l'expérience restait soumise à la*

contraindre métaphysique de la relation causale, car l'effet, dans ce rapport rigide, étant posé logiquement en même temps que l'existence de la cause, les valeurs psychologiques seraient le résultat nécessaire, quant à leur nature et quant à leur ordre, de leurs antécédents. Toute nouveauté originale serait donc forclosée et c'est dire que, par ce détour, nous nous verrions ramené à la considération abstraite des phénomènes qu'étudie la psychologie scientifique. C'est pourquoi une psychologie concrète ne sera viable que si elle est apte à se soustraire à cette habitude de la raison. Or, sur ses propres principes, elle n'est pas tenue d'y faire droit, car placée au point de vue de la qualité, qui est essentiellement étranger à l'analyse quantitative, elle n'est point obligée de postuler l'équivalence des étapes de l'expérience et, en outre, elle n'a rien à donner pour accordé à la métaphysique. En d'autres termes, la critique n'a pas à assujettir le croît des choses aux règles de la démonstration logique, qui ne retrouve dans les conclusions que ce qui a été déposé dans les prémisses; et Boutroux, du reste, dans *La Contingence des lois de la nature*, a montré qu'au point de vue scientifique même cette prétention du sujet rationnel, enivré par ses réussites partielles, est injustifiée.

Par conséquent, si la relation causale n'avait d'autre titre à notre respect que l'emploi qu'en font la science et le rationalisme, nous pourrions nous dégager sans plus de son joug, et nous serions libre de rectifier la notion de cause selon les conclusions de notre enquête. Mais nous nous heurtons à une théorie psychologique qui, destinée elle aussi à faire échec au dogme de la nécessité métaphysique, est fondée sur un postulat dont nous prenons le contre-pied. Que si l'acte volontaire nous fournissait *in concreto* l'archétype de la relation causale, en même temps que l'expérience directe d'une force opérant en tant que telle, — comme des penseurs de haute valeur l'ont affirmé à diverses époques, — notre conception maîtresse de valeurs psychologiques réelles et efficaces par leur nature singulière serait irrémédiablement compromise. En effet, la contingence affirmée sur cette base résulterait d'un acte transcendant aux affections et ces dernières devraient en dernière analyse leur habitus qualitatif à la vertu plastique de cette puissance, bien loin que celle-ci

pût être ramenée à leur spontanéité. Si donc une « volonté » ou des « tendances » étaient des réalités distinctes de nos états éprouvés, et s'inséraient parmi eux d'une manière dont la psychologie ne pourrait pas rendre compte, tout en la constatant comme un fait, il deviendrait manifeste que notre définition de la réalité présente une lacune dirimante, et les conceptions intellectualistes — avec le type d'explication qui en est le corollaire et dont nous prétendons montrer la spéciosité — se trouveraient finalement raffermies ¹.

Cet examen, prématuré avant que nous eussions, par l'étude des premières assises de la vie spirituelle, donné quelque stabilité à notre position critique, doit donc précéder l'achèvement de la construction synthétique que nous avons entreprise. Car, encore une fois, le principe de celle-ci consiste très précisément en une interprétation de l'expérience psychologique contraire à celle par laquelle le volontarisme prétend s'écarter de l'intellectualisme. En conséquence, nous soumettrons d'abord à notre investigation la plus attentive la théorie « volitionnelle » et nous chercherons à établir contre elle que le fait d'expérience, fondement psychologique de la notion de relation causale, est le procès même des valeurs affectives; puis nous examinerons, en regard de ces conclusions, les conceptions courantes du « dynamisme spirituel ». Nous nous attacherons, en particulier, à montrer que les « tendances » sont des simulacres inventés par le sujet rationnel afin d'expliquer l'aspect du procès des valeurs affectives pour un observateur extérieur. De façon plus générale, la notion d'activité tient en psychologie un emploi occulte, alors que, à notre jugement, le témoignage de l'expérience immédiate examiné sans préconception, rend superflu de postuler une puissance quelconque distincte des affections. Nous comptons montrer que l'erreur régnante à cet égard a égaré la spéculation.

1. Cf. § 12.

I. — Du fondement psychologique de la relation causale.

A. — LA CRITIQUE DE HUME ET LE VOLONTARISME.

139. Dès le XVIII^e siècle, Hume a ramené au rapport causal l'essentiel de cette notion obscure qui s'exprime selon les besoins par les termes du pouvoir, de force, d'énergie, ou de liaison nécessaire, et dont l'activité psychique est la forme qui nous intéresse spécialement. Par une critique pénétrante, il montra que l'origine de l'idée de l'opération efficace d'un phénomène-cause sur un phénomène-effet n'était pas réfutable à un fait d'expérience où « la force » s'insérerait comme telle dans le tissu de la réalité. Sur ce point, c'est en vain, d'après nous, que l'on s'est efforcé d'entamer son argumentation. Nous avons, lors de notre examen de la fonction judiciaire, indiqué que l'insuffisance de la psychologie associationniste avait permis à Hume de croire que le sentiment d'une habitude avait pu suffire à fonder une notion qui, comme toute idée abstraite, implique à son origine un jugement, mais cette erreur n'infirme aucunement son raisonnement de fond que nous tenons pour décisif. Nous rappelons qu'il a donné ses arguments en deux séries¹. La première a trait à l'activité générale du sujet et, à cet égard, Hume invoque : 1^o l'innéelligibilité d'une action de l'âme sur le corps; 2^o l'impossibilité de comprendre pourquoi nous pouvons faire remuer certains organes et non certains autres; 3^o le fait anatomique que « l'objet immédiat du pouvoir efficace dans le mouvement volontaire n'est pas le membre même, mais des muscles, des nerfs et des esprits animaux » ou même quelque chose d'inconnu. D'autre part, en ce qui concerne la théorie volitionnelle de l'origine de la notion de cause, Hume remarque : 1^o « que quand nous connaissons un pouvoir, nous savons quelles sont les circonstances de la cause qui produisent l'effet... », mais que nous ne connaissons ni la nature de

1. *A treat. of Hum. nat.*, Book I, part. III, sect. XIV. — *An inq. concerning Human Underst.*, sect. VII.

l'âme humaine, ni celle d'une idée, ni l'aptitude de la première à produire la seconde; 2^o que le pouvoir de notre esprit sur lui-même est limité, sans qu'on puisse donner une raison de ce fait; 3^o que ce pouvoir est différent dans des temps différents.

Cette critique est toute négative, mais parfaitement juste. Toutefois Hume, en raison de son intellectualisme, s'est, selon-nous, arrêté à mi-chemin, et la même erreur qui lui faisait méconnaître la nature essentielle de l'intellection, lui a voilé celle du dynamisme spirituel. Son principe cardinal, que toute connaissance dérive d'impressions reçues du dehors par nos sens internes ou externes, impliquait le maintien dans sa psychologie de cette notion d'activité transitive dont sa critique démontrait l'inconsistance. Il se trouvait, en conséquence, empêché d'aboutir par la direction même de son élan spéculatif. On lui a donc reproché à bon droit son scepticisme, mais on a laissé debout les raisons profondes des doutes qui l'agitaient et de l'impossibilité où il s'est trouvé d'en sortir. Aussi commencerons-nous notre exposé par la critique des tentatives qui ont été faites à diverses reprises pour tourner sa position dialectique.

140. Kant, on le sait, a, en fait, accepté les conclusions de son illustre prédécesseur, car ce n'était point le réfuter que montrer la nécessité subjective du principe de causalité dans l'expérience phénoménale. Hume était parti de la constatation que la « causation » est une « relation philosophique » et la seule qui nous permette des « inférences qui aillent plus loin que ce qui est immédiatement présent à nos sens ¹ », et il s'est contenté de démontrer l'impossibilité de dégager de l'expérience une réalité objective correspondante, c'est-à-dire, dans sa terminologie, une impression dont cette idée serait la copie. Il reproche à Locke d'avoir dit, dans son chapitre *Of Power*, qu'on arrive à l'idée de pouvoir par la réflexion sur les productions nouvelles de la nature (parce qu'il faut bien admettre un pouvoir pour les produire), au mépris de son propre principe que la réflexion est incapable, à elle seule, de produire une idée. Hume ne met donc point en question la valeur subjective de la relation causale, mais il

1. *Treat.*, Book I, part. III, sect. I et II.

en recherche l'origine empirique et il est conduit à penser que le simple fait « de la transmission habituelle de l'imagination d'un objet à son concomitant (*attendant*) habituel, est le sentiment ou l'impression avec lesquels nous formons l'idée de pouvoir ou de liaison nécessaire ». Que la matière de l'expérience ne nous offre rien d'autre, Kant ne le conteste point et Hume n'eût sans doute fait aucune difficulté de concéder que nous faisons un usage constant de la catégorie de causalité, puisqu'il a soutenu le principe du déterminisme universel.

141. M. F. Schiller, dont nous examinerons plus loin la position, a, dans *Humanism*¹, remarqué que les arguments de Hume ont été traités avec respect par les rationalistes, parce qu'ils partagent sa conception d'une connaissance où l'esprit est « passivement réceptif d'un objet déjà déterminé, rigide et indépendant, que l'on dénomme tantôt réalité et tantôt vérité ». Cette conception, en effet, ne permet pas de sortir des difficultés vues et exposées si magistralement par Hume. La relation causale s'y trouve comme hypostasiée. Un philosophe, pourtant, que son attachement au Kantisme n'empêchait point de chercher dans le monde phénoménal le fondement de la raison pratique, Renouvier², a cru pouvoir rectifier les conclusions de Hume sans modifier les données du problème. Il est d'accord avec lui quant à l'insaisissabilité de la cause transitive, « cette forme mythologique prêtée à l'action de la volonté sur les corps », mais il prétend sauver la notion de force, imaginée à la façon de la volonté humaine, en la posant comme une loi. Il reconnaît que « l'énergie causatrice n'est pas dans les objets une qualité dont on ait l'impression », mais il estime que « la notion de cause... adhère à l'idée de la succession par une induction naturelle et spontanée que l'esprit humain tire du lien qui existe entre ses volitions et ceux des phénomènes externes qu'elles ont le pouvoir de provoquer ». Or, l'assimilation de la force à une liaison nécessaire est conforme à la lettre de la critique de Hume et la différence entre ces deux philosophes doit en

1. XIII, II et III, p. 234-235.

2. *Phil. analyt. de l'hist.*, t. III, l. VII, chap. VI et VII (not. p. 510, 511 et 519).

conséquence être recherchée, d'une part, dans le rôle que Renouvier attribue au jugement dans la formation de la relation de causalité (à cet égard nous sommes d'accord avec lui) et, d'autre part, dans son affirmation que le concept de causalité a « bien réellement dans notre conscience une source immédiate, indépendante de l'observation des lois naturelles, si ce n'est à titre de vérification... » Mais, à ce sujet, Renouvier n'apporte qu'une affirmation ou des remarques confuses. S'il admet que la volonté « ignore *a priori* ses conditions d'exercice, ses modes d'action sur l'objet externe, ses limites », il remarque que « notre volonté d'agir... est jointe au sentiment d'une fin », et il se demande comment cette tendance pourrait ne pas impliquer « une conscience quelconque de notre pouvoir de la réaliser ? » objection à laquelle Hume n'aurait pas manqué de répondre que l'habitude suffit à cet emploi. Aussi bien, d'après Renouvier, la grande erreur de Hume est-elle d'avoir voulu atteindre, au delà de l'« action de l'esprit » et de la « conjonction constante... l'énergie, sous l'espèce d'une impression interne..., en effet, une volition n'est pas une impression », c'est « un acte » et un « sentiment original » qui « forment le propre et direct objet de notre connaissance de la force interne avec son intensité variable, elle-même proportionnée à celle de la passion qui s'y unit ». Or, cette dernière phrase nous paraît entachée de l'équivoque que l'on a sous diverses formes reprochée au néo-criticisme de Renouvier. Nous-même nous l'avons signalée dans l'Introduction ¹, et la position qu'il prend dans le débat ouvert par Hume en est une conséquence directe. Renouvier oscille entre son parti pris d'éviter le noumène et son désir de ne pas laisser son phénoménisme s'émietter en une poussière de faits. Il dissimule d'ordinaire le premier sous le concept de loi et fait droit au second en invoquant la force sous les espèces de la volition. Sa doctrine s'appuie tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ces moyens et n'avance que grâce à la latitude qu'il s'accorde d'employer un « langage emprunté à la doctrine de la substance dès qu'il est bien entendu qu'on ne se propose de déterminer que des phénomènes et des lois » ².

Cette dernière citation, rapprochée des précédentes, mon-

1. § 12.

2. *Log. gén.*, t. II, XXXIII, p. 61-62.

tre à découvert l'artifice habituel de l'auteur. Si la loi est conçue comme une force et celle-ci imaginée sur le modèle d'une volition, nous ne pouvons y voir qu'une entité analogue à la vieille « substance » et qui n'échappe aucunement à la critique de Hume. Le sentiment volitionnel est un fait, les « conjonctions constantes » sont aussi des faits, mais Hume ne les conteste pas et les explications de Renouvier laissent la relation causale sans fondement psychologique.

142. Avant ce dernier philosophe, du reste, l'argument volontariste avait été allégué par Maine de Biran comme suffisant, par son évidence, à convaincre de fausseté le raisonnement de Hume. C'est dans l'appendice à l'*Examen des leçons de philosophie de Laromiguière* que Biran a donné à ses objections l'expression la plus méthodique; mais, lui aussi, c'est seulement par des affirmations dogmatiques qu'il répond à la puissante argumentation de son prédécesseur. C'est ainsi que, niant la parité entre l'influence de la volition sur les organes et les opérations de la nature, il déclare, comme le fera Renouvier, que le « sentiment original de l'acte volontaire sert de type à toute idée de force extérieure ». Mais, répondons-nous, ce n'est point là ce que nie Hume, car il affirme seulement que « l'énergie par laquelle la volonté exécute une opération si extraordinaire » échappe à « notre enquête la plus diligente ». Biran lui donne, pour ainsi dire, cause gagnée en reconnaissant que de cette énergie nous n'avons assurément pas « une représentation objective » et il ne le réfute pas davantage quand, à propos de l'argument basé sur l'incompréhensibilité de l'action de l'âme sur le corps, il dit qu'un « fait de sens intime, tel que le pouvoir efficace dans les mouvements du corps, ne s'explique pas : car il est le primitif dans l'ordre de la connaissance ». Toutes les autres répliques de Biran sont également à côté de la question et comme il félicite Hume d'avoir supérieurement montré « que, sans le sentiment intime du pouvoir que nous exerçons dans l'effort, la notion de la causalité ou celle d'une liaison nécessaire entre les faits de la nature qui se succèdent habituellement n'auraient aucun fondement réel et légitime hors de nous ou en nous », on peut dire qu'il n'est séparé de lui que par l'acceptation aveugle du fait de conscience que Hume

ne nie pas, mais dont il fait la critique et qu'il croit pouvoir ramener au sentiment d'une habitude. Enfin, Maine de Biran appuie sur le postulat de la passivité des sensations l'affirmation que « si la cause qui fait commencer une sensation n'est elle-même qu'une sensation... il n'y a plus de cause » et il ajoute que, si « le vouloir n'accompagnait pas ou ne précéderait pas la sensation musculaire, cette sensation serait passive comme toute autre ». Or, la passivité des sensations est, d'après nous, une erreur fondamentale que dissipe un examen exhaustif de l'expérience immédiate.

143. A notre connaissance, la dernière tentative de réfutation de Hume est celle de M. F. Schiller. Nous ne pensons point qu'elle soit plus convaincante que les précédentes, mais elle est présentée beaucoup plus adroitement. M. Schiller fait d'abord grief à Hume d'être parti des « événements » et de leurs « séquences » et d'avoir assumé que « le problème était de les lier »¹. Selon lui, l'activité humaine intervient efficacement dans la « formation des objets de connaissance... d'une manière qui est toujours chanceuse (risky) ». Rien de plus vrai, mais l'insuffisance de la psychologie de Hume et la terminologie fautive qui en est la conséquence ne diminuent point la force de son argument fondamental, à savoir que nous n'avons pas plus conscience d'un pouvoir dans l'acte de volition que dans toute autre séquence. M. Schiller ajoute que pour un « empirisme radical l'expérience se présente comme un courant continu » et que « le principe causal est un instrument d'analyse ». Soit ! Mais Hume cherche un cas où il puisse saisir sur le fait l'activité volitionnelle et M. Schiller se contente de répondre que la relation causale ne peut fournir ce témoignage parce qu'elle n'est point ce que l'intellectualisme croit, sans apporter à cet égard aucune information complémentaire. Loin de démontrer l'existence de l'activité volitionnelle, il ajoute ainsi, en définitive, de nouvelles raisons de scepticisme plus profondes à celles de Hume. M. Schiller reproche ensuite à Hume d'avoir confondu la question de « l'origine historique » avec celle de « la validité logique de la théorie volitionnelle de la causation » et d'avoir fait por-

1. *Humanism*, p. 238.

ter son argumentation sur la valeur de cette théorie, tout en admettant implicitement que telle a bien été historiquement l'origine de l'idée de causation. Or, dans la conclusion de la deuxième partie de la section VII de l'*Inquiry*, Hume dit expressément que l'origine de l'idée de causation est le « nouveau sentiment ou impression » que nous sentons, soit « un lien habituel dans l'esprit ou l'imagination entre l'objet et son concomitant habituel », phrase qui en outre ne contredit pas, quoi qu'en dise M. Schiller, la précédente où il reproduit son principe que « toute idée est copiée de quelque impression ou sentiment précédent ». Cette petite chicane est donc malvenue; mais la suite a plus d'importance, car elle contient la déclaration explicite que les volontaristes ne sont nullement tenus d'admettre, avec Hume, que la séquence « volonté-mouvement » est semblable à une autre. La question est quel modèle il faut prendre, et les volontaristes, bravant le reproche d'anthropomorphisme, s'en tiennent à ce qu'il s'eroient être l'expérience immédiate. Mais est-ce donc là réfuter Hume ? M. Schiller déclare dans ce même alinéa que celui-ci a montré tout au moins que l'on en sait « aussi peu » au sujet de sa propre volonté qu'au sujet de n'importe quelle autre séquence. Croit-il que cet aveu n'aurait pas suffi au philosophe écossais ? « L'Humanism », ajoute M. Schiller, « consiste essentiellement en une interprétation anthropomorphique des choses conforme à l'animisme instinctif. » Entre cette affirmation et un aveu d'ignorance radicale il n'y a qu'un pas et l'admission, à la page précédente, que la critique de Hume est plausible quand à l'invalidité logique de la théorie volitionnelle de la causalité nous confirme dans cette opinion. Dès lors, la conclusion que Hume n'a pas réfuté l'interprétation des Humanistes semble futile. Le monde ne sera guère moins opaque parce que l'on aura avec M. Schiller admis la théorie volitionnelle comme origine de l'idée de relation causale que si l'on accepte pleinement la position de Hume. Ce qu'il faut montrer, selon nous, c'est que la critique de celui-ci n'a pas été assez profonde. M. Schiller, au contraire, se réserve l'avantage dialectique de l'usage de la relation causale sans l'examiner à fond.

M. Schiller critique encore l'affirmation de Hume que la connaissance d'une cause devrait fournir la connaissance

a priori de son effet, au point de vue des volontaristes qui ne prennent pas à leur compte la notion « d'une connaissance *a priori* des causes » ; mais cela ne touche pas davantage la thèse essentielle de Hume, qui cherche si nous connaissons un pouvoir en tant que tel et arguë légitimement que cette connaissance est inséparable des effets de ce pouvoir. Selon M. Schiller, admettre la conscience d'un pouvoir est l'interprétation la plus naturelle de l'expérience : mais Hume était libre de ne pas s'y tenir et de critiquer cette « conscience d'un pouvoir » de façon à établir qu'elle n'est pas une véritable connaissance. M. Schiller, enfin, accepte l'argument de Hume basé sur des considérations physiologiques ; pourtant il estime qu'on peut lui répondre en alléguant la collaboration des fonctions conscientes et des fonctions automatiques qui assurent, selon que les unes ou les autres sont plus avantageuses, le bien-être et l'activité de l'organisme, et il dépeint ce processus en termes qui nous permettent de pénétrer complètement sa thèse. La direction volontaire, finit-il par dire, peut faire défaut parfois, mais « sûrement le défaut d'une machine ne prouve pas qu'elle n'a pas été construite par l'intelligence ». L'intelligence ! Ce mot, il est vrai, est introduit ici par une figure, mais nous la trouvons singulièrement compromettante, car c'est de volonté qu'il s'agissait dans l'alinéa précédent et, lorsqu'il faut nous faire comprendre son efficacité, c'est d'intelligence que l'on nous parle. Aussi bien, cela ne nous surprend-il point, car cette « volonté » dont il a été tant question, on ne nous l'a jamais présentée, quoique ce fût d'autant plus urgent qu'il s'agissait d'établir contre Hume qu'elle est autre chose qu'une idée. Mais nous voyons qu'en définitive on ne fait qu'invoquer l'influence sur la vie physiologique de l'organisation consciente. C'est ainsi que la fonction aurait fixé l'organe, la conscience a paru à point pour assurer cette évolution. Après cela, dire que le mécanisme acquis est une « volonté qui a pris corps » (*embodied will*), c'est jouer sur les mots. Notre auteur n'a mis en œuvre que la fonction conscientielle et des phénomènes physiologiques ; qu'il appelle le tout, s'il lui plaît ainsi, une doctrine volontariste, mais il laisse le champ ouvert à la critique, ou plutôt il l'appelle par l'insuffisance manifeste de ce prétendu « empirisme radical ».

144. Cet examen nous confirme donc que le passage de la conception scientifique de la réalité concrète à la conception logique, est le grand moyen du volontarisme, doctrine bâtarde qui n'a point de principe propre, précisément parce que, comme Hume l'a montré, celui qu'elle invoque toujours est illusoire. M. Schiller, s'étendant sur les conséquences de la théorie de Hume, dit qu'à s'y tenir toute énergie disparaîtrait de l'univers. Non ! ce que Hume détruit, c'est l'interprétation du dynamisme universel en termes de relations causales. On conçoit ainsi une force en soi qui devient l'agent d'un effet subi. Nous emprunterons ici une formule de Renouvier : « La force, envisagée plus particulièrement dans son rapport au premier des deux actes qui limitent la puissance », dit-il, « prend le nom de cause et, dans son rapport au second, le nom d'effet »¹. C'est cette figuration de l'expérience que Hume, à notre sens, a victorieusement critiquée, et ses contradicteurs n'apportent d'autre argument en sa faveur que sa commodité. Mais Hume n'a pas prétendu nier le fait du progrès universel, comme il va de soi, et si la philosophie peut faire un pas de plus, elle n'a pas à le réfuter, mais à le compléter.

145. Dans cette intention, alors que Hume en reste à la perception, nous cherchons à atteindre des valeurs psychologiques réelles. S'il eût fait cette analyse radicale, il eût pu distinguer dans l'expérience des valeurs autothétiques, affectives et intellectives, et, rendant justice aux secondes comme aux premières, comprendre que l'intellection a une efficacité propre, autrement dit, qu'à l'association machinale, il faut joindre le jugement.

En outre, reprenant sur ces bases la notion d'activité, nous avons substitué à la conception d'une opération modificatrice des agents sur les patients, celle d'un consortium d'agents procréant une nouvelle génération d'agents qui procèdent de la collectivité des agents précédents et se continuent dans une génération postérieure. Ce progrès, replacé dans le continuum, est adéquat à l'expérience du sujet de devenir autre en tant qu'il éprouve, sans qu'il cesse jamais de trouver en soi

1. *Log. gen.*, t. II, XXXVII, p. 56.

le centre de gravité de son équilibre affectif. Le sujet a l'intuition d'un procès qualitatif continu et imprévisible, non celui d'une opération engendrant une série déterminable d'éléments discrets et la notion d'une telle opération est le fruit tardif de la réflexion. Du coup, l'équivalence présumée des actions antécédentes et des états conséquents perd tout fondement. Enfin, le psychologue s'installe dans l'expérience même et n'a pas à tenir compte d'apparences dont il a reconnu la vanité, sauf pour indiquer quel est l'aspect de son information de première main qui y donne lieu. A notre jugement, l'habitude devenue spécifique dans l'esprit humain de transposer son expérience en ce que nous avons appelé un style spatial, où les valeurs s'extériorisent et prennent un habitus discontinu, explique l'illusion que leur liaison soit effectuée par un principe extrinsèque. De la même origine provient la difficulté que l'on éprouve à comprendre une théorie où toute énergie réside dans les états de sensibilité en tant qu'ils durent dans leur qualité propre et procèdent dans des qualités nouvelles. Si pourtant on en adopte provisionnellement le principe, l'analogie fondamentale entre l'activité pratique et l'activité discursive du sujet devient très manifeste, car, — qu'il connaisse ou qu'il agisse, — l'esprit progresse, et seule l'explication concrète qui retrace la genèse des qualités demeure apte à s'appliquer à l'expérience. C'est cette doctrine que nous allons confronter avec les faits.

B. — DE L'ORIGINE DE LA « RELATION CAUSALE ».

146. Ainsi forces, énergie, volonté, tendances, activité, liaisons nécessaires, autant de manières, d'après nous, de transcrire en termes ontologiques, ou de figurer par un symbole logique l'expérience primaire du changement. L'intellectualisme y substitue des abstractions définissables sans rendre perméable à l'esprit le progrès réel des choses. Le volontarisme a compris que la connaissance implique une expérience préexistante, car on ne connaît pas à vide; mais un principe propre manque à la doctrine, celui dont elle se réclame étant un produit de l'élaboration réflexive du donné. La psychologie

concrète, par contre, bâtira en terrain ferme. Le fait d'expérience qui résiste indéfectiblement aux emprises de la critique ne peut être « l'activité », dont, dès qu'on la dissocie de la force transitive, la fonction toute discursive est d'exprimer intelligiblement le changement, mais le progrès affectif; car tous les moments, qualitativement irréductibles de celui-ci, sont adéquats à l'expérience même de changer.

147. M. Bertrand Russell a défini en termes excellents l'emploi actuel de la notion de cause dans le scientisme et il en demande la radiation du vocabulaire philosophique, en raison des associations fallacieuses (*misleading associations*) qu'elle provoque¹. M. B. Russell conteste que la loi de causalité, particulièrement sous la forme « même cause, même effet », soit essentielle pour la science: car, lorsque l'élucidation des antécédents a été suffisamment poussée pour permettre un calcul exact du conséquent, ils sont tellement compliqués qu'il y a peu de chances qu'ils se reproduisent jamais. Il en conclut que l'analogie de la volonté humaine, alléguée d'ordinaire en ce cas, est fausse et, d'après lui, cette erreur initiale entraîne à affirmer à tort: que la cause et l'effet doivent se ressembler, — qu'il doit y avoir un lien intelligible entre la cause et l'effet, — que la cause oblige (*compels*) l'effet en un sens où l'effet n'oblige pas la cause, — qu'une cause ne peut opérer quand elle a cessé d'exister et où elle n'est pas. Pour M. B. Russell, seule la volition opère, opération inintelligible du reste à son jugement, à moins d'entendre par intelligible « ce qui est familier à l'imagination ». S'il y a des causes, elles doivent être séparées de leurs effets par un intervalle de temps, et il faut en écarter la notion de l'opération. Ce sont des lois très différentes qui dans les sciences tiennent lieu de la prétendue « loi de causalité ». Une séquence habituelle n'entraîne qu'une probabilité; on ne doit pas assumer que chaque événement a son antécédent pour cause, et toute séquence habituelle sera considérée comme causale; on ne répugnera pas, par exemple, à dire que le jour est cause de la nuit. A ce compte, la relation causale ne signifie plus grand-chose et d'ailleurs M. Russell ajoute que les lois ne sont

1. *Mysticism and Logic*, IX, p. 180 ss.

utiles que dans l'enfance de la science. On assume leur persistance mais on ne peut les assurer complètement contre l'avenir, difficulté que l'on élude seulement en supprimant la considération du temps.

Cette conclusion, on le voit, n'est pas très éloignée de celle de M. Meyerson ¹, mais ramener la notion de cause à celle de loi est un artifice, et il devient flagrant quand on veut en maintenir l'emploi en psychologie: car, sur ce terrain d'étude, se détacher complètement des conditions subjectives de l'appréhension de l'expérience est impossible. Si M. B. Russell lui-même pense que la volition «opère», il faut entendre qu'à son sens le sujet ne vit pas la succession de ses propres états dans la fiction creuse de la loi. Les tendances actuelles de la critique rendent donc plus urgente la recherche du fondement concret de ces notions, relation causale et loi, qui jouent, dans les différentes régions où règne l'intellectualisme, un rôle de premier plan.

Selon nous, la figuration de la relation causale par la science ne prend un sens concret que si on la réfère à l'expérience immédiate des durées réelles, amendant ainsi la notion du lien, mis en évidence par Schopenhauer, du temps et de la catégorie de causalité. En effet, à ce point de notre critique nous ne sommes pas plus fonde à réaliser le temps que toute autre forme de la représentation ², et c'est le contenu concret de l'expérience, interprété par le volontarisme conformément à des préconceptions suspectes, que doit, ici comme ailleurs, isoler notre analyse radicale.

148. Or, d'après nous, pour que le sujet puisse concevoir et affirmer la relation causale, il suffit qu'il sente ses sentiments surgir les uns des autres, car elle n'implique aucune expérience supplémentaire, mais seulement la transposition en modes de la représentation du progrès de la présentation. Dans la relation causale, en effet, le contenu concret de toute aperception, c'est-à-dire les phases d'un procès affectif quelconque, sont dissociées et ses aspects extrêmes symbolisés par les termes de cause et d'effet, tandis que la notion abstraite du changement, et subsidiairement l'image du mouvement,

1. Cf. § 30.

2. Cf. § 129-130.

substituées à l'événement réel où le sujet « se sent » changer, fournissent le moyen de cette figuration de l'expérience immédiate. Enfin, à cette forme creuse, l'idée de puissance exclue de son siège psychologique naturel vient à la longue s'attacher. A l'origine du rapport causal nous trouvons donc : 1^o le sentiment de changer en tant que sujet affectif; 2^o l'application de la réflexion à cette expérience et sa fragmentation en un état initial et un état final; 3^o l'assomption d'un lien intelligible entre ces deux termes. L'unité concrète est ainsi dissipée en un rapport auquel adhère le sentiment d'une valeur qui procède par soi. L'erreur est de s'abstraire de cette qualité seule féconde et qui est toute la réalité de l'événement, comme des termes où on le désagrège. Ainsi, ce n'est pas dans le sentiment particulier de l'effort, où Biran, et après lui Renouvier, en plaçaient l'origine, que le sujet rationnel trouve la matière de la cause et de l'effet. Mais le primitif vit ses émotions, il remarque l'eau parce qu'elle étanche sa soif, et l'obstacle parce qu'il l'irrite, alors que s'il était un système musculaire inémotif, il agirait sans que l'attention fût sollicitée à s'arrêter sur la série indifférente de ses actes. Ou bien encore, le primitif remarque que sa colère s'accompagne de sensations pénibles et aboutit à des violences qu'il exerce au dehors. C'est donc l'expérience purement subjective d'éprouver, non l'expérience objective ou tournée vers l'action externe, qui fournit l'occasion du jugement qui institue le concept de cause et le concept corrélatif d'effet. La notion de la relation causale doit se préciser quand l'homme s'aperçoit que les suites bien dirigées de sa colère en suppriment parfois l'occasion; mais l'essentiel c'est que chacun de ses états émotifs procède constamment en du nouveau. L'expérience affective se dépasse elle-même. Plus tard, l'homme fera avec discernement ce qu'il a fait d'abord instinctivement, et il imaginera des événements analogues dans le cours de la nature. C'est la période de l'animisme où s'enferme la pensée de M. Schiller. C'est pourquoi le primitif, comme M. Brunschvicg l'a montré par divers exemples, admet beaucoup plus aisément des causes occultes conçues comme de nature spirituelle que des relations objectives¹.

1. *L'expér. hum. et la caus. phys.*, 2^e part., l. IV, chap. IX.

M. L'vy-Bruhl a fait remarquer que les primitifs utilisent fort bien des relations qu'ils ne conçoivent pas. Il n'est nullement surprenant que l'homme agisse comme s'il connaissait le rapport causal sans en avoir aucune idée, si l'origine empirique de celui-ci est précisément la systématisation de « l'expérience humaine », au stade où, au lieu d'en vivre le procès concret, le sujet vient à la tenir pour une série de phénomènes, et interprète désormais les événements du monde extérieur comme des séries analogues. La conception se modifiera ainsi peu à peu et se précisera en raison des nécessités de la vie sociale. Elle finira par s'appliquer à des éléments purement objectifs, mais sous cette forme elle ne sera jamais claire, car c'est la négation même de l'expérience première. Alors, pour sortir de cette difficulté, on fera, à l'âge de la spéculation, un pas de plus vers l'abstraction; et ce sera la causalité de John Stuart Mill, puis, enfin, la loi, comme la posent, entre autres, Renouvier et M. B. Russell, à leurs points de vue respectifs. Toutefois, ces produits très élaborés de l'intellectualisme ne peuvent extirper de l'esprit humain l'intuition de son progrès de sentiment en sentiment.

En résumé, l'esprit pose la cause et l'effet rétrospectivement quand il considère la marche de ses affections dans le miroir de la représentation, et y remarque la récurrence de certaines séquences. Il en infère d'abord un lien substantiel entre les phases successives des séries de ses propres états affectifs, et il généralise ensuite. L'esprit, en jugeant qu'il en est ainsi, en ajoutant le poids de son autorité à la valeur des conséquences que l'attention a relevées et en prononçant que deux états s'impliquent nécessairement l'un l'autre, pose la notion du rapport causal pour ce qu'elle vaut. C'est un jugement comme un autre. L'illusion du sens commun est, encore un coup, de projeter cette notion dans le temps intellectuel et de la réaliser. Alors l'esprit, se retournant sur lui-même, tel un serpent héraldique qui se mord la queue, s' imagine qu'il est lui-même une force transitive et qu'il se trouve vis-à-vis de ses actes dans la relation de cause à effet. La connaissance devient ainsi la manipulation extérieure de ses états passifs par son activité discursive, et sa conduite dans le monde est dominée par sa volonté ou ses tendances.

149. Condensant en une formule la théorie précédente, nous disons que *l'activité est le tracé du procès affectif dans le monde de la représentation* et les fonctions, dont on parle constamment sans les définir jamais, sont ses modes psychologiques fondamentaux, chacune correspondant au progrès d'une valeur affective dominante, en tant que son efficacité immanente est aperçue dans le champ de conscience.

En particulier, en parlant tantôt de valeur intellectuelle et tantôt de fonction intellectuelle, nous nous référons à un seul et même ordre de faits; mais par la première expression nous désignons la réalité concrète des valeurs dont l'ensemble constitue le fait de conscience et, par la seconde, leur efficacité envisagée comme un des modes du dynamisme spirituel. Cette fonction est la plus générale, et nous en avons distingué des modes spéciaux, grâce auxquels à la phase psychique du procès de la pensée où le sujet affectif sent, mais ne le sait pas, succède la phase spirituelle, où il tend à devenir uniquement un être rationnel qui sait, mais oublie parfois qu'il sent, et ne tient plus compte que savoir n'est, en définitive, rien d'autre que sentir doublement.

150. Or, l'illusion d'une activité opérant par soi contribue puissamment à cette erreur fondamentale, et c'est pourquoi, animé du désir de la dissiper, nous avons, par la théorie que nous venons d'exposer, affranchi notre doctrine de la tyrannie de la causalité scientiste, comme de l'incompréhensibilité de la causalité ontologique. Du coup nous avons enlevé toute base psychologique au déterminisme des liaisons nécessaires comme au fiat arbitraire d'un libre arbitre. A la « cause » et à l'« effet », nous avons substitué un antécédent et des conséquents auxquels seuls des postulats métaphysiques téméraires nous obligeraient à refuser par principe le caractère de contingence, ou à attribuer une origine transcendante. Il fait beau : cet antécédent peut avoir pour conséquent le dessein de sortir ou le désir de m'étendre au soleil, mais ce n'est point là une relation causale comme celle que conçoit le savant entre la chaleur et la cire qui fond, et ce n'est pas non plus la décision d'une entité soustraite aux conditions de l'expérience. Laissant donc ces conceptions vaines de la causalité à la science et à la métaphysique, nous appliquerons

celle, qui nous est propre, de la spontanéité autothétique de la réalité psychologique, au problème classique du rapport des états affectifs et des tendances. En montrant que cette difficulté est factice, nous affirmerons le principe de notre psychologie concrète et nous ferons champ libre pour notre exposé de la vie spirituelle.

II. — Les valeurs affectives et les tendances.

A. — LES VALEURS AFFECTIVES.

151. Montrer que l'obscur notion d'un transfert de force demeure latente au centre des théories modernes de l'activité psychologique est notre tâche prochaine. Avec les autres facultés de l'âme, a disparu de la psychologie la « volonté », mais on y a substitué les « tendances », notion qui a trouvé dans la psycho-physiologie un terrain favorable et a permis de perpétuer l'équivoque d'une puissance ambiguë, distincte des affections et s'exerçant sur celles-ci. La direction présente de la spéculation philosophique nous désigne, d'ailleurs, le point propice à nos investigations, car les controverses dont on peut rattacher l'origine au psychologisme de Beneke et aux travaux de l'école autrichienne ont concentré dans l'étude des valeurs toutes les questions de cet ordre. Quant à nous, notre dessein, annoncé dès la fin de l'Introduction¹, n'est pas d'envisager les valeurs affectives dans les différents domaines des sciences normatives, mais d'examiner les valeurs psychologiques en tant qu'intrinsèquement efficaces dans l'ensemble de la vie spirituelle, conformément aux résultats désormais acquis; et, pour préciser le débat, nous accepterons comme faisant autorité la définition de la valeur que donne M. Baldwin dans son dictionnaire, article *Worth* : « Une détermination qui implique n'importe quelle appréciation subjective... la valeur est sous toutes ses formes — hédonique, utilitaire, économique, esthétique, éthique et sociale — (a) une fonction conative (*a function of conation*) :

1. Cf. § 57.

il n'y a pas de valeur qui ne satisfasse, stimule ou incarne quelque impulsion, et (b) relative à un sujet de quelque sorte ».

Dans ce texte, il est manifeste que M. Baldwin a seulement en vue les valeurs évoluées, objets de l'axiologie, où la superstructure conceptuelle est prépondérante, alors que nous cherchons dans le continuum leur base concrète. Nous sommes ainsi confirmé dans la pensée que nous envisageons un problème critique négligé quoique fondamental, et la lecture de l'article « Valeur » dans le *Vocabulaire philosophique*¹, publié par M. A. Lalande, nous confirme dans cette opinion, car après avoir énuméré huit emplois philosophiques de ce terme, dont aucun ne répond au sens où nous le prenons, l'auteur rapporte l'expression anglaise d'« intrinsic value » au « caractère des choses consistant en ce qu'elles méritent en elles-mêmes plus ou moins d'estime » et propose pour éviter la confusion qui pourrait résulter en français de l'acception économique de « valeur intrinsèque », d'y substituer celle de « valeur catégorique » ou de « valeur immédiate ». L'exemple donné est : « la valeur de la vie ». Mais nous nous sommes posé une question plus profonde. Si nous prenons cet exemple, nous dirons qu'avant de devenir un concept la vie a été vécue et que d'innombrables êtres la vivent encore sans la concevoir. Que disons-nous? Nous tous, tant que nous sommes, nous nous trouvons constamment dans ce cas, car nous ne prenons conscience qu'occasionnellement de cette valeur. La valeur préexiste au jugement qui lui confère une existence logique. Si la valeur dépendait de l'évaluation, toute base ferme manquerait à celle-ci. Il n'y a d'évaluation possible que par rapport à une valeur antérieure, et la valeur psychologiquement première ne peut être que l'expérience immédiate, soit la réalité concrète telle que nous l'avons définie. Le progrès des choses n'est pas dominé par un concept valorisant, mais il est la source de toute évaluation, et lorsque le sujet rationnel définit une valeur, fût-ce celle de la vie en général, il ne le peut qu'en se référant en dernière analyse à ses états vécus. L'« intrinsic value » et « la valeur catégorique ou immédiate », considérées dans le « *Dictionary* » et le « *Voca-*

1. *Bullet. de la Soc. franç. de philosophie*, 1922, n° 2.

bulaire» s'appliquent donc encore au stade représentatif de la vie psychique, et c'est lui aussi qui a été constamment considéré dans la vaste littérature des valeurs, notamment par Meinong, *Psychologisch-elische Untersuchung zur Werththeorie* (1891), Ehrenfels, *System der Werththeorie* (1887), Münsterberg, *Philosophie der Werthe*; Urban, *Valuation its nature and laws* (Londres, 1909); Alessandro Bonucci, *L'orientazione psicologica dell'etica e della filosofia del diritto* (Perugia, 1907); Bouglé, *Leçons de Sociologie sur l'évolution des valeurs* (Paris, 1922); Bosanquet, *The principle of individuality and value* et *The Value and destiny of the individual*, pour ne citer que les ouvrages que nous avons lus.

152. Le *Dictionary* exprime très nettement le problème essentiel, au point de vue limité et, selon nous, insuffisant de l'axiologie : « La valeur ne définit pas un attribut qui appartienne soit au sujet, soit à l'objet, mais plutôt une relation fonctionnelle entre les deux ». Les controverses des auteurs ont donc trait à la nature de cette relation, et il est constant que, dans ces débats, le postulat intellectualiste est admis partout comme fond commun de discussion. L'objet et le sujet sont posés en action et passion réciproques. Les différences concernent le caractère de la fonction relatante et sont pour nous de mince importance.

C'est ainsi que les divergences entre Meinong et Ehrenfels, qui ont fait couler beaucoup d'encre, ne sont point de nature à nous retenir longtemps. Meinong admet que le sentiment de valeur est conséquent à un jugement. D'après lui, il n'y a point de valeurs absolues, parce que la valeur existe toujours par rapport à quelque chose et psychologiquement sa cause peut être ramenée à un jugement d'existence affirmatif ou négatif. Il distingue ¹ les « Sentiments de connaissance » (*Wissensgefühle*) et les « Sentiments de valeur » (*Werthgefühle*); mais les premiers peuvent être ramenés aux seconds ², et une classification complète de ceux-ci comprendrait « tout ce qui existe ». Le sentiment de valeur est donc universel sans être fondamental et Meinong lui reconnaît ainsi une universalité logique en même temps qu'il lui dénie le statut

1. *Psych. Unters.*, chap. I, § 8.

2. *Ibid.*, chap. II, § 12 et 13.

d'une réalité psychologiquement première. C'est le sentiment de valeur ainsi compris que Meinong oppose au désir, par lequel Ehrenfels caractérise la valeur. D'après Meinong, une chose ne peut être désirée qu'en raison de son existence ou de sa non-existence, et l'on ne peut par conséquent admettre que la valeur n'existe que parce qu'elle est désirée. Cette objection eût été décisive si la réponse d'Ehrenfels n'eût été facilitée par la définition intellectualiste du sentiment de valeur qu'avait donnée Meinong. Ehrenfels ne manqua pas de riposter que la position de Meinong n'est valable que pour les valeurs médiatees (*bei vermittelten Werthen*), mais que celles-ci doivent être référées à des valeurs immédiates : « et dans ces dernières, il est impossible d'expliquer la désirabilité par la connaissance de l'attribution des valeurs ¹ ». L'important toutefois, à notre point de vue, c'est la nature du « désir » dans la théorie d'Ehrenfels. Or, si nous nous reportons à l'étude qu'il en fait plus loin, nous verrons qu'il n'appelle de ce nom « rien d'autre que la représentation d'un objet quelconque qui promet une exigence de satisfaction » ² par anticipation. Le désir d'Ehrenfels est donc, comme le sentiment de Meinong, un abstrait ; la connaissance fournit la base des deux et ce texte suffit à montrer qu'il n'y a entre ces auteurs que des nuances dans l'expression d'un intellectualisme radical.

153. Chez Münsterberg, par contre, le volontarisme est affirmé dès le début ³ : « toute évaluation suppose... une volonté », dit-il, et l'important pour nous est d'élucider ce que Münsterberg entend par ce terme. Or, la lecture de l'ouvrage montre que l'auteur part de la psycho-physiologie, et c'est, en dernière analyse, l'intervention d'éléments de cet ordre (dont Ehrenfels avait aussi dû faire état) qui rattache la valeur au monde phénoménal. La valeur naît de « l'activité de la volonté » (*Willensätigkeit*), mais le but de celle-ci est « la réalisation du stimulant représenté » (*des vorgestellten Reizes*). Par ce dernier mot, Münsterberg entend une sorte de titillation, et il est conduit ainsi au paradoxe

1. *Syst. d. W.*, Th. I, III, § 17.

2. *Ibid.*, Th. III, II, § 79.

3. *Phil. d. W.*, Th. I. p. 8.

que les « contenus des sentiments sont... des sensations corporelles »¹ et que le « sentiment du plaisir » n'est pas en lui-même « un contenu de conscience particulièrement agréable », car c'est une « somme de sensations d'activité ». Bref, « le plaisir n'est pas agréable et le malaise n'est pas désagréable, mais leur présence nous dénote seulement que l'impression du stimulant de la représentation, avec laquelle ils sont mêlés, sont bienvenus ou non dans le système psycho-physique ». Il était à propos de mentionner cet exemple des étranges conséquences qu'entraîne en psychologie la substitution aux faits concrets des notions abstraites.

C'en est assez, croyons-nous, pour rendre patent que tous ces théoriciens ne considèrent point des valeurs immédiates. Le principe de leur spéculation se trouve placé hors du procès concret de la spiritualité et, comme il n'y a pas d'autre réalité assurée, ils oscillent entre les deux systématisations générales du donné dont nous avons montré les lacunes². Münsbergerrg attachera finalement la « satisfaction authentique » *günstige Befriedigung* à la « volonté qu'il y ait un monde »... « Nous voulons que le contenu de notre expérience ait la valeur d'un monde »³, dit-il en matière de conclusion. Par cette aspiration pieuse, son volontarisme se rapproche du rationalisme idéaliste de M. Bosanquet qui, cherchant, lui aussi, un « principe de valeur suprême », substitue la « completeness » à la téléologie. Or, qu'est-ce à dire? sinon que ce principe doit être immanent à l'expérience totale, conformément au lien indissoluble entre les notions de valeur et de réalité que nous avons rendu manifeste⁴.

La psychologie concrète aura donc démontré sa validité si elle fonde les valeurs extrinsèques de la représentation sur le procès de la présentation.

154. La philosophie, dit en substance Urban, qui entre tous ces auteurs nous paraît avoir serré de plus près l'expérience, ayant passé du problème de la connaissance à celui des valeurs, le premier problème devient un problème de

1. *Phil. d. W.*, Zweit. Abschn., I, p. 63.

2. Cf. *Introd.*, 2^e sect.

3. *Phil. d. W.*, viert. Abschn., p. 73-74.

4. Cf. § 9 et 57.

valeurs¹, et il se propose d'étudier les « relations des valeurs humaines en même temps que la psychologie du sentiment et de la volonté », qui en est la base nécessaire. C'est là, pour lui, l'essentiel. Quant à la méthode, il faut joindre à la description psychologique le point de vue normatif ou axiologique qui est appréciatif. De plus, cette « appréciation descriptive » sera une attitude vis-à-vis d'objets idéaux qu'il caractérise par un « facteur prédominant (*predominant moment*) » sentiment ou volonté, et les « présuppositions cognitives qui le déterminent ». Urban, d'ailleurs, a pleinement conscience que le sentiment et la volonté sont des concepts abstraits, mais il estime qu'ils ont conservé « assez de connotation appréciative pour servir à interpréter les appréciations ». Ainsi, comme nous, Urban met le contenu du continuum au premier plan, mais chez lui ce contenu a déjà un caractère représentatif, au lieu que nous prétendons nous saisir du fait qualitatif, au stade de la présentation. L'appréciation étant cognitive, passe au second plan, car elle implique des valeurs types, et c'est à la psychologie de les livrer à l'axiologie, au lieu qu'Urban suppose d'emblée des valeurs supérieures et se propose seulement de caractériser par le désir ou la volonté, l'attitude du sujet à leur égard. Nous laissons donc à l'axiologie le stade de l'appréciation et réservons à la psychologie non seulement la description du contenu affectif du continuum par rapport auquel tout devra être apprécié, mais encore l'étude de la filiation des valeurs supérieures qui devront être définies psychologiquement comme des produits du retour de l'expérience sur elle-même, au stade de la représentation.

On voit que la méthode d'Urban suppose des postulats métaphysiques dont nous nous sommes refusé le droit de faire usage.

155. En définitive, la psychologie concrète ne doit pas partir de la valeur évoluée, produit du jugement de valeur, mais de la valeur psychique première qui fournit une matière à la fonction judiciaire. Tout ce qui est réel a une valeur comme tel, et le jugement d'existence ne se distingue point

1. *Value, its nat. and L.* Introd., p. 5-6.

du jugement de valeur en ce qu'il est appliqué à un ordre différent de réalité, mais seulement en ce qu'il affirme de son objet qu'il est une valeur sans préciser laquelle; cette valeur, toutefois, n'a point attendu ce jugement pour être réelle et, psychologiquement, elle est après ce qu'elle était avant. Seulement, à cette valeur primaire (notre affection simple) s'en est ajoutée une nouvelle (notre affection dérivée).

M. Bouglé¹, à notre sens, a donc pleinement raison de se demander, au premier-chapitre de son ouvrage², si les valeurs ne sont pas « elles-mêmes des réalités ». A vrai dire, au chapitre suivant, il étudie comment elles le « deviennent », mais cela n'entraîne point une réponse négative à sa première question, car, entre temps, il est passé du plan de la psychologie à celui de l'axiologie et il s'occupe désormais des valeurs « en fonction des désirs ». Nous pensons que, si l'objet de son travail ne l'avait pas amené naturellement à prendre le problème de ce biais, il eût pu en définir la base d'une manière voisine de la nôtre. Le chapitre V, où il traite des valeurs en tant que fin des moyens et où il insiste sur les transferts grâce auxquels elles peuvent remplir l'un ou l'autre de ces rôles, nous le donne à penser, car ce processus, qu'il estime à juste titre très important, n'est qu'un cas de l'incidence du système intellectuel sur la trame présentative des valeurs primitives. De même, sa thèse³ « que les jugements de valeurs ont pour fonction de formuler non les propriétés naturelles des choses, mais les désirs des hommes vivant en société » rentre aisément dans nos vues.

156. Un passage consacré par Ribot dans sa *Logique des sentiments*⁴ aux « concepts ou jugement de valeurs » nous permettra de conclure: « Il n'y a pas d'évaluation, dit Ribot, sans un sujet qui évalue ». Rien de plus juste, mais n'y a-t-il auparavant, comme il le croit, que des « phénomènes objectifs » qui « agissent comme stimulus » et ne peuvent être considérés comme des valeurs ? Non, car cela ne s'applique

1. Cf. aussi Durkheim, *Jugements de valeur et jugements de réalité* (*Rev. de métaph. et mor.*, 1911).

2. *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs.*

3. *Ibid.*, chap. VIII.

4. Chap. II, II.¹

qu'aux concepts de valeur, mais le rôle que Ribot attribue à l'objet dans leur formation, nous fait comprendre pourquoi il se trouve empêché de poser des valeurs antérieures à l'élaboration cognitive de l'expérience. Ribot part du postulat intellectualiste et repousse dans l'objet tout ce qui n'est point état conscient. Pour lui, le fondement objectif de la valeur est donc la « vie psycho-organique » (il endosse précisément une thèse d'Eisler à cet égard). S'il refuse d'admettre l'existence de valeurs avant l'acte évaluatif, c'est que ce serait appliquer une notion dont l'usage est subjectif à une réalité à laquelle il refuse ce caractère. Or, cette difficulté s'étend aussi loin que l'influence de l'intellectualisme, c'est dire qu'elle est commune à presque tous les philosophes, et l'on voit pourquoi la question se pose tout autrement pour nous qui, parti de l'état affectif reconnu comme réalité psychologique, pouvons soutenir l'antériorité de la valeur sur le concept qui lui donne forme intellectuelle sans l'exiler de la pensée.

C'est donc par les voies que nous nous sommes ménagées que nous avancerons. Nous laisserons de côté le jugement de valeur et les valeurs évoluées de l'axiologie, et nous achèverons la critique des « tendances », car la place qu'occupe cette notion dans les œuvres que nous venons de passer rapidement en revue, nous la désigne comme le réduit de l'intellectualisme.

B. — LES TENDANCES.

157. Le point essentiel sur lequel nous allons faire porter notre examen est indiqué excellemment par M. Baldwin¹ : les controverses sur le « sentiment de valeur », remarque-t-il, partent de l'impossibilité généralement admise de le « réduire au calcul conscient des plaisirs et des peines ». Il faut mettre en ligne de compte des dispositions « affectives ou volitionnelles » des modifications desquelles dépendent les « mutations de valeurs ». La nature de cette disposition domine ainsi tout le problème et chaque auteur en décide conformément au principe de sa philosophie. M. Baldwin, pour sa part, donne

1. Art. Worth.

de la tendance, dont la forme psychologique est la « conation », l'exemple général suivant : un gland peut être écrasé, mais sa tendance est de devenir un chêne. Une tendance existe en tant qu'un être initiera un certain procès s'il n'y a pas d'obstacle et « maintiendra sa propre nature positive » malgré les changements ultérieurs.

Ce caractère de développement indéfini est, d'autre part, bien mis en évidence dans le vocabulaire de M. Lalande ¹ ; la tendance (au sens concret) est, d'après l'auteur de l'article, une « puissance d'action dirigée en un sens défini, mais qui ne s'actualise pas... entièrement ». En psychologie, c'est un « terme générique comprenant tous les phénomènes d'activité spontanée », et l'on cite un passage de Lachelier, où la tendance est définie « une spontanéité qui se dirige vers une fin ». La tendance ainsi comprise a son centre de gravité en avant de son mouvement. M. Baldwin parle d'un « unrest », c'est-à-dire d'une sorte d'inquiétude, expression qui trouve son équivalent dans cet autre passage de Lachelier : « la tendance ne nous est donnée que par l'affection, et le besoin, dès qu'il s'éveille, prend pour nous la forme d'un malaise ² ». Mais M. Baldwin précise en ajoutant que la « conation »... existe quand et pour autant qu'un présent état de conscience tend, par sa nature intrinsèque, à se développer en quelque chose d'autre. La tendance ainsi comprise est la loi de ses phases.

158. Si nous rapprochons, maintenant, ce texte de la définition précitée de la valeur ³, nous verrons apparaître le vice de la doctrine. La « conation » tend, nous a-t-on dit, par sa nature intrinsèque, à devenir quelque chose d'autre; elle a par conséquent pour raison déterminante une valeur anticipée qui est sa fin. Mais, en même temps, toute valeur est fonction d'une tendance et sa raison d'être est qu'elle satisfait, stimule une impulsion ou s'y identifie. Sans valeur pas de tendance faute de mobile, mais pas de valeur sans tendance faute d'appui. Le cercle est indéniable quoique pallié dans les textes de M. Baldwin par une terminologie captieuse. Son

1. *Bull. de la Soc. de Philos.*, 1921, n° 1.

2. *Psychol. et métaph.*, p. 138.

3. Cf. § 151.

expression d'« intrinsic value » et aussi, du reste, celle de Lachelier, « spontanéité », peuvent faire prendre le change, car elles suggèrent l'idée d'une puissance manifestée par le mouvement psychique considéré; seulement, chez tous deux, cette puissance est relative à un attrait extérieur qui la soutient et la règle. Elle subit une attirance contraignante loin de progresser par la surcroissance de qualités progressant au delà de soi. Bref, nous cherchions une valeur psychologique radicale, et nous trouvons une relation dont les deux termes s'impliquent mutuellement et se définissent l'un par l'autre, ce qui les laisse dans une égale indétermination fatale à leur validité logique. Nous reconnaissons ici, sous une nouvelle forme, le cercle du plaisir et de la tendance, classique en psychologie.

Hamelin croyait pouvoir le rompre par le primat de l'idée : « Le plaisir et la douleur, inintelligibles de toute autre manière », ajoutait-il, « commencent de présenter une signification claire dès qu'on les interprète très simplement comme étant celui-là un but atteint, celle-ci un but manqué ¹. » Mais l'idée de but n'a elle-même de sens que par rapport à un intérêt, et c'est dire que nous retombons dans les difficultés précédentes. Hamelin oppose cette doctrine au sensualisme qu'il trouve « trop désespérant ou trop commode »; mais le sensualisme n'est nullement exempt de l'illusion dont nous critiquons les formes diverses; car c'est une systématisation du témoignage des sens, comme le rationalisme est une systématisation des prétentions de la raison, et la solution que nous préconisons est une conséquence naturelle de la doctrine que nous soutenons contre eux. L'origine de leurs erreurs respectives est la notion confuse de la passivité du sujet quant à certains de ses états et le discrédit où elle fait tomber les affections primaires. A cette conception nous avons substitué celle de valeurs concrètes, véritables absolus identiques à la procréation contingente des événements réels, dont le mouvement d'ensemble se passe de déterminant externe. Le procès des affections est centré par leurs qualités mêmes et pose tous les mobiles et tous les motifs pour le sujet rationnel sans dépendre d'aucun. Il

1. *Essai sur les élém. princ. de la représ.*, chap. V, A, c; p. 436.

est nous-mêmes en tant que nous sentons et non en tant que nous le savons. Archétype de toute puissance, il se déploie par soi, et le rapport causal où l'unité concrète des phases qualitatives de son actualisation immanente se dissipe, est le symbole intelligible de ce progrès substantiel considéré dans le cours temporel des états de conscience.

159. Ici, en outre, nous ne manquons point d'un témoignage immédiat de l'intuition, car nous avons l'expérience intime de l'émotion se nourrissant d'elle-même et n'attendant sa satisfaction que de son plein essor. C'est un fait d'expérience courante que les sentiments et les passions évoluent et se consomment en soi, et nous espérons montrer que ce fait, pris dans toute sa portée, fournit le principe d'une explication concrète de la vie spirituelle, du moins quant à sa contexture psychologique. Autrement dit, tout état affectif, par cela même qu'il est réel, crée un surplus de soi qui se dépense jusqu'à épuisement des virtualités qu'il recèle selon sa nature substantielle : car, encore un coup, il n'est d'autre réalité primaire que cette production incessante de valeurs concrètes. Une réalité inféconde ne serait qu'un être intelligible : création, réalité sont des termes interchangeables et l'affection est l'intuition immédiate de ce procès absolu ¹.

Si l'on nous objectait que cet élan même peut être considéré comme la réalisation d'une sorte de tendance, ce serait là restreindre la discussion à une question de mots. Ce que nous nions, c'est la tendance au sens d'un mouvement psychique distinct des états éprouvés et que l'on figure par l'attraction d'un bien extérieur ; et nous soutenons qu'il n'y a de réel que l'expansion des qualités en raison de cette qualité même qui, en chacune, dure et change en soi, par soi et pour soi ; car c'est en cela que consiste la réalité concrète des valeurs distinctes où s'actualise l'expérience. Ceci bien établi, nous ne répugnons point à ce que, conformément à l'usage, on dénomme tendance *dans le champ de conscience*, la manifestation progressive de la richesse de l'état initial, source concrète des états postérieurs, à condition de ne plus concevoir

1. Cf. § 9.

ceux-ci comme des effets que la logique puisse rapporter à leurs causes, mais comme les produits d'une métamorphose spontanée.¹

Le primat psychologique de la tendance, enfin, ne pourrait être justifié que si une activité en tant que telle rendait intelligiblement compte des valeurs affectives en tant que senties. Mais dire que mon plaisir *est* l'exercice aisé d'une tendance, c'est ne rien dire du tout, à moins que l'on définisse la tendance comme un état agréable par soi, et alors l'argument s'évanouit : il reste une tautologie. Si la tendance est inaffective en soi, ce déploiement facile de force est une chose absolument distincte, dans la conscience, de la satisfaction que j'en éprouve. Ce témoignage de l'expérience immédiate infirme toute théorie qui l'affronte. Psychologiquement, ce qui plaît ou ce qui intéresse est, de l'aveu général, l'universelle fin de l'activité, tandis que cette dernière n'est connue que dans un état affectif. Attribuer une efficacité propre à l'activité en tant que telle est donc une hypothèse gratuite — puisqu'elle ne peut rendre compte de la valeur affective — et inconsistante puisque la définition de cette puissance implique des présuppositions incompatibles avec cette assertion.

Le psychologue ne peut donc tabler sur cette entité boiteuse. Mais constatant l'efficacité de ses désirs et de ses résolutions, c'est la critique de ces concepts qu'il doit faire, en examinant à quels états concrets du continuum ils correspondent. Or, c'est comme événements originaux et uniques qu'ils sont efficaces. Si dans le désir sont impliqués des éléments intellectuels, c'est en tant que sentiments notionnels qu'ils influent sur l'avenir du sujet. C'est pourquoi, si nous parlons quelquefois de tendances, nous ne désignerons jamais par cette expression que le procès concret des affections. L'activité, dont on prétend faire le support de la sensibilité, n'est qu'une idée abstraite, et la tendance ne diffère de cette entité que par le fard des concepts dont on colore sa nudité. Le but défini fait figure de raison logique dans le schème représentatif de l'expérience psychologique. Mais la tendance, dont on parle comme d'un mouvement, n'est que la notation cursive de la vie profonde de l'esprit.

Représentons par A un complexe affectif et appelons

$a, b, c, d, e, \dots, n$, les états affectifs secondaires qui le constituent et auxquels correspondent au moins virtuellement des états intellectuels $\alpha, \beta, \gamma, \delta, \epsilon, \dots, \nu$. A l'examen introspectif, les termes de ces deux séries sont respectivement dans des rapports les premiers indéfinissables, les seconds définissables. Nous disons que la notion d'activité n'a pas d'autre fondement psychologique que ces rapports mêmes en tant que l'observateur rationnel les conçoit. C'est dire qu'elle n'a aucune réalité concrète mais seulement une existence abstraite. Considérés dans la première série, ces rapports (qui parfois grâce à des signes externes peuvent être notés numériquement) expriment la force des sentiments, — concrètement ils correspondent à la valeur intrinsèque d'une affection. Dans la seconde série, les rapports correspondent aux relations logiques des concepts. Enfin, l'incidence de la seconde série sur la première donne lieu aux apparences dans le champ de conscience, auxquelles se sont attachés les intellectualistes. Dans cette doctrine, l'activité s'évanouit en tant que puissance autonome, il ne reste que l'efficacité immanente de l'état affectif.

La valeur affective, d'après nous, agit donc par soi, et cette théorie évite les deux objections qui, nous le répétons, ruinent l'hypothèse d'une activité par soi : l'impossibilité de rendre compte de la qualité affective et l'inintelligibilité de la notion même d'activité. Le rationalisme les néglige avec un dédain injustifié, et la psychologie scientifique les élude en rattachant l'activité psychique aux forces naturelles. Mais pour une critique fondamentale, c'est là un subterfuge futile. Pour satisfaire l'esprit, il faut que les valeurs affectives et le dynamisme spirituel s'unissent; or, le progrès immanent de la réalité psychologique englobe toutes les valeurs et contient toute l'expérience.

160. Concluons : Si toute cause efficiente suppose un inintelligible transport de force et si la figuration mathématique de l'expérience n'est psychologiquement qu'un leurre, il ne reste d'assuré dans la notion d'activité que le sentiment de changer. A ce coup, la dialectique intellectualiste est *a quia* et la dialectique affective, tenant l'activité pour la projection dans l'univers de la représentation d'événements radicaux,

mais rebelles en soi à toute forme, se propose de voir le monde de l'intelligence se constituer par la cristallisation des procès affectifs, seuls substantiellement ou concrètement réels.

Prenant pied sur ce terrain, où nous espérons nous maintenir, si vacillant qu'il soit, nous soutenons : 1^o que l'affection est ce qu'elle est, en raison du procès des choses dont elle est une étape, et que c'est là une raison concrète suprême, encore qu'elle reste impénétrable à « la raison » ; 2^o que l'activité en tant que telle n'est rien sinon une relation qui se poserait sans ses termes, un fantasme de l'intellectualisme.

Cette doctrine invoque le témoignage de l'expérience immédiate puisque l'affection se soutient et progresse par soi. Nous disons, et c'est là notre position maîtresse, que ce qui est psychiquement fructueux c'est *éprouver*, et que si l'on ne s'est point avisé de ce fait primordial, c'est que l'on a toujours attaché à l'affection le caractère de la passivité. Avec le réalisme du sens commun doit s'évanouir cette illusion qui obscurcit la psychologie : l'action des choses sur un sujet passif.

De façon plus précise, la différence essentielle entre la tendance et l'idée affective, ou « sentiment recteur », est que celle-ci agit par sa présence même. L'idée affective est une manière d'éprouver durable qui, par sa persistante influence, donne un caractère définissable au cours de la vie spirituelle. Elle est le fondement de l'habitude, dans toute la variété des événements, tant spirituels que corporels, que désigne ce terme. En conséquence, il nous faut demander à l'introspection de confirmer que les affections sont, en tant que telles, la réalité substantielle et féconde de l'univers phénoménal perçu et conçu par le sujet, l'activité et les tendances étant l'équivalent sans vertu propre dans les perspectives de la conscience intellectuelle, de la propagation des virtualités qualitatives dont les premières sont grosses.

Peut-être nous ferons-nous mieux comprendre en disant que la tendance n'existe que dans et pour une intelligence organisée. Le sujet rationnel, en possession de notions logiquement classées, peut seul se poser verbalement un but à lui-même et tendre à la réalisation de son désir par la systématisation de ses habitudes conscientes, le principe efficace de ce processus restant par ailleurs psychologique.

La marche de notre travail se trouve donc définitivement tracée : nous avons, avant d'aborder l'étude de l'exercice discursif de la pensée, à nous assurer que l'activité pratique ne donne pas de démenti à cette théorie. Nous examinerons en premier lieu nos natures simples, les affections, en tant que valeurs dynamiques. La théorie des sentiments recteurs de l'activité corporelle suivra naturellement, et nous nous trouverons amené par une gradation méthodique à notre problème central.

DEUXIÈME SECTION

LES AFFECTIONS

161. Notre emploi du terme « affection » est contraire à l'usage, car nous l'étendons à tout le contenu présentatif du continuum en même temps que nous en écartons la présomption de passivité qui lui est traditionnellement attachée. Pour nous, les affections sont des moments concrets de l'expérience qui durent et procèdent en des séries subséquentes de valeurs, propageant ainsi la réalité parvenue au stade de la spiritualité. Nous préférons ce mot, parce qu'il a un sens habituel moins spécial, et dénomme congrûment les états du sujet en tant qu'éprouvés, à celui d'émotion que Léon Dumont ¹ adopte, après avoir constaté l'ambiguïté du vocabulaire de la psychologie de la sensibilité. Le sujet que nous abordons est en effet le plus propice à l'équivoque que nous avons dénoncée à propos du positivisme, en particulier d'Auguste Comte ², et qui est devenue en quelque sorte classique. On parle d'« affections » en médecine comme dans les descriptions morales, et il s'agit bien, en effet, dans les deux cas, d'une seule et même réalité, en ce sens que le physiologique n'est jamais, on l'a remarqué justement, que du psychologique retourné; mais il n'est point indifférent d'adopter l'une ou l'autre terminologie, et il est moins loisible encore de passer en discutant de la première à la seconde.

C'est à nos yeux une démarche philosophiquement stérile, d'ailleurs, que figurer physiologiquement l'expérience psychologique ³, car c'est représenter le tout par la partie et

1. *Théorie scientifique de la sensibilité*, chap. I, p. 21.

2. Cf. § 54.

3. Cf. § 53-55 et 95.

lâcher le fait apodictique pour se fier aux apparences, et c'est au contraire une induction fructueuse qu'assimiler les phénomènes physiologiques à des procès de même nature que ceux dont nous avons l'expérience immédiate; la différence entre eux serait que les premiers sont connus médiatement. Il est constant que la vie psychologique nous montre des produits spirituels que le sujet s'attribue comme son œuvre propre, sans avoir pourtant eu conscience de leur formation. Telles sont nos inclinations. On peut dire, aussi, que le caractère est un organe spirituel dont l'influence dans notre carrière et même sur notre santé n'est pas moins réelle que celle de nos membres et de nos viscères. Pourquoi, dès lors, ne pas admettre que ceux-ci sont des complexes analogues à ceux de la vie consciente, mais qui évoluent collectivement en dehors d'elle? Il semble que cette hypothèse soit particulièrement apte à expliquer les idiosyncrasies qui déroutent la science. La vie en ce cas serait une expression pour désigner la résultante idéale du coénergétisme des valeurs affectives. Raulh remarque qu'on pourrait « traiter le corps comme un ensemble d'émotions possibles ¹ », mais il ajoute que ce serait « scientifiquement... stérile » et « qu'une science de faits étudie les relations de faits, c'est-à-dire les relations données dans le temps et l'espace ». C'est là une attitude parfaitement nette, et nous en prenons délibérément le contre-pied, précisément parce que nous n'étudions pas des relations, autrement dit des phénomènes, mais bien des valeurs réelles. C'est pourquoi on ne trouvera pas dans les pages qui vont suivre un ingénieux dosage d'éléments psychologiques et physiologiques, mais des complexes d'affections procédant par soi, en leur qualité spécifique, au stade de la présentation.

Conformément à notre classification générale ², et limitant notre enquête aux conditions du progrès immanent de l'expérience, nous traiterons d'abord des affections simples ou primaires; puis des affections dérivées ou secondaires, soit des émotions et des sentiments, à l'exclusion pourtant des sentiments recteurs de l'activité pratique et des sentiments notionnels, qui donnent lieu aux deux problèmes

1. *De la méthode dans la psychologie des sentiments*, chap. IX, p. 198.

2. Cf. § 64-67 et 136.

essentiels, objets des troisième et quatrième parties, définis précédemment ¹. En d'autres termes, ayant posé le principe du dynamisme des affections, nous examinerons le jeu capricieux de celles-ci (où nous voyons les assises de la vie humaine) avant d'étudier la systématisation de leur spontanéité, en raison des directions que leur impriment les besoins pratiques et l'intérêt spéculatif.

I. — Les affections primaires.

162. Nous rappelons que cette rubrique s'applique aux états sensoriels, aux états hédoniques et aux émois (joies ou tristesses dépourvues de contenu intellectuel explicite), ces éléments, bien entendu, n'étant point pris isolément, mais comme des événements dans le continuum. Les caractères hédoniques et sensoriels d'un état donné n'ont d'existence indépendante que pour un observateur, et c'est là une grosse difficulté de la méthode introspective. Quant au « plaisir » et à la « douleur », ce sont des allégories littéraires ou des entités de la spéculation. Il en est, au reste, de même des différentes classes de sensations, quoique ce soit moins manifeste, parce que le réalisme intuitif les réfère à l'objet. Les types sensoriels sont rattachés à des cas extrêmes et ces conclusions s'appliquent *a fortiori* aux états hédoniques dont l'influence sur le cours de la conscience est si souvent décisive, mais qui ne comportent qu'une référence objective très vague. L'analogie entre ces deux aspects du continuum est donc étroite et nous pensons avec beaucoup d'auteurs qu'il est impossible de les distinguer rigoureusement. Aussi les avons-nous réunis sous le terme de « sensibilité générale ». Le plaisant et le déplaisant sont des notions abstraites, à l'égal du bleu, du son aigu, de l'aigre, du froid, ou plutôt des impressions que l'on réunit sous ces dénominations. Il ne faut point demander quand et pourquoi le bleu devient agréable et une note suraiguë déplaisante, mais constater purement et simplement qu'il y a des sensations de bleu plaisant, de rouge blessant, etc. L'agréable ou le désagréable sont des caractères

1. Cf. § 160.

plus généraux que le vert, le jaune, le chaud, le salé, etc. Et si l'on a trouvé commode de répartir les qualités sensorielles en plusieurs classes, on peut dire que l'agréable et le désagréable constituent une classe de sensations supplémentaires et moins définies, parce que ce « sens » n'a pas d'organe spécial. Dès lors, il n'est pas plus étonnant que le plaisir accompagne le son, que le son la lumière. Dans l'expérience psychologique, nous trouvons ceux-ci constamment réunis, c'est la représentation qui les sépare. Il en est de même du « sens hédonique ». Il est vrai qu'il paraît dépendre étroitement du cours des sensations proprement dites, mais la critique de la relativité de ces états de conscience nous a appris que les unions des états des deux ordres sont fragiles et capricieuses; et qu'il est impossible de relever un lien essentiel entre tel état sensoriel et tel état hédonique. Dans une situation donnée et unique nous jouissons ou souffrons : c'est tout. Sans doute la constitution actuelle du sujet ne permet guère d'imaginer un état hédonique dépourvu de tout caractère sensoriel, mais nous pouvons concevoir que cette situation de fait dépende de la complexité du continuum et qu'il en soit autrement pour un être simple, dont toute la vie psychique peut être réduite à ces états vagues que nous avons appelés des émois et qui ont un caractère hédonique prononcé.

163. Nous sommes donc enclin à considérer l'ensemble des états hédoniques comme une manière spécifique d'éprouver; mais, dans une psychologie concrète, cette question de classification n'a qu'une importance très minime, et le problème classique de l'existence d'états de conscience indifférents, ne saurait nous arrêter qu'autant qu'il puisse avoir rapport à l'efficacité des valeurs affectives attachée, dans notre doctrine, à leur qualité même.

Nous croyons résumer exactement notre expérience personnelle en affirmant que les états sensoriels ne comportent nullement un coefficient hédonique. Le blanc de ce papier, le bleu de l'encre me sont parfaitement indifférents. Pour leur donner une valeur hédonique, il faudrait que je les prisse comme éléments d'un ensemble esthétique, ce qui serait sortir de la question. Ce problème est en somme factice; ses termes sont les notions abstraites des sensations et du plaisir

et de la douleur; il s'évanouit quand on leur substitue les événements concrets du continuum. Il est très vraisemblable qu'aucun moment du cours de celui-ci n'est hédoniquement neutre, mais cela n'implique nullement que ses éléments sensoriels, en tant que tels, aient une valeur hédonique. Tout dépend du complexe qu'isole un acte aperceptif; de sorte qu'il s'agit en somme de savoir si l'esprit est capable d'abstraire des sensations sans caractère hédonique. question à laquelle, quant à nous, nous répondons affirmativement, mais qui est, à notre point de vue, tout à fait futile. Si la psychologie scientifique y attache une grande importance, c'est qu'elle est influencée par la thèse, chère aux évolutionnistes, qui consiste à ramener les états hédoniques à des décharges nerveuses diffuses, par opposition aux états sensoriels inséparables d'une organisation plus compliquée. Or, si ces concomitances sont très suggestives c'est, encore un coup, à la physiologie d'interpréter les apparences phénoménales conformément aux conclusions de la critique, et nous ne pouvons éliminer l'éventualité d'états hédoniquement neutres, parce que leur absence rendrait plus vraisemblable une certaine théorie sur le développement génétique des sensations. En admettant que l'être vivant primitif n'eût que des sensations hédoniques, son descendant évolué peut être capable d'états dénués de ce caractère.

164. Il nous importe bien davantage d'examiner s'il est possible d'isoler, comme efficaces dans le continuum, des affections dépourvues de caractère sensoriel, car c'est un problème exclusivement psychologique. S'il n'est pas douteux que le plaisir et la douleur accompagnent d'ordinaire des sensations, il reste les émois, ces joies et ces tristesses imprécises que nous avons distinguées tant des émotions que des sensations. A leur origine, il est possible, en général, de trouver un élément qui les relie à l'une quelconque de ces classes, mais ils se développent et durent indépendamment de leur occasion. Aussi les avons-nous classés à part des états proprement sensitifs, mais il serait arbitraire de les étudier séparément. Ils contribuent puissamment à notre humeur. On est enjoué ou maussade tout le long d'un jour, pour une raison disparue et dont on aurait peine à retrouver la trace. Ce

serait, de plus, une erreur de croire que les affections de cet ordre sont peu variées et se rapportent à quelques sentiments dominants de l'âme humaine qu'éveille de leur assoupissement, par exemple, la rencontre d'un être aimé ou d'un ennemi, la vue d'une jolie femme ou d'un laideron, un accident dans la rue, etc. Nous croyons, au contraire, que ces affections sont nombreuses et forment une transition intéressante entre les états hédoniques et les émotions proprement dites.

En sortant de chez moi un jour de l'été dernier, mes yeux tombèrent sur quelques feuilles jaunes qui jonchaient le pavé. Immédiatement après, j'éprouvai un émoi vague mais que je reconnus aussitôt : « Je viens d'avoir l'impression de l'automne », pensai-je. Pourtant le soleil dardait du firmament immaculé ses rayons les plus ardents; sous mes vêtements légers, je sentais la chaleur de l'atmosphère baigner mes membres. L'ambiance était toute estivale et le seul détail qui évoquait l'automne était la présence de quelques feuilles mortes. Or, l'émoi que j'ai discerné dans mon champ de conscience était parfaitement distinct de cette excitation des centres optiques et le concept de l'automne a surgi postérieurement. J'ai reconnu comme déjà éprouvée une nuance de mon état actuel, et je l'ai rattachée à l'idée abstraite de l'automne. Cet émoi s'est donc distingué des sensations présentes et j'en ai conservé souvenance comme d'un état agréable, quoique dépourvu de tout caractère sensoriel déterminable. Toutefois, c'est là un souvenir affectif, une image reparaissant dans des circonstances favorables; quant à des émois primaires, ils sont beaucoup plus rares et se produisent surtout, pensons-nous, chez des individus jeunes, soit à l'approche de la puberté, soit en raison des aspirations vagues qui déterminent les vocations. Dans des natures exceptionnelles, ces procès spontanés provoquent des crises profondes; les grands mystiques en fournissent des exemples précieux par la difficulté même qu'ils éprouvent à rattacher leurs états d'âme à leurs notions intellectuelles : « Plût à Dieu que je susse le comprendre et plus encore le dire, mais je crois ne pas savoir quand il est spirituel, ni quand il s'y mêle de la sensualité ¹ », dit sainte Thérèse de l'amour parfait.

1. *Obras, II, Camino de perfección*, chap. VI, p. 212.

Pendant toute la vie d'ailleurs, on éprouve des dégoûts, du découragement, ou l'on cède à des impulsions que l'on ne peut guère attribuer qu'à un procès émotif spontané; ce qui ne les empêche point de déterminer des sautes d'humeur qui peuvent modifier gravement le caractère. Ce que l'on appelle couramment la neurasthénie en est un exemple banal, et ici la pathologie peut nous éclairer par l'étude des cas de psychasthénie et autres. Le trouble sexuel précède, en particulier chez les adolescents, toute précision sensorielle, et l'on pourrait même soutenir que l'érotisme est la subordination des sensations au plaisir. Il semble bien que chez certains libertins l'éveil spontané de l'émotivité détermine les états sensoriels qui devraient en être l'occasion. Certains « plaisirs de tête », comme on dit dans l'argot des mauvais lieux, très épuisants du reste, rentrent dans cette catégorie, quel que doive être leur mécanisme physiologique, car il y a des cas très nets où son déclenchement est provoqué de façon en quelque sorte factice par le développement autonome de la « libido ». Cependant, il faut encore tenir compte ici de l'influence de l'idée abstraite.

165. Des faits de cette nature sont en faveur de la théorie évolutionniste de la genèse des sensations, application intéressante du principe du passage de l'homogène à l'hétérogène, et cette hypothèse s'accorde parfaitement avec la spontanéité d'une spiritualité affective, à condition qu'on la débarrasse de l'appareil physiologique qui l'a constamment accompagnée, car celui-ci ne lui est pas essentiel. Nous la recueillons donc très volontiers sous ces réserves, et nous signalons, à ce sujet, une observation personnelle sur un ordre de faits qui a fort peu attiré, à notre connaissance, l'attention des psychologues. Aussi n'aurait-elle de valeur que si elle était postérieurement confirmée.

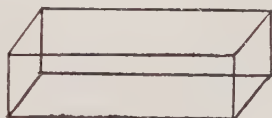
Nous avons fait allusion, à propos d'un endormissement manqué ¹, à une impression indéfinissable qui se produit régulièrement chez l'auteur en pareil cas : on dirait d'une lacune de la vie intellectuelle qu'emplirait une crise affective. Or, l'auteur a remarqué que cette impression, très fugitive mais très nette, apparaît dans le continuum dans

1. Cf. § 123.

des circonstances à tous égards différentes¹. Il l'a éprouvée après qu'une automobile eût failli le heurter, à la suite d'identifications de souvenirs difficiles; mais il l'a observée surtout lors d'un test au laboratoire de psychologie de l'Université de Londres, et depuis il lui a donné une attention méthodique.

On sait qu'un parallépipède, comme la figure ci-dessous, où un cube peuvent (sauf exceptions individuelles) être vus sous deux perspectives, les faces opposées occupant alternativement le premier plan. Il s'agissait, dans la circonstance, de mesurer la force d'attention des personnes présentes par la durée de la persistance d'une de ces perspectives, soit avec volonté de la conserver, soit avec volonté d'y substituer la seconde. Mais, pour

nous, l'essentiel, c'est que chez l'auteur, tous les changements de perspective (le premier se fit attendre très longtemps, puis ils se succédèrent avec une certaine régularité)



étaient accompagnés de l'impression précitée. De plus, il y a lieu de croire qu'il n'était point le seul dans ce cas, car une des personnes présentes demanda au professeur Spearman, qui dirigeait l'expérience, s'il ne s'agissait pas d'un phénomène oculaire (et ma dactylographe, avec laquelle je viens de faire une contre-épreuve, m'a posé une question identique). A cette observation, le professeur Spearman répondit seulement par un signe négatif et l'auteur, quant à lui, remarqua qu'il eût aisément confondu l'impression qu'il ressentait avec quelque phénomène dont l'œil aurait été le siège, si son attention n'avait déjà été attirée sur les cas que nous venons de rapporter et dont la similitude avec celui-ci l'avait immédiatement frappé. Il s'assura à plusieurs reprises que l'impression se reproduisait sans mouvement du globe oculaire, ni clignotement de la paupière.

Dans nos notes de l'époque est également relevée une analogie entre cet incident de la sensibilité et le paroxysme où se satisfait et s'éteint l'excitation génésique. On sait qu'on l'appelle parfois vulgairement la « petite mort », en raison de

1. Nous en citerons plus loin à propos des associations d'idées et du raisonnement et elles apporteront une confirmation assez curieuse à notre doctrine générale.

l'abolition de toute particularité émotive ou intellectuelle qui en est la caractéristique.

Quelques mois plus tard, l'auteur se trouvait un soir dans le jardin d'hiver du théâtre Nicolini, à Florence, quand ses yeux tombèrent sur la mosaïque qui décorait le sol de la salle. Elle présentait un dessin géométrique plus propice encore que le parallépipède à de semblables alternances, et immédiatement le phénomène se reproduisit plus complexe, accompagné de la même impression.

Cette manifestation d'affectivité nue nous semble fort intéressante et surgit dans des circonstances qui n'ont de commun qu'une ambiguïté réelle, intégrée en quelque sorte dans le procès psychique, dont le progrès ultérieur n'est plus déterminé par l'élan d'une qualité préexistante. On dirait que la sensibilité marque le pas et que toute valeur représentable est abolie. Au seuil de l'attention (dans l'endormissement manqué) entre deux directions sensorielles possibles (dans les derniers exemples considérés), entre l'émotion et le retour du sang-froid (au moment d'un danger), entre le plaisir et la douleur (dans le coût dont la consommation substitue à la qualité hédonique, dans l'amortissement général de la conscience, une plénitude affective qui n'a le caractère d'aucun de ses deux pôles, mais qui se résorbe en un état définissable par l'un d'eux), partout cette impression fugace supplée aux sentiments absents.

Nous la désignerons par l'expression de « ressaut affectif », et nous avons trouvé dans nos cahiers une observation très antérieure, où nous avons noté avoir éprouvé « une commotion », comme le choc produit par le déclic d'un ressort, alors que nous parvenions à grand'peine à retracer la filiation d'une association d'idées. Ce cas rentre évidemment dans les précédents. Le ressaut affectif se produit donc, d'après notre expérience personnelle, au seuil de l'essor de toutes les valeurs affectives et peut, nous semble-t-il, fournir un argument pour rattacher toutes les sensations à un sens primitif unique dont les états hédoniques actuels seraient la postérité la moins différenciée. Une sensation de ce genre peut suffire à l'existence d'un être tout à fait primitif¹.

1. L'auteur compte consacrer une étude spéciale au ressaut affectif qui lui paraît de nature à jeter quelque lumière sur des problèmes psychologiques qui sortent du cadre de cette thèse.

166. La littérature de la sensibilité nous propose encore une question fort délicate dans une doctrine qui refuse l'appui de la physiologie. Nous tenons pour démontrée la réalité de la vie affective extra-conscientielle : devons-nous lui attribuer des caractères référables aux états sensitifs du continuum? Dans la rigueur des mots nous estimons que ceux-ci sont trop profondément fonctions des valeurs intellectuelles pour que nous admettions hors de la conscience une sensation, un plaisir, ou une douleur proprement dits. Mais il faut nous rappeler que les affections qui préexistent à leur présentation n'atteignent ce premier stade cognitif (où le continuum n'est pas encore fragmenté et où il n'y a pas à proprement parler de valeur hédonique ou autre) que grâce à ce minimum d'intellection qui permet à l'attention de retrouver dans la mémoire la trace de l'événement marginal qui a précédé son éveil. Ce sont les conditions de cette première intervention de la valeur intellectuelle qu'il faut examiner et une comparaison nous sera ici fort utile.

On étudie en chimie l'action de substances dont la présence facilite les combinaisons des autres éléments sans y prendre, en apparence, une part effective, ni en être modifiées. Ce sont les catalyseurs; les plus remarquables sont les diastases dont le rôle dans la vie physiologique paraît prépondérant. Eh bien! nous donnons à la conscience (ou du moins aux faits concrets que désigne ce terme abstrait) un rôle analogue vis-à-vis des valeurs affectives. La vie psychique extra-conscientielle nous paraît assimilable aux combinaisons à peine ébauchées auxquelles manque l'adjuvant qui permet leur pleine réalisation. Nous imaginons des émois imperceptibles, réels cependant, dont la qualité spécifique s'éploie soudain sous l'influence d'une valeur intellectuelle. Cet état n'implique donc hors de la conscience ni sensations, ni plaisirs, ni douleurs définis, car même comme présentations soustraites à l'attention ce sont là des états hautement évolués, mais des embryons d'émois qui contiennent déjà en puissance les valeurs affectives qui s'actualisent au stade de la présentation et prennent existence logique à celui de la représentation. Quand nous contemplons un paysage, nous en recevons une impression d'ensemble à laquelle participent des impressions sensorielles que nous ne distinguons point

mais auxquelles nous ne saurions refuser des qualités spécifiques. L'attention diffuse qui nous les présente globalement les trouve sinon préformées, du moins prêtes à prendre forme apercevable. Nous éprouvons d'emblée une satisfaction intime, mais l'analyse nous découvre ensuite mille détails qui ont contribué à notre impression première et dont l'aperception prolonge et augmente notre plaisir. A coup sûr, ces éléments n'ont pas agi représentativement au premier abord, puisque nous ne les avons pas remarqués. Mais étaient-ils même actuels comme ce papier et cette plume il y a un instant? Nous ne le croyons pas. Ils n'étaient d'après nous actuels qu'affectivement, car ils n'étaient impliqués dans aucun processus précis. La cénesthésie offre de nombreux cas analogues d'affectivité rudimentaire et l'humeur est une manifestation morale du même genre.

Prenons une situation esthétique : Stendhal, dans ses *Promenades dans Rome*, a écrit que le sujet d'un tableau n'ajoute rien au mérite du peintre. Je suis du même avis, et mon œil néglige ceux des détails de l'œuvre qui ont une valeur intellectuelle. Ainsi, je ne me suis aperçu qu'après avoir vu d'innombrables crucifixions qu'un crâne est presque toujours placé au pied de l'instrument du supplice de Jésus. Je m'attarde à l'impression brute produite d'un coup par l'harmonie des couleurs, et je remarque peu les tons employés ; la vigueur du dessin est l'objet d'une appréciation plus définie, mais tardive, et c'est moins par plaisir que par curiosité que je porte mon attention sur la signification et les détails de la composition. Ce processus nous présente tous les degrés de l'aperception depuis le premier stade où il n'y a de conscient qu'un sentiment intellectuellement inarticulé, mais où des affections sont comme telles efficaces. Si je détournais les yeux, je ne saurais quelles couleurs s'actualisaient précédemment en moi. Les états en cause n'avaient donc pas valeur représentative parce que la fonction intellectuelle ne leur avait point conféré une forme appréhendable, mais leur influence suffit à provoquer le sentiment unique qui se réalise dans la conscience. Le stade de la présentation est atteint lorsque mon attention diffuse encore permet la rétention d'images vagues. J'apprécie ensuite réflexivement les détails du tableau, et ceux sur lesquels j'arrête mon attention sont rapportés au

système de mes connaissances organisées. Enfin, je conçois le sujet et je juge de son interprétation par l'artiste. Il serait arbitraire de distinguer entre les affections dont nous constatons rétrospectivement l'efficacité dans cet exemple, parce que notre critique nous en donne sujet, et celles qui se succèdent constamment mais demeurent inaperçues dans le continuum.

En somme, il faut admettre très nettement l'affection extra-conscientielle, mais se garder de chercher à l'imaginer, car on lui attribue immédiatement les caractères qui n'appartiennent qu'à la sensibilité appréhendée. L'expression d'équilibre qualitatif instable nous paraît la plus propre à désigner ces événements paradoxaux, et les comparaisons avec les phénomènes physico-chimiques les plus propres à en figurer le mode. De même que deux électricités contraires s'attirent, ou que des corps simples s'agrègent et produisent un composé nouveau, quand ils se trouvent en présence dans des conditions favorables, de même les valeurs affectives, lorsqu'elles parviennent à un certain potentiel, sollicitent l'intervention des valeurs intellectives qui deviennent le moyen de leur épanouissement en l'efflorescence luxuriante des états sensoriels et hédoniques.

Enfin, les cas qu'il nous a paru possible de réunir sous la dénomination spécifique de ressaut affectif sont, à la lumière de nos dernières considérations, susceptibles d'une interprétation suggestive, mais sous réserve de la confirmation de nos observations. Ils se ressemblent en ce que, soit en raison d'une inhibition due à la présence d'une combinaison défavorable ou à l'exclusivité réciproque de deux directions contingentes du procès psychique, soit en raison d'une lacune due à l'épuisement d'une valeur précédemment prépondérante dans le continuum, il y a accumulation d'énergie intellectuelle sans emploi immédiat. Puis une combinaison se produit où participe cette valeur disponible et une ou des valeurs affectives survenantes ou préexistantes, mais impuissantes à déterminer par elles-mêmes un progrès dans le continuum. Le ressaut affectif accompagnerait donc la création d'un procès nouveau, comme l'éclair la combinaison des fluides électriques. Ce serait l'origine concrète de la fonction intellectuelle. Dépourvu de caractère sensoriel, hédonique, ou cognitif appréciable,

le ressaut affectif serait donc gros de toutes les possibilités du progrès spirituel. Ce type d'affectivité nue révélerait la nature commune des valeurs intellectives et affectives, et ce fossile de l'expérience psychologique nous témoignerait de l'humble origine historique du procès spirituel.

II. — Les émotions et les sentiments.

A. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

167. Nous examinerons en premier lieu les caractères généraux des affections dérivées. Nous envisagerons ensuite l'importance particulière de l'activité esthétique dans le développement de la vie spirituelle et nous considérerons en même temps de façon générale l'essor de l'imagination créatrice.

Au surplus, pour les affections dérivées comme pour les affections simples, notre enquête psychologique sera limitée strictement à leur fonction dans le procès spirituel. Il nous importe surtout de définir le mode d'efficacité indirecte qu'elles procurent à la représentation, dont les formes intelligibles, devenues parties intégrantes de sentiments qui procèdent à leur tour, font pénétrer l'influence de l'idée abstraite dans le progrès concret des valeurs affectives. Le principe qui nous guidera à cet égard est d'ailleurs celui-là même que notre critique des notions d'activité et de fonction nous permet de tenir pour assuré. L'existence d'une force quelconque distincte des valeurs affectives étant désormais tenue par nous pour un postulat aventuré de l'intellectualisme, dont le volontarisme a fait son principe et que la psychologie scientifique (après l'avoir rapportée au phénoménisme physico-physiologique) figure par le mouvement, c'est, en opposition à ces diverses tendances, dans le sentiment (dans l'acception la plus générale du terme) que nous trouvons l'étoffe même du changement, fait psychologique ultime. Dans l'acception la plus générale? disons-nous. Oui, sans doute, mais prenons garde pourtant que cette expression n'induisse nos lecteurs en erreur. Nous soutenons qu'il n'y a pas de diffé-

rence de nature entre l'affectivité sensorielle, hédonique ou émotive, et l'affectivité supérieure, et nous pensons que celle-là a précédé celle-ci dans le temps; mais contrairement à toutes les doctrines à tendances matérialistes, c'est sur le modèle de l'affectivité la plus élevée que nous imaginons le caractère commun à toutes, évitant seulement de l'interpréter en fonction de la vie intellectuelle. En effet, dans la considération des affections simples, il est difficile de se détacher complètement des phénomènes du monde de la représentation, autrement dit du préjugé du sens commun. Au stade humain de l'intellectualisation de l'expérience, les manifestations inférieures de la pensée ont trop perdu de leur volatilité première pour retenir l'éclat propre à une essence spirituelle, et l'on se reprend à voir dans la sensation, et même dans le plaisir, quelque chose de corporel, de physiologique, de matériel. On se raccroche à l'objet-objet. Au contraire, le sentiment émotionnel est essentiellement subjectif. En le prenant pour base de notre philosophie, nous restons rigoureusement fidèle au critère de l'expérience immédiate, qui est constamment notre guide. Le sentiment ne peut être transposé en objet que par une abstraction trop grossière pour tromper un esprit averti. De telles allégories ne peuvent, comme un préjugé racial, faire longtemps illusion. Le primat des affections ainsi conçu est autrement efficace que le primat de l'intelligence pour écarter de la spéculation philosophique le naturalisme vulgaire. Ce dernier se glisse dans les constructions les plus hautaines du rationalisme idéaliste parce que l'affection ne pouvant être, quoiqu'on en ait, éliminée de l'univers, les penseurs qui refusent de la mettre en façade dans leur doctrine sont bien forcés de lui laisser ouverte une porte dérobée. Le rationalisme, que ce soit celui de Platon, ou celui de Hegel, ou celui de M. Bradley, ou celui de M. Croce, laisse ainsi subsister un élément étranger à l'esprit, et celui-ci, quand la critique s'attaque au système, demeure le seul élément résistant, étant le seul psychologiquement réel. Mais on ne l'a pas reconnu comme tel; aussi, bien loin que l'esprit triomphe, est-ce lui qui est absorbé par l'ἄλγος.

La lecture du *Traité des passions de l'âme* de Descartes et celle du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet, rendent tout particulièrement sensible la sura-

bondance des considérations physiologiques dans tout ouvrage de psychologie où l'on néglige le caractère substantiel des affections. Le cerveau, les nerfs, les esprits animaux deviennent alors, en leur fonctionnement organique, des facteurs essentiels de l'élaboration de la pensée, et le matérialisme n'a que la peine de montrer que dans ces théories l'efficacité de l'esprit est un élément surnuméraire. Il suffira pour atteindre ce résultat que la critique, après avoir dissipé le mirage de la perception extérieure, s'attaque aux êtres spirituels. Ce pas, on le sait, fut fait au XVIII^e siècle. Ce point de doctrine a donc une grande portée et le commentaire d'une citation de Descartes achèvera de définir notre position à cet égard.

Descartes¹ dit que pour trouver toutes les passions, il suffit de considérer tous les effets « des objets qui meuvent les sens » et qui sont leurs causes plus ordinaires et principales; dans les autres cas elles sont « causées par l'action de l'âme ». Il en résulte que les passions n'ont pas de puissance propre et nous voyons en effet que, si Descartes attribue « beaucoup de force² » à l'admiration, il rapporte cette force à la « surprise », c'est-à-dire à une impression subite et inopinée « qui change le mouvement des esprits, laquelle surprise est propre et particulière à cette passion ». L'affection ainsi comprise est un principe inapte à promouvoir la vie de l'esprit, car son origine est expressément rapportée, d'une part, à l'âme conçue par ailleurs comme une activité intellectuelle et, d'autre part, à l'objet extérieur. A notre sens, par contre, l'admiration est un événement concret dans le continuum, impliquant l'actualisation de valeurs sensorielles, hédoniques et esthétiques. Cet état n'est complet qu'au stade de l'intellectualisation, car la contemplation béate d'un paysage ne devient une admiration véritable que si le voyageur pense « ceci est beau » et, dans notre doctrine, ces mots et leur implication émotive sont, conjointement, des facteurs concrets de l'admiration éprouvée. Un homme incapable de former le concept de beauté ne sait pas admirer, à proprement parler. L'admiration pour nous n'est donc point un effet, c'est une étape de la pensée, et c'est à la lumière de cette explication qu'il

1. *Traité des passions de l'âme*, deux. part., art. LI.

2. *Ibid.*, art. LXXII.

faut lire ce que nous disons de la nécessité d'interpréter la vie affective en raison de ses manifestations les plus élevées.

168. Il ressort de ce qui précède que nous n'avons point à proposer ici une classification des sentiments particuliers qui emplissent l'âme humaine ou à en retracer la genèse. Cette besogne anthropologique ne nous retiendra pas. Il suffit de montrer que leur mode d'efficacité confirme le primat des affections. Les actions humaines étant dominées par les affections soit primaires, soit secondaires, nous soutenons que les premières agissent comme mobiles sensitifs ou émotifs, les secondes comme motifs émotionnels, auxquels la participation implicite d'idées abstraites confère un caractère téléologique. Ainsi intervient la considération de l'avenir ou d'un idéal qui peut être utilitaire, hédonique, ascétique, mystique. L'importance de l'idée abstraite subsiste donc : c'est elle qui, infuse en un sentiment notionnel, précise le désir, règle l'inclination et refrène les élans spontanés de l'affectivité. La représentation d'un plaisir, d'un but utilitaire, d'un devoir, est un événement efficace par son poids affectif dans le continuum. Ainsi, le caractère de finalité de la tendance devient concret et immanent, et ce terme, on le voit, comme ceux de désir et d'inclination ne sont, dans notre terminologie, qu'une manière d'exprimer l'aspect cursif du procès des affections pour le sujet rationnel. Que, dans tout état de conscience, l'élément qui entraîne la pensée sur une voie nouvelle ne soit point l'élément cognitif, mais l'élément affectif, telle est donc la doctrine que nous exposerons dans toute sa rigueur, et qui, d'ailleurs, quant à son principe, a trouvé déjà d'illustres promoteurs.

169. Bossuet définit la passion « un mouvement de l'âme qui, touchée du plaisir et de la douleur ressenties ou imaginées dans un objet, le poursuit ou s'en éloigne »¹ : et il en distingue onze qu'il réduit en principe à l'amour, mieux inspiré en ceci que Descartes qui, dans son intellectualisme outrancier, donnait le pas à l'admiration. Toutefois, il plaçait la haine et l'amour immédiatement après. Bossuet reconnais-

1. *Conn. de Dieu et de soi-même*, chap. I, vi (Œuvres, Paris, 1866, vol. XXIII, p. 44-45).

sait donc la prééminence de l'émotion tendre dans l'esprit, et Spinoza en use de même quand il commence son étude des passions¹ par l'amour et la haine, définies par la joie et la tristesse et des idées concomitantes.

Nous citerons encore à ce sujet deux pensées de Vauvenargues : celle-ci : « Les passions ont appris aux hommes la raison »², et celle-là : « L'esprit est l'œil de l'âme, non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire dans les passions. » Cette dernière est entièrement conforme à nos vues, si l'on prend le mot passion au sens étendu du xvii^e siècle. Voici encore un rapprochement très ingénieux de Stendhal³ : « Ce qu'il y a de plus beau en musique, c'est incontestablement un récitatif dit avec la méthode de Mme Grassini et l'âme de Mme Pasta. Les points d'orgue et autres ornements qu'invente l'âme émue du chanteur peignent admirablement (ou, pour mieux dire, reproduisent dans notre âme) ces petits moments de repos délicieux qu'on rencontre dans les vraies passions. Pendant ces courts instants, l'âme de l'être passionné se détaille les plaisirs ou les peines que vient de lui montrer le pas en avant fait par son esprit ». Cette aperception rétrospective de la marche de la passion et l'analogie entre celle-ci et l'évolution des sentiments esthétiques sont conformes à notre manière de voir. Enfin, nous rappelons à nos lecteurs la pensée de Rousseau que nous avons placée en tête de la première partie de cet ouvrage.

B. — LES SENTIMENTS ESTHÉTIQUES ET L'IMAGINATION CRÉATRICE.

170. Nous avons réservé⁴ le terme d'émotion aux sentiments de caractère moral ou esthétique, soit aux valeurs que l'axiologie classe sous les rubriques correspondantes, tandis que les valeurs logiques rentrent dans nos sentiments notionnels. Cependant, l'extension de ceux-ci est beaucoup plus considérable, car la logique traite de la recherche du

1. *Éthique*, 3^e part., Scolie entre les proposits. XIII et XIV.

2. *Réflexions et maximes*, CLIV et CXLIX.

3. *Promenade, dans Rome* (27 août).

4. Cf. § 64.

vrai; elle a pour objet les relations garanties par les principes rationnels, alors que nous avons en vue l'essor total de la pensée discursive; et toute notion, qu'elle corresponde ou non à une relation vraie, est efficace dans le continuum, parce qu'elle représente un nombre indéfini de procès affectifs référables à une analogie. Les valeurs logiques résultent donc d'une sélection parmi ces sentiments et nous n'avons pas plus, dans cette enquête psychologique, à étudier le principe de cette dernière que celui des normes de la morale. Par contre, les sentiments esthétiques sont au cœur même de la spiritualité et provoquent notre curiosité par leur caractéristique maîtresse : cette absence d'articulations qui semble liée au mode spécial d'influence qu'exerce la beauté dans le continuum, en contraste avec celui des relations logiques. Leur étude peut donc nous ouvrir la voie de celle de la pensée raisonnante et c'est pourquoi nous accorderons à cet aspect des choses plus de place que les psychologues n'en ont coutume.

171. Aussi bien, avons-nous, dès le début de cette enquête ¹, remarqué une analogie fondamentale entre la fonction intellectuelle et l'efficacité des sentiments esthétiques. Dans les deux cas, un ordre est institué parmi les valeurs psychologiques, et la beauté naturelle comme la beauté artistique fournissent à cet égard des exemples probants.

Il a été donné à l'auteur de ce travail de contempler plusieurs des sites les plus grandioses du monde : l'Himalaya de Darjeeling, le Monténégro du col de la Rieka, la baie de Rio-de-Janeiro (pour en citer trois hors de pair) et il atteste qu'en chacune de ces occasions s'est actualisé en lui un complexe affectif où des qualités très diverses prenaient, réunies, un sens que l'entendement tenterait en vain de s'assimiler. Chacun de ces lieux privilégiés, en ses lignes maîtresses et avec les particularités qui y sont attachées : atmosphère, lumière, faune et flore, habitat, constitue un type esthétique dont des variétés s'actualisent selon la constitution et les dispositions des gens. Ce type d'ailleurs se perpétue en images et se répand par la parole et l'écriture dans le monde entier.

1. Cf. § 74, *in fine*.

Ces facteurs, par exemple, entrent pour quelque chose dans la constitution présente de la conscience intellectuelle de l'auteur, car ils ont contribué à la former. Or, ce qui est vrai de lui l'est aussi de l'espèce et les habitants d'un univers rigoureusement géométrique (à le supposer possible) auraient une autre mentalité que la nôtre.

De même les émotions artistiques s'orientent suivant une valeur spécifique, invention de l'auteur, et à ce niveau il est aisé de saisir sur le fait l'efficace du sentiment. Tous les éléments techniques qui entrent dans la composition d'un poème, d'une symphonie, d'un tableau, en effet, acquièrent en liaison avec le complexe esthétique dominant, une fonction psychologique absolument indépendante de la qualité qu'ils conservent dans le monde sensible et de leur signification dans la représentation rationnelle.

Arrêtez-vous dans la Galerie du Petit-Palais des Champs-Élysées, devant le *Coucher de soleil* de Claude Monet. Si vous y êtes arrivé en examinant de près les toiles posées à la cimaise, vous regarderez avec stupeur les empâtements qui recouvrent la toile. Mais reculez de quelques pas et vous serez stupéfait de voir s'ordonner devant vos yeux un paysage lacustre, voilé de buée et qu'éclabousse de lueurs fauves un soleil vermillon.

Des valeurs spirituelles de cet ordre agissent constamment dans le continuum et il appartiendrait à notre critique d'en retracer le développement dans la vie de l'esprit tout entière. Mais notre dessein présent est seulement de faire état de ce caractère essentiel des premières manifestations de cette dernière.

Ce point de vue du reste a été exposé fréquemment, mais il convient de le dégager des accointances où les tendances d'autres auteurs l'ont compromis, en raison du recours habituel au va-et-vient entre les conceptions logique et scientiste de la réalité.

Nous en trouvons un exemple topique dans l'ouvrage de Ribot, *l'Imagination créatrice*, où tout ce qui n'est pas l'œuvre de l'activité intellectuelle est abandonné au mouvement. Mais cet artifice serait très apparent dans les œuvres de la plupart des philosophes si, dans la spéculation même, ceux-ci ne restaient d'ordinaire placés au point de vue phénoménal, où la nature du sens commun acquiert valeur logique; et c'est

pourquoi nous pensons que la considération de valeurs critiquement premières, qui caractérise la psychologie concrète, ouvre à celle-ci un champ nouveau.

Au moment de notre enquête où nous sommes parvenu, le sentiment esthétique est à nos yeux le centre de convergence des procès primaires de la vie psychique et le point de départ de la vie à proprement parler spirituelle. Toute la matière émotive collabore à l'émotion esthétique, palier, si l'on peut dire, d'où s'élancent les procès supérieurs dont le raisonnement est la systématisation.

La sensibilité est alors en quelque sorte supplantée et sa fonction génératrice, dévolue à l'imagination, car c'est l'invention qui fournit désormais le terrain approprié à la fonction cognitive. N'oublions point que sur nos prémisses toute nouveauté d'origine subjective, c'est-à-dire tout événement que le sujet rationnel ne réfère point *a priori* à l'objet, est œuvre d'imagination, puisque, selon nous, l'« intelligence » et la « raison » ne peuvent jamais qu'homologuer les produits des deux stades affectifs de la pensée, celui où nous nous croyons passifs et celui où nous avons conscience de nos initiatives (si mal que nous les interprétions). Seulement, par une conséquence primordiale de notre position générale, ce pouvoir propulseur, dont nous trouvons le type parfait dans le sentiment que prend un homme de génie du progrès de sa pensée, nous le faisons remonter aux débuts de l'activité spirituelle, et nous disons qu'il n'y a que des différences inessentielles entre les intuitions d'un Goethe ou d'un Velasquez en gestation d'un chef-d'œuvre et celles des primitifs qui ont rattaché à un signe les impressions que faisaient naître en eux le renouveau de la nature ou le passage d'un ouragan, états d'âme imprécis et délicats qui requerraient un truchement plus perfectionné que celui qui suffisait à exprimer les occurrences de leur sensibilité. Mais tandis qu'à ce stade de la pensée tous ces événements psychiques se cristallisaient en ébauches de valeurs intelligibles sans que leur mode de formation fût objet de réflexion, chez le civilisé c'est une façon de penser enracinée en sa constitution, que rapporter ce procès à l'opération de l'entité avec laquelle il s'identifie.

En résumé, la psychologie concrète considère l'émotion esthé-

tique comme l'éclape préparatoire indispensable de la genèse de la conscience intellectuelle, l'imagination créatrice (autrement dit la fonction des sentiments esthétiques) en étant le moyen principal.

Le développement extraordinaire dans la race humaine de ce mode affectif explique sa supériorité sur les animaux chez qui ce sens subtil, — car c'en est un à proprement parler, — est resté rudimentaire, ou bien s'est attaché à des aspects très particuliers de l'expérience. Il n'y a aucune raison de supposer que la sensibilité intellectuelle en sa nature essentielle soit chez eux de qualité inférieure, car l'attention d'un fauve aux aguets égale assurément celle d'une sentinelle perdue; et si leur clairvoyance est moindre, c'est que les combinaisons de l'imagination créatrice sont trop pauvres pour fournir occasion à l'intensification de la fonction judiciaire et à son développement.

172. L'imagination créatrice, couronnement de la spiritualité, implique donc, dans son plein déploiement, la pensée discursive comme, dès le premier stade de la connaissance, la perception suppose le jugement; mais, puisque c'est toujours elle qui prend le devant, il importe que nous la voyions à l'œuvre sous son aspect le plus ostensif, c'est-à-dire dans les différentes branches de l'art.

Dans cet examen où nous nous en tiendrons, bien entendu, aux considérations les plus générales, un principe nous guidera constamment : tout événement affectif est susceptible de se développer de différentes manières. Alors qu'un concept a un contenu défini, l'état affectif, bien qu'éprouvé comme un tout complet (car en tant que qualité spécifique unique, irréductible et originale, il ne lui manque rien) déborde de soi, et c'est en cela qu'il est intrinsèquement une valeur. La musique offre ici d'excellents exemples. Une note n'appelle pas impérativement la suivante, et l'inspiration du compositeur fait jaillir des modulations inattendues dont le retentissement chez les auditeurs peut être profond; un changement de ton suffit, comme celui, si célèbre, dont Rossini a tiré un effet puissant dans la prière de son *Moïse*. C'est là pour nous le point de doctrine central qui trouve partout son application et sa confirmation. Qu'il s'agisse d'un procès

émotionnel, sentimental, passionnel, esthétique ou spéculatif, là où la psychologie traditionnelle voit une tendance se donnant carrière, nous posons la valeur intrinsèque des affections dans le continuum, qui se trouve ainsi mené par un finalisme immanent. Il va de soi que ce principe a des applications très diverses. S'agit-il du contenu sensoriel et émotif du champ de conscience, nous voyons naître les sentiments, les émotions, les passions. S'agit-il d'intérêts intellectuels, les notions et les concepts s'assemblent en systèmes scientifiques ou spéculatifs. Mais cette organisation supérieure de la connaissance serait impossible si l'imagination créatrice (c'est-à-dire le procès spontané des valeurs affectives sous sa forme accomplie) ne l'avait préparée et les complexes que nous envisageons ainsi sont, en raison inverse, chargés d'intellectualité et d'affectivité. Dans un concept mathématique, l'élément affectif peut n'être qu'à grand-peine discernable; tandis que le sentiment dominant sous l'empire duquel est composé un poème peut être d'une richesse émotionnelle inouïe. En un mot, l'essentiel de l'invention, c'est le développement d'une façon de sentir, et chez le grand artiste ce processus se manifeste pleinement bien loin qu'il travaille, comme on l'a soutenu, sur un schème. Mais, en composant, il découvrira peu à peu la complexité de sa propre pensée à laquelle il s'agira alors de trouver une expression juste, autrement dit un équivalent intelligible. Il faut que la valeur affective, confinée encore dans l'Ego, se pose dans le moi pour devenir communicable par cette sorte de dédoublement. En proie à l'émoi créateur, l'artiste attendra, comme on dit, l'inspiration, mais qu'entendre par ce terme, sinon la formation spontanée de la forme intellectuelle qui parachèvera le sentiment qu'il éprouve, comme, aux temps préhistoriques, l'image des traits convulsés de ses compagnons à l'approche d'un fauve est devenue pour l'homme des bois le signe naturel de la terreur qu'il a lui-même ressentie. Seulement, chez le civilisé apte à la réflexion méthodique, l'esprit est constamment son propre spectateur, en sorte que les symboles qui s'actualisent au premier plan de la conscience sont rapportés immédiatement au sentiment permanent qui domine tout le procès. Il y a là une transposition de valeurs dont l'esprit est juge et qui suppose que l'état affectif demeure présent et

distinct de l'équivalent discursif qui retrace chacune de ses étapes et est l'occasion de la suivante.

En résumé, le sentiment qui fait éclore une œuvre d'art doit se dépenser ou se consumer, mais en son progrès même il trouve un surcroît d'énergie, et si les circonstances régissent l'expression qui le manifeste, son élan prolifère est psychologiquement libre, et ses phases successives constituent une filiation continue de qualités originales dominée par les modalités de la beauté, la hiérarchie de l'idéal.

173. Cette fécondité de la sensibilité esthétique est plus manifeste encore si on l'envisage non dans une personnalité si éminente qu'elle puisse être, mais dans l'histoire générale. Comme les passions meurent dans la satiété, les genres artistiques ou littéraires s'éteignent dans l'imitation, mais en bon terrain donnent des bourgeons imprévisibles. De tout temps, au reste, le libre essor de l'art a brisé les entraves qu'aux siècles intellectualistes on a tenté de lui faire porter. Toujours l'œuvre d'un grand maître a surgi comme la fleur fait éclater sa gaine. Le génie consiste à trouver une expression nouvelle pour des sentiments anciens ou à exprimer un sentiment nouveau. C'est pourquoi l'art d'une époque nous la livre vivante, mais par ses plus grands chefs-d'œuvre, il la domine et exprime toute l'humanité, ou plutôt en eux et par eux l'humanité se dépasse elle-même et atteint des plans spirituels plus élevés.

Méditons un moment devant la *Pieta* de Michel-Ange, dans la pénombre de la plus mystique chapelle de Saint-Pierre de Rome. Nous laissons à un critique plus autorisé le soin de vanter la majesté de la composition et la perfection des détails, l'ampleur des draperies de la Vierge, sa limpide et douloureuse beauté. Ce qui nous importe, c'est la signification humaine de l'œuvre. Par là, elle domine les temps; par là, elle est révélatrice de l'essence de la vie. Le visage de Marie est paisible, comme son attitude est calme; sa peine est plus grande qu'un désespoir fait du choc de pensées tragiques. Elle s'élève du tréfonds de son âme, exprimée seulement par un pli du front, par une contraction à peine perceptible de la commissure des lèvres un peu serrées, par la fixité du regard sous les paupières mi-closes. L'artiste n'a

pas voulu suggérer les idées qui ont pu traverser la conscience de Marie en voyant inerte dans son giron le fruit de ses entrailles, il nous l'a montrée sans pensée, comme sans pleurs. Mais il a posé sur son front toute la souffrance terrestre au cours des âges, sans user de procédés accessibles à la raison et aux sens. Il émane de ce marbre divinisé une puissance affective que seul le cœur peut recueillir.

Cet art majestueux, qui atteint une intensité d'expression suprême par les moyens les plus simples, nous en retrouvons l'essentiel, chez Raphaël, chez Léonard, chez leurs glorieux émules de Venise. Leur technique souveraine manifeste la sensibilité aiguë qui a soutenu l'essor du génie de la Renaissance. Sur ma table de travail est posée l'image de la Philosophie, telle que l'a figurée Raphaël au plafond d'une des Chambres du Vatican. Et souvent, lorsque ma pensée flotte, je cherche une inspiration dans son regard lumineux et perspicace, qui semble fouiller les arcanes d'un monde invisible.

Ainsi ont senti les artistes grecs du grand siècle, restés près de la nature, inspiratrice inépuisable. Pétrie sous cette influence, la matière brute prend entre leurs mains une valeur symbolique. Dans les traits de la Vénus de Milo, s'inscrit une sérénité surhumaine, la grâce alliciente de la femme voluptueuse émane des chairs potelées de la Vénus de Cyrène, le bloc de marbre le plus palpitant qui soit, et le geste des déesses du Capitole et de la Tribune y joint la pudeur; la noblesse morale s'allie à la vigueur physique chez l'Apollon du Belvédère et le travail de la pensée surgit dans le repos corporel de l'Hermès d'Athènes, sans que l'on sache à quelle particularité d'exécution les attacher. Ces œuvres valent par la grandeur du sentiment qu'elles rendent sensible, mais elles le suggèrent plutôt qu'elles ne le représentent. Le souci des détails apparaît lorsque l'esprit domine l'âme. L'école de Pergame, malgré la hauteur de son idéal, nous l'a laissé des constructions logiques d'attitudes et de mimique stylisées. Le Laocoon, en particulier, est une synthèse d'émotions prêtes à recevoir une interprétation littéraire. Le xvii^e siècle vit l'école de Bologne, où l'expression outrée, tantôt mièvre et tantôt violente, des visages, est une intellectualisation maladroite des passions humaines.

Les écoles classiques fleurissent au moment où l'âme parvient à la possession de soi et l'art à la maîtrise de ses moyens objectifs : la pierre, le dessin, la couleur, le son, une langue. Comme la statuaire du temps de Périclès et la peinture du xvi^e siècle, le drame de Shakespeare et la tragédie cornélienne donnent des mesures relativement stables de la puissance de la pensée, et de Lully à Gluck la musique a, en ceci, accompli ses destinées. L'imagination créatrice atteint ses bornes tôt dans l'histoire des races qui comptent, puis l'art ne peut guère que reprendre les mêmes thèmes, tantôt avec des variations où ils perdent de leur sens, tantôt en ramenant une science enrichie au joug de l'inspiration mère.

Sur ces sommets de la vie de l'esprit nous recueillons donc une attestation nouvelle que sa source vive, sa source réelle que la spéculation cherche à retrouver, ne se cache point dans les profondeurs d'une nature extérieure et ne plane pas dans un empyrée intelligible, mais s'épanche en nous-mêmes en eaux toujours fraîches et pures.

174. De nos jours, on a vu, à la fois, la philosophie et la musique s'écarter de l'intellectualisme. Le « leit-motiv » wagnérien était un concept musical. Des musiciens plus modernes ont retrouvé un stade spirituel antérieur au plein développement de la pensée discursive, en subordonnant la parole au son qui, dans le langage articulé, est devenu l'esclave du sens. Nous n'ignorons point que d'autres tendances s'affirment et que de tout jeunes compositeurs professent le souci prépondérant de la ligne, mais il suffit à notre thèse qu'une musique presque purement affective ait été possible, car nous ne prétendons point tenir l'intelligence en lisière, mais dénoncer ses empiétements.

Nous ne pouvons, à cet égard, prendre un meilleur exemple que le *Pelléas et Mélisande* de Debussy. Dans ce poème lyrique, le compositeur s'est attaché à donner une valeur sensible aux émois qui s'ébauchent à fleur d'âme chez ses héros, comme à l'évolution profonde de leur passion. C'est une œuvre profondément humaine et c'est pourquoi il a assimilé toute la nature à ses personnages. La mer et le ciel, les plantes et les bêtes, font partie intégrante de la contexture du drame. Le moins important, c'est le dialogue. La parole ne sert qu'à

jalonner la route. C'est un commentaire indispensable, mais l'ambiance le dépasse. L'auteur a employé la prose et réduit fréquemment le développement mélodique à une mélodie banale qui surprend presque désagréablement, comme un rappel vulgaire au train-train inévitable de l'existence dans le cadre de ce qui se dit. Le plus souvent c'est l'orchestre qui est chargé d'exprimer ce qui se sent, et il s'en acquitte à miracle. Toutes les ressources de l'harmonie sont mises à contribution, mais, et c'est là que l'art tient du prestige, ces procédés n'ont qu'une valeur d'outil. Debussy n'a point construit un édifice de sons comme tant d'autres compositeurs, satisfaits de prouver leur habileté à manier ou renouveler la technique de l'harmonie. Non ! Ce serait encore de l'art intellectuel : le fil conducteur ici n'est pas un thème, c'est un mode affectif qui fait jaillir constamment des expressions nouvelles. D'un bout à l'autre, l'œuvre est une par un ton émotif qui croît de l'émoi discret qu'éveillent les scènes sylvestres du premier acte à l'angoisse d'un dénouement tragique et établit une sorte de lieu psychologique où communient le compositeur, ses interprètes et l'auditoire.

175. Ce qui caractérise le procès imaginatif, c'est donc l'éclosion d'une affectivité supérieure, affranchie du joug des conditions objectives de la marche du continuum. Dès nos premières pages, nous nous sommes heurté à la limite de l'activité subjective : nous avons dû reconnaître que le sujet n'est point seul réel, que sa puissance est bornée par d'autres puissances ; mais lorsque, confiné en lui-même, il ne recueille plus du dehors que ce qui lui plaît, il trouve dans le gouffre insondable de sa pensée la matière d'univers inédits. L'homme de génie crée, avons-nous dit : il crée des expressions, il crée des sentiments nouveaux et ces générations originales d'affections s'épandent par le monde, germes féconds prêts à fructifier en terrain propice.

Mais l'homme de génie n'est qu'un cas ostensif du progrès constant qui s'élabore dans tous les foyers de spiritualité. Cette tonalité que nous avons vue dominer une œuvre tout entière, c'est ce que nous avons appelé une idée affective, et nous sommes tous des propagateurs d'idées affectives

d'ordres divers, dont les combinaisons constituent la vie de l'humanité. Nous terminerons cette esquisse d'une étape décisive de l'esprit en mettant sous les yeux de nos lecteurs une page qui figure dans les *Impréssions de voyage* de l'auteur sous le titre de « *Réverie devant Rome* », et qu'il insère ici pour un double motif : cette note marque pour lui l'époque de la formation définitive de ses idées, et l'on y trouvera condensé tout l'essentiel de l'attitude philosophique qu'il a prise dans cette thèse, attitude que lui a inspirée le spectacle du monde :

« Ce soir, appuyé aux balustres du Pincio, je regardais le panorama de Rome, ses bosselures classiques, d'où montent des massifs de maisons et de palais et surgissent des coupes. Je contemplais ce site prédestiné et son ciel serein, et je songeais qu'en aucun autre lieu du monde, peut-être, le penseur ne peut saisir si aisément en soi-même l'identité fondamentale des concepts qui occupent le premier plan de sa conscience et des éléments affectifs de celle-ci. Pour lui, le présent et le passé, les souvenirs et les sensations sont juxtaposés et emmêlés. Tout ce qu'il voit a une valeur propre et une valeur surajoutée due à l'influence occulte des traditions, des lectures faites, de ses anticipations. Et, en même temps, les faits qu'il retrouve dans sa mémoire empruntent une sorte de couleur à l'ambiance. Disons mieux : la multiplicité des souvenirs historiques latents se fond en un état émotif qui en est la totalisation effectuée en dehors de la conscience. Je ne me rappelle pas avoir évoqué tout à l'heure aucun des événements qui se sont succédé sur les sept collines. De même, je ne saurais rendre compte analytiquement de l'ensemble de mes impressions sensorielles. Quelle part y ont prise les détails qu'une inspection méthodique de ces quelques kilomètres carrés m'eût révélés ? En eux-mêmes, ils n'ont guère plus d'importance que les procédés géométriques qui me permettraient de mesurer cet espace. J'aurais besoin des premiers si j'écrivais un livre, des seconds si je dressais un plan. Dans les deux cas, je manieras des abstractions. Ces détails représentent, *quand je les remarque*, des états affectifs qui, pour être réels et efficaces, n'ont pas attendu l'acte de l'esprit qui leur impose une forme intellectuelle. Dans les profondeurs du moi psychique, ils se mêlent aux

souvenirs informulés, selon des affinités qui échappent à toute mathématique.

» Comme je revenais, des vapeurs légères s'empourprèrent dans le ciel et la Trinité-du-Mont se transfigura sous leur reflet. Pourquoi la même teinte ocre sale qui éclabousse d'empâtements léchés par la pluie les bâtisses érosées de Rome, ne produit-elle pas la même impression de délabrement que dans certains quartiers miséreux d'Alexandrie d'Égypte et du port de Santos, au Brésil, où je l'ai vue s'étaler sur tous les murs?... Et le concert de toutes ces cloches qui se sont éveillées ensemble ! Un écrivain peut me parler de leur son clair, vibrant, aigu, argentin, cristallin, créer mille ingénieuses métaphores à leur sujet, je n'en connaîtrai pas mieux l'état d'âme que je viens d'éprouver, que nul autre n'eût éprouvé à ma place et que je n'éprouverai jamais plus.

» Je ne puis donc expliquer, au sens traditionnel du mot, mon état de sensibilité de tout à l'heure. Pour en rendre compte, je suis obligé de me soustraire à la rationalité et de reconnaître qu'à parler franc, les « raisons du cœur » ne sont plus du tout des raisons. Ce sont des facteurs concrets et l'esprit ne les appréhende point, à proprement parler, mais subit leur emprise, se contentant d'y mettre un certain ordre favorable à un nouvel essor. La réflexion peut être l'occasion d'un surcroît d'émotion et devient ainsi à son tour un facteur émotif. La conscience est une façon de sentir. Ce n'est donc pas un épiphénomène, mais ce n'est pas davantage le phénomène psychique primitif. Ce n'est pas non plus un appauvrissement, puisque la vie de l'esprit s'en trouve enrichie. C'est un psychisme d'un ordre particulier. L'essentiel de l'« acte de l'esprit », c'est sa valeur émotive qui *s'ajoute* aux autres. » (Rome, février 1920.)

TROISIÈME SECTION

LES SENTIMENTS RECTEURS DE L'ACTIVITÉ PRATIQUE

(LES TECHNIQUES ET LA CONDUITE.)

176. Nous avons, dans cette partie de notre travail, à rendre compte des conditions de l'assujétissement à un ordre quelconque du procès spontané des affections. Cette analyse doit précéder celle des conditions de l'exercice discursif de la pensée, moyen nécessaire de l'application aux valeurs radicales des normes qui sont l'objet de l'axiologie. Nous traiterons donc spécialement ici de la direction que l'esprit impose à l'activité du sujet dans le monde matériel, où il intervient par l'intermédiaire du corps. Cet ensemble particulier de sensations et d'images (au point de vue psychologique, le corps n'est point autre chose) nous crée un milieu psychique qui circonscrit en quelque sorte la zone de la spontanéité spirituelle. Il progresse avec elle en une union étroite, et incessamment de nouvelles connexions se forment, d'anciennes se relâchent entre ce complexe plastique et cette puissance autothétique. Dans cette région mixte où le sujet et l'objet sont comme emmêlés, le corps semble imposer à l'esprit ses sensations, l'esprit semble imposer au corps une discipline, mais tous deux, en fait, participent au progrès universel en partie liée. Nous distinguons de plus aisément, grâce à nos nombreux devanciers, un terrain commun où l'activité corporelle est l'indispensable soutien de l'activité spirituelle; nous voulons parler de l'expression de la pensée et surtout du langage articulé, sans lequel toute opération

réflexive élevée est inconcevable. Aussi, l'étude de la mise en régie du corps par l'esprit est-elle le préambule obligatoire de celle de son outil discursif.

Remarque préliminaire : dans ces discussions plus encore que précédemment, il sera fait appel à l'introspection. Une monographie de ce genre comporte un certain redressement, en raison des idiosyncrasies de l'auteur, mais les conditions générales de l'activité humaine dominent la vie de chacun avec trop de force, pour que ce qui est vrai d'une personne puisse être tout à fait faux de ses semblables ; et les corrections à apporter permettent à tout lecteur de collaborer à l'enquête, en apportant ses observations sur les techniques qui lui sont familières. Il y a, enfin, un intérêt primordial à ce que ces « tests » d'un nouveau genre ne soient pas menés par des doctrinaires étrangers à la pratique des arts dont ils parlent. La représentation mécaniste de la vie psychique n'eût jamais trouvé crédit, si ceux qui l'ont conçue et leurs lecteurs avaient été familiers avec les techniques dont ils tiraient argument *in abstracto*.

177. La notion de tendance conduit à l'automatisme, parce qu'elle suppose un principe qui est à la fois le moyen et la loi des mouvements et de leurs séries. L'événement qui se produit a ainsi sa raison d'être en dehors de soi, et on peut le symboliser par le déclat d'un ressort. Mais le dynamisme des affections n'est que la manifestation phénoménale de leur nature essentielle. Sans doute, on peut objecter que lui aussi est une sorte de mécanisme et nous serons souvent amené à dire que telle affection en déclanche telle autre ; mais alors que selon le principe du mécanisme scientifique, chaque événement est susceptible d'une traduction mathématique, nous tenons les affections pour réfractaires à semblable notation, car la valeur intrinsèque de ces événements originaux, leur force vive (si l'on peut se servir de cette métaphore) n'est pas une certaine quantité d'énergie qui se dépense, mais une qualité qui, de concert avec ses pareilles, procrée des qualités nouvelles. Dire qu'elle les déclanche est une façon de parler relative au spectateur rationnel. On n'a jamais mesuré que des êtres fictifs, et le sujet affectif procède en un devenir concret dont les phases ne sont pas effectivement déter-

minées par les phases précédentes mais sont leur imprévisible progéniture. Leur évolution n'est pas réglée et une loi n'est jamais que la formule de la marche déjà accomplie des valeurs contemplée dans la représentation.

Nous avons à charge de prouver que cet exposé des faits est le seul qui corresponde au témoignage intuitif de l'expérience.

178. A cet égard on ne peut trouver un meilleur exemple que l'art du piano, considéré d'ordinaire comme un cas topique d'automatisme, et où notre expérience personnelle (qui est celle d'un amateur passable) nous a permis de discerner clairement l'efficacité immédiate du sentiment sur les mouvements du corps. Nous y revenons donc.

Nous voulons établir que les mouvements des doigts du pianiste ne se succèdent point comme les coups d'un piston, les commandes nerveuses tenant lieu de courroies de transmission, mais en vertu de l'influence immédiate de sentiments actuels, en tant que tels, sur des complexes sensibles de même nature; en d'autres termes, qu'ils sont réglés par un sentiment recteur. Les mouvements des muscles sont (en tant que valeurs senties dans un complexe affectif) liés dans la conscience en un tout qualitatif et l'omission d'un d'entre eux est ressentie directement, tout comme l'oreille ressent l'omission d'un son ou la survenance d'une fausse note dans la phrase mélodique. Le pianiste, alors, a le sentiment immédiat qu'il manque quelque chose à un ensemble sensitif; il se place spontanément dans un plan qualitatif stable, et s'y absorbe dans l'intuition d'une sorte de diapason affectif auquel sont référées les sensations musculaires, concomitants constants des mouvements des doigts, ceux-ci soumis pour autant qu'on se les représente aux formes de l'entendement. Ainsi, le sentiment se manifeste comme une force en soi, origine de procès affectifs dont les manifestations dans le monde phénoménal sont tantôt un mouvement, tantôt une phrase mélodique comme ailleurs une pensée discursive.

Prenons, pour serrer la question de plus près, l'exécutant dans un morceau qui exige une grande précision, par exemple la quatrième étude (Op. 25) de Chopin où l'on doit à chaque temps, et dans un mouvement assez rapide, frapper avec le

petit doigt de la main gauche une note du registre grave, puis, avec le pouce et un ou plusieurs des doigts médians, un accord vers le milieu du clavier. Les nombreux accidents du texte obligent à ne pas en détacher les yeux, de sorte qu'il est hors de question de regarder où l'on pose les doigts. Dans ces conditions, il n'est pas possible de jouer juste si l'on concentre l'attention sur le mouvement lui-même, car on ne saurait par où appréhender cette notion intelligible, simple entité inapte à collaborer concrètement au progrès psychique. Si pourtant on tentait de traiter ce mouvement analytiquement, cela exigerait sa décomposition en la série des positions des doigts et le pianiste, n'en pouvant venir à bout, serait comme paralysé. Il le prend donc synthétiquement, tel qu'il est efficace dans le continuum, et alors ce n'est plus que le sentiment d'un changement. C'est dans ce sentiment même que doit s'absorber le pianiste, identifié en quelque sorte à cette affection qui fonctionne par soi, et provoque l'actualisation continue des divers modes psychiques qui se manifestent spatialement par des mouvements appropriés à l'exécution du morceau. Ce procès affectif se développe synchroniquement avec la phrase musicale, et à certaines valeurs mélodiques doivent correspondre certaines sensations musculaires. Acquérir cette synchronie c'est apprendre le morceau. Avant de commencer, le pianiste, d'un coup d'œil, apprécie l'écart nécessaire pour frapper la note initiale. C'est là un jugement de reconnaissance, dont les données sont des impressions visuelles, liées dès longtemps à des complexes organisés. La mise en branle est ainsi provoquée. L'affection sensorielle sollicite son correspondant musculaire qui est tout prêt à être éveillé, et le déploiement de celui-ci équivaut pour l'exécutant à la complétion du cycle d'impressions que comporte la prédominance, dans la conscience, du complexe recteur qui sert de point d'appui à tout le processus, et par rapport auquel sont appréciées les erreurs. Quand le pianiste frappe à côté, il sent que son geste a été trop large ou trop rétréci. Mais ces idées mêmes sont appréhendées non avec l'expression abstraite que nous sommes obligé de leur donner ici, mais comme des sentiments concrets qui influencent immédiatement le geste suivant. Le pianiste qui s'observe trouve ces sentiments dans sa conscience. Il

sent qu'il n'est pas à la merci des engrenages automatiquement déclanchés de ses muscles, mais qu'il commande ceux-ci en tant qu'il est identique au procès affectif qui s'actualise. Prise dans ce sens concret, la conception de Fouillée de l'idée-force est ici rigoureusement exacte. Que le sentiment requis intervienne, les muscles agiront à propos, les doigts se poseront au bon endroit comme d'eux-mêmes et le son qui frappera l'oreille sera juste.

Le muscle, sans doute, est ici un outil indispensable, mais ce n'est pas lui, en tant que muscle, qui joue la musique; il en serait bien empêché, lui qui n'a d'existence que comme concept couvrant un procès systématisé de sensations, qu'il est loisible au physiologiste de prendre dans ses rapports extrinsèques avec des systèmes voisins, mais qui, pour le psychologue, ne peut être que la notation abstraite d'un grand nombre d'événements dans le continuum.

En d'autres termes, dans cet exemple, le principe mécaniste n'éclaircit rien du tout, et dans ce jeu concret d'affinités affectives la fonction aperceptive ne peut qu'apporter le trouble, précisément parce qu'elle ne trouve à s'appliquer qu'au schème cinétique, qui est la vaine apparence du procès en cours. Quand j'attaque un passage difficile, par exemple la longue cadence du finale du premier mouvement de la sonate dite « *appassionata* » de Beethoven (Op. 57), ou celle non moins périlleuse qui termine la sonate « *Au clair de lune* » (Op. 27), je dis *in pello* : « Pourvu que je n'aie pas songer à ce que je fais. Allons-y carrément ! » Le profane croirait que c'est là s'en remettre à un mécanisme monté. Erreur ! J'en appelle aux exécutants : c'est se livrer au sentiment musical; c'est lui qui se charge de guider les complexes qu'il a organisés lui-même, et dont il conserve les commandes en mains. Quand on possède un trait, on l'exécute d'un coup, sans savoir quelle note on frappe, ni quels doigts on emploie, et toute réflexion contrarierait l'aptitude acquise, — parfois même définitivement, — mais c'est un sentiment qui s'exprime par les mouvements appropriés et non pas des mouvements qui se succèdent en tant que tels.

Il m'arrive, quand je reprends un morceau que j'ai possédé à fond jadis, de le jouer plusieurs fois par cœur sans souci des erreurs, mais en m'attachant au sentiment général de

la cadence. A la deuxième ou à la troisième tentative, les doigts retrouvent souvent leur place. Ce n'est pas le mouvement général qui a réglé les détails, mais bien le sentiment du mouvement, valeur psychologique réelle.

En pareille occurrence, l'intelligence ne peut que provoquer l'action aveugle et maladroite de gros muscles qui paralyseront les mains. En ce cas, le pianiste expérimenté prendra du repos : il jouera, pour se déraïdir, des exercices très simples qui n'attirent pas la malencontreuse attention. Le mécanisme brutal est si peu propice à l'exécution musicale que les éditeurs ont soin de combiner des doigtés variés quand les mêmes mouvements reviennent en série, afin de créer un sentiment musculaire où ils sont pris globalement, alors que, s'il s'agissait de consolider une combinaison d'engrenages, la régularité y serait plus propice. Nous ne croyons point que l'on ait jamais trouvé avantage à varier la détente des pistons qui effectuent un travail quelconque. C'est pour la même raison qu'il est relativement facile de déchiffrer un morceau dont on connaît déjà le thème, car c'est un sentiment recteur qui évolue par soi et provoque directement les mouvements des doigts. Rapporter à une tendance ce processus est à la fois une hypothèse superflue et une fausse interprétation des faits.

179. Tous les exercices de corps fourniraient aisément des exemples analogues. Nous avons déjà parlé du joueur de tennis et du cavalier. Voici quelques notes rédigées après une saison de patinage :

« Je soutiens que le corps trouve seul les mouvements qu'il doit exécuter. Même s'ils sont indiqués par un professeur, ou si la réflexion en a montré l'opportunité, il faut encore que jaillisse l'impulsion réalisatrice. Il semble que ce phénomène rentre quelque peu dans ces manifestations de la vie que Claude Bernard a cru devoir subordonner à une idée directrice, et cette analogie va assez loin, car cette « idée » peut fort bien n'avoir jamais été formulée. Je suis arrivé, l'autre jour, à faire un « trois » du pied gauche sans savoir comment. Mais, comme je ne pouvais pas le réussir avec le pied droit, je me suis aperçu qu'avant de partir du pied gauche j'abaissais l'épaule correspondante. C'est

donc une difficulté qui m'a conduit à formuler en termes intelligibles un processus qui était demeuré une série d'états affectifs, dont les qualités propres déterminaient l'enchaînement ».

L'idée non formulée dont nous parlons ci-dessus est très exactement l'idée affective dont nous suivons présentement l'influence rectrice dans divers départements de la vie pratique. Le professionnel lui doit sa souplesse, tandis que l'intelligence est cause de la raideur qui étreint tous les débutants. Il me souvient que mon professeur de natation me répétait sans cesse : « Ne vous raidissez pas ! » et tirait mes jambes pour les faire céder, et si je n'ai jamais été qu'un mauvais nageur, c'est qu'un sentiment correspondant à cet exercice n'a jamais pu se former en moi, faute de l'avoir pratiqué suffisamment.

Il en est de même de toutes les techniques, depuis l'art du dégustateur qui conserve quelques gouttes du liquide sur l'arrière-langue et compare l'arome qui se dégage aux types dont le souvenir est attaché chez lui à des expressions figurées très variées, jusqu'au coup de volant d'un conducteur d'auto et à l'habileté professionnelle d'un bon ouvrier. La dactylographie, me dit-on, donne lieu à des impressions tout à fait analogues à celles du pianiste. L'important est toujours d'acquérir un sentiment recteur ou un système de sentiments recteurs dont tous les sentiments particuliers des mouvements appropriés découlent.

Quant à la formation de ces complexes, elle est rebelle à l'analyse. C'est une manifestation ultime de spontanéité, comme tous les changements psychiques. On ne peut qu'enregistrer les circonstances de leur production. Voici un fait curieux. Il y a une vingtaine d'années, les jeunes gens de la société bordelaise s'appelaient en sifflant d'une manière particulière : cinq notes, la première appuyée, les quatre autres rapides. Mais je n'ai jamais su siffler, ni, par conséquent, me servir de ce signal. Or, il y a quelque temps, j'ai aperçu un de mes contemporains à une dizaine de mètres devant moi ; sans y songer, pour la première fois de ma vie, je lançai l'appel assez fort pour qu'il se retournât. J'ai essayé vainement depuis de renouveler cet exploit. Quelque chose me paralyse. Néanmoins, j'ai la preuve que je puis siffler

comme un autre, et si quelques occasions analogues se présentaient, il est probable que le complexe nécessaire à cette action si simple se formerait enfin.

180. Un psychologue de l'école scientifique nous objectera probablement, ici, que nous nous donnons beaucoup de mal pour analyser un phénomène classé depuis longtemps sous la dénomination de réflexe; mais, à nos yeux, cette désignation commode a le grave inconvénient d'impliquer la mutilation du fait que l'on prétend expliquer. Je retire mon doigt juste à temps pour qu'il ne soit pas pris entre les battants d'une porte. On me dira que c'est grâce à un réflexe que j'ai évité ce danger; mais l'on se trompe si l'on croit apporter ainsi une explication psychologiquement suffisante de ce qui s'est passé. J'ai retiré mon doigt parce que j'ai eu le sentiment d'un danger, et c'est là un état affectif irréductible. Que si l'on rétorque que la pensée du danger ne m'est venue qu'après coup, il est facile de résoudre cette contradiction apparente, car la représentation du danger n'est que la prise en conscience tardive du sentiment concret de danger, dont le lien psychologique avec certaines sensations visuelles et auditives est établi antérieurement dans la conscience. Le danger n'a pas agi comme concept défini, mais comme affection. Le jugement qu'il implique n'a qu'un rôle historique; il a été partie à la formation du complexe qui vient de démontrer son efficacité persistante. Quoi qu'on en ait, un mouvement n'a jamais expliqué un mouvement que verbalement, et la psycho-physiologie est obligée de dissimuler sous l'expression de réflexe, comme sous celle de tendance, l'intervention d'une force qu'elle se dispense de préciser et repousse dans l'objet. A cette entité honteuse, nous substituons la seule énergie indubitable: le sentiment procédant psychologiquement en des réalités nouvelles.

181. L'influence de l'idée affective, du reste, franchit les limites du corps (nous rappelons que c'est à ce mode de son action que nous avons réservé l'expression de sentiment recteur), et la vie sociale lui ouvre un large champ. La chanson de route qui allonge le pas des soldats et atténue la fatigue a gagné des batailles. Le colonel

Fuller¹ écrit dans le *Journal of the R. United Service Institute*, vol. LXV : « Une des leçons psychologiques fondamentales de la grande guerre, c'est que le soldat possède une âme aussi bien qu'un esprit, et qu'une armée est gouvernée par des mots qui empoignent, bons à émouvoir l'âme (*soul stirrers*), et non par des raisons bonnes à éveiller l'esprit (*mind awakers*). »

C'est ainsi que l'État-Major britannique avait fait apposer dans les lieux de réunion fréquentés par la troupe des placards portant ces deux mots « *Keep smiling* (souriez quand même) », précepte qui, dans sa concision frappante, proposait l'appui d'un symbole à la fortitude des hommes.

Il est piquant de rapprocher de cette opinion du colonel Fuller une remarque du comte Bernstorff, ancien ambassadeur d'Allemagne à Washington, dans ses Mémoires. Il y parle de l'illusion qui trouva longtemps créance en Allemagne que les hommes d'affaires américains ne laisseraient pas déclarer la guerre. L'opinion, ajoute-t-il à peu près, ne tenait pas compte du fait que la puissante rationalité du « *business-man* » américain ne l'empêche point d'être capable d'émotions violentes qui emportent toutes les considérations du calcul réfléchi. Nous revenons ici aux émotions d'où naissent les inclinations et les passions. Les grands mouvements de foule sont dus également à une idée affective, qui devient collective d'autant plus aisément qu'elle n'a pas besoin de truchement compliqué. Les détails de la conduite individuelle aussi sont souvent régis par des sentiments analogues et qui passent aisément inaperçus. Un jour, je revenais de la gare de Chamonix vers la ville. Un passant m'arrête et me demande si le train descendant est passé. Je réponds du tac au tac : « Non, mais il arrive ». L'individu s'éloigne rapidement et moi, aussitôt, de me demander pourquoi diable j'avais prononcé à la légère des paroles qui avaient probablement induit mon interlocuteur en erreur. Je m'aperçus alors que la question du passant, une allusion à un train qui devait bientôt partir, faite auparavant devant moi par un employé, et un bruit vague venant de la montagne avaient collaboré à cette

1. L'auteur, alors qu'il était attaché à l'état-major du Tank-corps en qualité d'interprète militaire, a eu l'avantage de connaître le colonel Fuller et le remercie de son autorisation de faire état de son expérience.

inadvertance. Ce processus n'a rien d'exceptionnel, si j'en crois mon expérience de voyageur, car il est fréquent d'être égaré par les personnes auprès desquelles on se renseigne. Elles répondent en fonction d'éléments du continuum extrêmement variés et, à moins qu'elles ne prennent le temps de la réflexion (et tout le monde ne sait pas réfléchir), elles disent, en somme, ce qui leur passe par la tête.

Chacun, en y prenant garde, peut saisir sur le fait ces influences discrètes qui guident sans se faire remarquer, et parmi lesquelles les éléments physiologiques sont souvent indiscernables des éléments psychiques. Vous êtes à table, observez avec quelle exactitude vous êtes informé que votre estomac a reçu autant d'un plat qu'il en peut commodément digérer et qu'il convient de passer au service, suivant ¹ si vous voulez éviter un malaise. Maintenant, supposons qu'en quittant le restaurant, vous apercevez une dame dans le couloir où vous alliez vous engager; vous vous effacerez pour la laisser passer, de même que si vous l'aviez vue venir sur un trottoir étroit, vous auriez pris la chaussée pour lui céder le pas. Vous obéissez ainsi à des impulsions qui, pour la critique, sont purement et simplement des valeurs affectives, quelque classification qu'il soit commode d'adopter à leur égard dans la vie courante ou dans la science.

Le sentiment règle donc la conduite physique et morale à la fois et on en peut trouver un exemple complet dans un plaisir dont le goût s'est, dans ces dernières années, exalté jusqu'à la manie. Nous voulons parler de la passion de la danse. Comme nous ne la partageons point, nous en avons seulement observé les manifestations. Celles-ci considérées en soi sont, à première vue, déconcertantes. Pendant des heures, sans se lasser, les couples exécutent les figures à la mode. En quoi consiste leur plaisir ? A notre avis, les mouvements particuliers à chacune n'en sont point l'élément dominant. L'important est de créer un sentiment, un état d'âme, et ce résultat est obtenu par la récurrence du pas qui scande le motif musical. Là encore, le mouvement, élément intelligible, est le signe d'un moment d'un processus double. La disposition affective disparaîtrait vite si elle n'était entretenue par

1. Cet argument ne s'adresse pas aux heureux possesseurs d'un estomac d'autruche.

cette sorte de pulsation. Cette forme manifeste des procès sensoriels, support indispensable de l'émotion indéfinissable qu'est le plaisir des danseurs. Au risque de nous faire accuser d'irrespect, nous comparerons cet effet à celui que Pascal attendait des prières machinales pour éveiller le sentiment religieux. Il faut « s'abêtir », disait-il. Nous craignons que le sentiment qui procède du fox-trot et du tango, mués en modes psychiques, n'abêtissent les adeptes modernes de Terpsichore d'une manière qui ne comporte aucun gain spirituel.

Nous pensons que les exemples précédents suffisent pour illustrer l'application de notre théorie maîtresse à la vie pratique, et nous nous sentons prêts maintenant à aborder l'exposé de notre induction principale, c'est-à-dire rendre compte, en fonction des valeurs affectives, de l'exercice discursif de la pensée.

QUATRIÈME SECTION.

L'EXERCICE DISCURSIF DE LA PENSÉE

182. Nous examinerons en trois étapes les conditions psychologiques de l'activité de la pensée raisonnante.

En premier lieu, nous considérerons son support indispensable : les signes des affections et, en particulier, l'image verbale.

En second lieu, nous passerons en revue l'ensemble d'événements psychiques dont il est traditionnel de réunir les plus caractéristiques sous la rubrique « d'association des idées » et que notre psychologie concrète ramène tous à des liaisons de sentiments, selon leurs natures respectives. Le primat des affections sera confirmé par les résultats de cette analyse, s'il appert que le contenu conceptuel des états éprouvés n'est pas, en tant que tel, l'origine des progrès de la conscience intellectuelle.

Enfin, nous nous efforcerons de démontrer que le déploiement des qualités spécifiques des affections, et plus spécialement des sentiments notionnels prenant leur essor de l'image verbale, suffisent à expliquer concrètement l'envol de la pensée vers les hautes régions spirituelles de la spéculation et de la fantaisie.

I. — Les signes des affections.

183. Il est peu de sujets d'étude plus complexes que celui-ci, mais, comme précédemment, nous nous en tiendrons à ce qui touche directement notre enquête. Dans quelle mesure le fait que certaines images deviennent les signes des diffé-

rentes classes d'états de conscience, substitue-t-il une pensée articulée au flux indistinct de la présentation? Telle est la question que nous devons tirer au clair pour définir le donné psychologique qu'élabore l'activité intellectuelle dont le raisonnement logique est le type accompli.

184. Le langage contient deux éléments : un signe sensoriel et une référence. Sous sa forme verbale, — infiniment supérieure à toute autre grâce au nombre illimité de combinaisons qu'elle rend possibles, — il est le moyen du rattachement de tout fait représenté à l'ensemble de connaissances qui est le patrimoine commun des intelligences. Le concept surgit en même temps que l'image acquiert valeur de signe. La fonction judiciaire s'épuiserait en créations fugitives si le sentiment de ressemblance ne permettait de figurer par un symbole stable un certain nombre d'affections. Les premiers progrès de la civilisation n'ont fait qu'un avec le perfectionnement de ce procédé : « L'homme ne commence pas aisément à penser; mais sitôt qu'il commence, il ne cesse plus », a dit Rousseau ¹.

Il n'est point douteux que les animaux supérieurs possèdent les rudiments de cette faculté. Certes, il faut se garder ici d'un anthropomorphisme spécieux. Lorsqu'on voit une horde de fourmis attaquer immédiatement un pot de confiture qu'une d'entre elles a découvert, on est tenté d'admettre que cet éclaireur a averti le gros de la troupe. Mais il suffit de supposer que la rentrée d'un individu chargé d'un butin précieux détermine une expédition en masse sur ses traces. C'est un exemple du rôle de l'esprit d'imitation dans la vie sociale. Il semble bien, en revanche, que le chant de l'oiseau ait une signification assez nette pour ses congénères, et les animaux domestiques ont certainement une aptitude organisée à échanger sinon des idées, du moins des impressions. Il suffit de penser à une bataille de chiens, ou mieux encore à un combat de chiens et de matous. Par contre, le miaulement plaintif d'un chat en quête d'un bon morceau fait songer aux pleurnicheries d'un enfant qui convoite une friandise, ou aux minauderies d'une femme qui désire une parure.

1. *Emile*, l. IV, p. 177.

Le chat, cet être sensitif qui s'offre à la caresse avec des attitudes lubriques, peut varier les manifestations de ses sentiments depuis la rage frénétique jusqu'à la câlinerie sournoise. J'en ai entendu un pousser un cri de joie presque humain en reconnaissant une rate de poulet dans un morceau qu'il flairait soigneusement.

Le cheval est d'ordinaire silencieux, mais il manifeste parfois des sentiments tendres. Je me rappelle avoir vu un étalon saillir une poulinière: il la lécha d'abord fort amoureusement et je ne doutai point que cette manifestation fût appréciée. Du reste, malgré sa taciturnité coutumière, le cheval est quelquefois fort bruyant. Il me souvient d'avoir été incommodé, au cours d'une promenade, par les hennissements fréquents d'une jument. Elle saluait ainsi tous ses congénères sans obtenir de réponse. Son expansion s'étendit même deux fois à des vaches et l'une d'elles répondit par un mugissement de sympathie. Les deux animaux se regardèrent; il y a donc eu communication. Il est plus fréquent qu'un cheval hennisse en approchant de son écurie, ou lorsqu'il y pénètre et, en ce cas, il est accueilli d'ordinaire à grand bruit par ses camarades. En somme, ces nobles bêtes sont d'humeur très sociable. L'allure lâchée d'un cheval qui chemine isolé contraste avec le train qu'il mène dès qu'il galope avec des compagnons. Cette excitation, toutefois, n'a probablement aucun caractère intellectuel, et il en est de même du cheval qui s'ébroue, qui bondit joyeusement vers l'obstacle ou qui piaffe d'impatience quand on le retient immobile.

En revanche, les jappements d'un chien qui accueille son maître, si on les compare à ses aboiements furieux envers un intrus et à ses grognements à l'approche d'un ennemi déclaré, ont une signification précise. Les chiens, probablement, sont remarquables entre les animaux par des sentiments très analogues aux nôtres, mais qu'ils sont embarrassés pour exprimer. Je suis en assez mauvais termes avec Teddy. Quoiqu'il me connaisse pour un familier de la maison de son maître, il aboie d'une façon agressive en me voyant et depuis que je lui ai allongé quelques coups de badine, il grogne à mon approche, en ayant soin de se mettre à l'abri. Mais si nous nous rencontrons nez à nez brusquement, il prend une tout autre attitude: il rôde autour de moi silencieux, le nez baissé

et avec de timides battements de queue. En somme, il a l'air fort embarrassé de sa contenance et sa mine contrite semble destinée à obtenir le pardon de ses incartades saugrenues. Dans une circonstance, comme il grognait à mon approche, je lui donnai un coup de pied au derrière; il se tut aussitôt, se retourna et vint me lécher la main avec une émouvante humilité. J'ai conservé de cet incident l'impression qu'il y a un malentendu entre nous et j'essaie de regagner sa confiance. Un autre chien, que je vois assez fréquemment, vient se frotter à moi de la façon la plus affectueuse dès qu'il m'aperçoit et il est assez difficile de ne pas penser qu'il cherche à se faire bien venir en exprimant, comme il peut, ses bons sentiments à mon égard. Il a parfois des glapissements presque plaintifs, où il me semble deviner un effort impuissant pour manifester ses dispositions amicales de façon moins rudimentaire; il ne parvient pas à articuler, mais l'expression de ses sentiments a un caractère intellectuel très net.

185. Nous n'avons donc point de raisons de réserver à l'humanité le monopole de la communication de ses affections, et même, en ce qui concerne surtout les chiens, de quelques ébauches de pensées précises; mais la possession exclusive du langage articulé est l'éclatante supériorité de l'homme. Dès l'antiquité, tous les philosophes ont reconnu que le langage est indispensable à l'exercice de la raison. On sait quelle prépondérance lui a donnée Aristote dans son système et, avant lui, Platon avait assimilé la pensée à un dialogue, Démocrite et Héraclite en avaient discuté l'origine et les Sophistes en avaient commencé l'analyse. Quant aux modernes, rappelons le rôle que Locke donne au langage dans l'usage et le mésusage de l'entendement. Condillac, dans sa *Logique*, réduit le raisonnement à l'art de bien parler. Pour Bonald, la langue est en quelque sorte le moyen qu'emploie la divinité pour rendre actuelles les idées que l'âme apporte en ce monde. J. Stuart Mill étudie les « desiderata d'une langue philosophique »¹. H. Spencer² exprime des vues particulièrement intéressantes pour nous. Il estime que le langage intellectuel dont nous nous servons, étant très

1. *Logics*, book IV, chap. IV.

2. *Data of Ethics*, XIV, p. 214.

propice à la dissimulation de la pensée, sera déplacé, à mesure que les mœurs s'amélioreront, par un langage émotionnel où les éléments directement révélateurs des états d'âme domineront : « la qualité et la force de l'émission et le changement de ton en seront les caractères dominants ». Il ne suppose point toutefois que ces « cadences » soient jamais susceptibles d'exprimer les émotions aussi exactement que les mots nos pensées. Nous ne saurions partager l'optimisme de Spencer quant aux progrès futurs des mœurs et nous sommes plutôt de l'opinion de M. Rudyard Kipling qui, dans une récente allocution aux étudiants de l'Université de Saint-Andrews, a présenté comme un progrès décisif de l'homme l'acquisition du pouvoir de « dire un mensonge »¹, au lieu de pratiquer simplement la ruse à la façon des bêtes. Toutefois, la particularité qui a fait la fortune du langage parlé est nettement caractérisée par H. Spencer : c'est la langue de l'intelligence. M. Dauzat, dans sa *Philosophie du langage*, insiste avec raison sur la part que prend l'imagination à la formation des mots ; la métaphore et l'association des idées la rendent manifeste. M. Benedetto Croce, enfin, identifie la linguistique et l'étude de l'esprit, et l'occasion de définir notre propre position nous sera fournie par la comparaison de ses vues avec celles d'un autre auteur moderne.

186. Celui-ci, M. Egger, s'est beaucoup attaché, dans sa thèse *La Parole intérieure*, qui concerne directement le mécanisme psychologique de la pensée raisonnante, à distinguer l'état « signe » de l'état signifié, le premier étant « plus vif et plus distinct ». M. Egger sépare nettement la pensée de son expression et il prétend établir que celle-là précède le plus souvent celle-ci, prenant ainsi le contre-pied de la doctrine de M. Croce, selon lequel toute pensée distincte revêt immédiatement une expression adéquate. M. Egger soutient toutefois sa thèse par des raisons que nous sommes loin de trouver péremptoires et que nous allons discuter, car il y va pour nous d'une question de principe. M. Egger tire argument 1^o de la difficulté de l'invention, 2^o de celle de s'exprimer dans une langue étrangère. Or, quant au premier point dans

1. *Le Temps*, numéro du 14 octobre 1923.

les cas visés par M. Egger, il n'y a point, à proprement parler, pensée intellectuellement constituée, mais sentiment. Il s'agit d'une idée affective en quête d'une enveloppe intellectuelle dont elle puisse s'accommoder, soit d'une forme discursive déjà liée dans l'expérience accumulée du sujet à des sentiments de même ordre que celui à exprimer.

Il peut arriver non seulement qu'on ne trouve point l'expression exacte d'un sentiment, mais qu'elle n'existe pas. J'ai cherché vainement, un jour, un mot approprié à mon humeur, alors que las et rêveur je fumais un cigare au coin du feu; je n'ai pu en trouver et je ne pense pas qu'il y en ait. Dire que mon cigare parfumait ma rêverie serait une métaphore pittoresque, mais ne correspondrait point à la nuance affective que j'eusse voulu traduire. C'est un sentiment, non une pensée qui était actuelle en moi: ma pensée n'était active qu'alentour. M. Croce a raison de dire que, s'il y a pensée précise, il y a expression; seulement où il n'y a pas pensée représentée, il peut y avoir un sentiment très vivace, et c'est ce sentiment que M. Egger prend pour une pensée en quête de son expression. Par exemple, quand on cherche un mot et qu'on dit « je l'ai sur le bout de la langue », il est abusif de soutenir que la pensée est présente avant que le mot soit trouvé. S'il y a pensée distincte, c'est qu'on se la formule grâce à une périphrase, en l'absence du mot juste; mais c'est seulement quand celui-ci surgit que la pensée prend son plein relief intellectuel. Jusque-là, à l'état affectif, au sentiment notionnel dont le sujet éprouvait la qualité spécifique, il manquait un revêtement qui le rattachât au système général des connaissances, et il était comme égaré. On peut montrer que dans l'invention, quel que soit son objet, il en est de même et nous en avons donné des exemples au sujet de l'activité esthétique ¹. C'est toujours un sentiment, celui d'une utilité, d'un agrément ou d'un intérêt quelconque, auquel manque sa forme intellectuelle.

Nous sommes donc beaucoup plus près de M. Croce que de M. Egger. La différence entre la théorie du philosophe italien et la nôtre étant que, d'après nous, la pensée devient précise parce que le sentiment a trouvé des mots favorables

1. Cf. § 172.

à sa cristallisation, tandis que selon M. Groce, c'est parce que la pensée est précise que l'expression a surgi. Nous sommes d'accord à soutenir contre M. Egger qu'il n'y a pas de pensée précise en l'absence de son expression adéquate.

187. Quant à l'argument de M. Egger tiré d'une langue étrangère, il n'est pas plus concluant que le précédent, car la difficulté, en ce cas, est simplement que les mots ne se présentent pas, ce qui nous ramène au précédent. Car de deux choses l'une : ou bien l'on est entraîné à cette gymnastique intellectuelle et l'on pense directement dans la langue étrangère alors que l'on en possède à peine quelques rudiments, et par conséquent on éprouve fréquemment un sentiment d'inhibition très analogue à celui d'un homme qui a oublié sa langue maternelle, avec la seule différence que le terme correspondant de celle-ci surgit si la situation se prolonge et permet l'intellectualisation du sentiment. Ou bien n'étant pas entraîné, on cherche gauchement à traduire, habitude incompatible avec l'acquisition de la pratique courante d'un idiome, et qui n'a aucune signification ici. La connaissance d'une langue étrangère est un complexe en quelque sorte isolé dans le continuum, avec son ordonnance interne, et il fonctionne spontanément, commandé par un sentiment recteur unique qu'un son peut suffire à actualiser. La difficulté est de changer de système et, à cet égard, nous pouvons apporter des observations personnelles assez curieuses.

Je débarquai un jour à la gare de Bâle après avoir causé dans le train avec un Espagnol. Sur le quai, j'eus besoin de donner des instructions à un porteur. Or, je restai un moment bouche bée dans l'impossibilité de dire un mot quelconque *et d'assembler mes idées*. J'ai noté que j'avais le sentiment confus de ce que je voulais dire, mais mon intention de parler allemand constituait un élément psychique qui ne servait qu'à inhiber l'emploi du complexe correspondant à l'usage de la langue espagnole dont je venais de me servir, et l'ensemble des agencements, qui fait de ma connaissance de l'allemand un autre complexe original, restait en conséquence inefficace. Ce fut court, du reste, le déclanchement se produisit brusquement et je repris mes esprits.

J'ai fait, dans une autre circonstance, des remarques beau-

coup plus complètes. Toutefois, il convient de retenir qu'il s'agit de langues dont je n'ai qu'une connaissance moyenne. Les systèmes idéo-moteurs (en prenant ce terme dans une acception affective) de deux langues que l'on connaît à fond se substituent facilement l'un à l'autre, un peu comme un bon joueur d'échecs surveille plusieurs parties concurremment. C'est ainsi qu'un de mes amis de Londres et moi, nous faisons alterner l'anglais et le français dans nos conversations, selon qu'une expression plus aisée incite l'un de nous à passer de l'un à l'autre. Voici maintenant mon observation :

« Je me trouve en Italie et j'emploie souvent l'allemand avec un compagnon de voyage. Or, le va-et-vient entre cette langue et l'italien est pour moi très pénible et une circonstance particulière augmente mon embarras. Avant mon départ, j'avais repris l'espagnol et, au début, j'avais été obligé de lutter violemment contre mes souvenirs d'italien; mais ceux-ci avaient été peu à peu refoulés de façon à ne plus revenir qu'accidentellement, par suite de similitudes de mots, de tonalité ou d'accent, erreurs occasionnelles, qu'il ne faut pas confondre avec la concurrence d'ensemble des deux idiomes. J'en étais là à mon arrivée en Italie. La lecture des journaux, le théâtre, la rue, la conversation, ont vite rendu le pas à l'italien. Mais est survenu l'allemand, et voici le phénomène que je note : je passe facilement de l'allemand à l'italien; mais pour passer de l'italien à l'allemand, j'ai à vaincre une très forte résistance, que je n'ai pas d'abord comprise. Voulant parler allemand, je lançais des mots italiens, puis je m'arrêtais, je bafouillais quelque chose d'incompréhensible et j'avais le sentiment de me trouver devant une barrière qu'il fallait tourner par quelque subterfuge. Je posais alors comme un tremplin l'article allemand. Ce mot très simple me venait assez facilement en mémoire, et il suffisait à mettre en branle le système allemand. Mais le plus curieux, c'est que (je m'en suis aperçu à la réflexion) les mots bafouillés entre le premier et le deuxième stades étaient la traduction espagnole de la phrase italienne. Elle jaillissait spontanément en raison de mon travail antérieur et inhibait l'allemand. C'est pour cette raison qu'il m'était moins difficile de passer de l'allemand à l'italien, dont je me servais habituellement depuis quelques semaines et qui est moins difficile. »

Cette apparition virtuelle de l'espagnol comporte en outre indirectement un enseignement précieux, car le fait même qu'elle a été insuffisante pour provoquer la formation d'une pensée précise, confirme nos vues. La raison patente de cette anomalie apparente est en effet que les consonances espagnoles n'ont pas dépassé le stade de la présentation. La pensée ne prend un sens intelligible que dans la représentation, puisque sa valeur figurative est tout extrinsèque, mais les sons s'appellent par leurs particularités psychologiques avant d'entrer dans une perspective rationnelle. Le lapsus, sur l'importance psychologique duquel M. Freud a eu raison d'insister dans son ouvrage *La Psychanalyse*, résulte précisément de ce jeu aveugle des vocables parmi nos sentiments ignorés, et les incohérences de langage que produisent les émotions brusques ou la distraction rentrent dans le même ordre de faits.

188. Enfin, dans ce cas, comme dans l'incident de la gare de Bâle, il y a lieu de noter l'espèce d'obnubilation de ma pensée, provoquée par l'inaptitude passagère à m'exprimer en aucune langue. Ces faits me paraissent apporter une forte présomption en faveur de l'inférence dont la discussion que nous allons ouvrir devra donner la démonstration. Nous pensons que notre analyse de la pensée discursive confirmera que les mots sont des parties intégrantes de son procès concret et en constituent la trame même. Les formes verbales à ce compte ne l'exprimeraient pas seulement, mais l'institueraient dans toute la rigueur du terme. Autrement dit, nous soutenons que la pensée discursive, mode du dynamisme affectif, a pour origine l'intervention des mots. Ceux-ci n'expriment donc pas une pensée intellectuelle préexistante, mais ils la créent en collaboration avec les affections et sa gestation ne comporte pas, d'après nous, autre chose.

189. La théorie que nous venons d'exposer et dont toute la fin de notre enquête apportera, croyons-nous, la confirmation, donne au problème classique de la nature des idées générales un aspect nouveau que nous allons indiquer, car nous montrerons du même coup la portée de notre thèse.

Nous avons dit qu'il n'y a pas concept sans qu'une image

verbale adhère à un complexe nouveau d'affections et devienne le signe d'une manière d'éprouver inédite. Le concept n'existe donc pas sans l'expression, mais il est plus que le mot, car il a un contenu affectif, celui-là même qu'homologue l'acte d'attention ou le jugement ¹. La psychologie concrète renvoie en conséquence dos à dos nominalistes et conceptualistes parce que leurs disputes portent sur les deux interprétations possibles de leur assertion commune que la pensée discursive est, en son fond, l'activité d'une intelligence, alors qu'elle est, à notre sens, un mode du procès affectif général en voie d'actualisation. Quant au postulat des réalistes, la transcendance des idées générales, en tant que telles, c'est une hypothèse métaphysique en contradiction complète avec l'empirisme radical dont nous poursuivons l'établissement et l'achèvement de celui-ci la rendrait superflue.

Aussi bien, prenons le texte classique de Condillac ² : « Quand je pense *homme*, je puis ne considérer dans ce mot qu'une dénomination commune, auquel cas il est bien évident que mon idée est en quelque sorte circonscrite dans ce nom, qu'elle ne s'étend à rien au delà et que par conséquent elle n'est que ce nom même. Si, au contraire, je considère dans ce nom quelque autre chose qu'une dénomination, c'est qu'en effet je me représente un homme; et un homme dans mon esprit, comme dans la nature, ne saurait être l'homme abstrait et général. » Ce raisonnement, à notre sens, présente une lacune grave. Condillac oublie le pouvoir de suggestion qui fait la valeur intrinsèque d'une idée générale, en tant qu'événement psychique concret, et en conséquence son dilemme est inopérant. Le mot *homme* n'a pas la même valeur selon qu'il est couché dans un dictionnaire, ou présent comme élément d'un raisonnement. Dans le premier cas, il n'est en effet qu'une dénomination couvrant l'ensemble des notions réunies plus ou moins arbitrairement dans sa définition; mais, dans le second, il fonctionne comme facteur d'une situation qui évolue, parce que sa forme verbale même provoque l'apparition d'affections diverses. De plus, le premier cas est tout théorique, car il ne s'applique qu'au mot imprimé dans le livre, et dès qu'il est prononcé, lu ou pensé, il entre dans un système affectif où il agit.

1. Cf. § 110.

2. *Log.*, 2^e part., chap. V.

Les associationnistes commettent une erreur analogue. John Stuart Mill, en raison de son empirisme scientifique, se donne à tâche de rétablir l'idée générale en partant du phénomène. Mais la position d'un empirisme psychologique qui part de la valeur immédiatement éprouvée est tout autre, car une pensée sans image est riche d'autre chose que de mots. Elle contient des affections. L'idée générale est, selon nous, composée d'un complexe affectif et d'une définition verbale lui conférant une identité logique. Ce n'est plus un état intellectuel simple, mais un composé où l'élément efficace est affectif.

190. Nous ne pensons donc ni par mots, ni par concepts, mais par affections qui s'engendrent les unes les autres et, à chaque pas, prennent, par l'adjonction d'une image verbale qui leur donne valeur intellectuelle, une signification dans l'ensemble des notions définies. La base concrète de cette opération est le sentiment de ressemblance qui permet de connoter par un même signe un certain nombre d'affections. Abstraire, généraliser sont, comme tous les verbes actifs, des morphèmes fautifs. Par l'emploi de ces formes grammaticales on met au compte du stade logique de la pensée, qui est stérile, le progrès effectué au stade psychologique. L'abstraction et la généralisation ne sont pas deux modes de l'activité de l'Ego, mais les idées abstraites et les idées générales sont les produits classés des événements concrets qui constituent la trame de l'intellection; les percepts et les concepts sont des « records », si l'on nous permet cette expression moderne, qui, soustraits au procès psychologique, deviennent des types définissables; mais il n'y a de concret en eux que l'affection éprouvée fugitivement et l'image verbale qui en devient le signe.

En définitive, les nominalistes ont en vue l'abstraction, soit le fait que la fonction conscientielle permet la rétention d'images de percepts et d'idées qui deviennent les signes d'états analogues. Les conceptualistes, de leur côté, insistent sur la généralisation, soit sur le fait que cette image est un signe et ils supposent que l'état signifié (le sens) préexiste. Mais, en réalité, une notion n'a de sens que par une relation, dénotée par le signe, au système intellectuel général né du commerce

des hommes. Aussi, est-ce une discussion vaine, bien que classique, que celle de la précédence de l'abstraction ou de la généralisation; elles apparaissent ensemble lors de l'acte générateur du jugement qui achève la représentation. Généraliser, c'est affirmer l'intuition d'une relation de ressemblance qui, du même coup, se trouve abstraite du continuum et, prenant existence logique par l'adjonction d'un signe, fait figure désormais dans le système intemporel des idées abstraites. Les nominalistes ont une tournure d'esprit analytique et les conceptualistes ont une tournure d'esprit synthétique; mais l'analyse et la synthèse ont trait à l'élaboration des éléments de la représentation. Au stade productif des présentations elles n'interviennent pas, car ce ne sont pas des valeurs psychologiques, mais des points de vue logiques.

L'oiseau qui vole dans le ciel ne conçoit pas le bleu parce qu'il ne dispose pas d'un signe pour conférer une unité formelle aux affections qui se succèdent en lui. Ses présentations de bleu ne se cristallisent pas en une notion, et, bien qu'il n'agisse point de même selon que le ciel est couvert ou serein, il est incapable, selon toute apparence, de raisonner sur l'absence ou la présence du bleu. De même, pour un homme distrait, des impressions fugitives de cette qualité peuvent rester inaperçues; mais, attentif, il référera ses perceptions à un type sensoriel qu'il conçoit en tant qu'une image verbale en est le signe, et à laquelle il peut rapporter toutes les possibilités de perceptions analogues, qu'elles soient produites par la vue d'un vase de Sèvres ou par celle de la Méditerranée. Or, l'essentiel, c'est qu'en pareil cas la fonction de cette image est un événement concret dans le continuum. Quand, contemplant la mer des côtes de Provence, je m'écrie : « Quel bleu de Sèvres ! », je postule le monde de la représentation, mais cette expression a une valeur représentative grâce à laquelle ma pensée progresse; ce terme est efficace conjointement avec mes affections et ces nouveaux complexes en sollicitent d'autres. Le bleu méditerranéen provoquera des chaînes de pensées différentes chez un poète, un peintre, un physicien, un médecin ou un maître d'hôtel; mais l'origine en sera toujours le complexe affectif que l'apposition d'un terme permet de définir. La valeur du mot sera

plus manifeste encore si nous remarquons qu'il n'est pas indifférent d'employer les expressions bleu de Sèvres, bleu méditerranéen ou bleu profond, pour intellectualiser une seule et même sensation, car à ces termes conviennent des définitions diverses, et ils engendreront autant de procès différents dans le continuum, progéniture contingente d'une seule affection.

II. — Le dynamisme des idées affectives et l'« association des idées ».

191. Nous pouvons tenir pour acquis à la psychologie que l'association des idées est un mode de l'activité générale de l'esprit. Wundt¹ considère comme dépassée la psychologie qui restreignait la notion d'association aux liaisons d'idées, et Stout² définit l'association de façon générale « une connexion acquise de dispositions » mais en ajoutant un commentaire qui en limite le terrain. Ces dispositions, d'après lui, sont « formées dans le courant de l'expérience consciente », bien qu'elles « tombent en dehors ». En outre, on est d'accord quant au caractère automatique de l'association des idées, mais certains auteurs lui superposent une activité intellectuelle proprement dite. C'est de cette manière que l'on a essayé de compléter l'associationnisme qui, par sa vigoureuse tentative de mécanisation complète de l'esprit, avait provoqué des critiques décisives. Quant à nous, nous voyons dans l'association des idées un mode très démonstratif des procès affectifs précédemment étudiés. C'est dire qu'à notre sens l'automatisme n'est ici qu'une apparence. Former les habitudes corporelles qu'implique la pratique d'un sport et former entre certains sentiments notionnels un lien habituel qui rende familière une discipline scientifique, n'est qu'une seule et même fonction psychologique accomplie, comme tout changement, dans les ténèbres de l'extraconscientiel, le résultat seul étant visible; et ce processus est la régularisation, dans des conditions à examiner, du va-et-vient

1. *Grundriss der psychologie*, III, § 16 (s. 271).

2. *Groundwork of psychology*, chap. VII.

incessant des affections au niveau de la présentation et au-dessous. Aussi repoussons-nous à la fois l'assimilation de cette opération concrète à l'automatisme physiologique, référé d'autorité au déterminisme universel, et la conception d'un automatisme logique où le principe de l'association des idées serait une loi. Ces deux interprétations intellectualistes du mécanisme de l'association se concilient d'ailleurs aisément, et l'on sait que Spencer, appliquant le principe de la Persistance de la Force, a vu dans la formation de « nouvelles lignes de communication nerveuses ... une interprétation physique complétant la doctrine de l'évolution psychologique ¹ ». Il donnait ainsi un exemple remarquable de l'alliance du mécanisme et de l'intellectualisme.

A ces vues, nous opposerons le principe d'un dynamisme affectif soustrait à la rigidité du mécanisme et à toute loi définissable.

192. Cette question est une de celles qui nous ont le plus préoccupé. L'influence de la philosophie spencérienne était dominante dans l'enseignement de l'Université à l'époque où nous avons fait nos premières études philosophiques, et nous avons longtemps, fidèle à son esprit, cru que les anomalies de l'association des idées étaient expliquées de façon satisfaisante par la connexité physiologique des cellules gardiennes des traces des états antérieurs. Pourtant, avant même d'être informé du discrédit où est tombée la fameuse doctrine des localisations cérébrales, nous avons compris que ce sont là des explications spécieuses.

M. Galton, dans ses *Inquiries into Human Faculty* ², résume son expérience personnelle en disant que les associations d'idées sont moins nombreuses et capricieuses qu'on ne le croit d'ordinaire. Nous ne sommes point de cet avis, et l'auteur de cette thèse a toujours été déconcerté par les rencontres imprévues de pensées et d'images qui se produisent fréquemment dans son champ de conscience. Il en a noté où tout lien direct fait défaut et, en particulier, il voit assez souvent surgir à l'improviste des coins de ville ou des sites qu'il n'a pas vus depuis de nombreuses années. Il s'est surpris un jour

1. *Princip. of psychol.*, part. V, 1, § 221.

2. P. 131-146.

à penser à une place sans intérêt de Buenos-Aires qu'il avait traversée une seule fois, en tramway et sans incident, trois ans auparavant. Il faut noter que sa surprise de cette réminiscence bizarre fut cause que pendant quelque temps elle se répéta avec fréquence. Ainsi s'explique la récurrence des mêmes associations dans les observations méthodiques rapportées par M. Galton : le fait même qu'il avait institué cette enquête devait le prédisposer à reproduire les mêmes associations. C'est un défaut grave et irrémédiable des expériences de ce genre.

Une autre fois, l'entrée du « Muski », le quartier arabe du Caire, est apparue brusquement à l'auteur (mon dernier voyage en Égypte remontait à quatre années), alors qu'il écrivait sur un cas d'obsession musicale la note suivante :

« Dans un moment d'oisiveté, je me surprends à moduler mentalement quelques mesures qui reviennent indéfiniment. Bientôt cette répétition involontaire m'agace. Je veux cesser. Le résultat est seulement que le phénomène s'enfonce, si l'on peut dire, d'un plan dans la conscience. J'ai comme la sensation d'entendre la même cadence de plus loin. Il semble que jusqu'ici mon larynx esquissait des mouvements susceptibles de produire le son imaginé et que maintenant je me représente simplement celui-ci. Une nouvelle initiative me débarrasse de cette obsession. Elle consiste, croirais-je, à remplacer la représentation de la phrase musicale par celle de ma résolution de n'y plus porter attention. Il semble que je réussisse, mais un instant plus tard, après avoir pensé à ce que je vais dire, je surprends dans un coin du champ de conscience la reprise en sourdine de ce maudit air. »

Or, c'est pendant cette lacune, comme l'indique la suite du texte, que j'ai pensé au Muski. Il est remarquable que, dans cette observation, la réminiscence ait jailli dans un vide artificiel du champ de conscience dû à ma tentative d'en éliminer la phrase musicale qui s'y attardait. Sans cela, il se peut que l'image du Muski fût restée virtuelle et que de semblables images latentes soient constamment présentes en marge de la conscience. La note que nous venons de transcrire concerne précisément la persistance d'un motif musical à un plan psychique où il échappe à l'aperception, et il n'y a pas de différence essentielle entre cette réapparition

au bout de quelques minutes et celle d'un quartier du Caire au bout de quelques années. Mais, dans les deux cas, l'impropriété du mot « association » pour désigner cet aspect de la vie psychique est manifeste. Il ne correspond qu'à une hypothèse insuffisante. Il s'agit de particularités de la reviviscence d'états anciens ou, pour parler plus exactement, de l'apparition d'images que nous rapportons à des événements passés en raison d'analogies étroites.

L'interprétation concrète de ces faits est que, des procès extra-conscientiels qui se poursuivent incessamment, surgit à un moment donné une valeur affective susceptible, comme toute valeur qui a acquis une intensité ou une qualité appropriée, de provoquer un procès intellectif, même s'il s'en produit déjà dans d'autres directions, et mieux encore si le champ de conscience est en quelque sorte vacant. Le fait, constaté par l'auteur sur lui-même, qu'il est parfois possible de remonter à un sentiment obscur qui a précédé l'idée dont l'apparition brusque dans le champ de conscience a étonné, est une indication dans ce sens. Il n'est point impossible aussi que deux procès de ce genre absolument distincts coïncident ou se succèdent de très près, d'où un rapprochement déconcertant; c'est dans ce chaos affectif que se forment des enchaînements réguliers dont le raisonnement est un cas, et la critique des conditions de la systématisation rationnelle de ces occurrences singulières est essentielle à la théorie concrète de l'exercice discursif de la pensée.

193. Qui dit association suppose des éléments distincts qui s'unissent pour une raison à déterminer. L'emploi de ce terme préjuge donc de la réalité psychologique d'idées semblables à celles qui forment le fond du discours. On les imagine comme préformées dans la pénombre psychique et le débat consiste alors à retracer intelligiblement le jeu de leurs mouvements : quelle en est la loi, demandera-t-on? Faut-il dire avec les associationnistes que les idées sont rangées tantôt topographiquement, tantôt selon leur signallement? Ou bien, pour compléter cette explication vraiment trop puérile, adoptera-t-on, avec M. Paulhan, l'hypothèse d'une organisation plus compliquée, une sorte de hiérarchie fortement constituée, en vertu de laquelle, un but étant posé,

les bataillons d'idées se rangent immédiatement dans des dispositions appropriées au danger à éviter ou au bien à saisir? On assigne ainsi une raison intelligible à la direction des mouvements, mais leur origine reste inexpiquée, et ces théories ne peuvent se passer du support du mécanisme objectif. Aussi bien ne supposerons-nous pas plus que les idées surgissent par l'effet d'un jeu de ressorts, que nous ne chargerons un « esprit » d'en régler les apparitions, mais nous examinerons si l'expérience confirme l'hypothèse que les combinaisons psychiques n'ont d'autre raison d'être que la nature propre, la qualité, la valeur intrinsèque (termes pour nous interchangeables) de leurs éléments, étapes fugaces de la présentation, dont on ne peut parler sans paraître leur attribuer un statut stable, qui, en réalité, ne peut appartenir qu'à des représentations. Encore un coup, rien d'autre ne nous est fourni par l'expérience que ces chaînes d'événements. Avant de risquer une hypothèse gratuite, voyons si elles n'y suffisent pas. Ce serait une explication concrète suffisante des faits observés, que les ramener à l'efficacité propre des idées affectives dans le continuum.

Plus précisément nous supposons la persistance, en un lieu non pas physiologique, ni métaphysique, mais psychologique, non point de souvenirs abstraitement informés, mais d'images et d'idées affectives que nous étudierons : 1^o comme constituant le matériel implicite de la conservation du passé ; 2^o comme rendant compte par leur énergie propre des cas d'association d'idées. Nous soutenons, et cela est essentiel, que le jaillissement d'idées dans la mémoire n'a pas lieu en raison des caractères représentatifs des états de conscience, mais en raison de leurs qualités spécifiques, de leur énergie affective, en un mot de leur valeur psychologique intrinsèque¹.

La théorie que nous proposons et que nous croyons pouvoir étayer sur des faits nous semble échapper au reproche qu'on peut légitimement adresser tant aux tenants de l'« objet » qu'aux partisans de l'« esprit » conçu sur le modèle de l'« intelligence ». La substance psychologique que nous envisageons n'est pas inerte comme le premier, elle n'est pas formelle comme le second. Confier la préparation de la vie

1. Cf. § 128-129.

consciente à des éléments qui n'ont que des particularités quantitatives est une gageure qui serait insoutenable si la métaphysique naïve ne préparait le commun des hommes. et avec eux la plupart des savants et des positivistes, à l'accepter sans examen rigoureux. D'autre part, la conception d'une pure intelligence, d'une pensée dépouillée de toute réalité sensible et opérant parmi les relations logiques, n'a de valeur que dans la lice des nomenclatures où le cliquetis des mots donne l'illusion d'un choc d'idées; ainsi, jadis, les paladins lûtaient dans les tournois pour des victoires honorifiques. La conception psychologique de la réalité ne nous conduit pas nécessairement à un monisme métaphysique, mais écarte de la psychologie un dualisme *a priori* qui accule la spéculation à un dilemme périlleux. Pris entre l'esprit et la matière, qui lâche celui-là est forcé de descendre jusqu'à celle-ci et sort ainsi des conditions de l'expérience immédiate, dont ils sont des aspects solidaires. C'est pourquoi, nous cantonnant dans les limites de la vie psychique, telle que chacun de nous la trouve dans sa conscience et doit la supposer chez ses semblables, les éjects de son univers, nous tenons pour assuré, eu égard à notre examen de la vie psychique extra-conscientielle, que sa continuité est réalisée dans ces ténèbres. Höfding ¹ dit que les intuitions pourraient s'enchaîner sans jugement et que c'est seulement un fait qu'il en soit autrement. Nous ajoutons que ce fait n'est point général et que des intuitions sensibles qui progressent sans parvenir au clair de la conscience, forment le fond de notre vie psychique et s'attestent par leur résultat brusquement appréhendé. Revenons donc à l'introspection et reportons-nous d'abord à l'observation ² que nous avons relatée ci-dessus d'un souvenir affectif subsistant indépendamment de sa forme intellectuelle.

194. Cette réminiscence amorphe recéait, comme nous l'avons remarqué, des caractères exclusifs auxquels la représentation d'une seule situation passée s'appliquait, en l'espèce la vision d'une salle à manger d'hôtel vue dans certaines circonstances. Or, la réapparition de cet ensemble d'images

1. *La pensée humaine*, I, B. c., p. 56.

2. Cf. § 134.

est un cas d'association et le rôle des facultés intellectuelles y est rigoureusement expectatif. J'ai attendu que l'état affectif en déclanchât un autre : l'attente seule, dans cet exemple, est consciente et c'est en cela qu'il est précieux ; car, si l'on admet que la vie affective extra-conscientielle ne diffère pas essentiellement de la vie consciente, nous avons tout lieu de penser que les faits d'association se produisent ici et là de même manière, et nous pouvons conclure d'un stade de la vie psychique à l'autre par une extrapolation légitime.

Dans l'exemple précité une idée affective, ou plus exactement, d'après notre terminologie, un sentiment notionnel, a été efficace par sa qualité originale, qui a provoqué l'évocation d'images diverses jusqu'à ce qu'il y ait eu congruence entre le contenu affectif de l'une d'elles et le souvenir qui durait en moi obscurément. Comment, sur cette base, interpréter ce qui se passe quand les associations provoquent dans le continuum des incidents inattendus ? Nous dirons que la situation où nous nous trouvons alors provoque des procès du même genre, mais dont nous ne connaissons que le résultat, parce qu'ils aboutissent sans circonstances adventices qui éveillent notre attention. En pareil cas, une valeur affective devient le centre d'un procès auquel en participent d'autres (en raison de leurs affinités respectives) et toutes ensemble parvenues, si l'on peut dire, à une tension favorable deviennent, grâce à l'adjonction d'un élément intellectif, un fait de conscience. Des procès purement affectifs de ce genre se produisent, sans doute, constamment, par suite d'occurrences que nous ne remarquons pas, ou même d'événements internes sans rapports directs avec l'existence physico-physio-psychique que nous menons d'autre part ¹.

Dans un pareil processus les sentiments notionnels les plus généraux peuvent avoir une extrême importance et ce sont là les cas dont les lois traditionnelles de l'association des idées par similarité, contraste et contiguïté rendent compte. Il

1. Je viens de penser à une ménagerie que j'ai visitée il y a environ quarante ans avec ma mère et ma grand'mère. J'ai tout lieu de supposer qu'à l'instant précédent j'étais exclusivement occupé à relire le texte ci-dessus, mais je sais que ce souvenir est resté vivant en moi et reparait périodiquement.

n'y a pas en effet de sentiments plus compréhensifs. C'est un sentiment de ressemblance qui nous a guidé dans l'exemple rapporté, mais on peut également chercher à définir une différence entre une sensation présente et un souvenir imprécis, ou encore tenter de se remémorer un endroit que l'on se rappelle seulement avoir visité dans les environs d'une certaine ville, et des opérations analogues se passent du fait de conscience. Ces associations ont une origine intellectuelle, mais le point faible des théories que nous critiquons est précisément qu'elles n'expliquent que celles-là, et ce ne sont probablement pas les plus nombreuses. On met ainsi au premier plan un caractère exceptionnel et subsidiaire. Le fait essentiel, du reste, n'est pas alors moins intelligible qu'ailleurs puisque, si notre théorie est juste, les rapports concevables n'agissent et ne provoquent l'association que par la valeur intrinsèque des sentiments notionnels qui leur correspondent dans la trame affective du continuum. La question de l'origine des affections qui s'y actualisent est donc tout à fait secondaire.

195. Voici maintenant les observations personnelles que nous pouvons alléguer à l'appui de cette théorie :

Ma mère me parlait un jour d'une demoiselle que j'ai connue très vieille dans mon enfance. Brusquement s'éveilla en moi un relent fade où dominait le tabac : « Prisait-elle? », demandai-je. La réponse fut affirmative. Or, la question m'avait été suggérée par l'apparition de cette réminiscence purement sensorielle : la réflexion s'est appliquée après coup à cet événement proprement affectif. Ce cas est assez analogue à celui de l'hôtel de Melun, mais le passage se fait d'une reviviscence olfactive à une notion, ce qui éloigne plus encore le caractère représentatif, car dans la situation précédemment examinée la valeur implicite du souvenir affectif était visuelle et tendait par conséquent à la spatialité.

Dans une autre observation, l'élaboration extra-consciente a atteint un degré de précision remarquable, qui ouvre un vaste champ aux possibilités de cet ordre : il existe à Londres un restaurant qui date du Moyen-Age, « Ye Olde Cheshire cheese ». Il est situé dans Fleet Street. J'y ai mangé une ou deux fois il y a une vingtaine d'années et j'avais eu l'idée, lors d'un séjour récent en Angleterre, de le chercher. Or,

un jour, en passant par là, j'y pensai brusquement et ayant levé la tête, je trouvai dans mon champ visuel un panneau portant le nom du vieil établissement. Était-ce un simple hasard? Répondre catégoriquement est impossible, mais il est au moins vraisemblable que le contenu affectif de la perception de cette enseigne a opéré en moi à l'insu de mes facultés intellectuelles. Ce serait alors un cas très net de présentation efficace précédant toute représentation effective et c'est cette valeur qui aurait provoqué l'apparition de l'idée abstraite du restaurant dans mon champ de conscience. Cette explication concrète du fait est absolument conforme à notre doctrine. L'associationniste invoquerait la loi de contiguïté. Mais j'ai passé souvent à cet endroit sans penser au « Olde Cheshire cheese » et une loi qui ne s'applique pas toujours n'en est point une.

196. Passons maintenant à des observations plus compliquées : je flânaï un jour au Palais Pitti, galerie que j'ai souvent visitée en détail, laissant comme d'habitude errer mes regards sur les toiles qui font de la Palatine une des plus riches collections du monde, et m'arrêtant devant celles vers lesquelles je me sentais attiré en vertu de mes dispositions du moment. Je fis une pose de ce genre devant un Christ à la colonne et je me posai ma question accoutumée : « Qui a pu peindre ceci? » Une voix intérieure sembla me murmurer le nom de Cigoli. Je vérifiai : c'était exact. Or, je ne connais point la manière de Cigoli, peintre de second rang. Ce ne sont donc point des impressions esthétiques qui m'ont suggéré le nom de l'auteur du tableau. Il n'y a pas eu association d'idées, au sens courant du terme. Mais j'avais déjà vu plusieurs fois cette toile et il existait en moi un rapport sensible entre les impressions sensorielles dues à la vision de cette composition et le complexe affectif capable de présenter dans mon champ de conscience le nom de l'auteur, par une sorte d'articulation implicite. La conscience n'est intervenue que pour constater le résultat, ou plutôt pour qu'il lui fût communiqué, car mon impression a été la même que si un voisin, devinant ma perplexité, m'avait fourni le renseignement.

Dans des observations de ce genre, les particularités de l'auteur ne diminuent guère la valeur du raisonnement, car

si avec un autre sujet les exemples seraient différents, l'essentiel subsisterait. Il se peut que le langage intérieur ait une importance exceptionnelle dans ma vie intellectuelle. Je cause volontiers avec moi-même et je me souviens d'un fait très analogue à celui que je viens de rapporter. J'allais faire une visite à une personne que je n'avais pas vue depuis longtemps. Brusquement, je cherchai son nom et ne le trouvai point; quelques minutes plus tard, alors que mon attention avait été détournée, le nom me fut susurré par un informateur intime. Il est notoire, du reste, que vouloir se souvenir ne sert souvent de rien, et nous tenons que l'efficacité de la volonté n'est jamais directe; son incapacité à cet égard est l'équivalent de celle que nous avons déjà signalée à propos de l'acquisition de connaissances techniques, comme la pratique d'un sport ou d'un métier manuel, et c'est une forte raison de ne voir en elle qu'une entité.

197. Pendant ce même séjour à Florence, j'allai voir au cloître du Scalzo la série des fresques d'Andréa del Sarto en « *chiaro oscuro* » (son chef-d'œuvre) sur la vie de saint Jean-Baptiste. Au-dessous d'une de ces compositions, une inscription rapprochait les noms de Jean et de Zacharie : « Quel est le rapport? », me dis-je, sans trouver de réponse. Un instant après, je me surpris à fredonner une phrase de l'*Hérodiade*, de Massenet : « Je suis Jean, fils de Zacharie ». Jean lui-même, répondant à Hérode dans la scène de l'interrogatoire, en présence du Consul romain, me renseignait. L'anecdote me parut aussi digne d'attention que divertissante. Je suis sûr qu'il n'y a eu aucun intermédiaire conscient entre la question et la réponse si originalement fournie. Dans un cas comme celui-ci, l'hypothèse de l'existence de subconsciences, que nous avons admise avec des réserves expresses quant à leur rôle, est tout à fait oiseuse. Il serait arbitraire de supposer qu'une subconscience conserve pour moi le souvenir intellectuel que dans *Hérodiade* Jean est donné comme le fils de Zacharie, et encore faudrait-il qu'elle se tint prête à le fournir opportunément. Il est plus simple d'admettre toute une série de liaisons affectives dont on peut interpréter ainsi qu'il suit la trame concrète. Au rapport verbal entre Zacharie et Jean dans la phrase pensée correspond un sentiment

notionnel, élément concret qui, lâché en quelque sorte dans le fond psychique extra-conscientiel, sollicite un élément affectif analogue. Celui-ci fait partie d'un système plus compliqué; il est intégré dans une phrase musicale; cette valeur, virtuelle jusqu'alors par rapport à la conscience, s'actualise et surgit comme souvenir affectif. Tout de suite, elle prend forme discursive et provoque en même temps le processus physiologiquement définissable qui consiste à fredonner un air, celui-ci enfin se trouve brusquement présenté dans ma conscience où il attire mon attention. C'est alors seulement qu'intervient l'« acte de l'esprit »; il opère deux fois : 1^o dans la constatation du sens des paroles que je prononce et qui de simples sons deviennent des signes; 2^o dans le rapprochement de cette phrase musicale et de la fresque que j'ai devant les yeux. Ce sont deux jugements.

Voici une autre observation de la même époque, plus instructive encore. Je regardais les affiches des spectacles avec l'intention d'en choisir un pour le soir. Celle du Théâtre Nicolini portait *Il terzo Marito*. Pensant que la pièce serait amusante, je me décidai à aller louer une place. Mais, à l'instant, je ressentis une impression nette quoique mal définie, ce ressaut affectif même dont nous avons parlé déjà et qui, dans cette circonstance, a agi de façon inhibitive, un peu à la façon du démon socratique¹. A ce moment psychique réel, mais rigoureusement indéterminé, succéda un état vague où au sentiment se joignait une notion exprimable. Les mots *Il terzo Marito*, un instant éclipsés, reparaissaient accompagnés d'un ton spécial, du sentiment de déjà éprouvé. La réflexion méthodique intervint aussitôt, mais ne donna d'abord aucun résultat, pour aboutir enfin en passant par des stades très nets qui montrent de nouveau l'impuissance de l'intelligence en tant que telle. En premier lieu, l'impression du déjà éprouvé s'attacha avec assurance au titre et je voulus chercher un détail précis. Mais je n'y parvins pas. Je me mis alors à lire les noms des personnages de la pièce : ceux des plus importants ne me donnèrent pas l'indication cherchée. Mais, à la dernière ligne, figurait l'« Amministratore », et brusque-

1. Nous nous demandons d'ailleurs — sans avoir eu le loisir d'étudier cette question — si ce rapprochement ne serait pas intéressant à approfondir.

ment je revis l'expression des acteurs de la scène : la riche veuve prête à se remarier et le régisseur bien intentionné, dans les comptes duquel elle voit qu'il a cru devoir déposer deux couronnes sur les tombes de ses deux premiers époux. En un instant, toute la pièce se reconstitua et ces circonstances me parurent si curieuses que je les notai sur mon calepin avant de poursuivre ma route. Nous en garantissons donc l'exactitude.

198. Dans cette observation, nous trouvons particulièrement digne de remarque la rapidité du procès à partir du moment où ses stades sont devenus conscients. Cette particularité illustre ce que nous avons dit à plusieurs reprises de la valeur du fait de conscience, c'est-à-dire de la fonction intellectuelle dans le continuum. L'enquête que nous terminons nous montre son influence régulatrice, qui est caractéristique de la phase spirituelle de la vie psychique. Du fait qu'un complexe affectif est objet d'aperception, il est susceptible d'agir non plus seulement par sa qualité intrinsèque, mais aussi par la valeur extrinsèque qu'il prend dans la conscience dans des rapports intelligibles multiples. Ceux-ci, dont la formation résulte d'actes d'attention ou de jugement, constituent un ordre humain que des sentiments notionnels propagent ensuite concrètement.

Rappelons toutefois que si, dans les cas que nous avons examinés, nous avons pu retracer approximativement la marche du développement affectif qui aboutit à une association, mais qui s'effectue en dehors des idées, il en est d'autres où l'on se trouve en face d'un inconnu complet. Il y a des pensées qui jaillissent dans le champ de conscience comme une lame de fond à la surface des eaux calmes.

La seule explication adéquate de ces faits nous paraît être que des affections dérivées ont progressé par leur propre masse en dehors de toute intervention intellectuelle, et ont acquis une tension telle qu'elle attire l'attention comme une charge d'électricité négative attire l'électricité positive. Toute cette vie extra-conscientielle peut être illustrée par des métaphores empruntées à la physique et à la chimie, comme nous en avons usé déjà, en raison d'analogies manifestes, qui expliquent que les psychologues dominés par la conception scien-

tiste des choses aient cru pouvoir ramener la vie psychique à des phénomènes physico-chimiques.

Hamilton rapporte qu'une association s'était produite dans son esprit entre le sommet du Ben Lomond et le système d'éducation prussien, parce qu'il avait rencontré un professeur allemand en gravissant cette montagne. Des cas semblables peuvent se présenter; mais il en est où il semble bien invraisemblable qu'un lien intelligible puisse relier les deux idées et, en tout état de cause, l'erreur fondamentale de Hamilton est de croire que c'est l'idée abstraite du Ben Lomond qui a évoqué celle du système d'éducation prussien, par l'intermédiaire du souvenir du professeur, alors que cette opération psychique se passe en réalité sans que l'acte aperceptif qui éclaire le point de départ et le point d'arrivée et, à la réflexion, la phase intermédiaire, ait rien à faire avec la marche concrète de l'événement.

199. Une dernière question. Supposerons-nous que dans l'extra-conscientiel règne une spontanéité déréglée? A notre sens, toute valeur affective est capable d'une influence analogue à celle de la valeur intellectuelle¹, et les procès qui arrivent normalement au jour dénotent la réussite des combinaisons les plus stables (seules susceptibles de se prolonger en associations d'idées abstraites) parmi les ébauches d'affections qui avortent sans cesse. Ces succès attestent que hors de la sphère de l'intelligence l'ordre s'organise déjà. Dans cette hypothèse, toute valeur affective tend à se subordonner les autres par une sorte de prémonition de la sélection naturelle, et la valeur intellectuelle est l'affection la plus puissante dont nous ayons sentiment.

200. Concluons : l'essentiel de l'opération dont le retentissement dans la conscience donne lieu aux « associations d'idées » étant rejeté par nous dans la vie extra-conscientielle, nous abondons dans le sens des auteurs qui, comme M. G. Dwelshauvers, dans l'*Inconscient*, insistent sur le caractère affectif de celle-ci. Dans cet ordre d'idées, il y a beaucoup à retenir des études de « psychanalyse » de M. Freud et de son

1. Cf. § 97 et 122.

école. Mais, une fois encore, nous nous élevons contre l'interprétation de cette vie dénuée de manifestations d'intelligence, comme d'une annexe de la vie physiologique qui n'est qu'un pseudo-concept, comme dirait M. Croce.

III. — Le raisonnement.

201. Les points primordiaux de notre théorie du raisonnement sont les suivants :

1^o Nous tenons le jugement pour le centre de la vie spirituelle, conformément à nos conclusions de la première section¹.

2^o Le jugement n'étant pas la mise en œuvre par une pensée active d'un donné passif, mais une crise de la vie psychique, le raisonnement n'avance point par étapes discrètes de concept à concept appréhendés comme tels par l'« Esprit », mais, de manière continue, d'affection en affection (celles-ci étant des éléments psychiques fugaces et indéfinissables par nature) sans qu'il soit nécessaire de postuler une activité distincte d'elles. En d'autres termes, l'intervention de la sensibilité subtile que nous avons appelée la valeur intellectuelle, suffit à rendre compte concrètement de l'exercice discursif de la pensée. Cette démonstration est le sujet spécial de cet article.

3^o Ces principes entraînent comme corollaire que l'intelligence, cette clairvoyance dialectique grâce à laquelle nous distinguons et prévoyons, n'est pas un principe mais un produit.

En premier lieu, nous montrerons les conséquences auxquelles entraîne la conception traditionnelle de l'Esprit.

A. — CRITIQUE DE L'ACTIVITÉ DE L'« ESPRIT ».

202. Le sens commun conçoit l'« Esprit » comme une substance immatérielle, agile et perspicace, qui se meut *proprio motu* parmi nos connaissances acquises et les données du

1. Cf. § 113-115.

monde extérieur, y choisissant les éléments de ses constructions, les agencant et les transformant à sa guise, conformément à un plan préconçu ou formé sur l'heure. La pensée est rapide comme l'éclair, dit-on couramment. Le spiritualisme classique a lié cette conception à celle d'une âme qui délèguerait en quelque sorte à des facultés le soin de ses opérations et le matérialisme, s'il a ramené la pensée à une manifestation de l'activité du cerveau, n'a pas imaginé autrement son mode d'action. Or, c'est là, selon nous, une erreur fondamentale, et nous l'attribuons à l'identification arbitraire de la pensée maladroitement mutilée, avec son contenu intellectuel. Les rationalistes ont cru qu'à ce prix seulement ils pouvaient éviter le mécanisme, mais, en définitive, ils lui donnaient beau jeu en appauvrissant la pensée au point de le rendre incapable de se suffire, comme la spéculation adverse n'a pas manqué de le mettre en évidence. Le penseur rationnel peut supposer qu'il parcourt, sans jamais rien abandonner de soi, le cycle des événements de sa vie interne et qu'il ne reçoit du monde extérieur que des impressions inertes qu'il élabore par ses propres moyens; ou qu'il est une efflorescence de ce monde et tient toute sa vertu du dehors. Mais, à ces deux conceptions intellectualistes concurrentes d'un mouvement d'échange, où des éléments intellectifs et affectifs arbitrairement définis tiennent tantôt le rôle actif, tantôt le rôle passif, nous avons substitué celle d'un procès concret englobant le sujet et l'objet et saisi dans l'intuition immédiate.

203. En outre, nous avons montré que la mobilité psychologique est une image captieuse parce qu'elle est liée à la notion de l'activité pure, et la psychologie concrète y dénonce une interprétation mécaniste de l'efficacité des valeurs psychologiques. La pensée en tant que telle n'est ni immobile, ni mouvante, mais fournit la condition psychologique de la figuration cinétique de l'expérience. Aussi y a-t-il discursivité plutôt *dans* que *de* la pensée, et l'activité esthétique nous atteste la possibilité de modes spirituels étrangers à ce caractère contingent qui résulte de la transposition des événements où intervient la sensibilité intellectuelle. Celle-ci tient ainsi dans notre doctrine le rôle de la faculté intellectuelle dans la vieille psychologie (puisque le sujet rationnel s'identifie

avec elle), mais sans qu'elle en ait la valeur ontologique ni le mode d'efficacité métaphysique. Le sentiment constant qu'a le sujet d'être le même, en tant qu'il sait ou sent qu'il sent, suffit à l'unité psychologique de la vie spirituelle et ce procès est dissocié par notre critique de sa représentation dans le champ de conscience.

204. Ainsi, du stade extra-conscientiel du dynamisme psychique à l'exercice discursif de la pensée rationnelle, il y a continuité parce que le principe reste l'évolution des complexes affectifs, en raison de leur valeur qualitative intrinsèque; mais au stade final apparaît la fonction judiciaire qui implique discernement conscient. Le progrès où elle est partie s'effectue en raison d'une manière propre à chaque centre conscientiel de s'affirmer dans le consortium des consciences et de contribuer à fonder un ordre humain. Le jugement dit; « cela est »¹, de ce qui en soi devient, et cet enregistrement d'un fait, occasion d'une nouvelle éclosion de sentiments notionnels, promeut le raisonnement qui, au point de vue psychologique, n'est pas autre chose que le progrès articulé de la pensée de jugement en jugement.

Le jugement est donc l'acte spirituel par excellence et le raisonnement apparaît dès qu'un intérêt présent dans la conscience, n'étant pas satisfait immédiatement, le suscite. Cet intérêt peut être sensoriel, hédonique, émotionnel, intellectuel, dialectique, mais il implique toujours la recherche systématique de moyens. Si, quand j'ai soif, je vois de l'eau, il n'y a pas lieu à raisonnement; mais si je traverse un pays où les puits sont rares, je raisonnerai pour tracer mon itinéraire, de même que je raisonnerais ailleurs pour me procurer un plaisir, pour satisfaire une passion, pour mener à bien une négociation ou pour résoudre un problème. Il y a donc lieu de penser que le raisonnement commence dans la série animale à un stade où les notions intellectuelles, faute d'un système de signes étendu, ne peuvent être que très rudimentaires, et nous allons trouver dans ce fait d'observation une première confirmation de notre théorie.

1. Notons qu'à ce point de vue la distinction du jugement existentiel et du jugement de valeur s'efface, car que l'on dise « ceci est » ou « cela vaut », on considère un événement en dehors du cours des choses.

Hobhouse, dans son beau livre, *Mind in Evolution*, a apporté de nombreux témoignages de l'aptitude des animaux supérieurs à des raisonnements très simples. Le chat qui découvre la manière d'ouvrir une boîte est assurément capable de relier quelques jugements à la représentation du but à atteindre; de même le chien qui essaie successivement plusieurs chemins pour aller où il le désire, lorsqu'il trouve les premiers barrés, ou qui hésite entre plusieurs voies ouvertes, mais prend délibérément la dernière, quand il a vainement essayé les autres. A mesure que l'on s'élève dans la série des êtres, le pouvoir d'abstraction de l'esprit augmente, autrement dit l'attention s'attache à des notions dont l'enveloppe affective est de plus en plus pauvre et s'appuie de plus en plus sur l'image verbale. C'est à ce stade que l'esprit semble se détacher de l'affection et agir par soi. Nous avons propos pourtant de rendre patent qu'il n'en est rien.

205. Si l'esprit était une pure intelligence, nos jugements seraient automatiquement conformes aux principes d'identité et de contradiction. Mais le raisonnement qui devrait procéder par ces stades exclusivement intellectuels n'aboutirait jamais, car toute notion impliquant des relations en nombre infini, un esprit obligé à passer par leur aperception méthodique serait paralysé. Aussi bien le raisonnement n'avance-t-il que grâce à l'entremise des modalités affectives qui s'orientent sur les notions et se les agrègent dans les combinaisons les plus variées; engagée dans ces valeurs amorphes, l'idée abstraite devient psychologiquement assimilable par un processus inverse de celui où les manières d'être du sujet, par l'adjonction d'une image verbale, prennent valeur de signe, et c'est ainsi que le percept, le concept, la notion en soi impuissants sont l'occasion d'un progrès réel. Mais cet artifice, grâce auquel l'esprit dépasse le présent et l'individuel, ne doit point nous faire oublier que, psychologiquement, nous ne connaissons d'autre énergie que celle des valeurs affectives.

206. D'accord avec la plupart des philosophes pour voir l'essentiel de l'esprit dans l'acte synthétique qui d'une multiplicité appréhendée fait un tout intelligible, nous estimons donc que cette définition ne rend compte pleinement de l'expé-

rience que si la nature radicalement affective de cet événement est reconnue. Seule la sensibilité, au sens le plus large du terme, peut fondre le divers en un état immédiatement actuel. Nous concevons la diversité, mais nous sentons l'unité dans l'intuition même, où des valeurs, les unes affectives et l'autre intellectuelle, se conjoignent, et procréent un nouveau mode psychique dont l'idée abstraite est le signe. Notre tâche présente est d'examiner le mécanisme psychologique de la systématisation de l'expérience qui en résulte, c'est-à-dire de l'extension progressive de l'orbe de la compréhension. Et nous disons que la fonction judiciaire est le moyen concret de ce processus, car le raisonnement envisagé de la façon la plus générale n'est que la notation méthodique de ses étapes, tandis que le raisonnement logique que règle le principe d'identité, et dont le centre est le moyen terme, en est un mode particulier. Seulement, l'importance exagérée qu'on a attribuée à ce dernier a fait oublier la nature fondamentale de cette phase du développement de l'esprit.

Psychologiquement, le principe d'identité est faux quand on le pose dans toute sa rigueur. En effet si $a = a$, il est légitime d'ajouter : « a n'est que a ». Or, l'expérience immédiate donne à toute application de cette formule un démenti catégorique, car elle ne nous fournit point, même de la manière la plus fugitive, un état que nous puissions isoler autrement que par abstraction, soit en sortant de l'expérience immédiate. Si donc le principe d'identité est logiquement juste et si dans tout raisonnement logiquement valable il est appliqué implicitement, c'est que ces raisonnements portent sur ces abstractions mêmes, autrement dit sur des idées abstraites, perceptuelles ou conceptuelles, êtres artificiels soustraits au procès concret du continuum. En ce qui les concerne, il est vrai que $a = a$ et que a n'est que a ; mais cet a et tous ses semblables ont perdu le contact de la réalité concrète. Ils n'y peuvent acquiescer que retrempés dans l'énergie spirituelle. Les idées abstraites, en effet ne subsistent pas isolées dans leur nudité théorique. Les circonstances où elles se sont formées et l'expérience antérieure leur font une ambiance indéfinissable, et les sentiments notionnels nouveaux où elles s'insinuent sont des valeurs concrètes. Ce sont donc ceux-ci qui sont psychologiquement efficaces, et nous ne saurions

trop insister sur la signification de ce progrès interne du raisonnement que les intellectualistes extériorisent. S'ils avaient raison, l'idée abstraite surgirait sans contenu ni revêtement affectif. L'intelligence pourrait avancer par ses seules ressources et poser des concepts dont elle aurait fourni toute la matière et elle les maintiendrait devant elle sans le secours d'aucune expression. On dirait d'une mathématique qui se passerait d'intuition et se formulerait dans un esprit sans signe quelconque. Or, ce n'est qu'une chimère. Le concept n'agit pas par son identité fantastique, mais par sa valeur intrinsèque dans un contexte concret. Substantif abstrait, la vérité n'est qu'un terme défini; mais, prédicat de la réalité, le vrai est un sentiment, un sentiment notionnel, qui, en rapport avec d'autres affections dérivées, devient un facteur efficace dans le continuum. Le principe d'identité lui-même, en sa formule rigoureuse, peut n'être qu'un fantôme de la logique; mais sans le sentiment réel de ressemblance, dont il est une sublimation, au cours de laquelle l'essentiel de l'intuition s'est dissipé, on ne pourrait raisonner, et nous acceptons le principe lui-même comme un fait efficace, car si, comme tous les autres principes logiques il n'agit point en tant que tel dans l'exercice discursif de la pensée, ces concepts logiques supêmes, du seul fait qu'ils ont été formulés, en modifient le cours. Il n'est pas indifférent dans la spéculation que le prédicat « identique » puisse qualifier un événement plus justement que le prédicat « semblable » ou « analogue ».

207. Le point central de notre théorie du mécanisme du raisonnement est donc la substitution du sentiment notionnel au concept comme matière du jugement. Le premier est une valeur psychologique, tandis que le second est la notation dans les cadres logiques d'un événement quelconque, et il est par conséquent inapte à toute fonction psychologique.

Examinons le contenu du champ de conscience quand j'affirme une relation entre deux termes, et prenons d'abord des caractères sensibles. Pour que je dise : cette rose est rouge, il faut qu'un groupe d'impressions reconnues comme correspondant à la notion « rose » et l'image générique du rouge, soient actuels dans ma conscience, et la congruence de ces deux valeurs fait jaillir les mots qui expriment en langage

abstrait cette relation concrètement sentie. Mais, aussitôt, l'événement psychique qui a consisté dans la présentation d'impressions visuelles et d'une image, dans leur fusion en une représentation et dans le jaillissement de l'expression verbale « une rose rouge » (qui implique jugement s'il y a eu quelque raison de doute), cet événement unique, disons-nous, engendre un sentiment nouveau, un sentiment notionnel, et celui-ci agit désormais dans le continuum par sa masse psychique, résultante concrète des éléments affectifs et intellectifs que nous venons de discerner. Je cueillerai cette fleur, je la porterai, je l'offrirai à une dame, je la peindrai et je discuterai, ou je composerai un quatrain à son sujet, sans avoir jamais besoin de distinguer en elle les éléments constitutifs, au point de vue psychologique, d'une rose rouge. Cette notion est un élément concret dans le continuum et ce sont des éléments de même nature qui sont partie effective dans la fonction judiciaire.

Notre thèse demeurera acquise s'il est démontré qu'il en est toujours ainsi, et qu'entre le cas simple que nous venons de supposer et les relations les plus abstraites, il n'y a qu'une différence de degré, la matière sensible réelle étant alors tellement éloignée que le seul support affectif de la pensée discursive est l'expression verbale avec les sentiments que l'habitude y attache. D'après nous, quand un mathématicien prononce, verbalement ou mentalement, le mot *cerce*, un très grand nombre de sentiments notionnels sont prêts à apparaître dans son champ de conscience, et les uns ou les autres apparaîtront selon que le mot suivant sera *tangente*, *arc*, *diamètre* ou *carré*, etc., sans qu'il soit obligé d'analyser toutes les opérations psychiques successives qu'implique la possession virtuelle de tant de notions par un seul esprit. Le mot suffit à les évoquer en leur qualité psychologique.

La pensée rationnelle est ainsi guidée par des sentiments dont les plus généraux contiennent en puissance les principes directeurs de la connaissance. Ceux-ci sont concrètement efficaces, encore que leur formule abstraite soit absente du champ de conscience. Par exemple, je me conforme, en écrivant ces lignes, à un grand nombre de principes et de règles (logiques, grammaticales, de style, de méthode) auxquels je ne songe point; et, encore un coup, leur multiplicité ne pour-

rait trouver place dans ma conscience et si, pour écrire, il était nécessaire qu'ils fussent actuels, je ne pourrais pas. Bien que ce soit manifeste, voici une observation caractéristique : dans un journal anglais, l'emploi d'une préposition m'avait surpris, et je me suis demandé vainement si je m'en serais servi en pareil cas. A chaque instant, on aurait sujet de se poser des questions de ce genre. Mais, si c'était l'intelligence en tant que telle qui intervenait pour régler l'usage des termes du discours, il serait incompréhensible que nous neussions pas lesquels nous aurions employés ou nous emploierions dans une circonstance déterminée. Seulement, ce sont les impulsions affectives qui constituent l'essentiel de ce procès concret de la pensée exprimée, et c'est pourquoi nous ne pouvons savoir qu'expérimentalement si nous parlons ou écrivons correctement. C'est comme sentiments infus que tous les éléments de cet ordre sont psychologiquement efficaces, et le mot qui jaillit sous la plume est la résultante de ces impondérables.

208. Donc, — pour poser plus didactiquement notre thèse, — nous soutenons que le moyen terme des logiciens n'est pas l'élément propagateur de l'intelligibilité en tant qu'il a forme conceptuelle, mais en tant que de chaque concept procèdent un certain nombre de sentiments notionnels qui permettent la formation de nouveaux concepts référables, après coup, aux précédents, conformément aux règles logiques. La pensée raisonnante progresse par ces séries d'impulsions et les symboles verbaux où se figent les concepts servent de tremplin. La présentation du mot dans le continuum termine un stade et commence le suivant. Bien entendu, le processus ne se présente avec cette simplicité que dans les cas les plus ordinaires de la pratique de la vie : les conversations courantes, la lecture, la composition d'une lettre banale ; mais dans la réflexion, dans la spéculation surtout, en un mot toutes les fois que nous nous trouvons en face d'une difficulté ou d'une nouveauté la présentation est insuffisante : il faut qu'il y ait représentation, soit perceptuelle, soit conceptuelle, des éléments du raisonnement. C'est un raisonnement par percepts que celui où figurent des données visuelles et musculaires, et dont la conclusion est une détente nerveuse appropriée

à une action, par exemple sauter un mur. C'est un raisonnement par concepts qui nous permet de répondre à une question délicate. Seulement, il faut bien comprendre que la vertu promotrice ne réside ni dans le percept, ni dans le concept, ni dans une faculté de s'en saisir et de s'en servir; mais que nous pensons concrètement quand nous rentrons en nous-mêmes, quand nous nous détendons en quelque sorte et attendons l'événement:

Le sujet rationnel ne participe donc point à l'élaboration immanente du nouveau, et le produit de l'intellection se présente à lui déjà formé et prêt à être apprécié par rapport à l'ensemble de ses connaissances acquises, système affectif prépondérant dont l'efficacité s'étend à toute l'activité intellectuelle. L'éducation prépare un grand nombre de complexes affectifs systématisés qui se présentent spontanément selon les circonstances et mettent chaque événement à son rang. Il en est de tout ordre, depuis les formules de politesse, les lieux communs, les expressions et les maximes traditionnelles jusqu'aux principes suprêmes de la raison. Nous tenons, et cela est primordial, que l'essentiel de cette comparaison entre l'acquis et le nouveau, comparaison qui est la crise décisive de la vie psychique, est l'harmonie ou le désaccord intuitivement sentis des deux systèmes en présence, en raison de la constitution affective du sujet. C'est en cela que consiste l'intellection, qui fait toute la valeur intrinsèque du raisonnement.

209. Assise sur ces bases, notre théorie du raisonnement doit être beaucoup plus proche de celle des rationalistes, avec lesquels nous avons en commun l'affirmation de la prééminence du jugement, que de celle des empiristes.

Nous différons des premiers en ce que nous référons expressément à l'œuvre des affections et en particulier à la fonction des images verbales l'« acte de l'esprit » qui, dans le néo-criticisme et l'idéalisme moderne ne nous paraît pas détaché nettement de la notion d'une puissance occulte, dénommée équivoquement la loi¹. Quant aux doctrines inspirées du positivisme, nous avons déjà, à propos de l'association des

1. Cf. § 12.

idées, insisté sur l'insuffisance de leurs tentatives pour remédier aux défauts de l'associationnisme sans sacrifier ses points essentiels.

Par exemple, M. Paulhan ¹ partage leur illusion fondamentale, car il cherche dans les caractères du dynamisme automatique des phénomènes psychiques l'origine de l'intelligibilité. Grâce au principe de la finalité immanente, qu'il substitue aux principes de ressemblance, contraste et contiguïté, le jugement, ramené à l'association, n'est plus, selon lui, une simple juxtaposition d'idées, mais une « synthèse systématique ». Il consiste « dans l'isolement relatif d'un des caractères d'un objet, d'un être », ce qui peut être « le point de départ d'une nouvelle série coordonnée de phénomènes ». Mais il est clair, et M. Paulhan le déclare du reste expressément, que dans cette conception le fait de conscience n'est pas un terme essentiel dans le « jeu des éléments psychiques et des tendances » qu'il « accompagne », et la finalité ne nous élève au-dessus du mécanisme que si elle est un facteur réel de progrès, et non le produit d'agencements fortuits où l'esprit n'est pour rien. A ce compte, il n'y a pas de raison pour refuser le nom de jugement à n'importe quel rapport physiologique ou simplement physico-chimique qui assure une fonction; et en effet, M. Paulhan, ainsi que M. Binet (dont la théorie et la critique de celle-ci par M. P. Janet ont été l'occasion de l'exposé que nous critiquons) admettent des jugements, voire des séries de « jugements bien nets... sans conscience précise ». M. Paulhan donne pour exemple les jugements qui doivent accompagner le jet d'une pierre. Mais nous avons, dans notre étude de la fonction judiciaire, montré, à propos d'exemples analogues ², que la fonction intellectuelle y est au contraire très efficace, et que le fait de sa fusion avec les affections appropriées est une condition essentielle de l'actualisation de tout le procès.

Il est donc conforme à nos vues d'admettre comme M. Paulhan, des synthèses systématiques d'éléments psychiques où la valeur intellectuelle n'a aucune part, mais nous ne les confondrons point avec des jugements. Ceux-ci ne surgissent

1. *L'activité mentale et les éléments de l'esprit*, 2^e part., t. I, chap. V, p. 110 ss.

2. Cf. § 108.

que dans la conscience, et le complexe qui a jusque-là évolué en raison de sa constitution affective est alors annexé au système général de la vie spirituelle du sujet. Autant que son équilibre affectif du moment, son état intellectuel et moral influence le geste de l'homme qui jette une pierre. Ce cas de jugement concret doit être distingué nettement de l'existence de complexes dépourvus de caractère intellectif, qui progressent de façon autonome dans la vie extra-conscientielle comme l'apparition de réminiscences incongrues nous oblige à l'admettre.

210. Une thèse analogue a été soutenue plus récemment par M. Rignano dans un ouvrage considérable. Cet auteur a eu le mérite de mettre en évidence le rôle décisif des valeurs affectives dans la marche du raisonnement; mais comme il les envisage à un point de vue physiologique, l'opposition entre sa doctrine et la nôtre est complète. Dès la première page de son œuvre, il assimile les tendances affectives à des tendances organiques et, dans la suite, il se représentera la fusion des émotions comme la coïncidence des « zones cérébrales respectives » dont l'« entrée en activité » motive ces « états psychiques affectifs ou émotifs ». De plus, et pour les mêmes raisons, M. Rignano n'a pas reconnu le caractère affectif de la fonction judiciaire, ce qui l'a conduit à l'ignorer complètement dans l'exposition de ses idées. Sa conception de la compréhension en témoignera suffisamment : « L'action d'« *intelligere* » ne consiste, en effet, qu'à associer un objet donné ou une image donnée avec quelque tendance affective qu'ils puissent satisfaire ou contrarier directement ou indirectement; comprendre c'est, pour ainsi dire, rapporter au substratum affectif de l'individu tel ou tel groupe d'éléments sensoriels ou mnémonico-sensoriels; c'est donner une tonalité affective à ce que projettent en nous du monde extérieur nos sensations ou les souvenirs respectifs ¹. » Le raisonnement consiste donc, d'après M. Rignano, en la succession d'états qui, selon nous, n'en est que la matière brute. Lorsque, au chapitre IV, il examine des raisonnements de Galilée et de Ricardo et les ramène à des « expériences pensées » et à des

1. *Psychologie du raisonnement*, chap. XV.

« expériences effectuées », il néglige l'essentiel, l'essor spirituel origine de ces expériences, autrement dit le fait qu'un ensemble expérimental a provoqué chez ces penseurs un processus auquel un esprit ordinaire eût été inapte.

Nous estimons donc que la définition que donne M. Rignano du raisonnement : « une suite d'expériences et d'expériences simplement pensées » est absolument insuffisante; d'autant plus que les explications dont il accompagne cette formule éliminent de cette « pensée » tout contenu spirituel, car l'imagination, dont il fait le centre de la vie psychologique aux dépens du jugement, peut aisément être ramenée à un mécanisme subtil dans une doctrine où le fait psychique est constamment rapporté au fait physiologique. Selon cet auteur, sa théorie « permet de comprendre comment le raisonnement peut être productif », car l'imagination suffit à provoquer les combinaisons neuves. Mais l'imagination n'est qu'un mot, destiné soit (et il semble que ce soit la pensée de M. Rignano) à désigner l'écho dans la conscience des combinaisons physico-physiologiques qui préparent la vie psychique, soit à caractériser un processus psychologique où la fonction judiciaire a un rôle essentiel. Dans le cours de notre lecture, nous nous sommes pourtant souvent trouvé d'accord avec M. Rignano, par exemple, en ce qui concerne l'importance de la « loi de transfert ¹ » dans la formation des habitudes affectives, mais nous pensons que c'est dans une doctrine exclusivement psychologique qu'elle prend toute sa portée. De plus, il a décrit avec une rare vigueur la formation des complexes affectifs qui exercent une influence constante dans le cours de la vie psychique. Il insiste justement « sur l'importance qu'a, pour maintenir la cohérence pendant tout un long processus de raisonnement, la capacité de durée de résistance de la tendance affective ² ». Il remédie ainsi, dans une certaine mesure, aux faiblesses de l'« associationnisme mécanique » des idées, mais l'absence d'une théorie adéquate du jugement l'empêche de s'élever beaucoup au-dessus de ses prédécesseurs.

Poursuivons donc notre route. La technique du raisonnement doit mettre en lumière les véritables rapports réciproques des éléments affectifs et intellectifs dans le courant

1. *Ibid.*, chap. I, p. 20.

2. *Ibid.*, chap. IV, p. 129.

de la pensée et ce parachèvement de la conception psychologique de la réalité ouvrira la voie à la philosophie concrète de l'esprit que notre critique tend à instaurer.

B. — THÉORIE DU RAISONNEMENT. *

211. Nous examinerons le contenu de l'esprit aux deux moments décisifs du *choix* et de l'*élaboration* des éléments du raisonnement. Nous soutenons :

1^o *Que dans la réflexion l'esprit ne dispose pas de ressources autres que celles qu'il tient du dynamisme des valeurs affectives, tel que nous l'avons défini.*

2^o *Que l'esprit ne manie pas la manière du raisonnement du dehors, mais que la conclusion résulte du procès immanent des valeurs psychologiques, chaque phase étant marquée par un jugement et (au stade humain de l'exercice discursif de la pensée) impliquant la présence d'une image verbale comme facteur essentiel.* *

a) *Le choix des éléments du raisonnement.*

212. L'illusion que l'esprit vague par les méandres de l'expérience en quête de documents est conforme aux apparences. Mais voyons les choses de plus près, les matériaux des synthèses intellectuelles peuvent se trouver soit dans l'expérience antérieure conservée par la mémoire, soit dans l'expérience actuelle. Or, on ne se souvient pas de force. Provoquer la mémoire est inutile si elle ne présente pas spontanément les réminiscences. On peut essayer d'agir sur elle indirectement, en concentrant l'attention sur des valeurs que l'on croit susceptibles de la solliciter dans la direction voulue, si le sujet en trouve de disponibles. (C'est cet état de tension que l'on prend communément pour une intervention de la « volonté ».) Mais il est vain de chercher à lancer l'« attention » à la poursuite du fugitif, comme on banderait un arc pour décocher une flèche. Il est moins futile d'éviter toute distraction : tel le matelot en vigie qui, les yeux grands ouverts, regarde successivement les différents points de l'horizon. Il n'y peut faire surgir l'apparition attendue, mais il se tient dans les meilleures conditions pour la discerner

au moindre indice. Cet état, toutefois, ne peut être maintenu longtemps; la concentration de l'esprit sur la pensée de faire surgir le souvenir ferait inhibition à la spontanéité des images; de sorte qu'il faut entretenir un courant d'idées favorables avec le moins de dépense intellectuelle possible. Le mieux est de passer en revue les idées d'ordre analogue à celui où la lacune a été constatée, sans s'appesantir sur aucune. L'initiative de l'esprit est donc presque nulle. Nous admettons seulement que l'idée de la possession d'un tel pouvoir aide le penseur à concentrer sa pensée ¹.

213. Les choses ne se passent guère différemment quand il s'agit pour l'intelligence de prendre possession du présent, de se l'amalgamer pour s'enrichir de nouvelles notions ou pour décider de la conduite à tenir. Prenons le lecteur d'un ouvrage difficile. Au début d'un alinéa, une expression vague de l'auteur, ou une notion nouvelle, le déroute. Jusque-là les idées et les phrases se liaient aisément et se rattachaient, sans difficultés à ses connaissances; il comprenait le raisonnement. Mais soudain, le voici errant à l'aveuglette; la seconde phrase n'est pas moins impénétrable que la première; il faut qu'il raisonne pour son propre compte. Notre homme se raidit et, à grande contention, prétend saisir le sens rebelle. En réalité, il contracte quelques muscles, détermine un afflux de sang au cerveau, et n'en est pas plus avancé. C'est ainsi qu'un lutteur serre les poings et, les muscles tendus, guette l'adversaire, si absorbé dans cette attitude qu'un enfant pourrait impunément lui donner une taloche par derrière. Mais la fatigue vient, les muscles du lutteur se détendent, l'attention du penseur se relâche. Il reprend objectivement sa lecture, et lorsque, d'aventure, un mot l'éclaire, il reconnaît le chemin. Si toute information nouvelle, estampillée de symboles familiers, ou qui peut y être assimilée, est intégrée immédiatement par chacun de nous à sa conscience intellectuelle, nous ne disposons pas d'une faculté de saisir dans la masse affective des éléments qui n'aient pas été préalablement authentifiés par l'intuition d'affinités affectives qui relie ce fait nouveau à des façons de penser anciennes.

1. Fouillée attribue un rôle analogue à l'idée de la liberté en morale.

214. En définitive, dans le choix des éléments du raisonnement, l'initiative du sujet est extrêmement limitée. Il ne peut guère que s'attarder dans la pensée qu'il a besoin de les trouver et qu'ils surgiront s'il ne se laisse pas distraire; mais cet état même est une circonstance de fait dont il n'est pas maître. Ici comme ailleurs, le progrès psychique est extra-conscientiel. Une idée succède à une autre dans la conscience, mais le passage concret de la première à la seconde ne se fait pas à la surface; quand une notion a remplacé la précédente, celle-ci a disparu sans que nous ayons l'intuition de la substitution même, en tant qu'acte, parce que les pensées claires sont des abstraits de procès déjà accomplis lorsque leurs produits deviennent apparents dans le champ de conscience. Au contraire, nous avons l'intuition du cours indistinct de notre émotivité : un homme près d'une femme aimée, un candidat devant un examinateur, une personne en colère, un poète en contemplation devant la nature, ont l'expérience immédiate du procès de leur affectivité, mais pour autant qu'ils ne prêtent attention à aucun détail. En un mot, le progrès spirituel est senti mais ne peut être défini puisqu'il est en soi inintelligible. Toute perception remarquée pose implicitement ce problème insoluble : pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre? question à laquelle il ne peut y avoir de réponse car il n'est d'antécédents et de conséquents définissables que dans la représentation. Les étapes qualitatives de la présentation, au cours de son progrès autothétique, sont chacune ce qu'elles sont, purement et simplement. Et il n'en va pas autrement dans le raisonnement. Le sujet rationnel est donc une entité impotente et le raisonnement se fait sans lui.

Prenons un exemple simple. Je joue en ce moment au piano un exercice de mécanisme où les deux mains frappent les mêmes notes afin de rendre plus agile la gauche qui se trouve obligée de suivre le mouvement de la droite. En somme, il faut faire attention à la première pour qu'elle ne frappe pas les touches en retard et pour qu'elle n'en escamote aucune. Eh bien! Qu'est-ce, en ce cas, que faire attention, sinon garder actuel en la conscience le sentiment de « penser à la main gauche », notion confusément agissante en tant que chez un pianiste elle déclanche des complexes d'un certain

ordre? Ce n'est pas ma « Volonté » qui est efficace, mais cet état d'esprit que j'entretiens en me répétant « la main gauche », à défaut du professeur qui se chargeait dans mon enfance de ramener au moment voulu à l'actualité, ce mode psychique particulier, — mode distinct, du reste, de l'intervention qui le provoque puisqu'il se prolonge après lui.

Or, ce que nous venons de dire à propos d'un exercice musical, est tout aussi vrai d'une conversation où les mots se succèdent, s'appelant les uns les autres, sous l'influence d'un sentiment recteur, et aucun moment de l'exercice de la pensée, que nous sachions, ne met en évidence un principe d'efficacité différent. L'esprit ne peut donc pas, à proprement parler, se mettre en quête d'arguments et doit se contenter de retenir ceux qui se présentent, quand ils sont conformes à ses desseins.

b) *L'élaboration du raisonnement.*

215. Ici comme ailleurs, le point capital est que le penseur coïncide avec le continuum à tout moment de l'expérience immédiate, celle-ci ne contenant que des valeurs affectives évoluant ensemble, en raison de leur nature intrinsèque et de leurs affinités. L'idée abstraite à laquelle est attachée la difficulté à résoudre est aperçue comme telle, dans son habitus conceptuel, et maintenue dans le champ de conscience; mais si elle restait inerte dans cet isolement logique, le raisonnement n'avancerait point; il faut que l'idée reprenne contact avec la réalité psychologique, qu'elle se concrétise en un sentiment notionnel où les particularités de sa formation dans le passé et ses liaisons avec le système intellectuel du sujet sont confondues en la valeur intrinsèque d'un mode psychique spécifique. L'idée abstraite intervient ainsi efficacement dans le continuum en tant qu'elle est devenue une manière de penser, soit un sentiment indépendant de son statut logique, qui contribue à la procréation d'idées de plus en plus générales.

Que si l'on nous objecte que, dans tout ce processus, les concepts demeurent la mesure invariable et indispensable à laquelle est rapportée la marche du raisonnement, et y interviennent par conséquent effectivement en tant que tels

(car, sans eux, la matière même du raisonnement disparaîtrait), nous nous référerons à notre analyse du rôle du langage dans la formation de la pensée et nous dirons que les concepts interviennent bien dans le procès concret du raisonnement, mais pour autant seulement qu'ils ont pris forme sensible dans les termes du discours. Ceux-ci confèrent à l'implication logique une réalité psychologique, grâce à laquelle le sens intelligible des notions abstraites s'insère dans le procès du continuum. Il s'y joint un ton affectif particulier, une sorte de malaise intellectuel dû au déséquilibre du système intellectuel où la notion nouvelle n'a pas encore trouvé place. L'exercice habituel de la pensée méthodique a donné au sujet des besoins intellectuels d'ordonnance logique de ses états de conscience, et ces besoins agissent efficacement dans le continuum. Ils incitent l'esprit à raisonner. Toute notion qui ne fait point partie d'un complexe complet peut donner sujet à un raisonnement. C'est un « intérêt », bien que ce terme s'applique d'ordinaire plutôt à un souci ou à un désir.

Enfin, en raison de son expérience passée, le penseur sait par quelle voie les difficultés de tel ou tel ordre doivent être traitées, et toutes ces notions sont insérées dans autant de sentiments qui paraissent, disparaissent ou se maintiennent dans le continuum, en raison des attirances et des répulsions que leur irruption occasionne; ce sont tous des éléments efficaces de la situation qui se développe. La spontanéité de la pensée trouve ainsi des directions jalonnées où s'épancher, tandis que la projection de ce jeu d'affections dessine dans le champ de conscience des lignes d'association d'idées abstraites.

216. Nous avons ainsi tous les éléments d'un complexe évoluant sous l'influence de l'idée du but à atteindre, qui procède concrètement dans le continuum et se schématise en même temps au clair de la conscience. Lorsque le dynamisme spirituel amène dans le continuum un élément assimilable au sentiment général qui domine le processus, un jugement l'homologue (si une énergie intellectuelle suffisante est disponible) et la mémoire l'enregistre : le raisonnement a fait un pas. Le sentiment qui sert de guide est ainsi gra-

duellement désarticulé. Le problème est résolu par la complétion d'un système répondant à l'idéal qui a anticipé affectivement sur sa formation. Plus précisément, chacune des étapes, par cela même qu'elle a été fixée par un acte intellectif, a été abstraite du continuum, retenue comme concept et fixée par un terme, ce qui permet de lui appliquer les règles de la logique; mais le procès tout entier est affectif, et les phases essentielles que marque le jugement le sont également, si notre examen de la première section est valable¹. C'est comme une harmonie rompue par la représentation d'un intérêt nouveau, qui se trouve rétablie par l'accord final des valeurs efficaces dans le continuum, à la satisfaction de notre oreille psychique, si l'on nous permet cette métaphore. Il se produit alors comme une détente, et c'est encore un cas que nous assimilons à ceux que nous avons réunis sous la dénomination de ressaut affectif. Cette manifestation primitive de la sensibilité semble donc décidément accompagner toutes les crises psychiques et il nous paraît qu'ici nous devons y arrêter notre attention.

217. Nous pensons, en effet, que l'espèce d'impulsion que l'on ressent lorsque l'on réfléchit et qui donne l'impression d'un progrès cursif de la pensée transcendant à son contenu n'est que l'actualisation dans le continuum de la série de ces ressauts qui en scandent le procès immanent.

Nous ne saurions, certes, asseoir une théorie, dont la portée peut être considérable, sur des observations personnelles et en nombre restreint. Il ne peut s'agir ici que d'une hypothèse. Dans les observations que nous avons présentées à ce sujet², nous avons signalé la présence de cette impression fugitive au seuil de l'essor de toutes les valeurs affectives, et nous y avons vu une indication en faveur de l'origine commune de toutes, y compris la valeur intellectuelle elle-même. Sous les réserves précédentes, nous voyons une confirmation de notre hypothèse dans cette observation nouvelle, en sorte que le ressaut affectif serait au centre même de la vie psychique.

Créer une notion, c'est lier dans un élan aperceptif original

1. Cf. § 111.

2. Cf. § 165.

des éléments qui n'ont jamais été réunis. Or, l'esprit, dans ce procès, est dominé par l'autorité du système intellectuel et rationnel préexistant. Cette confrontation implicite qui s'opère concrètement par le jeu des affinités de ces sentiments, par leurs poids notionnels, sorte de valence psychique, modifie continuellement le procès du continuum. Il en résulte des à-coups analogues à ceux qui se produisent dans les exemples précités. Mais ici, les ressauts affectifs sont peu distincts dans le champ de conscience encombré d'éléments divers. Pourtant, leur succession y ajoute une tonalité qui pénètre tout le procès en cours. Ajoutons-y un sentiment spécifique de fatigue dû à la rétention, sous l'influence d'affections plus stables, d'éléments de nature fugitive dans le champ de conscience et à la continuité de la fonction intellectuelle, et nous obtiendrons une description qui correspond bien aux impressions d'ensemble d'un penseur, à en juger par nous-même. Le ressaut affectif contribuerait ainsi efficacement à l'illusion de l'action indépendante d'un « Esprit ».

C. — EXAMEN DE RAISONNEMENTS D'ORDRES DIVERS.

218. Examinons maintenant des cas concrets, en cherchant à mettre en évidence la nature psychologique des arguments efficaces dans le raisonnement; et notons à ce propos comme nous sommes loin des discussions de la psychologie abstraite, qui classe les raisonnements d'après la matière à laquelle ils s'appliquent ¹, ou par leur forme logique. Ici et là, on prend les étapes d'un raisonnement supposé accompli, on en étudie les rapports, ce qui permet à certains théoriciens d'en omettre le moyen concret, la fonction judiciaire. Nous nous attacherons au contraire aux circonstances de l'accomplissement de celle-ci dans les différents domaines dont nous avons directement ou indirectement une connaissance suffisante. Une fois de plus, par conséquent, nous mettrons à contribution l'expérience personnelle de l'auteur.

1. C'est ainsi que M. Rignano distingue les « raisonnements constructifs » et les « raisonnements intentionnels ».

a) *Le raisonnement dans la vie courante.*

219. Il est piquant de constater que les décisions les plus futiles ne sont pas toujours les plus aisées. L'observation suivante le prouve :

« Tout à l'heure, j'hésitais entre deux spectacles. Une considération secondaire me décida, mais après avoir pris mon billet, je m'aperçus que je m'étais trompé de théâtre. Immédiatement j'en conçus un si vif regret que je remarquai tout de suite combien il était disproportionné à sa cause. Il convient d'expliquer ce fait par la valeur propre que prend un système affectif dès qu'il est formé; il agit alors par sa valeur intrinsèque en dehors de son usage discursif. La difficulté d'une décision tient à l'absence d'un complexe de ce genre, mais une fois qu'il est constitué, il devient un centre attractif. Et en effet, des raisons subsidiaires, auxquelles je n'avais point songé précédemment, sont venues après coup étayer la décision dont ma distraction avait déjoué l'effet. »

L'auteur, par ailleurs, n'est point parvenu à l'âge mûr sans avoir eu à prendre des résolutions graves. Or, il croit pouvoir affirmer que ses méditations n'ont, en pareil cas, pris la forme d'un raisonnement clair que quand un intérêt affectif très net le guidait. Dans des circonstances particulièrement troublantes, il se rappelle avoir eu le sentiment précis que sa résolution était déjà implicitement prise et que toute sa dialectique consistait à mettre en ordre des arguments qui n'avaient d'autre valeur que de justifier en termes intelligibles une décision qui jaillissait de son affectivité la plus profonde. C'est là le jugement intentionnel dont M. Rignano a étudié les différentes formes. Rien n'est plus facile, alors, qu'agencer un raisonnement merveilleusement probant. Les raisonnements confus sont ceux que ne guide pas un sentiment bien établi. La décision préparée dans l'extra-conscientiel peut même surgir sans préliminaire apparent. Nous en donnerons pour exemple un souvenir fort ancien, mais resté très vivant dans ma mémoire, et où nous estimons que l'intervention du mot dans la formation effective de la pensée est patente.

Dans la solitude d'une soirée de voyage, j'avais écrit une de ces lettres où l'on met toute son âme. Le matin, les pré-

paratifs de départ m'absorbèrent; mais une fois installé dans mon compartiment de chemin de fer, je repris les feuillets et je les relus lentement: « C'est bien cela », pensai-je quand j'eus fini. Je les tenais à bout de doigts et je les contemplais, comme perdu dans la vacuité apparente qui s'était faite en ma pensée. Soudain, rompant ce silence psychique, une voix intérieure murmura: « Vas-tu être assez sot pour envoyer ceci? » Une onde émotionnelle inconnue s'épandit alors dans mon âme et je me soulevai surpris de la fraîcheur de ce renouveau affectif. Machinalement je déchirai les pages et, comme je les jetais par la portière, le train, qui venait de s'ébranler, m'emporta loin de ces vestiges dérisoires de ma passion enfin consumée.

Sans doute, alors que je restais inerte et distrait de mes préoccupations récentes, le sentiment qui a trouvé brusquement son expression adéquate se concrétisait lentement et préexistait confusément à son actualisation, mais la question que je me suis posée est, en tant que telle, en sa forme textuelle, un stade concret de l'événement psychique qui a mis fin à une longue crise sentimentale.

220. On nous objectera peut-être qu'il n'y a pas eu, à proprement parler, raisonnement, et que cette observation concerne plutôt la psychologie de la volonté. C'est une sorte de conversion qui s'est produite en moi. Mais notre thèse implique précisément que les distinctions de ce genre sont arbitraires, et il n'y a entre une conclusion et une décision que la différence entre la résolution d'un problème concernant une question théorique et celle d'un problème pratique. En déchirant ma lettre, j'ai conclu aussi bien que si j'avais dit syllogistiquement: « Puisque poursuivre serait le fait d'un sot et que je ne veux pas être un sot, je ne poursuis pas ».

Les choses ne vont guère différemment quand il s'agit d'accommoder des moyens à un but. La difficulté est seulement plus grande, parce que le raisonneur doit alors tenir compte de facteurs objectifs indépendants; au lieu qu'il est au moins pour une part l'auteur des éléments de son raisonnement, il les tire de son propre fonds, au risque, bien entendu, de fortes désillusions lors du contact de la réalité.

221. Prenons une conversation banale et voyons ce qui se passe lorsque, au moment de prononcer une phrase, on réfléchit qu'il vaut mieux s'abstenir : certaines expressions de mon interlocuteur avaient d'abord suggéré une réponse qui s'est dessinée imaginativement dans ma conscience. Mais cela même a déclenché un nouveau processus : une conséquence de ces paroles auxquelles il ne manquait que l'articulation m'est apparue, et le sentiment de doute accompagné de celui d'une décision à prendre est intervenu de telle manière que la conclusion : « mieux vaut pas » a jailli. Par cette formule concise nous exprimons un événement concret où elle n'a pas agi effectivement, mais qu'elle figure congrûment, et d'ailleurs une formule équivalente s'actualiserait, si à un processus présentatif succédait un raisonnement conscient.

La lecture d'une lettre intéressante est accompagnée de procès très analogues à celui que nous venons de décrire. Voici une note à cet égard :

« Ce soir, j'ai reçu une lettre qui m'a prouvé qu'une démarche faite par moi avait été appréciée par un ami. Immédiatement, s'est formulée dans mon esprit la phrase : « Il m'a compris », c'est dans l'aperception de ces mots que s'est concentrée la réflexion que m'a inspirée cette lecture, en même temps que s'actualisait en moi un état émotionnel indéfinissable. Puis, à mesure que je poursuivais, chaque phrase, chaque mot avait un sens littéral pour mon intelligence et un sens émotionnel sans que le psychologue puisse distinguer génériquement l'un de l'autre, car tous deux sont des sentiments concrets. Par exemple, mon ami niait qu'il eût jamais eu une certaine intention : eh bien ! dans sa phrase, le rôle logique de l'adverbe négatif se résorbe dans sa fonction psychologique et la place même qu'occupe le signe graphique rend sensible le sentiment de dénégation, événement concret dans le continuum, qu'il a servi à faire passer du champ de conscience de mon correspondant dans le mien. Le procès affectif ne touche à l'élément représentatif intellectuellement ordonné que pour prendre un nouvel élan. De même, l'idée nette du sentiment qui a guidé mon ami a marqué un temps d'arrêt entre deux étapes émotionnelles, précédant et succédant à la représentation de son état d'âme, image complexe qui a dû apparaître pour que les circonstances de ce fait

pussent prendre valeur dans la trame de ma pensée. Ici et là, nous trouvons des affections qui procèdent qualitativement par soi, mais qui ont besoin du soutien de la représentation. C'est ce qui caractérise la vie intellectuelle.»

Ainsi, dans cette circonstance, tout l'essentiel du raisonnement, accompagné d'émotions diverses, qui se déroulait, a été la série des états éprouvés, tandis que la représentation se jouant à la surface traçait une sorte de diagramme des actes d'attention ou des jugements, eux-mêmes événements concrets, qui reliaient mes affections au fur et à mesure de leur apparition.

222. Dans une conversation d'affaires, où il est essentiel de raisonner vite et juste, tous les éléments que nous venons de distinguer sont mêlés à des notions précises, par exemple des chiffres, qui y figurent certaines valeurs économiques. Le bon raisonneur est celui chez lequel les combinaisons d'affections de toutes sortes se produisent très rapidement et sûrement, qualités qui sont rarement réunies : il peut être spécialisé dans un rayon restreint, et on voit des hommes d'une intelligence médiocre étonner par leur compétence technique, qu'il s'agisse de discuter les cours de la Bourse ou de tourner des bouts-rimés. La présence d'esprit, dans la conversation mondaine, de certaines gens d'intelligence bornée déconcerte des penseurs plus lents, mais qui rachètent ce défaut par la profondeur de leurs conceptions. Les causeurs brillants sont ceux qui ont une aptitude exceptionnelle à mener les incidents de la conversation au barème courant de l'esprit. Leurs répliques à brûle-pourpoint mettent souvent en défaut l'interlocuteur; mais si celui-ci est de même taille, leur escrime fait les délices des auditeurs. Cette faculté n'est pas garante, bien entendu, de la solidité des raisonnements de ces hardis joueurs. Les meilleurs logiciens sont ceux qui, moins rompus à la tactique des propos, possèdent les ressources de la stratégie spéculative, de vastes systèmes notionnels qui englobent toutes les questions qui peuvent se présenter.

223. En outre, chez tous, le rôle du mot est également manifeste. Il n'y a que des différences inessentielles entre un

calembour bien venu et un coup de théâtre. Dans les deux cas, l'important est la surprise d'une combinaison imprévue de valeurs affectives, — simples images verbales ou émotions accompagnées de leur expression, — et la signification sociale qu'elle prend dans le monde de la représentation.

Dans le raisonnement logique, il est vrai, la conclusion est atteinte par des stades réguliers, mais c'est là un processus artificiel, contemporain de l'identification du sujet rationnel, entité où l'on résume les habitudes héréditaires de l'humanité. Il s'est constitué peu à peu en nous un instinct de rationalité qui crée le besoin de justifier nos idées et nos actes conformément aux principes logiques, et ces sentiments intellectuels sont capables de déloger les affections incompatibles avec eux, efficacité toute concrète que l'on met couramment au compte d'une action transitive de l'« Esprit ». Mais les grands mouvements passionnels brisent ces entraves.

Prenons la scène II, acte II, d'*Andromaque*.

HERMIONE

Allez contre un rebelle armer toute la Grèce...
Allez. Après cela direz-vous que je l'aime?

ORESTE

Madame, faites plus et venez-y vous-même...

HERMIONE

Mais, Seigneur, cependant s'il épouse Andromaque?

ORESTE

Hé, Madame, ...

HERMIONE

Songez quelle honte pour nous
Si d'une Phrygienne il devenait l'époux?

Les sursauts d'un raisonnement logiquement injustifiable se concilient ici avec l'enchaînement étroit de la pensée affective. L'être passionné n'admet même point qu'on s'y trompe et que l'on prenne ses paroles à leur valeur littérale. C'est

l'enseignement psychologique qu'on a si souvent tiré, et si justement, du sublime : « Qui te l'a dit? »

224. Revenons à la vie courante et par contraste empruntons à un auteur moderne une adroite mise en scène d'une situation fréquente, celle d'une personne qui doit donner une explication embarrassante, une femme surprise en ce cas. Ici encore, nous verrons l'appui du mot faire jaillir l'idée. Comme le bel esprit attend une assonance que ses habitudes organisées lui fournissent aisément, la coupable cherche une raison plausible. Elle commence par des mots vagues : « Tu verras comme c'est simple », ou « tu regretteras de m'avoir accusée injustement », formules toujours prêtes qui donnent le temps de ce que l'on appelle la réflexion. Mais c'est une réflexion toute d'expectative. En réalité, il faut qu'un fait ou un mot suggère l'argument approprié entre ceux qui peuvent servir en telle occurrence. Dans une pochade célèbre, *Boubouroche*, l'héroïne décontenancée un instant par la découverte de son amant dans une armoire, s'en tire par ce mot magnifique : « C'est un secret de famille ». Ici, tout argument d'espèce eût été vain; il ne pouvait être question de nier le fait ou d'invoquer un hasard étrange, mais c'est une belle trouvaille de Courteline d'avoir mis dans la bouche de sa protagoniste une excuse qui, d'un coup, la place dans une situation morale inattaquable, car son silence sera couvert désormais par le devoir austère de la discrétion. Si nous examinons le procès psychologique concret dans cet exemple, nous trouverons que le champ de conscience de la femme devait être occupé par le sentiment de l'impossibilité de fournir une version des circonstances acceptable et par celui de la nécessité d'en imposer à son protecteur. Ces deux sentiments ont dû traverser sa conscience sous un revêtement verbal rudimentaire, et de leur commerce procède l'apparition dans la conscience du concept « secret de famille » qui répond au desideratum; aussi ces mots, n'ayant rencontré aucune inhibition, se sont-ils trouvés jetés dans la discussion.

Une conversation banale que ne dirige aucun intérêt est soutenue par des procédés analogues. Ecoutez caqueter des jeunes filles : vous verrez que leur verve inlassable s'alimente des incidents les plus insignifiants, et même des rapproche-

ments les plus saugrenus. Le moindre objet aperçu détermine les soubresauts de leur babil aussi vide que varié, mais qui suffit à entretenir leur verve enjouée. De cet esprit prime-sautier aux intuitions profondes du génie scientifique ou spéculatif, il n'y a pas de différence essentielle.

Je me souviens qu'un jour je parlai à mon médecin habituel d'un traitement que m'avait indiqué un spécialiste pour une affection cutanée, après un examen bactériologique qui avait révélé l'existence d'un certain bacille récemment découvert : « Qu'est-ce que cela peut bien être? », dit à mi-voix mon médecin, lui-même bactériologiste éminent, et il ajouta, toujours *in pello* : « Eh, parbleu!... ce sont des... » et il reprit la conversation. Le progrès de la pensée chez ce savant très expert est ici manifeste. J'ai assisté à son éclosion : l'idée s'est organisée en même temps que sa phrase et l'exclamation : « Eh, parbleu!... » a manifesté le jugement, en d'autres termes, l'assentiment qui valorise un complexe nouveau. Je ne pense pas autrement, vous non plus, sans doute.

225. Notre théorie comporte néanmoins une restriction. Il s'agit dans ce qui précède du raisonnement abstrait où, si les images verbales peuvent, dans une certaine mesure, être remplacées par des images de mouvement ou des images visuelles, cette base étroite ne peut permettre un raisonnement suivi. Mais il en va autrement des sensations actuelles et c'est pourquoi les animaux peuvent, dans une certaine mesure, raisonner¹. Un artiste qui peint un paysage peut également, croyons-nous, assembler des couleurs sans raisonnement explicite. Cas plus compliqué, en faisant une réussite on raisonne sur la simple vue des cartes sans avoir besoin de les désigner mentalement. Le sentiment direct de la valeur liée à leurs figures respectives supplée au mot et la vie courante offre beaucoup de cas analogues. Il ne faut donc point borner rigoureusement le raisonnement à l'emploi des images verbales; des consécutives à valeur intellectuelle restreinte sont possibles par la présence d'images sensibles, et surtout de sensations. La beauté d'une idée musicale ou d'une statue sont psychologiquement des valeurs comme

1. Cf. § 108 et 204.

celle des cartes. Ces modes d'affectivité haut et bas placés ne peuvent à cet égard être l'objet que de distinctions arbitraires.

*
* * *

226. Le lecteur comprend maintenant pourquoi nous disons que l'intelligence n'est pas un principe, mais un produit; une intelligence bien organisée est un système de complexes où les sentiments notionnels dominent et surgissent à toute occasion, permettant l'orientation du procès psychique dans un sens intellectuellement significatif. De même, un beau tempérament est un système où les complexes purement affectifs sont prépondérants et provoquent des réactions puissantes de la sensibilité.

La raison de l'illusion commune à cet égard est la suivante : toute situation représentée nettement comporte une expression adéquate, et le complexe où cette représentation, la présentation qui en est l'occasion, ses implications et son expression sont infus, est une affection nouvelle (sentiment notionnel), susceptible par sa valeur propre de déclancher de nouveaux événements. Mais comme tous ces éléments sont figurés dans le discours par des termes définissables, l'affection semble passer au second plan. Pourtant, ce ne sont pas les mots, tels qu'ils sont dans le dictionnaire, qui sont efficaces, mais bien le complexe dont ils sont la manifestation discursive ¹. Seulement ils rejettent tout le reste dans l'ombre, et quand nous prononçons ou nous écrivons une phrase comme moi en ce moment, il semble que les mots suivent l'impulsion d'un esprit en soi qui progresse en passant d'une notion abstraite à une autre, comme un oiseau se porte de branche en branche. Mais l'esprit concret est semblable à un fleuve, qui n'a d'autre réalité que celle de ses ondes liées en masses solidaires, et la représentation discursive de la pensée est assimilable au miroitement de la surface, qui s'évanouirait si de nouvelles eaux ne venaient renouveler sans cesse les perspectives illusoire, pour l'homme de la rive, composent le cours même du fleuve.

1. § 189.

b) *Les raisonnements méthodiques.*

227. Il nous reste à montrer le bien-fondé de notre théorie à l'égard des raisonnements méthodiquement conduits. Nous en alléguerons de deux sortes. Nous terminerons cette étude technique par la considération du raisonnement philosophique même, auquel nous joindrons le raisonnement mathématique, sans en tenter toutefois une analyse pour laquelle nous serions incompetent. Mais auparavant l'auteur, s'en tenant à son ferme propos de quitter selon les besoins de l'exposé le ton didactique¹, ne craindra pas d'introduire à nouveau dans ce grave sujet l'image profane des jeux de cartes et de s'y attarder, car les procédés de la pensée discursive y sont fort apparents. On reproche volontiers à la critique philosophique de s'enfermer dans une tour d'ivoire, et nous sommes d'opinion que ce n'est point sans raison. Elle n'est, à notre sentiment, déplacée nulle part et peut trouver son bien partout.

Je jouais un jour un coup de bridge fort délicat, dont l'issue dépendait des cartes que j'avais en main; j'étais donc fort attentif. Je possédais une série d'atouts² que je tenais à conserver pour les levées décisives et une carte maîtresse dans sa couleur. Or, à un moment donné, je dus choisir entre me défausser de celle-ci ou couper : « Il faut absolument que je garde cette carte », pensai-je. Je coupai donc et il en résulta la perte du coup. De plus, quand je voulus justifier ma décision vis-à-vis de mon partenaire, je m'aperçus que non seulement j'avais eu tort, mais encore que je ne pouvais expliquer pourquoi j'avais tenu à garder cette carte malencontreuse : « C'est une véritable aberration », dis-je, et on me consola en répondant : « Cela arrive à tout le monde ». Sans doute, et c'est ce qui nous intéresse présentement. A quoi attribuer ce faux jugement succédant à un simulacre de délibération? Suppose-t-on une pensée clairvoyante qui

1. Cf. § 59.

2. La lecture d'un essai philosophique n'impliquant manifestement pas la connaissance des termes usités au bridge, nous en donnerons le sens : l'*atout* est une couleur désignée par le choix des joueurs comme la plus forte pendant la durée d'un coup; *couper* c'est jouer atout en l'absence de la couleur demandée; on se *défausse* quand on donne de préférence une autre carte.

inspecte le champ de conscience et y cueille les éléments de la décision qu'elle prononce ensuite sur ample informé, il nous est impossible de comprendre comment un esprit, capable d'ordinaire de raisonner juste, se forme ainsi une conviction ferme en l'absence de toute justification. L'autorité spécieuse qui s'est imposée ainsi à moi n'était pas une fausse analogie ni un rapport inexactement appréhendé, et il faut en trouver une raison plus profonde dans ma disposition d'esprit. L'attention du joueur est concentrée sur les rencontres de cartes dans le champ clos du tapis vert; le jeu consiste à les prévoir et à les diriger. Or, dans le courant de la partie, les combinaisons possibles des valeurs déjà engagées et de celles qu'il tient encore en réserve, sont pour le joueur autant d'éléments psychiques. La distinction des valeurs extrinsèques et des valeurs intrinsèques peut être saisie ici sur le vif : car les cartes ont, les unes par rapport aux autres, une valeur extrinsèque dans la partie engagée, et ces rapports mêmes ont une valeur intrinsèque dans la pensée en œuvre du joueur. Ils figurent dans des complexes affectifs relativement stables, correspondant aux possibilités du jeu, et auxquels adhère une expression abstraite. Le bon joueur est celui qui aperçoit simultanément un grand nombre de combinaisons; autrement dit, qui, intuitivement, les sent d'un coup, comme actuelles dans sa conscience, y compris celle qui est grosse de la possibilité du résultat désiré, autre valeur constamment présente, dont l'influence décisive libérera du joug de ses concurrentes la combinaison qui se présente en harmonie avec elle. Le débutant, le maladroit ou le distrait, concentre son attention *corporelle* avec autant, avec plus de constance même et d'énergie que le bon joueur. Son émotivité, comme celle de l'élève-patineur¹, se dépense en contractions qui le congestionnent mal à propos; il offre un mauvais terrain à la spontanéité affective et nuit ainsi à l'éclosion de l'heureuse combinaison qui est susceptible, en gagnant les premiers plans de la conscience, de déterminer la victoire. Les combinaisons du joueur médiocre sont rares et pauvres et elles ne prennent pas essor.

Dans une autre circonstance, j'eus l'occasion de reprocher

1. Cf. § 179.

à mon partenaire d'avoir imprudemment joué une carte qui avait permis au « mort » de prendre la main¹ et de passer une série. Deux notions dominent la discussion de ce coup : « Vous auriez dû *jouer au-dessus du mort* », fis-je. — « Il fallait risquer de faire prendre un roi », objecta-t-on. — « Qu'importe, puisque vous *défendiez encore la couleur*. » Pour qui ne connaît point le jeu, ces expressions n'ont guère de sens ; un débutant comprendra les explications qui lui seront fournies, c'est-à-dire qu'en fournissant d'emblée une carte supérieure à la plus forte qui soit visible à cette couleur dans le jeu du mort étalé sur la table, on s'assure que l'adversaire qui en dispose ne pourra pas faire la levée avec une de ces cartes. D'autre part, le joueur qui possède à cette même couleur d'autres cartes en nombre suffisant, est assuré que dans le courant du coup certaines d'entre elles deviendront maîtresses. Mais le joueur expérimenté ne songe pas à tous ces détails. Ces notions sont infuses dans le sentiment d'une combinaison de cartes ; c'est un système affectif efficace dans le continuum, et le joueur en qui il est enregistré prend son expression pour une pièce dans la construction de son raisonnement, ou plutôt ce sentiment fonctionne ainsi par soi. Il n'y a plus de directement appréhendé dans la conscience que la formule verbale, mais elle n'est point efficace comme telle. Ce sont les complexes affectifs dont elle dénote la présence qui sont opérants, encore que son appui leur soit indispensable. Les sentiments notionnels dont nous avons là d'excellents exemples, sont substitués à ce stade de l'esprit à leur substrat où figurent des sensations, des associations et des jugements passés.

La fonction intellectuelle reçoit donc de l'affectivité le « donné » qu'elle place dans la pleine lumière du champ de conscience. Si une fausse valeur est intégrée dans un de ces complexes et si elle n'est pas affectivement incompatible avec un autre élément actuel (ce qui était le cas lorsque j'ai attaché une importance exagérée à ma carte maîtresse), le sujet accepte cette situation de fait jusqu'à ce qu'un événe-

1. Le joueur qui a fait la dernière levée (autrement dit dont la carte au coup précédent était la plus forte) a l'initiative au coup suivant ; il joue le premier et c'est avoir la main. On appelle passer une série, jouer successivement plusieurs cartes maîtresses de la même couleur.

ment nouveau vienne le détromper. Si, par exemple, avant de couper, je m'étais demandé pourquoi je tenais tant à garder cette carte, l'intervention du sentiment spécifique de la relation de raison à conséquent m'eût rendu sensible l'absence de motif valable et eût modifié mon jeu.

Le point à retenir, c'est que le sujet rationnel s'arroge un honneur qui revient à la fonction intellectuelle. Celle-ci, dans son procès constant, rapporte les combinaisons nouvelles qui la sollicitent aux valeurs permanentes, sortes de diapasons spirituels, dont l'ensemble est le patrimoine intellectuel d'une personne. Cette affectivité supérieure dont la fonction apporte la lucidité dans le jeu confus des éléments obscurs de la vie psychique, est plus ou moins prompte et vivace; elle se déploie avec plus ou moins d'intensité; elle n'est pas chez tous et à tous moments, disposée à répondre aux mêmes sollicitations. Mais ce sont là encore les qualités intrinsèques de valeurs immanentes au continuum. Cette explication, où aucune place n'est réservée à un élément transcendant, est donc psychologiquement suffisante et rend compte, comme nous venons de le voir, de l'observation considérée en dernier lieu mieux que ne le ferait l'hypothèse de l'intervention d'un être logique. Ce dernier, en effet, se trouverait en défaut sur son propre terrain puisqu'il agirait en l'absence de raison logique, et ne saurait expliquer pourquoi sans concéder qu'il est à la merci des accidents de l'affectivité. Il est donc constant que l'on postule sans profit son opération mystérieuse et qu'il faut se contenter de remonter à l'origine des faits de conscience, c'est-à-dire aux analogies rectrices de l'expérience immédiate.

228. Il nous reste à montrer que dans la spéculation même, le raisonnement est soutenu, mené et achevé par de semblables complexes affectifs, procédant dans le continuum en partie liée.

En ce qui regarde la philosophie, nous pouvons nous référer à la communication de M. Bergson au Congrès de Bologne, en 1911, au sujet de l'intuition qui fait l'unité des systèmes philosophiques.

Le penseur peut, à cet égard, être la dupe d'une illusion. Dans l'ardeur de la composition, il lui semble avancer grâce à une perspicacité propre capable de franchir les obstacles

dialectiques d'un bond. Mais il s'aperçoit, à la longue, que les idées se sont groupées d'elles-mêmes autour d'un centre attractif qui devient le point critique de la doctrine, celui qu'il faut mettre en valeur et défendre contre les objections. Quand l'auteur l'a conçu clairement, toutes ses pensées, jusque-là décousues, s'ordonnent et les difficultés se résolvent d'elles-mêmes dans l'esprit du système.

Qu'est-ce que méditer, sinon poser la plume, quitter peut-être la table pour se promener et laisser vaguer la pensée? ou bien encore relire de vieilles notes, « chercher à côté »; en un mot, laisser le champ libre aux rencontres des sentiments notionnels? Le calme, le silence sont propices, voire indispensables; une besogne machinale n'est point nuisible. Des idées viennent souvent à l'auteur à table, et plus encore le soir, en fumant dans un fauteuil profond. La nuit, c'est plus rare; il se réveille parfois pourtant avec un argument tout prêt dont il n'y a qu'à aiguïser l'expression¹. Cette élaboration est féconde en trouvailles. Le moyen dialectique le plus puissant du progrès de la spéculation est la recherche des analogies, et les mots peuvent en suggérer qui éclairent de vastes étendues, de même que dans une œuvre littéraire ils sont l'occasion des traits brillants ou profonds qui relancent l'imagination ou l'intelligence du lecteur.

Ce rapprochement pourrait, du reste, être poursuivi, car la composition d'un roman ou d'un poème fournirait propos à des remarques semblables aux précédentes, et le précepte de Boileau (*Art poét.*, I):

« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage »

ne fait, en somme, que conférer l'autorité de la méthode au procédé naturel, qui consiste à donner le temps à des rencontres d'idées, c'est-à-dire de sentiments notionnels, de se produire et à ne retenir que les meilleures.

229. Le rôle de la terminologie dans les discussions philosophiques et les abus qu'elle entraîne, signalés souvent et depuis Loke surtout, ont été critiqués vivement par M. Ri-

1. Mon secrétaire me dit que le moment où il se rase est très favorable à l'éclosion de ses idées et un correspondant m'écrit que les siennes surgissent plutôt de nuit.

gnano. Il classe le raisonnement métaphysique parmi les « raisonnements intentionnels ¹ » par opposition aux raisonnements constructifs de la science. D'après lui, alors que l'idéal du langage scientifique est l'exactitude et la clarté, l'idéal du langage métaphysique est que le « symbole verbal » soit aussi élastique que le concept afin de se plier aux « exigences dialectiques du moment ». Selon M. Rignano, dans cette évolution le mot perd le « contenu intellectif » qu'il doit symboliser et n'est qu'un point d'appui « pour le sentiment correspondant ». Le terme métaphysique finirait par ne plus correspondre qu'à une « signification émotive », c'est-à-dire aux aspirations que le philosophe veut justifier, but illusoire que l'auteur oppose à la tâche de « reconstruire le réel » qui est celle du positiviste; et pour y parvenir « il lui suffit d'admettre la correspondance univoque entre ce qui arrive hors de nous et ce qui arrive en nous, entre un monde externe et des sensations » qui en sont les « symboles ». Ceci revient à dire que M. Rignano accepte les yeux fermés la métaphysique du sens commun. Notre Introduction nous dispense donc de nous attarder à cette critique de la philosophie, qui en est plutôt la caricature, mais il importe que nous relevions le point essentiel de divergence de cette doctrine et de la nôtre : le rôle du langage dans le raisonnement. Il ressort en effet du texte que nous venons de résumer que, pour M. Rignano, c'est le « contenu intellectif » (nous dirions intellectuel) dont le mot est le signe, c'est-à-dire le concept en tant que tel qui est l'instrument du progrès du raisonnement. Or, le concept n'a, selon nous, d'autre valeur que celle d'une borne au bord de la route : elle indique la distance parcourue, celle à parcourir et la direction à suivre, mais elle ne fait pas avancer, pas plus qu'elle n'avance ou ne change et le concept n'est pas davantage « élastique ». C'est cette vertu suggestive du terme, dont M. Rignano fait fi, qui promeut la pensée, encore qu'elle puisse égarer celui qui en suit l'impulsion. Mais arriverait-on jamais ailleurs que dans des lieux connus, si on ne se lançait pas quelquefois à l'aveuglette, comme dès les premières pages de cet essai nous avons prévenu les lecteurs que nous avions dessein de le faire? Et nous espérons que

1. *Psych. du rais.*, chap. XI.

ceux qui nous ont suivi jusqu'ici ont fait, avec nous, quelques découvertes.

230. Nous trouvons chez un grand savant du xix^e siècle un trait qui illustre à merveille la superbe de l'intellectualisme scientifique, dont nous venons de critiquer une manifestation moderne. Nous voulons parler de Claude Bernard et de son bel exposé des méthodes de raisonnement qui le guidaient dans ses recherches.

L'illustre auteur de l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* distingue deux critères : « l'un intérieur et conscient, qui est certain et absolu ; l'autre extérieur et inconscient, qui est expérimental et relatif »¹. L'agrément et le désagrément que nous causent les objets extérieurs sont appréciés en raison du critère intérieur de nos sensations. « De même, quand nous raisonnons sur nos propres actes, nous avons également un guide certain, parce que nous avons conscience de ce que nous pensons et de ce que nous sentons. Mais, si nous voulons juger les actes d'un autre homme, nous sommes réduits à des inférences sur leurs mobiles. » Le savant est placé de même vis-à-vis des phénomènes ; il faut qu'il interprète, et il est contrôlé par l'expérience. Claude Bernard continue² par l'affirmation que « l'intuition ou le sentiment engendre l'idée expérimentale... Toute l'initiative expérimentale est dans l'idée », expression que nous contresignerions si elle avait la même signification sous la plume de Claude Bernard que sous la nôtre. En effet, il a en vue l'idée intellectuelle, « le concept », nous l'idée affective (le sentiment notionnel dont l'expression seule porte la marque de l'intellectualité) et ce qui suit va manifester violemment l'intransigeance de son intellectualisme. Cet observateur, cet expérimentateur hors de pair n'admet les faits qu'autant « que la raison les accepte »³..., la croyance aveugle dans le fait qui prétend faire taire la raison est aussi dangereuse pour les sciences expérimentales que les croyances de sentiments ou de foi... En un mot, dans la méthode expérimentale comme partout, le seul critérium réel est la raison.»

1. Chap. II, § 1.

2. *Ibid.*, § II.

3. *Ibid.*, § VII.

Sans doute, Claude Bernard est dans le vrai au point de vue scientifique, mais c'est parce que la science semble irrémédiablement vouée à l'intellectualisme, et la critique ne peut reconnaître à la raison une autorité critérique.

A la même époque, Herbert Spencer soutenait dans ses *Principes de Psychologie* la certitude absolue des croyances dont le contraire est inconcevable, ce qui faisait dire à John Stuart Mill que « la doctrine de M. Spencer n'érige pas les limites curables, mais seulement les limites incurables (*incurable limitations*) de la faculté de conception de l'homme en lois du monde extérieur »¹.

231. Une dernière question se pose. La pensée mathématique n'échappe-t-elle pas à la théorie que nous venons d'exposer? A cet égard, nous nous trouvons en état d'infériorité complète vis-à-vis des nombreux philosophes à qui le raisonnement mathématique est familier. Aussi notre seule ressource est-elle d'en appeler au témoignage de penseurs qui font autorité en la matière et de montrer que leurs conclusions concordent avec nos propres vues. Ainsi, dès l'Introduction², nous avons rappelé comment H. Poincaré, dans *Science et méthode*³, a victorieusement maintenu contre M. B. Russell le point de vue psychologique de Kant en ce qui concerne les notions premières de la mathématique, et affirmé la nécessité de l'intuition à la base de cette science. Nous trouvons dans *La Valeur de la Science*⁴ une étude sur l'« Intuition et la logique en mathématique » qui nous confirme dans notre doctrine : « Pour faire la géométrie... il faut autre chose que la logique pure », déclare-t-il, il faut l'intuition qui donne les axiomes et qui n'est pas forcément « fondée sur le témoignage des sens », car la « généralisation par induction » en est une autre sorte. L'intuition nous « fait voir le but de loin »⁵, c'est « l'instrument de l'invention ». H. Poincaré complète ainsi l'étude du raisonnement mathématique qu'il a faite dans *Science et Hypothèse*, où l'on passe

1. *Logic*, book II, chap. VII, § 1.

2. Cf. § 44.

3. Livre II, chap. IV.

4. Première partie, chap. I, § III.

5. *Ibid.*, § V.

du particulier au général par le procédé « l'induction mathématique » ou « démonstration par récurrence ». Celle-ci s'impose irrésistiblement parce qu'elle n'est que « l'affirmation de la puissance de l'esprit qui se sent capable de concevoir la répétition indéfinie d'un même acte dès que cet acte est une fois possible »¹. Mais pour appliquer ce procédé, ajoute en substance H. Poincaré, il faut que l'analyse soit guidée par l'analogie, et « les analystes, pour ne pas laisser échapper ces analogies cachées, c'est-à-dire pour pouvoir être inventeurs, doivent sans le secours des sens et de l'imagination, avoir le sentiment direct de ce qui fait l'unité d'un raisonnement ». L'analyste ne peut donc, pas plus que le géomètre, se passer de l'intuition, bien que H. Poincaré voie une différence réelle entre « l'intuition du nombre pur, celle d'où peut sortir l'induction mathématique rigoureuse » et « l'intuition sensible dont l'imagination proprement dite fait tous les frais ». H. Poincaré laisse finalement au psychologue et au métaphysicien le soin d'examiner si « cette intuition pure elle-même ne saurait se passer du secours des sens »². Mais le problème gnoséologique ainsi posé ne touche pas la présente enquête, et le point qui nous importe ici se trouve élucidé à notre satisfaction. Car l'intuition, dont H. Poincaré affirme la nécessité dans le raisonnement analytique est, d'après les termes mêmes qu'il emploie, une forme spéciale du sentiment recteur dont nous avons à tâche d'établir l'indispensabilité dans le raisonnement le plus abstrait. Le « nombre pur », les « formes logiques pures », s'ils n'évoquent aucun contenu sensible particulier, concernent toutefois des manières d'approcher la réalité, et sont concrétisés dans les images verbales qui en deviennent les signes. L'importance du mot et son adhérence au sentiment dans la pensée ayant forme intelligible, ce point cardinal de notre théorie est donc très manifeste à ces sommets de l'abstraction : « L'étendue, la figure, le mouvement et la matière avec ses qualités, telles que d'un côté la sensation les offre et que les sciences les envisagent, sont des modes de sentir et de penser qui n'ont point d'existence en dehors des esprits »³, a écrit Renouvier.

1. *Science et Hypothèse*, 1^{re} partie, chap. I, vi.

2. *La val. de la sc.*, première partie, chap. I, § VI.

3. *Philos. analyt. de l'hist.*, t. III, l. XII, cl ap. IV, p. 488.

Nous prenons ces manières d'être spirituelles et leurs analogues, principes logiques et postulats, et, sans souci de leur origine ni de leur formation, nous les tenons pour des affections, progressivement épurées par des générations de penseurs, qui agissent effectivement dans le continuum et sont, grâce au support des formes verbales, la substance concrète du raisonnement. En leur absence, l'esprit en face d'un pur concept resterait comme obtus. Chez les débutants, les notions qui composent une science n'ont pas encore pris une valeur intégrée dans les complexes, contenu plastique de leur intelligence, et si simples que soient les idées, ils ne les comprennent pas.

Enfin, un procédé familier aux mathématiciens apporte une confirmation empirique de nos vues, car le stratagème de supposer résolu le problème en discussion, place le mathématicien dans les meilleures conditions possibles pour que surgissent dans son champ de conscience des intuitions propices. Une intelligence qui discernerait la vérité par sa lucidité propre n'aurait pas sujet de se tenir ainsi aux aguets.

O Justice ! après tant et de si longs détours,
Je rentre dans moi-même où je te sens toujours
Assuré désormais que le haut privilège
Est aux hommes échu d'avoir au cœur son siège.

Sully Prudhomme

La Justice

Dixième veille. Fin de l'angoisse,

I. Vers 3-6.

CONCLUSIONS

DES CONSÉQUENCES PHILOSOPHIQUES DU PRIMAT DES AFFECTIONS

232. L'affirmation du primat des affections, autorisée, à notre sens, par les résultats de l'enquête psychologique que nous avons instituée comme une mise à l'épreuve de notre définition de la réalité concrète, a apporté à celle-ci une confirmation que nous tenons pour décisive. Aux deux conceptions parallèles de la réalité, celle du rationalisme idéaliste et celle du scientisme, dont nous avons rattaché l'origine commune à l'interprétation intellectualiste qu'a donnée Descartes du fait subjectif primitif, nous avons, dans l'Introduction, opposé les lacunes des interprétations de l'expérience qui s'en inspirent et en particulier l'indue négligence des affections primaires qui est leur trait d'union. Notre propre point de vue ne pouvait être établi comme préférable que s'il ne donnait pas occasion à un reproche semblable. Or, dans cette entreprise (pour autant qu'elle incombe au philosophe qui n'a point à appliquer ses idées au détail du monde phénoménal, dont il convient de s'approcher par des méthodes et des techniques appropriées à la diversité des faits), nous

avons été confronté immédiatement par le mystère que la pensée constitue pour elle-même. C'est l'énigme suprême pour le penseur qu'il puisse penser et le problème est double : il pense et en pensant il fait acte d'être rationnel. Mais le problème gnoséologique s'impose au philosophe moins impérieusement que le problème psychologique, car s'il était établi que l'exercice discursif de la pensée implique une opération transcendante, il serait oiseux de chercher à rendre compte empiriquement de notre organisation intellectuelle. Comment l'empirisme pourrait-il retracer la genèse de l'intelligence si l'acte d'aperception n'était pas réductible au contenu de l'expérience? Par contre, la nécessité psychologique d'un principe actif par soi étant dissociée de cette fonction, la nécessité logique des principes rationnels et la rigidité des formes de l'entendement sont référables en droit à une explication historique.

Cet ordre naturel n'est pourtant point celui qui a été suivi, et le pragmatisme lui-même, séduit par le prestige de la réalité scientifique qui permet de repousser dans l'objet l'origine et l'opération de l'énergie qui se consume en pensée, a fait *de plano* la critique de la notion de vérité sur les bases de la psychologie scientifique.

233. Le problème traditionnel de l'empirisme n'était donc pas le nôtre. Notre position est analogue à celle de Kant en ce que nous avons pu, au cours de notre enquête, prendre les formes de la représentation telles quelles. Nous nous accommodons également de leur réduction à l'expérience et de la constatation de leur indéfectibilité critique. Sans doute, en ce qui touche les principes directeurs de la connaissance, notre analyse nous a conduit à des conclusions semblables à celle du pragmatisme. La constitution logique du sujet que nous avons, au début de notre examen, prise comme outil dialectique¹, n'est, à notre jugement final, rien de plus et c'est par sa constitution psychologique que le sujet concourt à la procréation de la réalité. Mais quant à notre opposition primordiale de la présentation et de la représentation, il n'est point essentiel à notre position, que nous puissions

1. Cf. § 5.

réduire complètement celle-ci à celle-là. Nous échappons ainsi à l'écueil qui a constamment été fatal à l'empirisme, car il a toujours dû laisser quelque place à l'innéité des schèmes intellectuels, tandis qu'il nous suffit d'avoir montré que la représentation n'est jamais efficace en tant que telle. Nos vues comportent même une raison topique de l'irréductibilité de ces schèmes. Le lien constitutionnel entre la pensée discursive et les images verbales a, en effet, pour conséquence que cette réduction ne pourrait être faite qu'en fonction de la représentation; dont le langage est une sorte de projection. Pareille entreprise serait donc nettement contradictoire. Mais, ce qui, encore un coup, est essentiel, c'est le caractère d'immanence du dynamisme psychique à une phase duquel est attachée la destinée de l'esprit humain. S'il est établi que ce progrès est exclusif de toute intervention extrinsèque, peu nous chaut que le sujet rationnel, en prenant conscience de soi dans une perspective qui l'enserme complètement, ne puisse se fournir raison des jeux de lumière qui la produisent. Si, au témoignage immédiat de l'intuition, tout progrès dans sa sphère s'effectue par le déploiement qualitatif des valeurs intrinsèques dont sa pensée ne se peut distinguer, c'est une démarche téméraire et toute gratuite, de supposer qu'au delà la nature des choses est différente. Et lorsqu'il voit des êtres qui n'ont assurément pas la même vue de la réalité que lui, y creuser leur sillon à côté du sien, c'est une induction solide qu'une représentation d'abord rudimentaire ait, au cours des âges, évolué à partir d'émois ne comportant aucune extériorisation, et ait, à la longue, constitué notre conscience intellectuelle. Toutefois, le témoignage de l'expérience n'exclut pas davantage que les formes que l'homme aurait, en ce cas, héritées de ses ancêtres, remontent plus haut encore et soient un patrimoine qu'il partage avec d'autres êtres plus ou moins analogues. Pour tout ce que nous en savons, ces formes pourraient être le schème d'une expérience sublime englobant l'univers visible.

C'est sur cette base que nous avons à exposer nos vues sur la valeur de la connaissance et leurs conséquences essentielles au regard du problème moral.

I. — Conclusions gnoséologiques.

A. — DES LIMITES DE VALIDITÉ DU PRINCIPE DE LA RELATIVITÉ DE LA CONNAISSANCE.

234. L'affection est un irrationnel concret susceptible d'acquérir un sens dans la conscience intellectuelle, tandis que la relation est un être logique soustrait à l'expérience. Aussi la nature radicale des valeurs affectives échappet-elle aux relations, et, en conséquence, nous plaçons la réalité psychologique dans un autre plan que l'existence définissable des phénomènes, celle-ci ne concernant que le monde de la représentation.

Le principe de la relativité de la connaissance a été formulé par Kant contre la branche rationaliste de l'intellectualisme issu de Descartes, qui avait exposé la spéculation philosophique à se dissoudre dans le scepticisme de Hume. Kant a dissipé le prestige des substances ontologiques, où les illusions du sens commun, sublimées par l'abstraction, prennent rang d'essences. Cela reste acquis. Mais, en tant qu'il a exilé la réalité pleine de ce monde, il a enfermé la critique dans un cercle d'entités aussi vaines que celles qu'il a démasquées, car un monde de relations étant un monde fermé sur soi d'apparences intelligibles, le sujet ne saurait s'y constituer et fonder la connaissance avec l'ensemble de ces mêmes relations, faute d'un centre psychologique de réflexion.

235. Comment sentirais-je et comment affirmerais-je des relations si je n'étais que relations ? Il n'est de relation qu'en raison d'une congruence ou d'une répugnance d'affections éprouvée et occasion d'un jugement. Or, ni ces états, ni ce jugement, ne sont des relations ; ce sont des intuitions, car mon état de jugeant est, à l'égal des autres modalités de l'expérience immédiate, un événement indéfinissable ¹. Le rapport est donc postérieur au jugement qui le fonde

1. Cf. § 160.

et pour un être incapable de jugement, il n'y aurait pas de relations, mais seulement des affections. Si des rapports peuvent être l'objet de l'intuition cartésienne, c'est qu'ils sont devenus, intégrés dans des sentiments notionnels, une manière d'être affective éprouvée directement, mais interprétée sur-le-champ discursivement.

La considération des occurrences réelles de la présentation nous oblige donc à conclure que la réduction de l'expérience à un cycle de relations est incompatible avec l'existence même du monde de la représentation, ce qui entraîne condamnation du relativisme intellectualiste en raison de son irrémédiable inconsistance.

236. Il apparaît donc que le sensualisme et les écoles qui en sont issues, se placent, à l'égal du rationalisme, en dehors de l'expérience immédiate; car que nous prenions cette philosophie sous sa forme la plus crue chez Condillac ou chez Hume, ou dans le phénoménisme plus captieux de J. Stuart Mill, ce sont toujours des termes définissables qu'elle manie. D'autre part, Renouvier, dont l'influence sur le rationalisme contemporain est directe, n'a échappé aux conséquences de cette doctrine, qui aboutit à dissiper entièrement la réalité du monde, qu'au prix de l'équivoque constante¹ qui consiste à réinstaurer la substance sous le masque de la loi, et dont l'artifice principal est d'admettre que l'Ego, considéré comme la loi de ses actes, se révèle en tant que tel dans l'acte volontaire; tandis que les penseurs qui répugnent à cet expédient postulent une nature ou une affectivité obscure dont ils parlent le moins possible.

L'origine de cette phraséologie équivoque doit être, d'après nous, cherchée dans l'emploi confus des notions d'intuition et d'aperception. En effet, la sensation, où le sensualisme voit une réalité intuitive, et la notion sont également des produits de l'aperception et se trouvent comme tels enregistrées dans un ordre soustrait au progrès des choses. Par intuition, on le sait, nous entendons au contraire le fait même de l'actualisation des affections seules immédiatement présentes au sujet. Ici, il y a progrès autothétique, là, simple

1. Cf. § 141.

homologation d'événements accomplis. C'est pourquoi l'intuition¹ n'est pas dans notre doctrine une source spéciale d'information, mais une étape concrète de la constitution de la réalité affectivo-intellective que nous envisageons. L'intuition et le procès de la réalité ne sont, encore un coup, qu'une seule et même chose, c'est-à-dire l'expérience immédiate prise, d'une part, comme actuelle et, d'autre part, dans la représentation, et c'est la fonction de l'aperception de rendre cette dernière possible par réfléchissement de l'expérience immédiate. Cette conséquence fondamentale de la distinction établie d'emblée entre la présentation et la représentation en manifeste la portée.

237. L'application sans tempérament du principe de la relativité de la connaissance, vrai des apparences phénoménales, — qui ne sont d'ailleurs point des ombres vaines, car le réel en s'articulant s'enrichit de nouvelles modalités², — au monde des valeurs auquel elles empruntent leur étoffe, perpétue donc les erreurs de l'intellectualisme, et le pragmatisme, après le volontarisme rationaliste, faute d'avoir rompu avec cette habitude invétérée de la spéculation, n'a pu y remédier. Mais, pour nous, l'intelligence, avec son appareil de liaisons formelles, est un sédiment du procès intuitif et celui-ci, véritable connaissance en action, doit être interprété eu égard aux conclusions de notre critique de la notion d'activité, c'est-à-dire conformément au primat des affections.

Que si le sentiment procède de l'action, la connaissance envisagée comme un sentiment à la deuxième puissance est un mode d'action que l'on ne pourra définir que par les circonstances de son exercice : on en parlera comme de l'opération d'un principe qui fait de l'un avec du multiple et, en retour, lorsque le penseur voudra donner un sens intelligible à la notion d'activité, il supposera que le réel évolue suivant une loi définissable. Dans cette transcription bilatérale de l'expérience, il est clair que la relation seule a place, mais en revanche, la vie vécue n'a pas de raison suffisante et ce système n'est soutenable que parce que les notions d'activité et de fonction conservent un sens équivoque qui permet

1. § 8 et 55.

2. § 101.

d'y laisser adhérer quelque sentiment attardé de la réalité concrète évanouie. Au rebours, si l'affectivité est primaire, l'actualisation de la relation incluse dans le jugement est postérieure à celui-ci; nous ne pouvons plus dire que l'acte du jugement la constate, mais que la fonction de juger la fonde. La relation, répétons-le, se détache après coup de l'événement concret qu'est l'état du jugeant. Dès lors, en parlant de l'acte du jugement, on exprime simplement le fait qu'un nouveau complexe affectivo-intellectif s'est formé, qu'une nouvelle manière d'être ayant rang intellectuel s'est constituée. L'« acte », c'est la marque dans le champ de conscience de cet événement et celui-ci, en soi, est la manifestation spontanée de l'harmonie du complexe présenté et du système préexistant.

La fonction cognitive étant ainsi dépouillée de son apparence empruntée d'activité pure, il n'en reste que sa valeur intrinsèque dans le continuum; mais la continuité de son procès peut, néanmoins, constituer l'unité psychologique de l'expérience subjective. D'autre part, le contenu affectif du champ de conscience est désormais référible à un réseau surajouté de relations sans que sa réalité concrète puisse être ramenée à cette condition de sa manifestation phénoménale. Une construction n'existe qu'autant que le mortier lie les pierres, mais le mortier est distinct et de celles-ci et de la maison. La pensée du poète forme le sonnet, mais les mots qu'il emploie ont leur existence propre. De même, la réalité de la valeur intellectuelle et l'existence du monde de la représentation n'annulent pas la valeur des affections avec lesquelles celle-là organise celui-ci.

238. Nous sommes embarrassé pour nous exprimer dans toute cette exposition, parce que la langue étant la fixation de nos habitudes intellectuelles, les mots dont nous sommes obligé de nous servir impliquent précisément le primat de l'activité dont nous dénonçons la spéciosité. Il faut concevoir une élaboration toute concrète, le procès d'une affectivité qui se déploie selon les occasions qui s'offrent à la manifestation qualitative de ses aptitudes originales, en tenant compte que dans tous ces mots nous mettons au compte de l'état tout ce que la métaphore qu'ils contiennent rapporte

au mouvement. Il faut admettre que le développement possible d'un émoi quelconque est illimité et par ses variations sous une analogie durable crée une espèce d'affections, car le procès psychologique étant substantiel est sa propre loi jamais définissable. Nous changeons sous le chef d'une modalité affective adéquate à l'expérience humaine. Cette manière qui est collectivement la nôtre de sentir est l'armature spirituelle de notre univers, et domine la qualité de l'affection éprouvée à tel moment de notre durée individuelle; et celle-ci change par soi, sans autre raison que sa réalité même, car être réel c'est éprouver et en dernière analyse ce n'est qu'éprouver. Abstrayez-vous de toute affection et essayez de concevoir un changement ou une activité; vous ne trouverez devant vous que l'idée abstraite de cette lacune sophistique de l'expérience que l'on nomme le néant. Reposez-vous au contraire dans une émotion et vous sentirez que soit qu'elle dure, soit qu'elle se mue en une affection nouvelle, il y a procès spirituel, procréation substantielle, énergie. Qualitative en son essence, l'affection se dissipe aux yeux du philosophe qui résorbe la qualité en relations, car il n'en retient que le signe de l'existence logique. La qualité d'ailleurs n'est pas réduite à une condition moins misérable dans le sensualisme, où elle est un retentissement subjectif des impressions originaires de l'objet et dans la psychologie scientiste où elle devient nous ne savons quelle modification insubstantielle des manifestations de la vie.

Mais nous, nous prenons la qualité telle quelle au stade présentatif de l'intuition. L'affection, dans le sens inclusif de tout événement psychologique en tant qu'éprouvé où nous avons constamment employé le mot, est un principe d'unité concret, source féconde d'analogies réelles, au rebours de la relation qui lie en distinguant et contient par conséquent en elle-même un germe destructif, comme l'a montré supérieurement M. Bradley¹. En cette dernière, l'idée abstraite et le concept restent des êtres intelligibles inaptes à fonder la réalité de l'univers, mais l'idée affective est un élément constitutif de complexes substantiels et le penseur, une fois qu'il s'est placé dans ce milieu d'essences dynamiques, qu'il monte

1. *Appear. and real.*, book I, chap. III.

ou qu'il descende, ne trouve jamais le vide. Ici, des affections fugitives, aromes subtils, harmoniques fondus en des tons originaux, nuances, émois, aises et malaises, tous réels pour autant qu'ils sont efficaces par soi; là toutes les émotions et tous les sentiments qui s'expriment au forum et dans la rue, à l'atelier ou dans la vie de famille, au théâtre ou dans les livres des littérateurs, ou dans les œuvres des artistes. Ailleurs, des sentiments recteurs qui dominent les techniques. Enfin, des sentiments notionnels qui mènent le cours de la réflexion et permettent le développement des valeurs axiologiques. En eux et par eux, si notre analyse est exacte, si notre synthèse est justifiée, nous agissons et nous pensons.

B. — DE L'EXPLICATION CONCRÈTE DANS L'EMPIRISME
PSYCHOLOGIQUE RADICAL.

239. C'est, nos lecteurs le savent, un trait caractéristique de cet essai, que le terme de réalité y est pris dans un sens univoque, — auquel se rattache notre critique des notions subsidiaires d'activité et de fonction, — alors qu'il est employé d'ordinaire dans une acception lâche et propice à des accointances opportunes du langage vulgaire et des terminologies d'école.

On pourrait soutenir cependant que la réalité conçue soit à la façon de l'idéalisme rationaliste, soit comme dans les sciences, et la réalité psychologique sont les aspects d'une seule et même réalité pour des penseurs placés à des plans de perspective différents et par conséquent également légitimes. Nous ne pouvons toutefois partager cette manière de voir, et la critique du relativisme a mis en évidence la raison profonde de notre attitude. La réalité psychologique seule est adéquate au procès des affections et par conséquent nous voyons dans les deux autres conceptions de la réalité les interprétations complémentaires de la catégorie de l'existence, hypostasiée d'une part en Absolu et brisée d'autre part en phénomènes. Or, cette conclusion entraîne une conséquence importante — sommairement indiquée dès nos premiers pas ¹ — en ce qui touche les rapports de la connaissance

1. § 7 *in fine* et § 8.

rationnelle concernant les phénomènes et de l'explication concrète qui a trait aux valeurs psychologiques et s'attache à en retracer la genèse, comme nous l'avons indiqué maintes fois au cours de notre enquête.

240. On arrive à la notion logique d'existence par l'application de l'abstraction et de la généralisation conjuguées : les phénomènes existent pour autant que le sujet isole et aliène une partie de son expérience, et le concept d'existence, trait commun de ces phantasmes intelligibles, n'a d'autre contenu que le procédé qui confère à tous cette valeur fictive. Il y a donc opposition de nature entre ces formes comme telles et la réalité psychologique, bien loin qu'il s'agisse d'une question de terminologie. La conception scientiste de la réalité est conforme aux nécessités de la vie courante, et la conception rationaliste offre un terrain favorable aux aspirations spirituelles. La pensée peut aller fort loin dans l'élaboration des valeurs extrinsèques de la pratique et de la théorie, sans qu'elle puisse cependant atteindre le fond des choses, et c'est pourquoi tous les systèmes qui s'y restreignent sont aux abois quand des problèmes touchant les valeurs intrinsèques s'offrent à eux. Notre tâche prochaine est donc d'affirmer explicitement vis-à-vis de ces doctrines ce que c'est, à notre sens, qu'expliquer. Penseur, nous ne renonçons à rien de ce qui fait la force et la noblesse de la pensée, et nous comptons montrer que la philosophie concrète, capable de se modeler sur la plasticité de la vie psychique depuis ses humbles origines jusqu'au stade élevé où, l'appréciation devenant possible, l'ordre des valeurs axiologiques surgit, n'abandonne en fait que les prétentions infondées des intellectualistes. A cet égard, le monopole de fait de la procréation de la pensée claire que possède, selon les résultats de notre enquête, la fonction intellectuelle et l'organisation subsidiaire de ce complexe psychique que l'on appelle l'intelligence, entraîne une double conséquence. Premièrement : l'intelligence ignorant son propre statut affectif, prétend à un rôle illusoire parmi les valeurs psychologiques. Deuxièmement : cette chimère d'une activité intellectuelle efficace par soi, soutient le postulat plus ou moins dissimulé d'actions transitives ayant pour contre-partie des effets subis dans

l'esprit et dans la nature, et mène, lorsqu'on veut s'affranchir de cette ontologie décriée, à la conception d'un déterminisme universel, sur le modèle de la nécessité logique, auquel la notion d'explication se trouve désormais étroitement liée. Mais, pour nous, comprendre, c'est éprouver doublement, et la pensée consciente est le procès de cette manière de sentir qui nous rend présents nos modes affectifs. Dès lors, l'idée d'explication s'attache à ce procès même, à ses sources concrètes et à son statut psychologique et non point à ses caractères logiques. De façon plus précise, l'essentiel de l'explication est pour nous la systématisation des valeurs affectives dans l'ordre de leurs origines concrètes. Nous n'expliquerions point, par exemple, la Grande Guerre par le jeu nécessaire de facteurs définissables, économiquement ou politiquement, mais par la série des occurrences réelles dont l'esprit des dirigeants de l'époque et la conscience des peuples ont été le siège et qu'ont manifestées dans le monde de la représentation les faits historiques subséquents. Qu'on y songe, identifier l'explication et la nécessité n'est point indispensable pour donner à la première un contenu qui satisfasse naturellement l'esprit — qui satisfasse, disons-nous, son besoin instinctif de rattacher les événements tels que nous les vivons à leur origine, car l'homme de la rue n'entend pas autre chose par « expliquer ». Au témoignage de l'histoire, c'est une idée tard venue dans le monde que celle du déterminisme, et la prétention de la raison aiguisée par la dialectique de n'admettre pour valables que les explications de son goût, ressemble fort à ces préjugés de caste ou de race dont les gens d'esprit mesquin se prévalent pour tourner en dérision les usages des humbles ou des étrangers. De ces deux conceptions opposées, l'une prétend à une rigueur parfaite mais ne fait que figurer le changement; l'autre, plus modeste, atteint la réalité même et montre dans les moments de la vie de l'esprit des étapes successives de la constitution du réel.

241. Dans sa séance du 12 février 1921, la Société Française de Philosophie avait proposé aux discussions de ses membres ce texte de M. Brunschvicg ¹ : « L'intelligence est-

1. *Bull. de la Soc. franç. de Philos.*, 1921, n^{os} 3 et 4.

elle capable de comprendre? » A cette question, il faut répondre, selon M. Parodi, que l'intelligence ne sera capable de comprendre que si « en droit, elle enveloppe tout », tandis que pour M. Brunschvicg « son rôle est simplement de faire apparaître les points où l'homme essaiera d'accrocher le réseau des relations intellectuelles ». M. Le Roy, enfin, qui représentait dans la discussion l'anti-intellectualisme, pense que dans l'étude de la compréhension on « ne met pas suffisamment en lumière la nature et le rôle de l'expérience ». L'idéalisme, à son sens, ne doit pas prendre pour point de départ « l'acte réflexif » qui est un « retour sur une position antérieure », mais « l'acte de position initial » où la pensée est « donnante ». C'est sur ce point que M. Brunschvicg se sépare de lui en maintenant franchement les positions du relativisme. Il estime que « l'analyse réflexive... permet de concevoir dans l'acte de pensée la fonction pensante ou donnante qui définit le sujet et le résultat pensé ou donné qui constitue l'objet », mais il refuse d'isoler « le donnant » et de lui « conférer la transcendance d'un substantif, car il pense que c'est à ce résultat que l'on aboutit en faisant intervenir de « gros concepts : vie, action, expérience » et il qualifie une telle doctrine de « superconceptualisme ».

D'autre part, M. Lalande, dans la *Lettre à M. Brunschvicg*, annexée au compte rendu de la séance, commente en ces termes le texte de ce dernier : « Capable de comprendre, dit-il, c'est-à-dire capable de tout comprendre (tout en compréhension, ou mieux n'importe quoi) et tout, non d'un coup, mais graduellement ». A cette question, M. Lalande répond oui, comme M. Brunschvicg, mais il craint que la recherche de la totalité « n'atténue trop les faits réels de l'histoire des sciences » et il y oppose l'interprétation qui s'attache à la « similitude ». Il ajoute d'ailleurs que l'achèvement de la compréhension aboutirait-il à la dissolution par assimilation, que cette résorption des éléments de notre connaissance actuelle pourrait conduire à l'avènement d'un ordre nouveau de connaissance ayant pour objet un être supérieur.

A ces hauteurs, la réalité logique et la réalité psychologique pourraient, en effet, n'être qu'une seule et même chose et le mouvement dialectique s'achèverait ; mais on nous concédera, croyons-nous, que lors de cette consommation de la connais-

sance, la réalité psychologique se serait assimilé les êtres logiques de l'intellectualisme, en sorte que le rationalisme nous paraît ne pouvoir éviter de donner des gages à l'empirisme moderne qu'en doublant avec nous l'ordre abstrait des phénomènes d'un ordre affectif indicible mais concret.

242. Nous avons fait état de ces débats importants parce que nous sommes fondé à les considérer comme résumant l'état de la question à l'heure actuelle. L'œuvre nouvelle de M. Brunschvicg, *L'Expérience humaine et la causalité physique* a étendu la discussion du problème du domaine de la mathématique au champ entier des sciences, mais n'en a point déplacé l'axe. Or, il appert que cette intelligence dont il s'agissait de préciser la compétence, — et qui, à vrai dire, n'a point été explicitement définie, — c'est au fond l'activité intellectuelle dont nos analyses ont ramené l'exercice au procès des sentiments notionnels. En outre, aucun des membres d'une compagnie hautement représentative de la critique contemporaine, n'a cru pouvoir conclure à la possibilité de fait d'achever l'œuvre assignée par l'idéalisme rationaliste à l'intelligence, dans les conditions de l'expérience humaine.

Pourtant, c'est d'elle qu'il s'agit. Aussi, quant à nous, répondons-nous que la compréhension comporte seulement la formation d'un compendium de l'expérience, complexe de sentiments notionnels toujours prêt à intervenir dans la création de concepts nouveaux grâce à l'entremise de la fonction judicatoire, qui n'est en soi que l'actualisation d'un mode spécifique de sensibilité. L'efficacité du système intellectuel ou, si l'on veut, de « la conscience intellectuelle », n'a donc point ici le caractère extrinsèque que l'on semble ailleurs conférer à l'« intelligence ». Au lieu d'envisager cette dernière sinon comme une faculté, du moins comme une loi ou catégorique, ou en œuvre par soi, ou encore simple résultante des actes d'une puissance indéfinie, nous tenons que la valeur intrinsèque de la sensibilité intellectuelle suffit à expliquer concrètement les progrès en compréhensivité du continuum, sans que l'on puisse concevoir que tout le réel devienne jamais intelligible.

La réalité concrète étant identifiée à l'expérience immédiate où nous prenons conscience de nous-mêmes, la pensée

latente, au cours de son procès immanent, devient *l'esprit* hors duquel il n'y a de réel que l'hébétude d'affections décentrées qui se cherchent, consumant sans éclat leur énergie en monades avortées ou à peine ébauchées, mais qui sont la substance qualitative de notre univers. Dans cette conception, il n'y a manifestement pas place pour des liaisons nécessaires et le type de connaissance qui les postule ne peut être qu'une forme occasionnelle de l'esprit. Aussi, malgré sa prépondérance dans la société des hommes, est-ce à tort que l'on prétend y ramener toute la réalité.

D'ailleurs, la spéculation générale a admis depuis quelques lustres que la raison ne peut être considérée comme fixe. Si, en fait, elle change et si l'expérience dément que le fond des choses soit rationnel, comme l'atteste l'antinomie de la mathématique et de la physique, le type d'explication que l'on veut imposer à la spéculation repose en dernière analyse sur soi. C'est une sorte d'aspiration béate à un empyrée dialectique.

Quelle imprudence, dès lors, de faire dépendre la valeur intrinsèque de la raison de la validité des principes dont l'évolution l'a munie ! Ne peut-elle donc nous guider sans recéler la science infuse de la réalité ? La raison n'est pas un chef d'armée qui donne ses ordres conformément à l'art du stratège, c'est un éclaireur dont la sécurité de tous dépend, et auquel on ferait mal à propos grief d'agir selon les accidents du terrain et les indices qu'il recueille.

La raison, à être une conquête sur la nature, n'est point une possession moins glorieuse que si le sujet l'avait reçue en héritage. Sa marque, imprimée sur les valeurs psychologiques, leur donne cours légal comme monnaies d'échange entre les intelligences, et ce sont ces valeurs dérivées qui ressortissent aux normes axiologiques.

243. La position que nous venons de prendre peut difficilement, si nous ne nous faisons illusion, être assaillie ; néanmoins, elle provoque immédiatement une objection : « Faire comprendre, expliquer, rendre compte, nous dira-t-on, c'est, en fait, montrer une nécessité. A vous suivre, nous ne renonçons donc pas seulement à un idéal chimérique, nous descendons d'un degré dans la hiérarchie des esprits, car loin de

prétendre remplir cette condition, vous l'excluez, puisque le procès des affections est inintelligible et imprévisible. En définitive, nous n'expliquez pas, vous décrivez. L'homme a su faire mieux.»

Nous répondrons que si, comme nous venons de le déclarer expressément, les explications concrètes ne sont point conformes au type généralement accepté d'explication, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent être assimilées à de simples descriptions. Décrire, d'après Littré, c'est « dépeindre, représenter par le discours »; autrement dit, c'est substituer des signes à d'autres signes afin de rendre sensibles à l'imagination les aspects d'un ensemble phénoménal. Or, les explications de la psychologie concrète ont pour caractère essentiel de dépasser la représentation et les signes, et d'atteindre la réalité signifiée. Cette sorte nouvelle d'explication apporte donc bien à l'esprit une satisfaction qui dépasse les modalités de la description. La fonction judiciaire dont elle comporte l'intervention, manifeste du reste sa portée, car l'attention est la condition suffisante de la description. En somme, il ne manque aux explications concrètes par rapport aux explications abstraites qu'une présomption de nécessité suspecte de paralogisme et qui exclut la nouveauté. Elle s'attache à reconstituer le procès qualitatif qui d'un événement a mené à un autre. L'explication scientifique intervient lorsque des circonstances adventices permettent d'appliquer la mesure au cours des choses. Nous tenons que c'est une grave erreur de la part des philosophes de s'être laissé imposer comme un principe dont dépendait la valeur de la pensée ce procédé de fortune. Cet idéal logique ne leur laissait vis-à-vis des intempérances de la dialectique, que la ressource spécieuse d'invoquer une Volonté qui, à chercher à la saisir, s'évanouissait comme un fantôme. La stabilité apparente de l'Univers a prêté vraisemblance à cette induction téméraire de l'intellectualisme, transformée en loi universelle; mais la stabilité est une conquête de l'esprit sur l'évolution des choses, car il n'y a de liaisons nécessaires qu'entre des idées abstraites qui se posent ensemble et sont interchangeable dans le système intellectuel.

En résumé, l'expérience concrète remonte de l'existence logique à la réalité psychologique et fonde l'ordre des phénomènes sur des valeurs en soi qui ne sont point des noumènes

inaccessibles, mais des événements immanents à l'expérience immédiate.

Pour avoir une portée sociale, scientifique et morale, il suffit que l'explication soit une référence à des analogies dont la science étudie les plus stables. C'est se leurrer que prétendre à davantage.

244. Du reste, nous allons envisager des exemples précis et montrer qu'en fait la limitation de la connaissance à un mode de la réalité, n'équivaut pas à une irrémédiable mutilation de la spéculation philosophique. Et d'abord, elle consacre le monopole de la connaissance discursive en ce qui concerne l'univers représenté, c'est-à-dire celui où nous agissons comme membres d'une société d'êtres rationnels, en même temps qu'elle distingue cette interprétation superficielle de l'expérience en termes définissables, de l'examen proprement philosophique des valeurs premières de la présentation. Au point de vue purement théorique, la revision des problèmes métaphysiques conformément aux conclusions de l'empirisme psychologique radical ouvre à la critique un large horizon. En outre, s'il est vrai que l'esprit projette dans la réalité des formes de représentation inédites, on peut dire que la spéculation collabore à la formation du milieu où passent les générations successives. Le monde que nous voyons et que nous concevons n'est point celui du sauvage, et celui du penseur n'est point celui de la foule; mais grâce au travail du philosophe, le plan de l'activité humaine peut s'établir à des niveaux de plus en plus éloignés de la matière brute où les mentalités frustes restent encore engagées. W. James a écrit : « Les philosophies sont d'intimes parties de l'univers, elles expriment quelque chose de sa propre pensée sur lui-même. Une philosophie peut certes être une réaction de très grand poids (*most momentous*) de l'univers sur lui-même ¹. »

Plus spécialement, l'adoption du type concret d'explication concurremment avec le type d'explication intellectualiste, renforcerait le droit de contrôle du philosophe vis-à-vis du savant. Il connaîtrait désormais non seulement des bases.

1. *A pluralistic Universe*, VIII, p. 317.

de la méthode et des résultats des travaux scientifiques, mais encore de la nature des explications fournies, car le savant n'est pas fondé à rendre compte des valeurs intrinsèques en fonction de la représentation. La philosophie concrète ne peut admettre, par exemple, que l'on attribue une intelligence aux organes pour expliquer l'adaptation de l'être à son milieu, comme en a usé M. Baldwin dans son ouvrage *Le Développement mental*¹, car c'est attribuer à l'intelligence des fonctions qu'elle ne saurait avoir. Cette prétendue « intelligence créatrice » est une affabulation des procès affectifs qui, au stade de la spiritualité, deviennent l'imagination créatrice. Seulement, ils sont pris à un stade de la vie psychique où, conformément au sens littéral du terme, l'imagination procède en l'absence de sentiments notionnels, tandis que plus loin son courant soulevant des alluvions chargées d'intelligibilité, les alliera, en combinaisons harmoniques variées, aux émois et aux états sensitifs qui roulent dans ses flots féconds.

La même censure, d'ailleurs, sera exercée vis-à-vis d'autres sciences que la psychologie scientifique, et pour prendre un cas qui nous soit moins ostensiblement favorable, il nous paraît que ces affections réelles et fuyantes, qui s'affirment dans la représentation et échappent à son emprise, ne sont point impropres à prêter quelque sens à ces atomes ambigus, derniers éléments de la physique moderne qui, se dérochant à l'étymologie, figurent un discontinu où l'on n'envisage ni « l'absolu substantiel » ni « l'absolu causal », mais un monde inconnu².

Enfin, les normes de l'activité pratique trouvent dans la définition psychologique de la réalité un principe vivifiant.

245. On a déjà dit que le pouvoir de l'homme va plus loin que sa connaissance. Nous ajoutons que celle-ci n'est qu'un accident du procès des choses et, en mettant en évidence la prééminence critique des valeurs psychologiques en tant qu'elles échappent aux catégories, nous soustrayons la nature essentielle de l'homme aux empiétements de ces dernières,

1. Comme le rapporte M. Rauh dans *De la Méthode dans la psychologie des sentiments*, chap. IX, p. 212.

2. Louis Weber, *Rev. de métaph. et mor.*, 1923, n° 1, p. 70.

c'est-à-dire aux prétentions exagérées de la raison. Toute philosophie s'arrête devant un inconnaissable; nous revendiquons pour la nôtre le mérite de faire de cet inconnaissable une valeur indéfinissable, mais concrète.

Ce n'est point ici le lieu de mettre en évidence les conséquences tragiques de cette opposition entre le procès substantiel des affections où l'homme est réellement lui-même, et le monde d'apparences où il a conscience de sa personnalité et agit; mais après tant d'autres, nous invitons l'esprit humain à prendre simultanément sentiment de sa débilité et de sa grandeur. Foyer vacillant, impuissant à pénétrer de ses rayons le flot opaque des émois qui la porte comme une bouée lumineuse, la pensée de chacun de nous projette au loin une clarté vive grâce à laquelle nous discernons dans la brume environnante d'autres centres flamboyants de spiritualité, parmi les épaves que les courants profonds de l'affectivité amènent à la surface. Ensemble, avec ces éléments épars, nous construisons et nous orçons chaque jour le vaisseau qui nous porte. Ainsi nous voguons vers un horizon qui s'élargit à mesure que les hommes concentrent et combinent mieux leurs énergies fécondes, car les étranges navigateurs que nous sommes ont le merveilleux privilège de créer pour une large part le monde qu'ils parcourent.

246. En termes didactiques, nous concluons au divorce de la connaissance et de l'explication concrète, en raison de l'incompatibilité de leurs natures respectives. La connaissance est prise tout entière dans les relations, elle ne peut s'étendre plus loin et consiste en notions définissables; mais toute explication qui s'en tient à ce va-et-vient de percepts et de concepts est tronquée. Il n'y a d'explication réelle que celle qui montre la relation en contact avec le progrès des choses. Or sur cette base le primat des affections procure aux disciplines axiologiques les avantages suivants: en premier lieu, à la logique, la distinction déjà mentionnée de la connaissance formelle et de l'explication réelle; en second lieu, à l'esthétique, la notion de la réalité concrète de l'imagination créatrice et de ses produits (nous allons insister sur ce point). En troisième lieu à la morale un fondement que nous mettrons en évidence dans nos dernières pages.

La réalité de l'œuvre d'imagination, en effet, n'est pas enserrée par l'existence perceptuelle et conceptuelle. En dehors même de la zone artistique, le mathématicien, par exemple, développe les fonctions sans souci d'une matière où elles s'appliquent. Lorsque H. Poincaré trouva le principe d'une démonstration exceptionnellement ardue au moment où il montait dans un omnibus, il n'y eut d'abord là qu'une création fortuite d'une forme qui, s'étant trouvée accommodable au corps des sciences, y a été jointe. L'imagination rend sensible dans tous les champs de l'esprit la précédence de la présentation, mais dans le domaine de l'esthétique, elle distance nettement la représentation; bien plus, certaines émotions esthétiques ne donnent pas prise à l'aperception et ne laissent après elles que des images imprécises. Si je cherche à me remémorer l'exécution de *Pelléas et Mélisande* à Covent-Garden¹, je ne trouve guère à manier que des notions circonstantielles. Pourtant, de mes impressions d'alors à jamais enfuies, reste encore au fond de mon âme un écho à peine sensible, état spirituel rebelle à l'attention.

Quand je m'arrête devant la Joconde, la vision des détails de son visage et de son costume se forme en moi, mais je ne vois pas, à proprement parler, son sourire, valeur infuse aux couleurs et au dessin dont s'est servi Léonard pour la transmettre à des générations d'esthètes. Aussi l'a-t-il soustraite à l'espace comme au temps, et en ce moment même, il suffit que je ferme les yeux pour que, dans une sorte de pénombre psychique, renaisse en moi l'essence de la grâce espiègle et enjouée que le génie du maître recueillit un jour où une pensée de femme jeune, noble et belle s'estompait aux lèvres et aux cils de Mona Lisa.

Si l'explication concrète se fait en termes indéfinissables, elle n'en promeut donc pas moins efficacement la vie de l'esprit.

247. Cette doctrine se distingue du mysticisme par l'immanence de l'irrationnel et du scepticisme par l'affirmation de la pleine valeur de la connaissance dans son domaine légitime, l'action. L'action et la connaissance sont des aspects complé-

1. Cf. § 174.

mentaires d'un seul processus. Le pragmatisme a reconnu que connaître est une façon d'agir, mais il ne s'est point aperçu que l'action n'est que la notation du progrès du réel dans les formes de la connaissance. On ne peut donc expliquer l'une par l'autre ces deux modalités conjuguées de l'expérience, et toutes deux trouvent leur raison suffisante concrète dans le procès des affections.

L'Antiquité a vu, dans le rattachement du monde sensible à des essences éternelles, le but suprême de toute explication. A la poursuite de cet Idéal, on a, depuis Descartes, substitué la figuration géométrique de la mobilité des phénomènes. Moins ambitieuse, une spéculation fondée sur les valeurs psychologiques intrinsèques tiendra pour expliqué tout fait ramené sans lacune, le long de la chaîne des relations, jusqu'à l'expérience immédiate ou intuitive. Les valeurs subjectives, psychologiques ou axiologiques, sont des critères concrets; et il en résulte que seuls les événements subjectifs sont susceptibles d'une explication radicale, parce qu'ils se trouvent à l'intersection du monde des phénomènes et du monde des valeurs.

Les phénomènes objectifs relèvent donc de la compétence de la connaissance abstraite, dominée par le principe de relativité. Il reste que le philosophe tente, par une extrapolation audacieuse, que les analogies peuvent dans une certaine mesure confirmer, conclure de l'expérience immédiate aux conditions internes de la production des phénomènes.

II. — Les valeurs affectives et la conduite humaine.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

248. Le problème de la conduite s'impose avec une force particulière à notre spéculation puisque, dès notre première page, nous avons voué celle-ci à pénétrer le sens intime de la vie plutôt qu'à satisfaire la curiosité des hommes. Nous devons donc en définir les termes dans l'économie de notre doctrine, avant de nous arrêter au seuil de l'axiologie et de la métaphysique proprement dite, et cette question étant inséparable de celle du fondement de la personnalité, nous considérerons brièvement les deux.

Rappelons d'abord que le changement et la durée sont les deux aspects irréductibles du fait d'expérience primitif et que le fait de mémoire en est une synthèse paradoxale, puisque le sentiment du déjà éprouvé ramène le « même » dans le flux continu de « l'autre »¹. Une antinomie inévitable dans les formes de la représentation, auxquelles ne peut se soustraire le psychologue, se résout donc d'elle-même dans le procès concret de la pensée. Néanmoins, l'unité substantielle de ses termes ne peut être conçue dans le cadre de la rationalité. Autrement dit, l'expérience immédiate, où la personnalité doit en quelque façon être implicite, se désagrège à l'analyse en deux éléments inconciliables : il suit de là que la réalité de la personne, comme de toute valeur primitive, se dérobe à la définition logique. La personne psychologique se trouve elle-même par le sentiment intime avant que le sujet rationnel s'affirme dans des formes intelligibles, en même temps qu'il pose des éjecta dans un monde extérieur. On peut concevoir la mentalité primitive comme un animisme intégral où l'objet n'est pas encore constitué. Le sujet distingue les états dont il s'attribue les origines et ceux qui lui sont imposés du dehors, avant d'opposer réflexivement le sujet et l'objet métaphysiques. Il n'est même pas sûr que le vulgaire les conçoive jamais clairement. Psychologiquement, le pluralisme est un fait d'expérience qui se concilie aisément avec l'unité de l'expérience. Nous ne pensons point que l'esprit humain puisse concevoir un dualisme gnoséologique. Quand il le définit verbalement, il se leurre, car le seul fait qu'il se représente les deux principes supposés comme appartenant à son expérience les fait rentrer dans la compréhension de celle-ci. Il n'y a de dualisme radical pensable que celui de l'expérience et d'un noumène insaisissable dans sa transcendance, et parfaitement inutile au point de vue philosophique. Le dualisme critique est le symbole du procédé constant de la représentation qui consiste à briser l'unité de l'expérience en un sujet qui retient en sa possession le contenu qualitatif du monde (seul concret) et un objet où se retrouvent brisées et dispersées ses qualités, en tant qu'aperçues et relatives. Au contraire, dans le sein de l'expérience immédiate,

1. Cf. première partie, 5^e section, § 126-132.

se pose le pluralisme de monades psychologiques réelles parmi lesquelles est éminente la valeur intrinsèque d'une personne humaine.

Cette valeur peut être définie verbalement comme l'ensemble des qualités qui se réalisent au cours d'une vie, et nous ne saurions l'assimiler au sujet rationnel, dont l'unité conceptuelle résulte du périple de la fonction cognitive, au cours duquel un système spécifique de sentiments notionnels se forme et s'attache à elle, dans une zone de l'expérience.

La personne a pour base un sentiment constant d'être le même qui survit aux métamorphoses et franchit les lacunes de la représentation. Il semble que nous soyons essentiellement des manières d'éprouver qui durent et qui, en tant qu'elles durent, collaborent au procès universel. La connaissance est limitée à cette collaboration pour autant qu'elle se réfléchit dans la représentation, et l'intuition ne nous permet point de dire quoi que ce soit d'une durée soustraite aux conditions de l'expérience humaine. Retenant l'expression de sujet pur, la psychologie concrète l'applique à une modalité affective qui procède, — trainant à sa suite une conscience intellectuelle sans cesse accrue, — dans la durée psychologique.

La personne ainsi conçue est une valeur dynamique qui s'enrichit par soi. Elle surgit des ténèbres de l'affectivité extra-conscientielle, et nous ne saurions assigner aucun terme à cette régression dans l'expérience concrète d'un mode de celle-ci, non plus qu'à sa progression; mais ces expressions qu'infeste la catégorie intellectuelle du temps ne peuvent que figurer grossièrement des contingences qui se dérobent aux formes subjectives adaptées à l'univers des apparences, et seules la dialectique métaphysique et la foi peuvent proposer aux hommes des conjectures toujours aventurées, ou des symboles toujours obscurs quant à cet au-delà inaccessible.

249. Ainsi, notre critique demeure esclave du système intellectuel, mais du moins, elle n'en est pas la dupe, et les prémisses précédemment posées nous permettent de dégager la notion de personne de ses attributs occasionnels. M. Brunsch-

vieg¹ a montré sous l'irréversibilité du temps la catégorie de causalité, mais si celle-ci, conformément à notre examen, n'a que la fonction tout extrinsèque de figurer dans le système intellectuel la valeur intrinsèque des affections, nous pouvons dire que le temps est le graphique de l'application des formes intellectuelles à la durée psychologique, celle-ci étant l'intuition d'une valeur sentie comme la même. En d'autres termes, la réalité concrète d'un temps affectif est son contenu qualitatif et non point sa représentation linéaire susceptible de notation mathématique. Dans un univers où la connaissance aurait des caractères hétérogènes à ceux de la nôtre, la valeur intrinsèque de la durée psychologique pourrait se retrouver sous un mode tel que l'irréversibilité du temps s'évanouirait. En définitive, en disant que les choses sont irréversibles, nous exprimons simplement le fait que la réalité étant ce qu'elle est, n'est pas autre qu'elle n'est. C'est un truisme auquel le mirage intellectuel donne l'apparence d'un caractère mystérieux de l'essence des choses.

Nous pensons donc que l'expérience de durée liée au fait de mémoire, est le fondement psychologique de la personne, mais qu'il faut la désintellectualiser en évitant de fondre les durées concrètes où chaque être humain progresse et dure en un temps unique qui serait le fond des choses; car dans cette extrapolation le contenu spécifique des expériences de durée s'évanouit et il ne subsiste, à notre sens, que la forme décharnée du temps, inapte à supporter des réalités concrètes. Dans notre conception, par contre, les durées réelles qu'atteste le fait de mémoire fondent un pluralisme de monades substantielles, pour autant qu'elles durent comme foyers d'affectivité.

Nous pensons donc que l'expérience immédiate ne nous contraint pas à hypostasier le temps plutôt que les autres conditions de l'exercice discursif de la pensée, bien que le lien direct entre le fait ultime du changement et l'irréversibilité de l'expérience, caractère essentiel de la notion du temps (il en est comme la consolidation), rende plus difficile de s'abstraire de cette forme que des autres moules spécifiques de l'expérience humaine. C'est pourquoi nous ne saurions, en

1. *L'Expér. hum.*, I, XI, chap. XXVIII, § 31.

liant la personne à la durée d'un sentiment constant parmi le changement universel, extirper de cette conception la catégorie du temps; mais les considérations que nous avons apportées nous permettent de tenir cette forme particulière pour distincte de la valeur intrinsèque de la personne et de voir en celle-ci une puissance affective autothétique, quelles que soient les conditions de sa manifestation phénoménale ou essentielle en ce monde ou ailleurs.

250. Quant à la personne empirique (au moi que nous présentons aux autres et que nous sommes pour nous-mêmes toutes les fois que nous nous pensons), elle ne peut être pour nous qu'un système de jugements existentiels que la vie sociale complique d'un grand nombre de rapports, sans l'élever jamais au-dessus de l'existence logique. L'homme nous apparaît donc bien comme double, et c'est eu égard à cette circonstance que nous devons considérer sa conduite.

251. L'éthique doit être un effort systématique pour atténuer les conséquences de la situation fausse où l'homme se trouve engagé. La moralité est, à nos yeux, une création de l'esprit qui permet de poser des motifs, alors que l'être primitif obéit aux mobiles dont l'ensemble constitue la bestialité. Mais, à se rationaliser entièrement, la norme perdrait toute efficacité, puisque le concept ne vaut psychologiquement qu'intégré dans une affection. Le sujet rationnel enté sur le sujet affectif lui fournit des directives qu'il est incapable de transformer lui-même en œuvres. De là découlent deux conséquences importantes concernant l'une le principe, l'autre le moyen de la moralité, c'est-à-dire la liberté.

252. En ce qui regarde le principe, la disparité de l'existence logique du sujet rationnel et de la réalité psychologique du sujet affectif est, à nos yeux, la raison suffisante du pessimisme dont Schopenhauer a donné, en raison de sa position générale, l'expression parfaite et, par suite de cette origine, révisible. Mais sur un point il a vu juste. Pour autant qu'il se connaisse, l'homme ne peut rentrer en soi. Aussi, perd-il sa peine à chercher le principe de la morale dans le monde phénoménal et relatif; c'est en prenant refuge en sa réalité

substantielle qu'il peut fonder une règle de conduite féconde sur une base concrète.

L'homme est engagé doublement par son corps et par son esprit dans le monde de la représentation. Il n'y échappe que lorsqu'il se replie en son cœur.

L'homme est esclave de la représentation quant à son corps, car la représentation, en modelant le monde, a asservi la vie physiologique à ses formes. Nous nous propageons, nous assimilons, nous dépérissons et nous mourons dans l'espace. L'homme est esclave de la représentation quant à son esprit, car la société l'enserme dans le réseau de ses relations et lui-même ne pense qu'en raison des catégories. Nous pouvons donc bien dire que l'existence d'un être humain est un phénomène d'ordre intellectuel : la liaison de son esprit et de son corps lui confère une unité relative qu'il pense comme étant la sienne, et à laquelle il rattache un grand nombre d'attributs d'ordre social.

Mais, d'autre part, l'homme, par les racines de son individualité, plonge dans une réalité insondable qui échappe à son entendement et c'est à ce plan qu'il peut prendre sentiment de valeurs idéales auxquelles se trouvera subordonnée sa conduite dans le milieu limité où il agit, pour autant qu'elles seront passées dans sa manière d'être personnelle.

253. C'est dans cet esprit que doivent être amendées les conclusions de Schopenhauer (appuyées sur un intellectualisme latent dont la manifestation la plus paradoxale est sa théorie négative du plaisir), sans accepter pour cela le postulat commode et familier aux évolutionnistes d'un progrès indéfini, car ni leur doctrine, ni le spectacle du monde ne présentent rien qui justifie cet optimisme de façade.

Les principes de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle consacrent l'empire des impulsions aveugles de l'instinct, car ils en expriment l'ajustement mécanique. Il en va de même de la volonté de puissance de Nietzsche et les crimes quotidiens illustrent abondamment le processus rationnel de l'élimination des faibles.

Kant, avant Schopenhauer, avait compris qu'il n'est de morale que celle qui surgit d'au delà des phénomènes, mais les métaphysiques respectives de ces illustres penseurs ne

peuvent en placer la source, la première que dans un inconnu inefficace, la seconde que dans une puissance malfaisante dont il convient de proposer à l'homme de contrecarrer les aveugles desseins.

La doctrine de Schopenhauer étant néanmoins celle qui a le plus directement influencé l'auteur, qui l'admire profondément, il importe de préciser ici le point de divergence. Schopenhauer a compris à la fois l'inanité du concept pur et le caractère illusoire de l'univers représenté, les deux machines de guerre de l'intellectualisme; pour lui, comme pour nous, le noumène n'est pas un X, mais la réalité même où nous vivons; seulement, bien qu'il ait cru le soustraire complètement aux catégories de la représentation, — puisque, dans sa terminologie, la Volonté est « *grundlos* », c'est-à-dire première absolument, — il l'a, en fait, imaginée anthropomorphiquement. Sous ce vocable, en somme, c'est le Désir qu'il a hypostasié, le Désir inséparable de l'Idée, car un désir qui n'aurait d'autre objet que soi-même serait un monstre qui se dévore. C'est pourquoi Schopenhauer a supposé que le monde est un prétexte à désirer que le Désir se fournit. Mais, d'après nous, il faut dire que la représentation, ce mirage que le noumène projetterait ainsi en avant de sa route, est, au rebours, une vue rétrospective sur son progrès. Ce n'est point un prestige qu'un simple renoncement puisse anéantir, encore que la plénitude de la réalité psychologique lui fasse défaut, et nous ne saurions concevoir comment les affections pourraient cesser de lui donner occasion. Ce qui a manqué à Schopenhauer, c'est une analyse psychologique assez pénétrante pour lui découvrir que sa Volonté ne prend figure de principe que par l'ombre des idées abstraites qu'il laisse traîner sur elle, car au fond ce n'est qu'un mot où adhèrent de vagues notions de puissance et d'effort. Aussi, par une conséquence très ostensive du vice de sa doctrine, ce nîsus qui tend aveuglément vers des fins dont il entretient le mensonge, s'étant aperçu qu'il se leurre, médite de s'anéantir. C'est l'entité indûment réalisée qui, dans le système, devient sensible à sa propre vanité et se détruit.

Les raisons dogmatiques de ce pessimisme métaphysique ne peuvent donc être recueillies par nous, quelque jugement que puissent inspirer au penseur l'univers et la civilisation

actuelle. Notre doctrine ne contient aucune prémisse qui voue au malheur les produits du procès affectif, et la condamnation de principe du monde de la représentation est injustifiée. Remis à son rang, il pourrait être l'instrument d'une redistribution de valeurs grâce à laquelle une humanité plus fortunée suivrait un jour une route moins pénible et moins douloureusement accidentée.

La métapsychologie que nous imaginons comme la suite naturelle de ces prolégomènes (nous préférons ce terme à celui de métaphysique pour désigner l'ensemble des inductions qui dépassent les témoignages de l'expérience immédiate) ne serait donc pas impuissante à présenter à l'humanité un idéal fondé en sa nature essentielle.

254. L'histoire des sociétés, en outre, offre de nombreux exemples du danger d'appliquer une logique étroite à la marche de la vie. De là naissent l'intransigeance, le fanatisme, les persécutions, l'inhumanité des lois : *summa lex, summa injuria*, dit-on justement. Aussi, sommes-nous encouragé par la pensée que la substitution du primat des affections à celui de la raison comme à celui de la volonté ne pourrait guère manquer de provoquer l'apparition d'idéals nouveaux moins rigides et moins brutaux. La pitié s'y joindrait à l'espérance d'un renouveau moral dû au sentiment accru de la solidarité, qui trouverait un fondement concret au delà de l'ordre des catégories.

En outre, et surtout, dans la philosophie concrète, l'unité radicale de la vie psychique sera attestée par l'intervention décisive des valeurs esthétiques dans la formation des normes éthiques et leur intégration dans la structure psychologique du sujet moral. Le vrai et le bien n'existent que dans des sentiments notionnels, car ils impliquent l'exercice discursif de la pensée. Une notion n'est vraie que pour un esprit capable de réflexion, une action n'est bonne que si elle est objet d'appréciation. Mais le beau est un état de la présentation et par conséquent seul des trois idéals de l'axiologie, il est une valeur concrète pure de tout alliage. Une morale philosophique qui ne repose point sur l'esthétique ne saurait donc avoir qu'une autorité dialectique, et il sera toujours loisible d'assaillir ses préceptes au nom de la raison. Seule une éthique

esthétique placée à un plan supérieur de l'expérience peut être à toute épreuve à cet égard.

La philosophie évolutionniste, comme tout empirisme relativiste, était à son désavantage dans la spéculation morale, parce que le point de vue phénoménal ne comporte que des techniques sans autorité sur les consciences. Pourtant, cette spéculation avait le grand mérite pratique de ne pas effaroucher le sens commun, et le vulgaire a adopté aveuglément le dogme d'un progrès indéfini. L'empirisme postérieur, en raison même de sa supériorité critique, est inapte à proposer un symbole qui puisse servir de norme à la foule. Mais si le commun des hommes entend mal la dialectique, il comprend le « langage du cœur » et il est accessible à l'admiration qui surgit dès que la beauté est aperçue.

255. Enfin, en attachant toute efficacité à des valeurs autothétiques, nous plaçons la notion de liberté, moyen de la moralité, sur des fondements nouveaux. L'intellectualisme, sous toutes ses formes, conduit au déterminisme et à l'égoïsme utilitariste, car le paradoxe socratique est vrai à la lettre : nul, sauf un insensé, n'agit contre l'évidence de son intérêt et n'a d'autre but (si l'on prend le mot intérêt dans un sens assez large) à moins qu'il ne se trompe quant à cet intérêt. Toute morale doit donc faire sa part à cet inévitable facteur de la conduite, mais l'empirisme psychologique n'est pas contraint à le doubler d'une inflexible loi.

Quand on passe en revue les systèmes métaphysiques, on voit que la liberté n'y est jamais qu'un mot, car le primat de la représentation entraîne le déterminisme de l'action, en raison de l'équivalence quantitative des antécédents et des conséquents. On peut seulement supposer que grâce à l'idée le mécanisme spirituel se règle par une sorte de retour sur soi. C'est ainsi que Fouillée a vu dans l'idée de la liberté un correctif suffisant de la rigidité du déterminisme, mais elle ne peut fonder une contingence réelle. La thèse volontariste enfin n'est pas moins spécieuse, faute d'un principe propre.

256. Lachelier ¹, cherchant la volonté, la trouve « en tant qu'elle se réfléchit dans cet état affectif fondamental dont la

1. *Psychol. et Métaph.*, III, p. 143.

forme, propre à chacun de nous, exprime notre tempérament et constitue notre caractère ». En écrivant ces lignes, il semble avoir eu le sentiment que la volonté considérée en soi-même n'est qu'un mot; pourtant, dans son œuvre, il ne reconnaît pas le primat de cet état affectif radical dont la volonté, d'après nous, est une expression occasionnelle dans le continuum. Le volontarisme, encore une fois, ne peut échapper à l'équivoque. Il s'en remet d'assurer la liberté à un postulat. On raisonne ainsi: Nous croyons naturellement à notre liberté. Or, pour que nous soyons libres, il faut que nous soyons des forces parmi les forces. Donc, nous sommes des forces. Quant à la prétendue expérience que l'on allègue, nous tenons pour établi que c'est une interprétation tendancieuse du fait réel en fonction des formes de la représentation. Une critique radicale, en ruinant la catégorie causale, emporte la thèse volontariste, ce dernier intellectualisme, et W. James a vu, malgré ses accointances avec l'humanisme, qu'il n'y a de réel dans la volonté que le fait d'attention.

L'idéalisme rationaliste moderne, enfin, avec M. Bosanquet¹, croit découvrir le « secret ou le miracle » de la volonté dans la connexité universelle, en vertu de laquelle « pour toute situation donnée, il y a un point de vue plus vaste et plus effectif... et parce que l'esprit du tout, sous la forme de quelque besoin spécial... est toujours dans l'esprit et peut toujours, en principe, trouver de nouvelles possibilités ». Au mieux, cette conception définit une liberté nouménale qui n'intéresse pas l'homme; mais, encore une fois, on nous parle d'esprit lorsqu'il s'agit de volonté. Il faut donc renoncer à cette entité vaniteuse et s'en tenir à une spontanéité qui, grâce aux initiatives de la fonction intellectuelle, trouve ses normes réelles dans son élan créateur même.

257. L'empirisme psychologique radical remet le sort de l'humanité entre ses propres mains en lui assignant la tâche suprême de promouvoir un éthos moins grossier. L'idéal germe en nous et s'organise par nous. Nôtre est le soin d'ajouter au labeur confus de la sensibilité les amalgames merveilleux où les émotions, les sentiments et les notions se fondent.

1. *The Val. and the Dest. of the Indiv.*, XXIV.

Ce dynamisme d'affections n'est pas un dynamisme d'instincts comme celui qui aurait une base physiologique; il intègre tous les raffinements du cœur et les motifs de la raison dans des idéals doués de vertu propre. Le procès des valeurs intrinsèques fournit un fondement concret à une contingence effective. La valeur pratique de la notion de liberté trouve ainsi dans notre doctrine une assiette ferme, et la moralité manifestée dans le monde des apparences acquiert un statut établi en la réalité présentative dont l'intuition est l'expérience immédiate.

Vu, le 2 janvier 1924.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

FERDINAND BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Pour le Recteur :

L'Inspecteur de l'Académie de Paris.

D. ROUSTAN.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER (S.). — Space, Time and Deity.
- ALIOTTA. — I gradi di verità (Logos, 1920, fasc. I).
- ALLONNES (REVAULT D'). — Les inclinations, leur rôle dans la psychologie des sentiments (Alcan, 1907, 225 p.).
- AMBROSI (Dott. L.). — La dottrina del sentimento nella storia della filosofia (Roma, 1894, 70 p.).
- ARISTOTE. — Ethique à Nicomaque (Livres VIII et X).
- BAIN. — Les émotions et la volonté (trad. Le Monnier, Alcan, 1885).
- Les sens et l'intelligence (trad. Cazelles, Baillière, 1874).
- BEAUNIS. — Les sensations internes (Paris, 1889).
- BERGSON. — Essai sur les données immédiates de la conscience (16^e édit.).
- Le paralysisme psycho-physiologique (*Revue métaphysique et morale*, 1901).
- Matière et mémoire (12^e édit.).
- L'intuition philosophique (*Rev. métaph. et mor.*, 1911).
- L'évolution créatrice (10^e édit.).
- L'énergie spirituelle (3^e édit.).
- BERKELEY. — Three dialogues between Hylas and Philonous (London, Kegan 1909, 136 p.).
- BERNARD (Claude). — Introduction à l'étude de la médecine expérimentale (Paris, 1865).
- BINET. — L'âme et le corps (Flammarion, 1913, 288 p.).
- BIRAN (MAINE DE). — Examen des leçons de philosophie de Laromiguière.
- Mémoire sur l'habitude.
- Essai sur les fondements de la psychologie et ses rapports avec les sciences de la nature.
- Essai sur les perceptions obscures (Colin, 1920).
- BOHN (D^r). — La naissance de l'intelligence (Flammarion, 1909, 350 p.).

- BON (LE). — L'évolution de la matière (Flammarion, 1912, 406 p.).
 — L'évolution des forcés (Flammarion, 1912, 389 p.).
 BOSANQUET. — Logic or the morphology of language (Oxford, 1911).
 — The value and destiny of the individual (London, Mac Millan, 1913).
 — The principle of individuality and value (London, Mac Millan, 1912).
 BOUGLÉ. — Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs (Paris, 1922, 286 p.).
 BOUILLIER (Fr.). — Du plaisir et de la douleur (Hachette, 1877).
 BOURDEAU (J.). — La philosophie affective (Alcan, 1912, 180 p.).
 BOURDEAU (L.). — Le problème de la mort (Alcan, 1904, 355 p.).
 — Le problème de la vie (Alcan, 1901, 372 p.).
 BOUTROUX. — De la contingence des lois de la nature (7^e édit.).
 BRADLEY. — « On pleasure, pain, desire and volition » (*Mind.*, vol. XII-XIII, 1888-89).
 — Some remarks on conation (*Mind.*, N. S., vol. X, 1901).
 — The Principles of logic.
 — Appearance and reality (6^e édit.).
 BRUNSCHVIG (L.). — Introduction à la vie de l'esprit (13^e édit.).
 — L'expérience humaine et la causalité physique (Alcan, 1922).
 BÜCHNER. — Kraft und Stoff (Leipzig, 1902, 290 p.).
 CARR (Wildon). — A theory of monads.
 COMTE (Auguste). — Cours de philosophie positive.
 — Système de politique positive (Discours préliminaire).
 CONDILLAC. — La logique ou les premiers développements de l'art de penser (Guillaume, 1921).
 — Traité des sensations. Édition Picavet (Delagrave, s. d.).
Contributi psicologici del Labor. di Psicologia sperimentale di Roma (vol. VIII, 1914-17).
 GROCE (Benedetto). — Ciò che è vivo e ciò che è morto nella filosofia di Hegel (Bari, 1907).
 — La Filosofia dello Spirito : Estetica (Bari, 1912, xxiii-587 p.); Logica (Bari, 1917, xxvi-421 p.); Filosofia della pratica (Bari, 1915, xix-413 p.).
 DANTEC (LE). — L'athéisme (Flammarion, 1909).
 DARWIN. — The descent of man (London, 1913, 1.031 p.).
 — The expressions of the emotions in man and animals (London, 1904, 397 p.).
 — The origin of species (London, 1911, 703 p.).

- DAUZAT (A.). — La philosophie du langage (Flammarion, 1912, 331 p.).
- DESCARTES. — Principes de la philosophie (*Œuvres*, Paris, 1908).
— *Regulae ad directionem ingenii* (Paris, 1908).
— *Traité des passions de l'âme*.
- DEWEY. — Theory of emotion (*Psychol. Rev.*, I, 1894).
— Significance of emotion (*Psychol. Rev.*, II, 1895).
— *Studies in logical theory* (Chicago, 1909, 388 p.).
- DUMAS (D^r G.). — La tristesse et la joie (Alcan, 1900, 426 p.).
- DUMONT (Léon). — *Théorie scientifique de la sensibilité* (Alcan, 1890, 266 p.).
- DWELSHAUVERS. — *L'incoscience* (Flammarion, 1916, 266 p.).
- EBBINGHAUS (H.). — *Ueber das Gedächtnis. Untersuchungen zur experimentellen Psychologie*.
- EGGER (Victor). — *La parole intérieure* (Paris, 1881).
- EHRENFELS. — *System der Werththeorie*.
- FAWCETT (F. D.). — *Activity and vital problem* (*Mind.*, N. S., 1918).
- FELDEGG. — *Das Gefühl als Fundament der Weltordnung*.
- FOUILLÉE. — *Psychologie des idées forces* (3^e édit.).
- FREUD. — *La Psychanalyse*.
- GALTON. — *Inquiries into human faculty* (London, Dent, s. d., 261 p.).
- GENTILE (G.). — *Teoria generale dello Spirite come atto puro*.
- GILSON (F.). — *Essai sur la vie intérieure* (*Rev. Philosoph.*, 1920).
- GOBLOT. — *Traité de logique* (Colin, 1918, xxiii-412 p.).
— *Le système des sciences* (Colin, 1922, 259 p.).
- HAMELIN. — *Essai sur les éléments principaux de la représentation* (Paris, 1907).
- HAMILTON. — *Lectures on Metaphysics* (Edinburgh et London, 1859).
- HEGEL. — *Philosophie der Geschichte* (Berlin, 1837).
- HERBART. — *Lehrbuch zur Psychologie* (Hambourg, 1900, 187 p.).
— *Psychologie als Wissenschaft, neu gegründet auf Erfahrung, Metaphysik und Mathematik*.
- HERMANT et VAN DE WAELE. — *Les problèmes de la logique contemporaine* (Alcan, 1909, 302 p.).
- HICKS (G. Dawes). — *Sense Presentation and thought* (*Proceedings of the Aristotelian Society*, 1906).
- HOBHOUSE. — *Mind in evolution* (London, 1915, xvii-469 p.).
- HÖFFDING. — *La pensée humaine, ses formes et ses problèmes* (Paris, 1911, xi-396 p.).

- HÖFFDING. — Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience (trad. Poitevin, Alcan 1909, vi-469 p.).
- HORWICZ. — Psychologische Analysen auf physiologischer Grundlage.
- HUME. — A Treatise of human nature (London, Dent. s. d.).
— An inquiry concerning human understanding (London, Watts. s. d., 77 p.).
- JAMES (W.). — What is an emotion (*Mind.*, IX, 1884).
— The physical basis of emotion (*Psychol. Rev.* I., 1894).
— A pluralistic Universe (London et New York, 1912, 400 p.).
— Principles of Psychology,
— Pragmatism (London et New York, 1914, 310 p.).
— Essays in radical empiricism (London et New York, 1912).
- JANET (D^r P.). — L'automatisme psychologique (Paris, 1889).
— Les névroses (Flammarion, 1914, 197 p.).
- KANT. — Kritik der reinen Vernunft (Leipzig, Ph. Reclam, s. d., xxvi-702 p.).
— Kritik' der Urteilstkraft (Leipzig, Ph. Reclam, s. d., xxix-391 p.).
— Anthropologie in pragmatischer Hinsicht.
- KREMER. — Le néo-réalisme américain, 1 vol. in-8°, Louvain et Paris, 1920, x-310 p.).
- LACHELIER (J.). — Du fondement de l'induction. Psychologie et métaphysique (7^e édit., p. 1-102 et p. 103-173).
- LALANDE (A.). — La dissolution opposée à l'évolution (Paris, 1898).
- LANGE. — Les émotions (trad. G. Dumas, Alcan, 1902, 166 p.).
— Geschichte des Materialismus (Leipzig, 1866, xvi-563 p.).
- LEIBNIZ. — Nouveaux essais sur l'entendement humain (Paris, Flammarion, s. d.).
- LOCKE. — An essay on the human understanding (London, Routledge, s. d., xvi-624 p.).
- MACH. — Beiträge zur Analyse der Empfindungen.
- MEINONG. — Psychologisch-ethische Untersuchungen zur Werttheorie.
- MEYERSON (E.). — Identité et réalité (Alcan, 1908, 428 p.).
- MOSSO. — La paura (Milano, s. d., 334 p.).
- MUNSTERBERG. — Philosophie der Werte.
— Psychologie.
- NIETZSCHE. — Die Wille zur Macht (Eine Umwertung aller Werte).
- PARODI (D.). — Intuition et raison (*Rev. métaph. et mor.*, 1911).
— La philosophie contemporaine en France (Alcan, 1919, 502 p.).

- PAULHAN. — L'activité mentale et les éléments de l'esprit.
(Alcan, 1913, 583 p.).
- La perception de la synthèse psychique (*Rev. philosoph.*, 1921).
- PICARD (Emile). — La science moderne (Flammarion, 1911, 313 p.).
- POINCARÉ (H.). — La science et l'hypothèse (Flammarion, 1912, 313 p.).
- Science et méthode (Flammarion, 1916, 311 p.).
- De la valeur de la science (Flammarion, 1914, 278 p.).
- POUILLY. — La théorie des sentiments agréables (Paris, 1743).
- PRADINES. — Principes de toute philosophie de l'action (Alcan, 1909, 305 p.).
- RAUH. — De la méthode dans la psychologie des sentiments (Alcan, 1899).
- RENOUVIER. — Traité de logique générale (Colin, 1912).
- Traité de psychologie rationnelle (Colin, 1912).
- Philosophie analytique de l'histoire (Leroux 1896-97, 4 vol.).
- RIBOT. — La psychologie des sentiments (10^e édit.).
- La logique des sentiments (5^e édit.).
- Essai sur les passions (Paris, 1917).
- Essai sur l'imagination créatrice (Paris, 1900).
- RICHET. — Essai de psychologie générale.
- RIGNANO. — Psychologie du raisonnement (1920).
- ROGERS (A. K.). — Essence and existence (*Philos. Rev.*, vol. XXVIII, 1919).
- ROUSTAN. — Psychologie (Paris, Delagrave, s. d.).
- RUYSSEN. — Essai sur l'évolution psychologique du jugement (Alcan, 1904, 382 p.).
- SCHILLER (F. C. S.). — Humanism (London, Mac Millan, 1912, xxix-381 p.).
- SCHOPENHAUER. — Ueber die vierfache Wurzel des Satzes vom zureichenden Grunde.
- Die Welt als Wille und Vorstellung.
(Leipzig, Ph. Reclam, s. d. I, 675, II, 762 p.).
- SEGOND. — L'intellectualisme et la philosophie bergsonienne (*Rev. philos.*, 1917, II).
- SELLARS (Roy Wood). — Epistemological Dualism versus Metaphysical Dualism (*Philos. Rev.*, vol. XXX).
- Critical Realism. A study of the nature and conditions of knowledge.
- SERGI. — Les émotions.
- SOLLIER. — Le mécanisme des émotions.

- SPENCER. — First principles (London, 1908, xvii-192 p.).
— Principles of psychology.
— The data of Ethics (London, 1907, vii-264 p.).
- SPINOZA. — Ethique.
- STIRLING (Hutchison). — The secret of Hegel (London et Edinburgh, 1898, xiii-751 p.).
- STOUT (G. F.). — The groundwork of psychology.
- STRONG (C. A.). — Why the mind has a body (London, 1903).
- SULLY. — Outlines of psychology (New York, 1885).
- SULLY-PRUDHOMME. — La justice (Paris, Lemerre, s. d.).
- SULZER. — Nouvelle théorie des plaisirs (1762).
- TAINE. — L'intelligence.
- TERESA (Santa). — Camino de Perfección (*Obras*, II et III, Barcelone, 1887).
- TITCHENER (E. B.). — Affective memory (*Phil. Rev.*, vol. IV, 1895).
— The psychology of relation (*Phil. Rev.*, vol. IV, 1895).
— Lectures on the elementary Psychology of feeling and attention (New York, 1908).
- URBAN. — Valuation, its nature and laws (London et New York, 1909).
- VAUVENARGUES. — Réflexions et maximes.
- WARD (James). — The Realm of ends or Plurality and Theism. (Cambridge, 1912, xv-504 p.).
— Psychological principles (Cambridge, 1920, xiv-478 p.).
- WENG (Gustav). — Schopenhauer. Darwin. Pessimismus und Optimismus (Berlin, 1911, 189 p.).
- WUNDT. — System der Philosophie (Leipzig).
— Grundriss der Psychologie (Stuttgart, 1920, xvi-414 p.).
-

Bordeaux. — Imprimeries GOUNOUILHOU, 9-11, rue Guiraudé.

